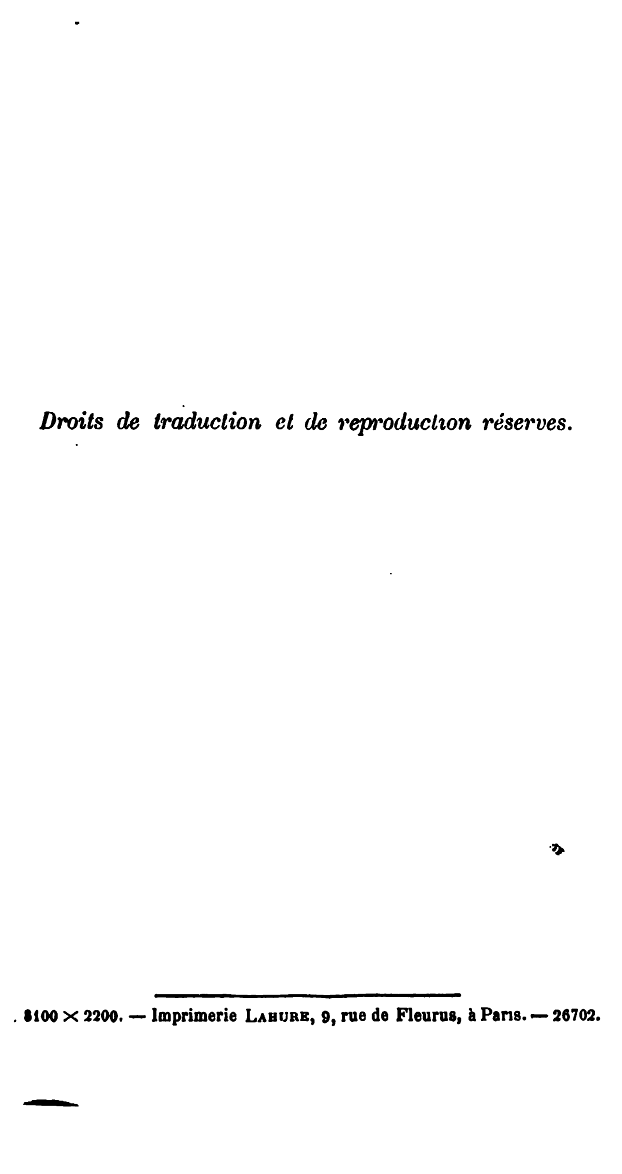




HISTOIRE

DE LA CIVILISATION



8100 × 2200. — Imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus, à Paris. — 26702.

HISTOIRE

DE LA CIVILISATION

DANS L'ANTIQUITÉ

JUSQU'AU TEMPS DE CHARLEMAGNE

PAR

CH. SEIGNOBOS

DOCTEUR ÈS LETTRES

MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

QUATRIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

Avec 105 figures dans le texte

PARIS

G. MASSON, ÉDITEUR

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1893

DU MÊME AUTEUR
et de la même collection.

Histoire de la Civilisation au moyen âge et dans les temps modernes. 3e édition. 1 vol. in-18 avec 72 figures, cart. 5 fr.

Le cours de l'Histoire de la Civilisation dans l'Enseignement des jeunes filles est réparti en 2 années (4e et 5e) : le présent volume correspond au programme de la 4e année. L'*Histoire de la Civilisation au moyen âge et dans les temps modernes* correspond à ceux de la 5e année.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Ce petit ouvrage a été écrit pour montrer, sous une forme intelligible à des élèves, comment la civilisation est née et comment elle s'est développée depuis la première apparition de l'homme jusqu'à nos jours. Il est divisé en deux parties qui correspondent aux deux années du programme. Le premier volume s'arrête après Charlemagne, c'est-à-dire au moment où disparaissent les derniers débris du monde antique. Le second s'étend depuis Charlemagne jusqu'à nos jours.

On est habitué à donner aux livres d'enseignement la forme du résumé. Mais un résumé n'est guère intelligible que si l'on connaît les faits qu'il résume. Le professeur, qui les sait d'avance, peut comprendre le résumé; pour l'élève, il reste d'ordinaire un recueil de formules respectables mais obscures. J'ai donc voulu donner, non un *résumé*, mais un *abrégé*.

J'ai choisi les événements les plus considérables, ceux qui ont agi sur les mœurs, la religion, l'art, et dont nous subissons encore les effets, et je les ai racontés en expliquant leurs causes et leurs conséquences, sans me laisser détourner par les événements qui n'ont fait que frapper les imaginations. J'ai insisté sur l'invention de l'alphabet phénicien plus que sur les victoires d'Hannibal; sur la jurisprudence romaine plus que sur les guerres de Marius et de Sylla.

Pour chaque siècle et pour chaque époque j'ai choisi les anecdotes les plus caractéristiques, celles qui montrent en action les hommes du temps dans ce qu'ils ont eu de vraiment original. J'en ai reproduit quelques-unes textuellement, j'ai donné les autres sous forme d'analyse.

J'ai tâché de fondre ces récits et ces traits de mœurs en un exposé continu où l'on vît clairement comment se sont formées les habitudes de civilisation de chaque peuple et comment elles se sont transmises d'un peuple à l'autre.

Je me suis préoccupé de décrire plutôt que de juger. Il n'est pas bon de fournir à des élèves des jugements tout faits ; il suffit de leur présenter les faits sur lesquels se formeront leurs jugements.

Dans cette revue générale de la civilisation bien des questions se présentaient. J'ai mieux aimé en exposer nettement quelques-unes que de les effleurer toutes. Mon principe a donc été : choisir et sacrifier. Les questions qui me semblaient essentielles, je les ai traitées avec quelque détail, car sans le détail aucun fait historique n'est intelligible. Toutes les questions qui m'ont paru accessoires, je les ai sacrifiées, souvent avec regret, toujours résolument. Mais, pour prévenir le reproche d'omission autant que pour guider les élèves qui voudraient s'instruire, j'ai dressé la liste de ces questions sacrifiées, et je l'ai mise à la fin de chaque chapitre sous le titre : *Questions complémentaires*. Au reste toutes les questions du programme ont été traitées; quelques-unes, à mon sens secondaires (Suse, les Amphictyonies, les Colonies romaines, les Catacombes), n'ont eu qu'un paragraphe ; mais aucune n'a été omise.

En tête de chaque chapitre est une courte notice bibliographique. Elle indique, non des travaux de pure érudition, mais seulement les ouvrages généraux, écrits ou traduits en français, faciles à lire et qu'on trouve dans toute bonne bibliothèque.

Les gravures n'ont pas été mises là en guise d'ornements. Elles sont, comme les figures d'un traité d'histoire naturelle, choisies exprès pour éclairer le texte. La plupart reproduisent des statues, des bas-reliefs, ou des peintures du temps. Je n'ai pourtant pas voulu me priver des restitutions de monuments et de costumes qui souvent sont nécessaires pour donner une impression nette. Mais je n'ai admis que des restitutions certaines, aimant mieux laisser des chapitres entiers sans gravures que de donner des gravures de fantaisie[1].

J'ai apporté plus d'attention au style qu'il n'est d'usage dans les manuels d'histoire. Avant tout, j'ai voulu éviter les expressions abstraites ou techniques qui ne servent qu'à déguiser sous une apparente précision l'incertitude de nos connaissances. J'ai donc eu soin d'écrire toujours avec des mots de la langue familière, et de traduire et d'expliquer tous les termes qui désignent un usage ou une institution.

Je n'ai cherché ni l'apparence de l'élégance ni l'apparence de l'érudition. Tout mon désir a été de composer un livre exact et instructif que l'élève puisse lire sans dégoût et comprendre sans fatigue.

C. S.

1. Toutes les figures ont été dessinées par M. Bassan, que je suis heureux de remercier ici du concours qu'il m'a prêté.

4e ÉDITION

Un certain nombre d'ouvrages importants ayant été publiés ou traduits en français dans le cours de ces dernières années, la bibliographie placée en tête des chapitres a été soigneusement revisée et complétée.

HISTOIRE
DE LA CIVILISATION

DANS L'ANTIQUITÉ
JUSQU'AU TEMPS DE CHARLEMAGNE

I. LES AGES PRÉHISTORIQUES

Lubbock, *l'homme préhistorique*. — Lehon, *l'homme fossile*. — Evans, *Les Ages de la pierre*. — De Nadaillac, *Les premiers hommes*.

L'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE.

Débris préhistoriques. — On trouve souvent enfouis dans la terre des armes, des outils, des squelettes humains, des débris de tout genre laissés par des hommes sur lesquels nous ne savons rien. On en déterre par milliers dans toutes les provinces de France, en Suisse, en Angleterre, dans toute l'Europe; on en découvre même en Asie, en Afrique; sans doute il y en a dans le monde entier. Ces débris sont appelés *préhistoriques*, parce qu'ils sont plus anciens que l'histoire. Depuis quarante ans environ on s'est mis à les recueillir et à les étudier. Aujourd'hui la plupart des musées ont une salle ou du moins quelques vitrines remplies de ces débris. Il existe à Saint-Germain-en-Laye, près de Paris, tout un *musée préhistorique*. En Danemark on a réuni plus de 30 000 objets. Et chaque jour on fait de nouvelles trouvailles, en faisant des fouilles,

en bâtissant une maison, en creusant une tranchée de chemin de fer.

Leur ancienneté. — Ces objets ne se trouvent pas à la surface du sol. D'ordinaire on les découvre enfouis profondément et en des endroits où la terre n'a pas été remuée. Ils sont recouverts d'une couche de graviers ou de limon, qui s'est déposée peu à peu, les a fixés et préservés de l'air. Preuve certaine qu'ils sont là depuis fort longtemps.

Science préhistorique. — Les savants ont examiné ces débris; ils se sont demandé quels hommes les avaient laissés. Ils ont essayé de reconnaître d'après leurs squelettes comment ils étaient conformés, d'après leurs instruments quel genre de vie ils menaient; ils ont constaté que ces instruments ressemblent à ceux que certains sauvages emploient encore aujourd'hui. L'étude de tous ces objets constitue une science nouvelle[1] : on l'appelle l'*archéologie préhistorique*.

Les quatre âges. — Les débris préhistoriques proviennent de races d'hommes très diverses, ils ont été déposés dans le sol à des époques très différentes depuis le temps où vivait encore dans notre pays le mammouth, sorte d'éléphant gigantesque à la peau laineuse et aux défenses recourbées. On divise cette longue suite de siècles en quatre périodes appelées *âges:*

1° Age de la pierre taillée ;
2° Age de la pierre polie;
3° Age du bronze;
4° Age du fer.

On les appelle ainsi à cause des instruments qui sont

1. Elle a été fondée surtout par les savants français, suisses et danois.

fabriqués avec de la pierre, du bronze ou du fer. Du reste ces périodes sont très inégales; peut-être l'âge de la pierre taillée a-t-il duré cent fois plus que l'âge du fer.

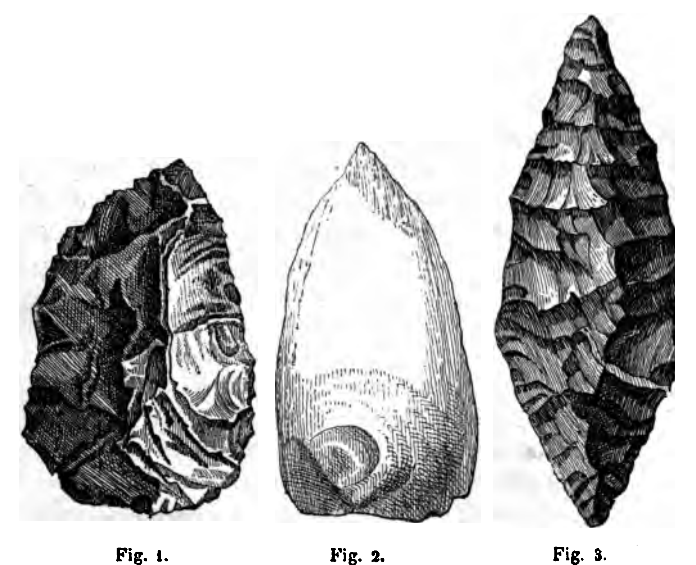
1° AGE DE LA PIERRE TAILLÉE.

Débris des graviers. — Les débris les plus anciens ont été découverts dans les graviers. Un savant français, M. Boucher de Perthes, trouva (de 1841 à 1853) dans la vallée de la Somme des instruments tranchants en silex. Ils étaient enfouis à 6 mètres de profondeur dans des graviers sous trois couches d'argile, de graviers et de marne qui n'avaient jamais été remuées; on trouvait aux mêmes endroits des ossements de bœufs, de cerfs et d'éléphants.

Longtemps on se moqua de cette découverte. On disait que ces silex étaient taillés par hasard. Enfin en 1860 plusieurs savants, venus exprès dans la vallée de la Somme, reconnurent que les silex avaient certainement été taillés par des hommes. On en a trouvé depuis plus de 5000 semblables dans des couches du même genre, soit dans la vallée de la Seine, soit en Angleterre, quelques-uns à côté d'ossements humains. Aujourd'hui on ne doute plus qu'il y ait eu des hommes à l'époque où se formaient sur notre sol les couches de graviers. Si les couches qui recouvrent ces débris se sont toujours déposées aussi lentement qu'elles le font de nos jours, ces hommes, dont on retrouve les ossements et les instruments, auraient vécu il y a plus de 200 000 ans.

Hommes des cavernes. — On trouve aussi des débris dans des cavernes taillées dans le rocher, souvent au-dessus d'une rivière. Les plus célèbres sont celles des bords de la Vézère, mais il y en a en beaucoup d'endroits. Elles ont

servi autrefois d'habitation et même de sépulture à des hommes. On y retrouve leurs squelettes, leurs armes et leurs instruments. Ce sont des haches, des couteaux, des


Fig. 1. Fig. 2. Fig. 3.
Haches en silex taille.

grattoirs, des pointes de lance en silex; des flèches, des pointes de harpons, des aiguilles en os comme en emploient encore certains sauvages. Le sol est jonché d'ossements d'animaux; ces hommes, malpropres comme tous les sauvages, les jetaient dans un coin après avoir mangé la bête; ils ont même fendu les os pour en tirer la moelle, ce que font encore les sauvages. Parmi ces animaux on ne trouve pas seulement le lièvre, le cerf, le bœuf, le cheval, le saumon; mais encore le rhinocéros, l'ours des cavernes, le mammouth, l'élan, l'auroch, le renne, toutes espèces éteintes ou disparues de France depuis longtemps. Même

on a trouvé quelques dessins gravés sur des os de renne ou sur de l'ivoire de mammouth. L'un d'eux représente un combat de rennes ; un autre un mammouth, c'est-à-dire un

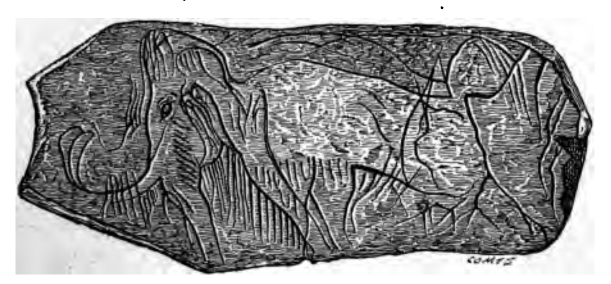


Fig. 4. — Dessin sur ivoire représentant un mammouth.

gigantesque éléphant à la peau laineuse et aux défenses recourbées. Plus de doute : ces hommes ont été contemporains du mammouth et du renne. C'était, comme les Esquimaux de nos jours, un peuple de chasseurs et de pêcheurs; ils savaient travailler le silex et allumer du feu.

2° AGE DE LA PIERRE POLIE.

Cités lacustres. — En 1854 le lac de Zurich étant descendu très bas à la suite d'un été très sec, les riverains découvrirent dans la vase des pilotis très usés et des ustensiles grossiers. C'étaient les restes d'un ancien village bâti sur l'eau. On a trouvé depuis plus de 200 villages semblables dans les lacs de la Suisse ; on les appelle *cités lacustres*. Les pilotis sur lesquels ils reposent sont des troncs d'arbres enfoncés par la pointe dans le lac à plusieurs mètres de profondeur. Pour chaque village il en a fallu de 30 000 à 40 000. Ils supportaient une plate-forme en bois sur laquelle étaient construites des maisons de bois recouvertes de terre grasse. Les objets qu'on retrouve par

centaines au milieu des pilotis montrent quelle vie menaient les habitants. Ils mangeaient des animaux tués à la



Fig. 5. — Essai de restitution d'une cité lacustre.

chasse, le cerf, le sanglier, l'élan; mais déjà ils connaissaient les animaux domestiques, le bœuf, la chèvre, le

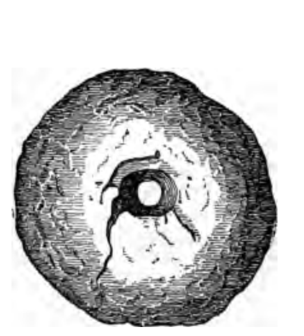


Fig. 6. — Meule préhistorique.

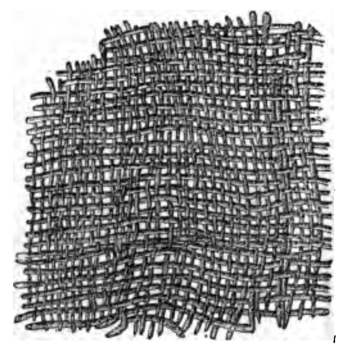


Fig. 7. — Fragment de tissu préhistorique.

mouton, le chien. Ils savaient cultiver la terre, récolter le blé, et moudre le grain; car on retrouve dans les ruines de

leurs villages des grains de blé et même du pain (ou plutôt des gâteaux sans levain). Ils tissaient des étoffes grossières de chanvre et se cousaient des vêtements; on retrouve leurs aiguilles en os. Ils faisaient de la poterie, très maladroitement encore; leurs vases sont mal cuits, tournés à la main et ornés seulement de quelques lignes. Ils se servaient de couteaux et de flèches en silex comme les hommes des cavernes, mais ils fabriquaient leurs haches avec une pierre très dure qu'ils avaient appris à polir. C'est pourquoi on appelle leur époque l'*âge de la pierre polie*. Ils sont beaucoup plus récents que les hommes des cavernes, car ils n'ont connu ni le mammouth ni le rhinocéros, mais ils ont vu encore l'élan et le renne sur le sol de la France.

Monuments mégalithiques. — On appelle *mégalithiques* (ce nom signifie grosses pierres) des monuments formés de blocs énormes de pierre brute. La pierre est tantôt à nu, tantôt couverte d'un amas de terre. —Le monument enterré s'appelle un *tumulus*, de loin il ressemble à un monticule; quand on l'ouvre, on trouve à l'intérieur une chambre de pierre, quelquefois pavée de dalles. —Les monuments où la pierre reste découverte sont de plusieurs sortes. Le *dolmen* (table de pierre) est formé d'une longue pierre posée à plat sur d'autres pierres fichées en terre. Le *cromlech* (cercle de pierre) se compose de gros rochers rangés en cercle. Le *menhir* (pierre longue) est un bloc de pierre dressé sur sa pointe. Souvent plusieurs menhirs sont rangés en ligne. A Carnac en Bretagne 4 000 menhirs sont encore debout sur 11 rangées; on croit qu'il y en a eu autrefois 10 000 ainsi alignés en cet endroit.

1. On a donné à tous des noms celtiques parce qu'on les a étudiés d'abord en pays celtique.

On trouve les monuments mégalithiques en France par centaines dans les provinces de l'Ouest, surtout en Bretagne; en Angleterre il y en a sur presque toutes les



Fig. 8. — Tumulus.

collines; rien que dans les îles Orcades on en connaît plus de 2000. Le Danemark et l'Allemagne du Nord en sont parsemés; le peuple dans ce pays appelle les *tumuli* les *tombeaux des géants*.

Les monuments mégalithiques se rencontrent hors de l'Europe, dans l'Inde et sur la côte de l'Afrique. On ignore quels peuples ont pu extraire, transporter et dresser de tels blocs. Longtemps on a cru que c'étaient les anciens Gaulois, les Celtes, de là le nom de monuments celtiques. Mais pourquoi les pareils se trouvent-ils en Afrique et dans l'Inde?

Quand on ouvre un de ces tumuli demeurés intacts, on

trouve toujours un squelette, souvent plusieurs, assis ou couchés; ces monuments servaient donc de tombeaux. A côté du mort sont placés des armes, des vases, des ornements. Dans les plus anciens de ces tombeaux les armes



Fig. 9. — Dolmens de Bretagne.

sont des haches en pierre polie; les ornements sont des coquilles, des perles, des colliers en os ou en ivoire; les vases sont très simples, sans anse ni goulot, ornés seulement de lignes ou de points. Des ossements d'animaux gisent à terre calcinés, restes d'un repas de funérailles que les amis du mort ont fait dans son tombeau. Parmi ces ossements on ne trouve plus d'os de renne; preuve que ces monuments ont été construits quand déjà le renne avait



Fig. 10. — Menhirs de Carnac.

disparu de nos contrées, par conséquent après le temps des cités lacustres.

3° AGE DU BRONZE.

Le bronze. — Les hommes, dès qu'ils ont su fondre les métaux, s'en sont servis pour fabriquer leurs armes de préférence à la pierre. Le métal employé le premier a été le cuivre, plus facile à extraire parce qu'il se trouve pur, plus facile à travailler puisqu'on peut le battre à froid. Mais on n'a pas employé le cuivre pur : il ferait des armes fragiles toujours prêtes à se fausser. On l'a mélangé 1/10 d'étain pour le rendre plus résistant. C'est cet alliage de cuivre et d'étain qu'on appelle le *bronze*.

Objets de bronze. — Avec le bronze on a fabriqué des instruments de travail (couteaux, marteaux, scies, aiguilles, hameçons); des ornements (bracelets, broches, boucles

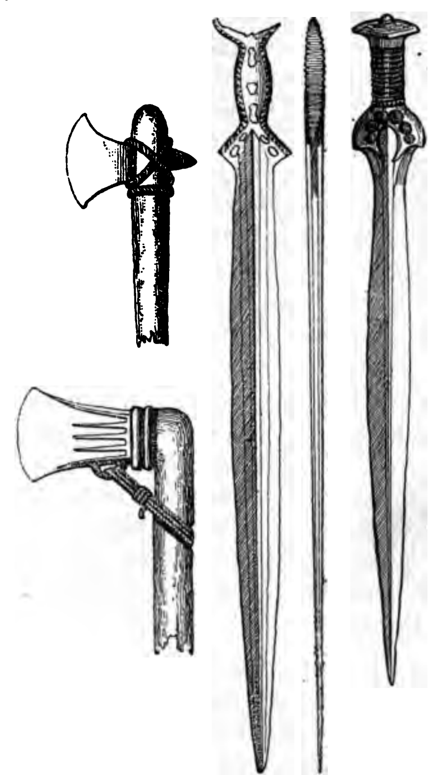


Fig. 11. — Haches et épées de bronze.

d'oreilles); et surtout des armes (poignards, pointes de lance, haches[1], épées)[2]. On retrouve ces objets par mil-

1. Ces haches s'appellent *celts*.
2. D'ordinaire des épées à deux tranchants.

liers dans toute l'Europe, dans les tumuli et sous les dolmens les plus récents[1]; dans les tourbières du Danemark; dans des cercueils en pierre. A côté de ces objets de bronze on découvre souvent des ornements en or, et quelquefois les débris d'un vêtement de laine. — Ce ne peut être par hasard que tous les instruments de bronze se ressemblent et sont fabriqués avec un même alliage; sans doute ils remontent au même temps et sont antérieurs à l'arrivée des Romains en Gaule, car jamais on ne les trouve mêlés à aucun débris romain. Mais à quels hommes ont-ils servi? Quel peuple a inventé le bronze? on l'ignore encore.

4° AGE DU FER.

Le fer. — Le fer étant plus difficile à fondre, plus dur à travailler que le bronze, on n'a appris à s'en servir que plus tard. Comme il est plus solide et coupe mieux, depuis qu'on l'a connu, on n'a plus employé que lui pour faire les armes. Au temps d'Homère le fer est encore pour les Grecs un métal précieux qu'on réserve pour les épées, on se sert du bronze pour tous les autres usages. C'est pourquoi beaucoup de tombeaux renferment pêle-mêle des objets de bronze et des armes en fer.

Armes de fer. — Ces armes sont des haches, des épées, des flèches, des boucliers. On les trouve d'ordinaire à côté d'un squelette, dans un cercueil de pierre ou de bois, car les guerriers se faisaient enterrer avec leurs armes. On en trouve aussi épars sur un ancien champ de bataille, ou perdus au fond d'un marais qui est devenu tourbière. On a découvert un jour dans une tourbière du Schleswig 100 épées, 500 lances, 30 haches, 460 flèches, 80 couteaux, 40

1. Il y a même des villages lacustres construits pendant l'âge de bronze.

poinçons, le tout en fer; non loin de là dans le lit d'un ancien lac un grand bateau long de 20 mètres, tout chargé de haches, d'épées, de lances, de couteaux. — Les objets de fer ainsi retrouvés sont innombrables. Ils sont moins bien conservés que les objets de bronze, parce que la rouille dévore rapidement le fer. Au premier abord ils paraissent donc plus vieux, mais ils sont plus récents.

Époque de l'âge du fer. — Les habitants du nord de l'Europe connaissaient le fer avant l'arrivée des Romains, au premier siècle après J.-C. Dans un vieux cimetière près des mines de sel de Hallstadt, en Autriche, on a ouvert 980 tombeaux garnis d'instruments de fer et de bronze, sans trouver une seule monnaie romaine. Mais l'âge du fer a continué sous les Romains. Presque toujours les objets en fer se trouvent en compagnie d'ornements en or et en argent, de poteries romaines, d'urnes funéraires, d'inscriptions, de monnaies romaines à l'effigie des empereurs. Les guerriers que nous retrouvons couchés auprès de leur épée et de leur bouclier ont vécu la plupart dans des temps assez rapprochés de nous, beaucoup sous les Mérovingiens, quelques-uns même au temps de Charlemagne. L'âge du fer n'est déjà plus un âge préhistorique.

CONCLUSIONS.

Comment on doit comprendre les quatre âges. — Les habitants d'un même pays ont successivement employé la pierre taillée, la pierre polie, le bronze et le fer. Mais tous les pays n'ont pas traversé en même temps le même âge. Les Égyptiens se servaient déjà du fer tandis que les Grecs en étaient encore au bronze et les barbares du Da-

nemark à la pierre. En Amérique l'âge de la pierre polie n'a fini qu'à l'arrivée des Européens. De nos jours mêmes les sauvages d'Australie en sont restés à l'âge de la pierre taillée; on ne trouverait dans leurs campements que des instruments d'os et de silex semblables à ceux qu'employaient les hommes des cavernes. Les quatre âges ne marquent donc pas des périodes dans la vie de l'humanité, mais seulement dans la vie de chaque pays.

Incertitudes. — L'archéologie préhistorique est encore une science toute jeune. Ce que nous savons des hommes primitifs, quelques débris conservés par hasard, retrouvés par hasard, nous l'ont appris. Un hasard nouveau, une tranchée, un éboulement, une sécheresse, peut chaque jour amener une découverte nouvelle. Qui sait tout ce qui est encore enfoui? Les objets retrouvés sont innombrables déjà. Mais rarement ils renseignent sur ce que nous voudrions savoir. Combien de temps a duré chacun des quatre âges? Quand a-t-il commencé et fini dans les divers pays du monde? De quels peuples viennent les dessins des cavernes, les villages lacustres, les tumuli, les dolmens? Lorsqu'un pays passe de la pierre polie au bronze, est-ce le même peuple qui change d'instruments, est-ce un peuple nouveau qui arrive? — Quand on croit avoir trouvé une réponse, souvent une découverte nouvelle donne un démenti aux archéologues. On pensait que les dolmens venaient des Celtes, voilà qu'on trouve des dolmens en des endroits où les Celtes n'ont pas pu passer.

Questions résolues. — Pourtant trois conclusions semblent assurées.

1° L'homme est déjà ancien sur la terre, puisqu'il a connu le mammouth et l'ours des cavernes; il vivait au moins pendant la période dite *quaternaire*.

2° L'homme est parti de l'état sauvage pour s'élever à

la vie civilisée; il a perfectionné peu à peu ses outils et ses ornements depuis la misérable hache en silex et le collier de dents d'ours jusqu'aux épées de fer et aux bijoux d'or. Car les instruments les plus grossiers sont aussi les plus anciens.

3° L'homme a fait des progrès de plus en plus rapides. Chaque âge a été plus court que le précédent[1].

II. L'HISTOIRE ET LES DOCUMENTS.

Grote, *Histoire de la Grèce*. — Van den Berg, *Petite histoire ancienne*. — Schliemann, *Troie*. — Schliemann, *Mycènes*. — Boissier, *Promenades archéologiques*. — Max Muller, *Science du langage*. — Topinard, *L'anthropologie*. — Quatrefages, *L'espèce humaine*.

L'HISTOIRE.

Les légendes. — Les récits les plus anciens sur les peuples et leurs aventures se sont transmis par *tradition orale*; on les a racontés longtemps avant de les écrire. Aussi sont-ils très mélangés de fables. Les Grecs racontaient que leurs plus anciens héros avaient exterminé des monstres, combattu des géants, lutté contre les dieux; les Romains disaient que Romulus avait été nourri par une louve et enlevé au ciel. Presque tous les peuples racontent sur leur enfance des histoires semblables. On ne peut se fier à ces vieilles légendes.

1. On ne peut donner ici que les résultats les plus généraux et les plus assurés. Nous désignerons d'ailleurs, à la fin des chapitres sous le titre *Questions complémentaires*, les questions qui nous ont paru trop peu importantes ou encore trop mal résolues pour être traitées dans un ouvrage élémentaire. Voici pour le chapitre Ier une liste de ces questions.

L'homme tertiaire. — Les Kjoekken moedings. — Le crâne du Neanderthal. — Les fossiles de Solutré. — Dolichocéphales et brachycéphales.

L'histoire. — L'histoire ne commence vraiment qu'au moment où il y a des récits authentiques, c'est-à-dire écrits par des hommes bien informés. Ce moment n'est pas le même pour toutes les nations. L'histoire de l'Égypte commence plus de 3000 ans avant Jésus-Christ, celle des Grecs remonte à peine à 800 ans avant Jésus-Christ, l'Allemagne n'a d'histoire que depuis le Ier siècle de notre ère, la Russie que depuis le IXe; encore aujourd'hui certaines tribus sauvages n'ont pas d'histoire.

Grandes divisions de l'histoire. — L'histoire de la civilisation commence avec le plus ancien peuple civilisé et se continue jusqu'à nos jours. On appelle *antiquité* la période la plus ancienne, *temps modernes* la période où nous vivons.

Histoire ancienne. — L'histoire ancienne commence avec les plus vieilles nations connues, Égyptiens et Chaldéens, vers 3000 ans avant notre ère; elle passe en revue les peuples de l'Orient, Hindous, Perses, Phéniciens, Juifs, puis les Grecs, enfin les Romains. Elle se termine vers le Ve siècle après Jésus-Christ, quand l'Empire romain s'écroule.

Histoire moderne. — L'histoire moderne commence à la fin du XVe siècle, avec l'invention de l'imprimerie, la découverte de l'Amérique et des Indes, la Renaissance des sciences et des arts. Elle s'occupe surtout des peuples de l'Occident, Espagnols, Italiens, Français, Allemands, Russes, Américains.

Moyen âge. — Entre l'âge antique et l'âge moderne s'écoulent dix siècles environ qui ne sont plus antiques (car la civilisation antique est en ruines) et qui ne sont pas encore modernes (parce que la civilisation moderne n'est pas née). C'est ce qu'on appelle l'âge intermédiaire ou *Moyen âge*.

SOURCES D'INFORMATION POUR L'HISTOIRE DES CIVILISATIONS ANTIQUES.

Les sources. — Il n'y a plus aujourd'hui ni Assyriens, ni Grecs, ni Romains; tous les peuples de l'antiquité sont morts. Pour connaître leur religion, leurs mœurs, leurs arts, nous devons chercher des renseignements dans les débris qui nous restent d'eux. Ce sont des livres, des monuments, des inscriptions, des langues. Voilà nos moyens d'étudier les civilisations antiques. On les appelle *sources*, parce que nous y puisons nos connaissances; l'histoire ancienne découle de ces sources.

Les livres. — Les peuples antiques ont rédigé des livres dès qu'ils ont su écrire. Quelques-uns, Hindous, Perses, Juifs, avaient des livres sacrés; les Grecs et les Romains ont laissé des histoires, des poèmes, des discours, des traités de philosophie.

Il s'en faut de beaucoup que les livres nous fournissent tous les renseignements nécessaires. Nous n'avons pas un seul livre assyrien ou phénicien; des autres peuples il nous en reste fort peu. Les anciens écrivaient moins que nous, ils avaient donc moins d'ouvrages; et de chaque ouvrage il n'y avait qu'un petit nombre d'exemplaires, car il fallait les copier tous à la main. La plupart de ces manuscrits ont été détruits ou perdus. Ceux qui subsistent sont difficiles à lire. L'art de les déchiffrer s'appelle *paléographie*.

Les monuments. — Les peuples antiques construisaient comme nous des monuments : des temples pour leurs dieux, des palais pour leurs rois, des tombeaux pour leurs morts, des forteresses, des ponts, des aqueducs, des arcs de triomphe. De ces monuments beaucoup ont été

renversés, rasés, mis en morceaux par l'ennemi ou par les habitants. Mais il en est qu'on n'a pas voulu ou pas pu détruire. Ils sont encore debout, tombés en ruines comme les vieux châteaux, parce qu'on a cessé de les entretenir, mais assez conservés pour laisser voir ce qu'ils étaient jadis. Quelques-uns s'élèvent encore au-dessus du sol. Tels sont : en Égypte les Pyramides, les temples de Thèbes et de l'île de Philae, en Perse les palais de Persé-



Fig. 12. — Ruines de l'île de Philae.

polis, en Grèce le Parthénon, à Rome le Colysée, en France la Maison carrée et le Pont du Gard. Le voyageur peut les voir comme on voit un monument moderne. — La plupart se sont recouverts peu à peu de terre, de sables, d'alluvions, de décombres. Il faut les dégager de cette couche épaisse, il faut fouiller le sol, souvent très profond. On n'a retrouvé les palais assyriens qu'en éventrant des monticules ; pour arriver aux tombeaux des rois de Mycènes on a dû creuser une tranchée de douze mètres. — Le temps n'a pas seul travaillé à couvrir les ruines; les hommes l'ont aidé. Les anciens, quand ils voulaient bâtir

ne prenaient pas comme nous la peine de niveler, ils ne déblayaient pas l'emplacement; au lieu d'enlever les décombres, ils les tassaient et bâtissaient dessus. La construction nouvelle tombait en ruines à son tour, ses débris s'amoncelaient sur les débris de l'ancienne; il se formait ainsi plusieurs étages de décombres. Quand Schliemann a fouillé l'emplacement de Troie, il a traversé cinq couches de débris; c'étaient cinq villes ruinées l'une sur l'autre, la plus ancienne à 15 mètres de profondeur. A Rome on trouve quelquefois trois édifices superposés, et il s'est entassé tant de débris que le sol au pied des collines s'est exhaussé de plusieurs mètres.

Un accident nous a conservé intacte toute une ville. En 79 après Jésus-Christ, le volcan du Vésuve a vomi un tor-



Fig. 13. — Ruines de Pompéï.

rent de lave liquide et projeté une pluie de cendres. Deux villes romaines se sont trouvées subitement ensevelies, Herculanum sous la lave, Pompéi sous la cendre. La lave a brûlé les objets; la cendre au contraire les a enveloppés, préservés de l'air, gardés intacts. A mesure qu'on enlève la cendre, Pompéi reparaît au jour telle qu'il y a dix-huit

siècles. On voit encore sur le pavé des rues les ornières creusées par les roues des chariots, sur les murs des dessins tracés au charbon, dans les maisons les peintures, le mobilier, les ustensiles, même du pain, des noix, des olives; çà et là quelque squelette d'habitant surpris par la catastrophe. — Les monuments nous apprennent beaucoup sur les peuples anciens; la science des monuments s'appelle *archéologie.*

Inscriptions. — On entend par *inscriptions* tous les écrits autres que les livres. Les inscriptions sont la plupart gravées sur pierre, quelques-unes sur des plaques de bronze; on en a trouvé à Pompéi tracées sur les murs à la couleur ou au charbon. Quelques-unes sont des inscriptions commémoratives, comme nous en mettons encore sur nos statues ou nos édifices. Ainsi, dans le monument d'Ancyre, l'empereur Auguste expose l'histoire de sa vie. Le plus grand nombre sont des épitaphes gravées sur un tombeau. D'autres tiennent la place de nos affiches, elles contiennent une loi ou un règlement qu'on voulait rendre public. La science des inscriptions s'appelle l'*épigraphie.*

Langues. — Les langues que parlaient les peuples antiques donnent aussi des renseignements sur leur histoire. En comparant les mots de deux langues différentes, on arrive parfois à découvrir que ces deux langues ont une même origine; les peuples qui les parlent sont donc sortis d'une même souche. — La science des langues s'appelle *linguistique.*

Lacunes. — Il ne faut pas s'imaginer que livres, monuments, inscriptions et langues suffisent à faire connaître parfaitement l'histoire de l'antiquité. Ils donnent bien des détails dont on se passerait sans peine, mais souvent ce que nous désirerions le plus savoir nous échappe. Les savants continuent à fouiller et à déchiffrer; chaque

jour on trouve des inscriptions, des monuments jusque là inconnus. Mais il reste beaucoup de lacunes et sans doute il en restera toujours.

RACES ET PEUPLES.

L'ethnographie. — Les hommes qui peuplent la terre ne se ressemblent pas exactement. Ils diffèrent les uns des autres par la taille, la forme des membres et de la tête, les traits du visage, la couleur des yeux et des cheveux. Ils diffèrent aussi par la langue, l'intelligence et les sentiments. Ces différences permettent de partager les habitants de la terre en plusieurs groupes qu'on appelle *races*. Une race est l'ensemble des hommes qui se ressemblent entre eux et qui se distinguent de tous les autres. Les traits communs d'une race et qui la distinguent des autres (on les appelle *caractères*) forment le *type* de la race. Par exemple le type de la race nègre est caractérisé par une peau noire, des cheveux crépus, des dents blanches, un nez épaté, des lèvres retroussées, une forte mâchoire. L'étude des races et de leurs subdivisions s'appelle l'*ethnographie*[1]. C'est une science encore très peu avancée, parce qu'elle est toute nouvelle; fort compliquée, parce que les types d'hommes sont très nombreux et souvent très difficiles à distinguer.

Les races. — Les principales races sont :

1° La race blanche, qui peuple l'Europe, le nord de l'Afrique et l'ouest de l'Asie (c'est la nôtre).

1. L'étude des races, quand elle se borne à examiner les caractères physiques, s'appelle *anthropologie*.

2° La race jaune, dans l'Asie orientale, à laquelle



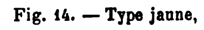


Fig. 14. — Type jaune,



Fig. 15. — Type blanc.

appartiennent les Chinois, les Mongols et les Turcs et les Hongrois, entrés en Europe comme conquérants ; ils ont la peau jaune, les yeux petits et bridés, les pommettes saillantes, la barbe rare.



Fig. 16. — Type noir

3° La race noire, dans l'Afrique centrale. Ce sont les Nègres, à la peau noire, au nez épaté, à la chevelure laineuse.

4° La race rouge, en Amérique. Ce sont les Peaux-rouges, à la peau cuivrée et aux cheveux plats.

Les peuples civilisés. — Presque tous les peuples civilisés sont de la race blanche. Les hommes des autres races sont restés des sauvages ou des barbares, comme étaient les hommes préhistoriques[1]. C'est aux confins de l'Asie et de l'Afrique que se sont formés les premiers peuples civilisés: Egyptiens dans la plaine du Nil, Chaldéens dans la plaine de l'Euphrate. C'étaient des peuples de laboureurs sédentaires et pacifiques. Ils avaient la peau foncée, la chevelure courte et épaisse, les lèvres grosses. On ne sait pas exactement d'où ils venaient et les savants ne sont pas d'accord sur le nom à leur donner (on les appelle tantôt Kouschites, tantôt Chamites). Puis, entre le xxe et le xve siècle avant Jésus-Christ sont descendues des montagnes de l'Asie des bandes de bergers belliqueux qui se sont répandues sur toute l'Europe et sur l'ouest de l'Asie. On les divise en deux groupes, les Aryas et les Sémites.

Aryas et Sémites. — Il n'y a entre les Aryas et les Sémites aucune différence extérieure nettement marquée. Les uns et les autres sont de race blanche; ils ont la figure ovale, les traits réguliers, la peau claire, les cheveux abondants, les yeux grands, les lèvres minces, le nez droit. Les uns et les autres étaient à l'origine des peuples de bergers nomades et guerriers venus des montagnes: les Sémites venaient d'Arménie, les Aryas des pays au nord-ouest de l'Himalaya. Ce qui les distingue, c'est la tournure d'esprit et surtout la langue; c'était autrefois aussi la religion. — On est convenu d'appeler Aryas les peuples qui parlent une langue aryenne: en Asie, les Hindous et les Perses; en Europe, les Grecs, les Italiens, les Espagnols,

1. Seuls les Chinois, peuple de race jaune, sont parvenus par eux-mêmes à se créer une industrie, un gouvernement régulier, une société polie. Mais, placés à l'extrémité de l'Asie, ils n'ont pas eu d'action sur les autres peuples civilisés.

les Germains (Allemands), les Scandinaves, les Slaves (Russes, Polonais, Serbes), les Celtes[1].

De même on appelle Sémites les peuples qui parlent une langue sémitique : Arabes, Juifs, Syriens. Mais un peuple peut parler une langue aryenne ou sémitique sans être de race arienne ou sémite; de même qu'un nègre parle anglais sans être de race anglaise. Beaucoup d'Européens que nous rangeons parmi les Aryas sont peut-être issus simplement d'une ancienne race vaincue par les Aryas et qui a adopté leur langue, comme les Perses ont adopté la langue des Arabes leurs vainqueurs. Ces deux noms désignent donc aujourd'hui deux groupes de peuples plutôt que deux véritables races. Mais, à condition de les prendre dans ce sens, on peut dire que tous les peuples supérieurs ont été des Sémites ou des Aryas. — Aux Sémites appartiennent les Phéniciens, le peuple de la marine; les Juifs, le peuple de la religion; les Arabes, le peuple de la guerre. Les Aryas, descendus les uns vers l'Inde, les autres vers l'Europe, ont donné naissance aux nations qui ont été et qui sont encore à la tête du monde : — dans les temps anciens, les Hindous, peuple des grandes idées philosophiques et religieuses; les Grecs, créateurs de l'art et de la science; les Perses et les Romains, fondateurs, les uns en Orient, les autres en Occident, des deux plus grands empires de l'antiquité; — dans les temps modernes les Italiens, les Français, les Allemands, les Hollandais, les Russes et les Anglais.

L'histoire de la civilisation commence avec les Éygptiens et les Chaldéens; mais, à partir du xve siècle avant notre ère, elle n'est plus guère que l'histoire des peuples aryas et sémites.

1. Les Anglais et les Français sont issus d'un mélange de Celtes et de Germains.

HISTOIRE ANCIENNE DE L'ORIENT

III. LES ÉGYPTIENS.

Lenormand, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient.* — Maspero, *Histoire ancienne.* — Van den Berg, *Petite histoire ancienne.* — Perrot, *Histoire de l'art dans l'antiquité.* — Isambert, *Itinéraire de l'Orient.*

L'ÉGYPTE.

Le pays. — L'Égypte n'est que la vallée du Nil, étroite bande de terre fertile allongée sur les deux rives du fleuve entre deux chaînes de rochers; sur 240 lieues de long à peine 5 lieues de large. Là où cessent les rochers commence le Delta[1], vaste plaine coupée par les bras du Nil et les canaux. L'Égypte tout entière est, comme disait Hérodote, un *présent du Nil.*

Le Nil. — Chaque année, au solstice d'été, le Nil gonflé par les neiges d'Abyssinie déborde sur les terres desséchées de l'Égypte; il s'élève jusqu'à 8 mètres, parfois jusqu'à 10. Tout le pays devient un lac d'où les villages bâtis sur des tertres émergent comme des îlots. Les eaux redescendent en septembre; en décembre le fleuve est rentré dans son lit. Il a laissé partout une couche de limon fertile qui tient

1. Ainsi nommé de sa forme ∇, le d grec renversé.

lieu de fumier; sur le sol détrempé on sème presque sans labourer. C'est donc le Nil qui apporte à l'Égypte l'eau et la terre. S'il se détournait, elle redeviendrait, comme le pays qui l'entoure des deux côtés, un désert de sable stérile où il ne pleut jamais. Les Égyptiens n'ignoraient pas ce qu'ils devaient à leur fleuve; voici un cantique en son honneur : « Salut, ô Nil, ô toi qui t'es manifesté sur cette terre et qui viens en paix pour donner la vie à l'Égypte... Se lève-t-il? la terre est remplie d'allégresse; tout ventre se réjouit, tout être a reçu sa nourriture, toute dent broie. Il apporte les provisions délicieuses, il crée toutes les bonnes choses, il fait pousser l'herbe pour les bestiaux. »

COSTUMES ÉGYPTIENS.



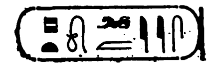
Fig. 17.
Roi. Dame. Guerrier. Gens du peuple.

Richesse du pays. — L'Égypte est vraiment une oasis au milieu du désert d'Afrique. Elle donne en abondance le blé, les fèves, les lentilles et tous les légumes; les palmiers y forment des forêts; sur les pâturages arrosés par le Nil paissent des troupeaux de bœufs, de chèvres et d'oies. — Avec un territoire à peine égal à la Belgique

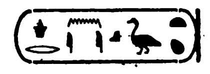
(29 400 kilomètres carrés) l'Égypte encore aujourd'hui nourrit plus de 5 500 000 habitants. Aucun pays d'Europe n'en a autant en proportion; et l'Égypte, dans l'antiquité, était plus peuplée qu'aujourd'hui.

Les récits d'Hérodote. Les Grecs déjà connaissaient l'Égypte mieux que les autres pays d'Orient. Au ve siècle avant Jésus-Christ Hérodote l'avait visitée; dans son histoire il décrit les inondations du Nil, les mœurs, le costume, la religion des habitants, il rapporte des événements de leur histoire et même des contes que ses guides lui avaient appris. Diodore et Strabon parlent aussi de l'Égypte. Mais tous avaient vu le pays en décadence et ne savaient rien des anciens Égyptiens.

Champollion. — L'expédition des Français en Égypte (1798-1801) ouvrit le pays aux savants. Ils virent de près les Pyramides et les ruines de Thèbes, rapportèrent des dessins et des inscriptions. Mais personne ne pouvait déchiffrer l'écriture égyptienne, les *hiéroglyphes*. On s'imaginait à tort que dans cette écriture chaque signe devait représenter tout un mot. En 1821 un savant français, Champollion, essaya d'un autre système. Un officier avait rapporté de Rosette une inscription en trois écritures : à côté des hiéroglyphes, se trouvait une traduction en grec. Le nom du roi, Ptolémée, était entouré d'un cartouche;



Ptolémée.



Bérénice.

Champollion parvint dans ce nom à trouver les lettres P, T, O, L, M, I, S. En les comparant à d'autres noms de rois, également entourés du cartouche, il retrouva tout un alphabet. Il lut alors les hiéroglyphes et s'aperçut

qu'ils étaient écrits dans une langue semblable au *copte*, la langue parlée en Égypte au temps des Romains et qu'on connaissait déjà.

Les égyptologues. — Après Champollion beaucoup de savants ont travaillé sur l'Égypte et l'ont fouillée en tous sens. On les appelle *égyptologues*. Il y en a dans tous les pays d'Europe. Un égyptologue français, Mariette, (1821-1881) a fait des fouilles pour le compte du vice-roi d'Égypte et a créé le musée de Boulaq. La France a fondé au Caire une école d'égyptologie que dirige M. Maspero.

Découvertes. — Dans aucun pays on ne fait d'aussi riches trouvailles. Les Égyptiens bâtissaient des tombeaux pareils à des maisons; ils y déposaient à l'usage du mort des objets de tout genre, meubles, étoffes, armes, provisions de bouche. Tout le pays était rempli de tombeaux ainsi garnis. Sous ce climat parfaitement sec, tous ces objets se sont conservés; ils sortent intacts après 4 ou 5000 ans de sépulture. Aucun peuple de l'antiquité n'a laissé autant de traces que les Égyptiens, aucun ne nous est mieux connu.

L'EMPIRE ÉGYPTIEN.

Antiquité du peuple égyptien. — Un prêtre égyptien disait à Hérodote : « Vous autres Grecs vous êtes des enfants. » Les Égyptiens se regardaient comme le plus vieux peuple du monde. Jusqu'à la conquête perse (520 avant Jésus-Christ), ils avaient eu 26 dynasties de rois. La première remontait à 4000 ans, et pendant ces 40 siècles l'Égypte avait formé un empire. La capitale fut d'abord à Memphis dans la Basse-Égypte jusqu'à la xe dynastie (c'est le temps de l'*ancien Empire*) plus tard à Thèbes dans la haute Égypte (c'est le temps du *nouvel Empire*).

Memphis et les Pyramides. — Memphis, bâtie par le premier roi de l'Égypte, était protégée par une énorme digue. La ville a duré plus de 5000 ans; mais depuis le XIIIe siècle les indigènes ont pris les pierres de ses ruines pour construire les maisons du Caire; ce qu'ils ont laissé, le Nil l'a recouvert. Les Pyramides, non loin de Memphis,

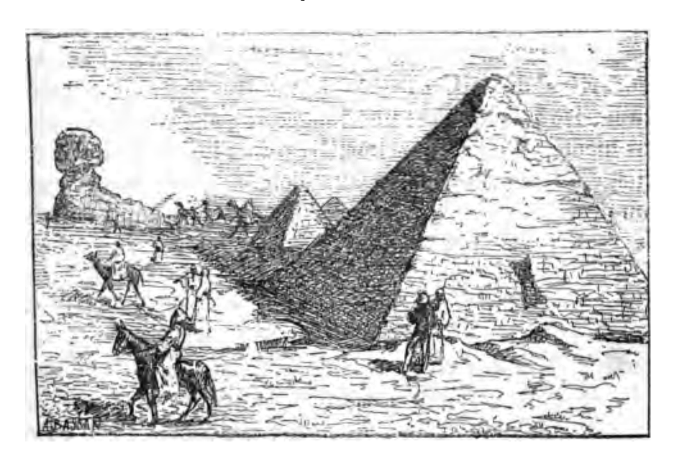


Fig. 18. — Les Pyramides et le sphinx.

remontent aussi au temps de l'ancien Empire; elles sont les tombeaux de trois rois de la IVe dynastie. La plus grande, haute de 147 mètres, a exigé 100 000 ouvriers qui y ont travaillé pendant 30 ans. Pour amener les pierres en haut on avait construit des levées en pente douce qu'on a démolies ensuite.

Civilisation égyptienne. — Les statues, les peintures, les instruments qu'on retire des tombeaux de cette époque montrent un peuple déjà civilisé. 3500 ans avant notre ère, alors que toutes les nations illustres, Hindous, Perses, Juifs, Grecs, Romains, sont encore à l'état sauvage, les

Egyptiens savent depuis longtemps cultiver la terre, tisser les étoffes, travailler les métaux, peindre, sculpter, écrire; ils ont une religion organisée, un roi et une administration.

Thèbes. — Avec la XI[e] dynastie, Thèbes succède à Memphis comme capitale. Les ruines de Thèbes sont encore debout. Elles sont prodigieuses. Elles s'étendent sur les deux rives du Nil, avec 12 kilomètres de tour environ. Sur la rive gauche, c'est une rangée de palais et de temples qui mènent à de vastes cimetières. Sur la rive droite, deux villages, Louqsor et Karnak, éloignés d'une demi-heure l'un de l'autre, sont tous deux bâtis au milieu des ruines. Ils sont reliés par une avenue de sphinx rangés sur deux lignes; il y a eu là autrefois plus de mille sphinx. Parmi ces temples en ruines, le plus grand était le temple d'Ammon, à Karnak. Il était entouré d'une enceinte de 2300 mètres de tour; la fameuse *salle hypostyle*, la plus grande du monde, longue de 102 mètres, large de 53, était soutenue par 134 colonnes; 12 d'entre elles ont 20 mètres de haut (c'est la dimension de la colonne Vendôme). Thèbes a été pendant 1500 ans la capitale et la ville sainte, la résidence des rois et la demeure des prêtres.

Le pharaon. — Le roi d'Egypte, qu'on appelait *Pharaon*, était regardé comme le fils du dieu Soleil et son image sur la terre; on croyait qu'il était lui-même un dieu. On voit dans une peinture le roi Ramsès II debout et en adoration devant Ramsès II assis entre deux dieux. Le roi, en tant qu'homme, s'adore lui-même en tant que dieu. Étant dieu, le Pharaon a sur les hommes un pouvoir absolu; il commande en maître aux grands seigneurs de sa cour, aux guerriers, à tous ses sujets. Mais les prêtres, tout en

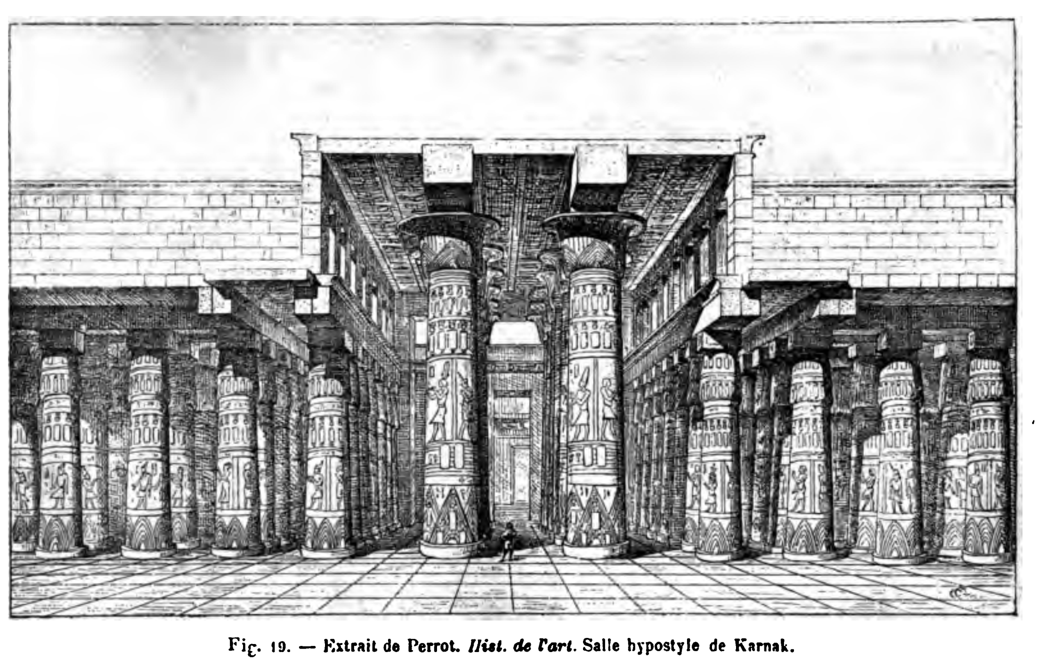


Fig. 19. — Extrait de Perrot. *Hist. de l'art*. Salle hypostyle de Karnak.

l'adorant, l'entourent et le surveillent ; leur chef, le grand prêtre du dieu Ammon, finit par devenir plus puissan



Fig. 20. — Ramsès II s'adorant lui-même.

que lui ; souvent il gouverne sous le nom et à la place du roi.

Les sujets. — Le roi, les prêtres, les guerriers, les seigneurs sont propriétaires de toute l'Égypte ; tous les autres ne sont que leurs fermiers, ils cultivent pour eux. Des *scribes* au service du roi les surveillent et font rentrer les fermages, souvent à coups de bâton. Voici ce qu'un de ces fonctionnaires écrit à un ami : « Ne t'es-tu pas représenté l'existence du paysan qui cultive la terre ? Le collecteur des finances est sur le quai occupé à recueillir la dîme des moissons. Il a avec lui des agents armés de bâtons, des nègres munis de lattes de palmier. Tous crient : Allons, des grains ! Si le paysan n'en a pas, ils le jettent à terre tout de son long ; lié, traîné au canal, il y est plongé la tête la première. »

Despotisme. — Le peuple égyptien a toujours été (il l'est encore) gai, insouciant, doux, docile comme un enfant, tout prêt à se laisser tyranniser. Le bâton dans ce pays était l'instrument de l'éducation et du gouverne-

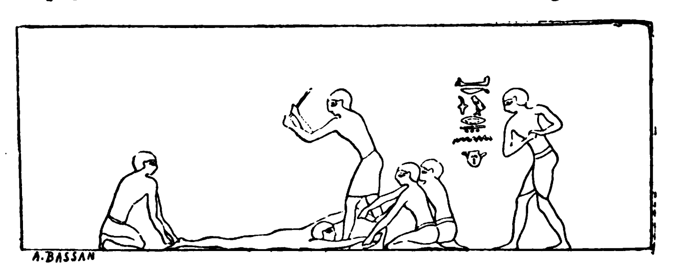


Fig. 21. — Scène de bastonnade représentée sur un monument égyptien.

ment. « Le jeune homme, disaient les scribes, a un dos pour être bâtonné, il écoute quand on le frappe. » — « Un jour, raconte un voyageur français[1], me trouvant en face des ruines de Thèbes, je m'écriai : « Mais comment donc « ont-ils fait tout cela ! » Mon guide se mit à rire ; il me toucha le bras et me montrant un palmier, il me dit : « Voilà « avec quoi ils ont fait tout cela. Savez-vous, signor, avec « cent mille branches de palmiers cassées sur le dos de « gens qui ont toujours les épaules nues, on bâtit bien des « palais, et encore des temples par-dessus le marché. »

Isolement des Égyptiens. — Les Égyptiens sortaient peu de leur pays. Comme la mer leur faisait horreur, ils n'avaient pas de marine et ne commerçaient pas avec les autres peuples. Ils n'étaient pas non plus une nation militaire. Leurs rois, il est vrai, à la tête des guerriers de profession, allaient souvent en expédition soit contre les

1. Maxime du Camp. *Le Nil.*

nègres d'Éthiopie, soit contre les tribus syriennes. Ils remportaient des victoires qu'ils faisaient peindre sur les murs de leurs palais, ils ramenaient des troupes de captifs qu'ils employaient à bâtir des monuments, mais jamais ils n'ont fait de grandes conquêtes. Les étrangers sont plus venus en Égypte que les Égyptiens ne sont allés à l'étranger.

RELIGION DES ÉGYPTIENS.

« Les Égyptiens, disait Hérodote, sont les plus religieux de tous les hommes ». Nous ne connaissons aucun peuple aussi dévot; presque toutes leurs peintures représentent des hommes en prière devant un dieu, presque tous leurs manuscrits sont des livres de piété.

Dieux égyptiens. — La principale divinité est un dieu-soleil, créateur, bienfaisant, « qui sait tout, qui existe depuis le commencement. » Il a une femme et un fils divins comme lui. Tous les Égyptiens adoraient cette trinité; mais tous ne l'appelaient pas de même. Chaque région donnait à ces trois dieux un nom différent. A Memphis, on appelait le père Phtah, la mère Sekhet, le fils Imouthès; à Abydos, on les appelait Osiris, Isis, Horus; à Thèbes, Ammon, Mouth et Chons. Puis les gens d'une région ont adopté les dieux des autres régions. En même temps de chaque dieu d'une trinité on a fait sortir d'autres dieux. Ainsi les dieux se sont multipliés et la religion s'est compliquée.

Osiris. — Ces dieux ont leur histoire, c'est celle du soleil; car le soleil paraissait aux Égyptiens, comme à la plupart des peuples primitifs, le plus puissant des êtres, par conséquent un dieu. Osiris, le soleil, a été tué par Set, dieu de la nuit. Isis, la lune, sa femme, le pleure et

l'ensevelit. Horus son fils, le soleil levant, le venge en tuant son meurtrier.

Ammon-râ. — Ammon-Râ, dieu de Thèbes, est représenté traversant chaque jour le ciel dans une barque (« la bonne barque des millions d'années ») ; les âmes des morts la manœuvrent avec de longues rames ; le dieu se tient à l'avant prêt à frapper l'ennemi avec sa lance.

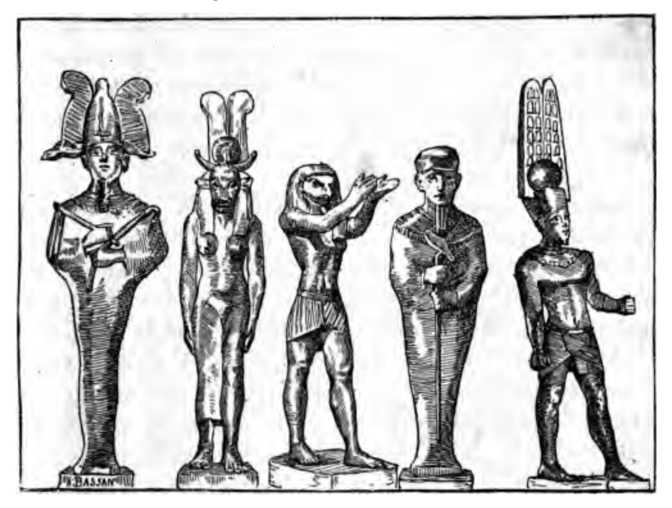


Fig. 22.
Osiris Isis Horus Ammon-râ

Voici l'hymne qu'on chante en son honneur : « Hommage à toi[1], tu t'éveilles bienfaisant, tu t'éveilles véridique, ô seigneur des deux horizons... Tu parcours le ciel d'en haut et tes ennemis sont abattus. Le ciel est en allégresse, la terre est en joie, les dieux et les hommes sont en fête afin de rendre gloire à Râ, quand ils le voient se lever dans sa barque et qu'il a renversé les ennemis.

1 Hymne à Ammon-Râ. (Maspero. *Hist. anc.* chap. I).

O Râ, donne toute vie au Pharaon, donne des pains à son ventre, de l'eau à son gosier, des parfums à sa chevelure. »

Dieux à tête d'animal. — Les Égyptiens représentaient souvent leurs dieux sous une figure humaine, mais plus souvent sous la forme d'une bête. Chaque dieu a son animal: Phtah s'incarne dans le scarabée, Horus dans l'épervier, Osiris dans le bœuf. Souvent les deux figures se fondent en un homme à tête d'animal ou un animal à tête d'homme. Tout dieu peut être figuré de 4 façons : Horus par exemple en homme, en épervier, en homme à tête d'épervier, en épervier à tête d'homme.

Animaux sacrés. — Qu'avaient voulu marquer les Égyptiens par ce symbole? On ne le sait guère. Eux-mêmes en étaient venus à regarder comme sacrés les animaux qui leur servaient à se figurer les dieux: le bœuf, le scarabée, l'ibis, l'épervier, le chat, le crocodile. Ils les nourrissaient et les protégeaient. Un siècle avant Jésus-Christ, un citoyen romain ayant tué un chat à Alexandrie, le peuple s'ameuta, le saisit, et, malgré les prières du roi, le massacra, bien qu'on eût grand peur des Romains. Il y avait même dans chaque temple un animal qu'on adorait. Le voyageur Strabon raconte une visite à un crocodile sacré de Thèbes: « La bête, dit-il, était couchée sur le bord d'un étang, les prêtres s'approchèrent, deux d'entre eux lui ouvrirent la gueule, un troisième y fourra des gâteaux, du poisson grillé et une boisson faite avec du miel. »

Le bœuf Apis. — De ces animaux-dieux le plus vénéré était le bœuf Apis. Il représentait à la fois Osiris et Phtah; il vivait à Memphis dans une chapelle où des prêtres le

servaient. Après sa mort il devenait un Osiris (Osar-hapi), on l'embaumait, on déposait sa momie dans un caveau. Les sépultures des « Osar-hapi » formaient un monument gigantesque, le *Serapeum*, déterré en 1851 par Mariette.

Culte des morts. — Les Égyptiens adoraient aussi l'âme des morts. Ils semblent avoir cru d'abord que



Fig. 23. — Intérieur d'une chambre sépulcrale.
(Extrait de Perrot. *Histoire de l'Art*).

tout homme a un « double » (Kâ), et que, lui mort, son double continue à vivre. C'est ce que croient encore plusieurs peuples sauvages. Le tombeau égyptien à l'époque de l'ancien empire s'appelle la « *maison du double* ». C'est une pièce basse arrangée comme une chambre. On y met, pour le service du « double », tout un mobilier, chaises, tables, lits, coffres, du linge, des étoffes, des habits, des ustensiles de toilette, des armes, quelquefois

un char de guerre ; pour son agrément, des statues, des peintures, des livres; pour sa nourriture, du blé et des provisions de bouche. Puis on y dépose un *double* du mort : c'est une statue en bois ou en pierre faite à sa ressemblance. On mure enfin l'entrée du caveau ; le *double* y vit enfermé, mais les vivants continuent à prendre soin de lui. Ils lui apportent des aliments ou bien ils s'adressent à un dieu qu'ils prient de lui en fournir, comme dans cette inscription[1] : « Offrande à Osiris pour qu'il donne des provisions en pain, liquides, bœufs, oies, en lait, en vin, en bière, en vêtements, en parfums, en toutes les choses bonnes et pures dont subsiste le dieu, au Kâ de défunt N. »

Jugement de l'âme. — Plus tard, à partir de la XI[e] dynastie, les Égyptiens crurent que l'âme s'envolait du cada-

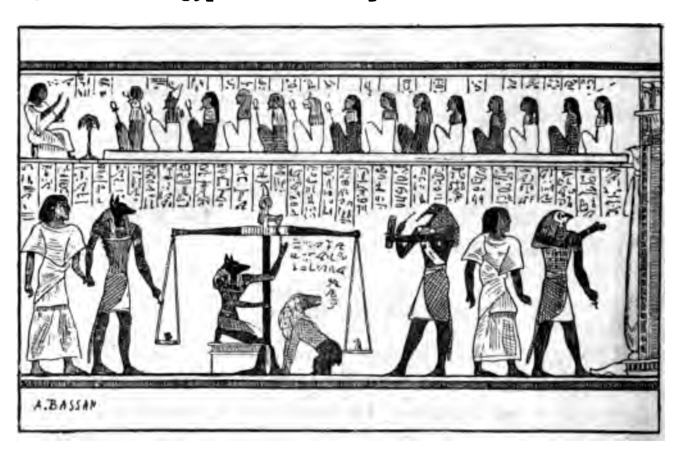


Fig. 24. — La pesée des âmes. — Vignette du Livre des Morts.

vre et allait retrouver Osiris sous la terre où le soleil sem-

1. Lenormand. *Hist. anc.* III, p. 239, 7[e] édit.

ble s'enfoncer chaque jour. Là Osiris siége sur son tribunal, entouré de 42 jurés ; l'âme comparaît devant eux pour rendre compte de sa vie passée. Ses actions sont pesées dans la balance de vérité, son « *cœur* » est appelé en témoignage. « O cœur, s'écrie le mort, cœur qui me viens de ma mère, mon cœur de quand j'étais sur terre, ne te dresse pas comme témoin, ne me charge point devant le dieu grand. » L'âme trouvée mauvaise est tourmentée pendant des siècles, puis anéantie. L'âme bonne s'élance à travers les espaces ; après beaucoup d'épreuves elle rejoint la troupe des dieux et s'absorbe en eux.

Momies. — Pendant ce pèlerinage l'âme peut vouloir rentrer dans le corps pour s'y reposer. Il fallait donc conserver les corps intacts ; les Égyptiens apprirent à les embaumer. On remplissait le cadavre d'aromates, on le faisait tremper dans un bain de natron, on l'entourait de bandelettes, on le transformait en *momie*. La momie, enfermée dans un cercueil de bois ou de plâtre, était déposée dans le tombeau avec tous les objets nécessaires à la vie.

Livre des morts. — On lui remettait un petit livre, le livre des morts, où est expliqué ce que l'âme doit dire dans l'autre monde pour sa défense au tribunal d'Osiris : « Je n'ai commis aucune fraude. Je n'ai pas tourmenté la veuve. Je n'ai fait aucune chose défendue. Je n'ai pas été oisif. Je n'ai pas desservi l'esclave auprès de son maître. Je n'ai pas détourné les pains des temples. Je n'ai pas enlevé les provisions ou les bandelettes des morts. Je n'ai pas altéré les mesures des grains... Je n'ai pas chassé les bestiaux sacrés. Je n'ai pas pêché les poissons sacrés.. Je suis pur... J'ai donné des pains à l'affamé, de l'eau à l'altéré, des vêtements au nu. J'ai offert des sacrifices aux dieux, et des repas funéraires aux défunts. » On voit ici la morale des Égyptiens : oos ver les cérémonies, respec-

ter tout ce qui appartient aux dieux, être sincère, honnête et bienveillant.

LES ARTS.

Industrie. — Les Égyptiens ont pratiqué les premiers les arts nécessaires à un peuple civilisé. Dès les pre-



Fig 25. — Scène de labourage.

mières dynasties, 3000 ans avant Jésus-Christ, les peintures des tombeaux représentent des hommes qui labourent, sèment, moissonnent, battent et vannent le grain; des

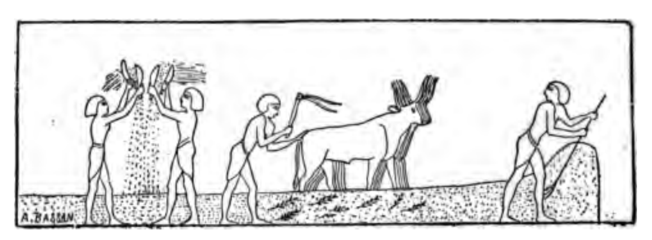


Fig. 26 — Scène de battage.

troupeaux de bœufs, de moutons, d'oies, de porcs; des personnages richement vêtus, des processions, des fêtes où l'on joue de la harpe : à peu près la même vie que 3000 ans plus tard. Les Égyptiens de ce temps savaient travailler l'or, l'argent, le bronze, faire des armes et des bijoux, fabriquer du verre, de la faïence, de l'émail;

ils tissaient des vêtements de lin et de laine, des étoffes transparentes ou brodées d'or.

Architecture. — Ils ont été les plus anciens artistes du monde. Ils ont bâti des monuments gigantesques qui semblent éternels, car jusqu'ici le temps n'a pu les détruire. Ils ne construisaient pas comme nous pour les vivants, mais pour les dieux et pour les morts : des temples et des tombeaux. De leurs maisons il reste à peine quelques débris; et même les palais des rois ne semblaient, au dire des Grecs, que des hôtelleries, comparés à leurs tombes. C'est que la maison devait servir seulement pendant la vie, le tombeau pendant l'éternité.

Tombeaux. — La grande Pyramide est une tombe royale. Les anciens tombeaux avaient d'ordinaire cette forme. Il reste encore dans la basse Égypte des pyramides alignées en rues ou dispersées au hasard, les unes grandes, les autres plus petites. Ce sont les tombes des rois et des seigneurs. Plus tard les tombeaux devinrent souterrains, les uns construits sous terre, les autres taillés dans le granit de la montagne. A chaque génération il en fallait de nouveaux : près de la ville des vivants se formait ainsi la ville des morts (*nécropole*), plus riche et plus vaste.

Temples. — Les dieux aussi réclamaient des demeures éternelles et splendides. Leurs temples se composent d'un sanctuaire magnifique, demeure du dieu, entouré de cours, de jardins, de chambres où logent les prêtres ses serviteurs, de garde-robes où l'on dépose ses bijoux, ses ustensiles, ses vêtements. Cette réunion d'édifices, œuvre de plusieurs générations, est entourée d'une enceinte. Au temple d'Ammon à Thèbes ont travaillé des rois de toutes les dynasties depuis la XIIe jusqu'à la XXXe. D'ordinaire en avant du temple se dresse une grosse porte à pans inclinés, le *pylône*. Des deux côtés se font pendant

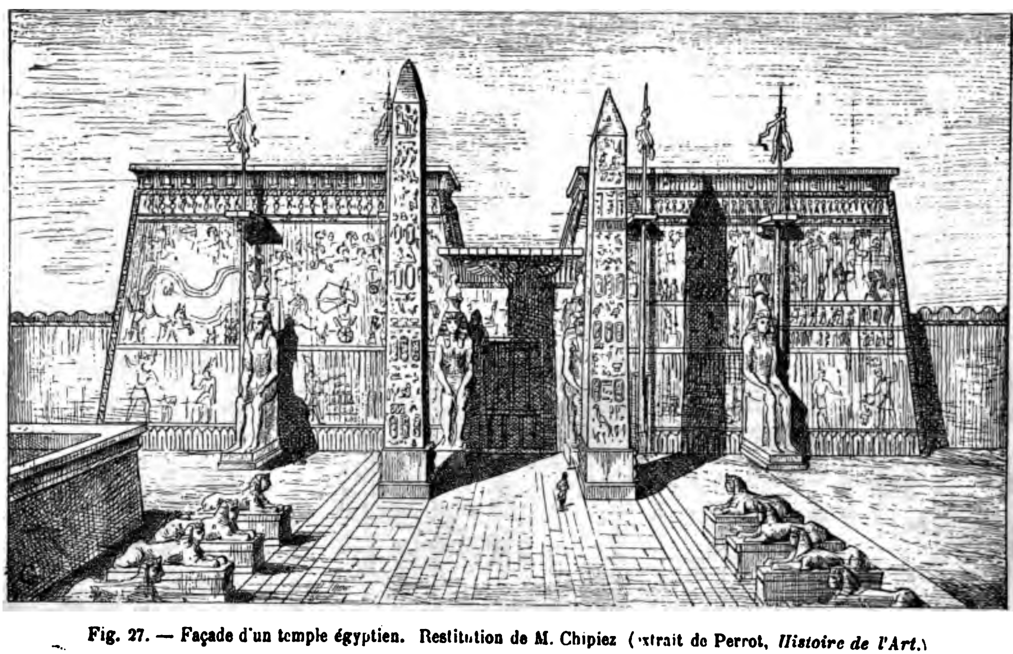


Fig. 27. — Façade d'un temple égyptien. Restitution de M. Chipiez (extrait de Perrot, *Histoire de l'Art*.)

deux *obélisques*, aiguilles de pierre à la pointe dorée, ou bien deux *colosses* en pierre qui représentent un géant assis. Souvent on arrive au temple par une longue avenue de *sphinx* de pierre alignés sur deux rangs.



Fig. 28. — Statue d'un fonctionnaire de l'ancien Empire.

Pyramides, pylônes, colosses, sphinx, obélisques, caractérisent cette architecture. Tout y est épais, court et surtout *large*. De là vient que ces monuments paraissent lourds mais indestructibles.

Sculpture. — Les sculpteurs égyptiens avaient commencé par imiter la nature. Les plus anciennes statues sont frappantes de vie et de naïveté, c'étaient sans doute des portraits du mort. De ce genre est le fameux scribe accroupi du Musée du Louvre [1]. Mais, à partir de la xie dynastie, le sculpteur n'est plus libre de représenter le corps



Fig. 29. — Le scribe accroupi (Musée du Louvre).

humain comme il l'entend, il doit suivre une règle fixée par la religion. Dès lors toutes les statues se ressemblent, les jambes parallèles, les pieds joints, les bras croisés sur

1. Le Musée du Louvre contient un grand nombre d'objets trouvés en Égypte. Une visite à cette collection est le moyen le plus sûr et le plus rapide de faire connaissance avec la civilisation égyptienne. Les Catalogues de MM. de Rougé (*Notice des monuments égyptiens*), Pierret (*Catalogue de la salle historique*), Devéria (*Catalogue des manuscrits égyptiens*), sont des guides excellents.

la poitrine, la figure immobile; souvent majestueuses, toujours raides et monotones. L'art a cessé de reproduire la nature, il devient un symbole convenu.

Peinture. — Les Égyptiens employaient des couleurs très solides; elles restent, après 5000 ans, fraîches et éclatantes. Mais ils ne savaient que colorier un dessin, ils ne connaissaient ni les nuances, ni les ombres, ni la perspective. La peinture, comme la sculpture, était soumise à des règles religieuses et monotone comme elle. Quand il faut montrer cinquante personnages, l'artiste les fait tous les cinquante pareils.

Littérature. — Les Égyptiens avaient une littérature. On retrouve dans les tombeaux non seulement des livres de médecine, de magie et de piété, mais aussi des poèmes, des lettres, des récits de voyage et même des romans.

Destinées de la civilisation égyptienne. — Les Égyptiens ont conservé leurs coutumes, leur religion et leurs arts même après la chute de leur Empire. Soumis aux Perses, puis aux Grecs, enfin aux Romains, ils gardaient leurs vieux usages, leurs hiéroglyphes, leurs momies, leurs animaux sacrés. Enfin entre le IIIe et le VIe siècle après J.-C. la civilisation égyptienne s'éteignit lentement.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES[1].

Etat de l'égyptologie.
Le Labyrinthe et le lac Mœris.
Les Hycsos.
Ramsès et le poème de Pentaour.
Psamétik, Nekao, Apriès.
Légendes rapportées par Hérodote.
L'administration, l'armée.

1. Sur ces questions consulter les ouvrages cités au début du chapitre.

IV. ASSYRIENS ET BABYLONIENS

—

Lenormand. *Histoire des peuples de l'Orient.*— Maspero. *Histoire ancienne.* — Van den Berg. *Petite histoire ancienne.* — Ménant. *Annales des rois d'Assyrie* — Perrot. *Histoire de l'Art.*

LA CHALDÉE

Le pays.— Des hautes montagnes neigeuses de l'Arménie sortent deux fleuves profonds et rapides, le Tigre à l'E., l'Euphrate à l'O. Rapprochés d'abord, ils s'écartent en atteignant la plaine : le Tigre coule droit, l'Euphrate fait un grand détour vers les déserts de sable. Puis ils se rejoignent avant d'arriver à la mer. Le pays qu'ils entourent est la Chaldée. C'est une plaine immense formée d'une terre grasse; il y pleut rarement et la chaleur y est accablante. Mais les fleuves fournissent l'eau et ce terrain argileux, quand on l'arrose par des canaux, devient le plus fertile du monde. Le blé et l'orge y donnent 200, dans les bonnes années 300 grains pour 1. Les palmiers y formaient des forêts, on en tirait du vin, du miel, de la farine[1].

Le peuple. — La Chaldée a été de très bonne heure, peut-être aussitôt que l'Égypte, habitée par des peuples civilisés. Plusieurs races venues de divers côtés s'étaient rencontrées dans ces grandes plaines et mélangées. Il y avait des Touraniens, de couleur jaune, semblables aux Chinois, venus du N. É. ; des Kouschites, au teint brun foncé, parents des Égyptiens, venus de l'E. ; des Sémites à la peau claire, parents des Arabes, descendus du N. De ces mélanges était sorti le peuple chaldéen.

Les villes. — Les prêtres chaldéens disaient que leurs

1. Une chanson perse énumérait 360 usages différents du palmier

rois régnaient depuis 150.000 ans. C'est là une fable; mais ils avaient raison de croire l'empire chaldéen très ancien. Le sol de la Chaldée est tout parsemé de monticules; chacun est un amas de décombres, reste d'une ville écroulée. On en a fouillé plusieurs, déterré plusieurs villes (Our, Larsam, Bal-ilou), retrouvé quelques inscriptions. On connaît encore très mal ces anciens peuples, il reste beaucoup d'emplacements à fouiller où l'on espère trouver des inscriptions nouvelles. Ils s'appelaient eux-mêmes les Sumirs et les Accads. Leur empire fut détruit vers 2300 av. J.-C.; peut-être était-il déjà fort ancien. Il remonterait donc à 30 siècles au moins avant notre ère.

LES ASSYRIENS.

L'Assyrie. — Le pays en arrière de la Chaldée sur le Tigre est l'Assyrie. Il est fertile encore, mais déjà accidenté, coupé de collines et de rochers. Étant près des montagnes il en reçoit la neige en hiver, en été de violents orages.

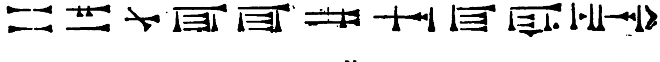
Les origines. — La Chaldée était depuis longtemps couverte de villes que les Assyriens vivaient encore obscurs dans leurs montagnes. C'est vers le XIIIe siècle que leurs rois, à la tête de grandes armées, commencent à envahir les plaines et fondent un empire puissant dont Ninive est la capitale.

Récits anciens. — Des Assyriens nous ne savions presque rien il y a quarante ans, qu'une légende rapportée par le Grec Diodore de Sicile. Ninus, disait-on, avait fondé Ninive, et conquis toute l'Asie-Mineure; sa femme Sémiramis, fille d'une déesse, avait soumis l'Égypte, puis

elle s'était changée en colombe. Des rois fainéants lui avaient succédé pendant 1300 ans; le dernier, Sardanapale, assiégé dans sa capitale, s'était brûlé avec ses femmes. Il n'y a pas un mot de vrai dans ce roman.

Découvertes modernes. — En 1842, Botta, consul de France à Mossoul, découvrit sous un monticule près du Tigre, à Khorsabad, le palais d'un roi d'Assyrie. On a fouillé depuis d'autres monticules et retrouvé d'autres palais. Sous ce climat sec et protégées par une couche de terre, ces ruines se sont bien conservées. On trouve des murs couverts de bas-reliefs et de peintures, des statues, des inscriptions en grand nombre.

Inscriptions sur briques. — Dans ces inscriptions chaque lettre est formée d'une réunion de signes en forme de flèche ou de *coin*, c'est pourquoi on appelle cette écriture *cunéiforme*. Pour tracer ces signes on employait un



AN-KI SU NABU-KUDUR-UTSU RNI-BI

stylet terminé par une pointe en triangle; on l'enfonçait dans une tablette d'argile molle qu'on passait ensuite au four pour la durcir et rendre l'empreinte ineffaçable. On a déterré dans le palais d'Assurbanipal toute une bibliothèque de tablettes où la brique remplace ainsi le papier.

Écriture cunéiforme. — Cette écriture a occupé pendant des années plusieurs savants[1] acharnés à la déchiffrer. Elle a été très difficile à lire, car d'abord elle sert à écrire cinq langues très différentes, l'assyrien, le susien,

1. Rawlinson, Hincks, Oppert, Ménant.

le mède, le chaldéen, l'arménique, sans compter le perse ancien, et on ignorait ces cinq langues. Puis elle est très compliquée et pour plusieurs raisons :

1° Elle se compose à la fois de signes *symboliques* dont chacun représente un mot (soleil, dieu, poisson) et de signes *syllabiques*, dont chacun représente une syllabe.

2° Il y a près de 200 signes syllabiques, beaucoup semblables à d'autres et faciles à confondre.

3° Souvent le même signe sert à la fois pour représenter un mot et une syllabe.

4° Souvent (et c'est le pire) le même signe sert à représenter des syllabes différentes. Ainsi un même signe se lit tantôt *ilou* tantôt *an*.

Cette écriture était difficile même pour ceux qui l'écrivaient. « Une bonne moitié[1] de ce que nous possédons de monuments cunéiformes se compose de guide-ânes, (grammaires, dictionnaires, tableaux), qui peuvent nous servir à déchiffrer l'autre moitié et que nous consultons comme le faisaient, il y a 2500 ans, les étudiants du pays d'Assur. » On est venu à bout des cunéiformes assyriens comme des hiéroglyphes égyptiens : on avait une longue inscription en trois langues : assyrien, mède, perse ; le perse a servi à déchiffrer les autres.

Le peuple assyrien. — Les Assyriens étaient une race de chasseurs et de guerriers. Leurs bas-reliefs les montrent d'ordinaire armés de l'arc et de la lance, souvent à cheval. Ils étaient bons cavaliers, agiles, braves, habiles aux escarmouches comme aux batailles; d'ailleurs orgueilleux, fourbes et sanguinaires. Pendant six siècles ils ont foulé l'Asie, sortant de leurs montagnes pour se jeter sur leurs voisins, ramenant avec eux des peuples entiers en

1 Lenormand. *Hist. anc.*

esclavage. Ils semblaient faire la guerre pour le plaisir de massacrer, de ravager, de piller. Aucun peuple ne s'est montré plus féroce.

Le roi. — Suivant l'usage asiatique ils regardaient



Fig. 30. — Le roi Sargon et son ministre.

leur roi comme le représentant de Dieu sur la terre et lui obéissaient aveuglément. Le roi était maître absolu de tous ses sujets, il les réunissait en armes et se lançait à leur tête contre les peuples de l'Asie. Au retour il faisait représenter ses exploits sur les murs de son palais ave une longue inscription où il disait ses victoires, le butin qu'il avait fait, les villes brûlées, les captifs décapités ou écorchés vifs.

Les expéditions. — Voici quelques passages de ces bulletins de campagne : « J'ai fait, dit Assurnazirhapal

en 882, un mur devant les grandes portes de la ville ; j'ai fait écorcher les chefs de la révolte et j'ai couvert ce mur avec leur peau. Quelques-uns furent murés vifs dans la

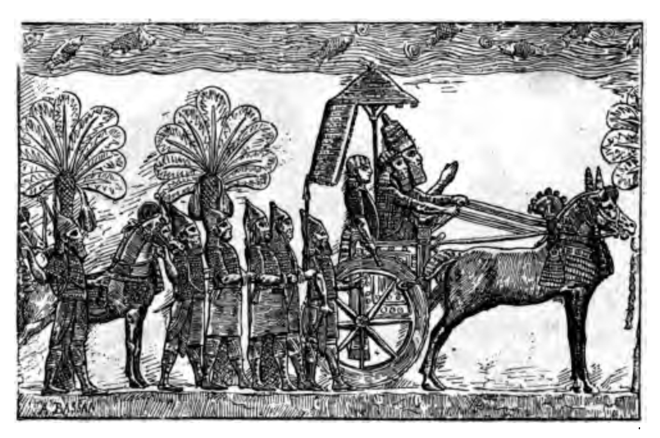


Fig. 31. — Roi assyrien suivi de son cortège.

maçonnerie, quelques autres crucifiés ou empalés au long du mur ; j'en fis écorcher beaucoup en ma présence et revêtir le mur de leur peau. Je fis assembler leurs têtes en forme de couronnes et leurs cadavres transpercés en forme de guirlandes. » — En 745 Touklatabalasar écrit : « J'enfermai le roi dans sa ville royale, j'élevai des monceaux de cadavres devant ses portes. Toutes ses villes, je les ai détruites, désolées, brûlées. J'ai rendu le pays désert, je l'ai changé en collines et en monceaux de débris. » — Au VIIe siècle Sennachérib dit : « J'ai passé comme un ouragan dévastateur. Sur la terre mouillée, les harnais, les armes nageaient dans le sang des ennemis comme dans un fleuve. J'entassai les cadavres de leurs soldats comme des trophées et je leur coupai les extrémités. Je mutilai ceux que je pris vivants comme des brins de paille, par pu-

nition je leur coupai les mains. » — Dans un bas-relief qui représente la ville de Suse se rendant à Assurbanipal, on voit les chefs des vaincus torturés par les Assyriens;



Fig. 32 — Le roi Assurnazirhapal en chasse.

quelques-uns ont les oreilles coupées, d'autres les yeux crevés, ou la barbe arrachée, il y en a un écorché vif. Évidemment ces rois se plaisaient aux incendies, aux massacres et aux supplices.

Ruine de l'empire assyrien. — Ce régime commence au XIIIe siècle avec la prise de Babylone (vers 1270). A partir du IXe siècle les Assyriens, toujours en expédition, soumettent ou ravagent la Babylonie, la Syrie, la Palestine, même l'Égypte. Sans cesse les vaincus se révoltent, et les massacres recommencent. A la fin les Assyriens s'épuisent. Les Babyloniens et les Mèdes coalisés renversent leur empire. En 625 leur capitale Ninive,

« le repaire des lions, la ville sanguinaire, la ville toute remplie de proie », comme l'appellent les prophètes juifs, est prise et détruite pour ne plus se relever. « Ninive a été détruite, dit le prophète Nahum. Qui donc aura compassion d'elle? »

LES BABYLONIENS.

Le deuxième empire chaldéen. — A la place de l'empire assyrien détruit, un nouveau se forma dans l'ancienne Chaldée. On l'appelle l'empire babylonien ou le deuxième empire chaldéen. Un prophète juif fait dire à l'Éternel : « Je vais susciter les Chaldéens, cette nation cruelle et d'une incroyable vitesse qui court toutes les terres pour s'emparer des demeures des autres. Ses chevaux sont plus légers que les léopards. Sa cavalerie se répandra de tout côté, ses cavaliers voleront comme l'aigle qui fond sur sa proie. » C'était un peuple de cavaliers, belliqueux et conquérant, semblable aux Assyriens. Il soumit la Susiane, la Mésopotamie, la Syrie, la Judée; mais son règne fut court : fondé en 625, l'Empire babylonien fut détruit par les Perses en 538.

Babylone. — Le plus puissant de ses rois, Nabou-Koudouroussour (Nabuchodonosor) 604-561, celui qui détruisit Jérusalem et emmena les Juifs captifs, avait fait construire dans Babylone sa capitale beaucoup de temples et de palais. Ces monuments étaient en brique crue, car la plaine de l'Euphrate ne fournit pas de pierres; en s'écroulant ils n'ont laissé que d'énormes amas de terre et de décombres. Pourtant, sur l'emplacement de Babylone, on a pu retrouver quelques inscriptions et relever le plan

de la ville. Le Grec Hérodote qui avait visité Babylone[1] au v[e] siècle avant Jésus-Christ la décrit en détail. La ville était entourée d'une enceinte carrée coupée par l'Euphrate, elle couvrait 513 kilomètres carrés (7 fois l'étendue de Paris). Cet espace immense n'était pas tout garni de maisons ; il y avait beaucoup de champs cultivés pour nourrir les habitants en cas de siège : Babylone était moins une ville qu'un camp retranché. Les murailles, garnies de tours et traversées par cent portes d'airain, étaient assez épaisses pour qu'un char pût circuler au-dessus. Tout autour de l'enceinte un fossé large, profond, plein d'eau, avec des bords revêtus en briques. Les maisons de la ville avaient trois ou quatre étages, les rues se coupaient à angle droit. On admirait le pont et les quais de l'Euphrate, le palais fortifié et surtout les *jardins suspendus*, une des « sept merveilles du monde ». C'étaient des terrasses plantées d'arbres supportées par des piliers et des voûtes et rangées l'une derrière l'autre en étages.

La tour de Babel. — A côté de la ville Nabuchodonosor avait voulu rebâtir la tour de Babel : « Pour étonner les hommes, dit-il dans une inscription, j'ai refait et renouvelé la merveille de Borsippa, le temple des sept sphères du monde. Je l'ai refondé et bâti comme il dut être dans les temps anciens. » Ce temple, en forme de carré, se composait de 7 tours carrées élevées l'une sur l'autre, chaque tour consacrée à l'une des 7 planètes et peinte de la couleur attribuée à cette planète par la religion. C'étaient, en partant de la plus basse : Saturne (noir), Vénus (blanc), Jupiter (pourpre), Mercure (bleu), Mars (vermillon), la Lune (argent), le Soleil (or). La tour la plus haute renfer-

1. Il ne connaît pas Nabuchodonosor ; c'est à deux reines, Nitocris et Sémiramis, qu'il attribue les merveilles de Babylone

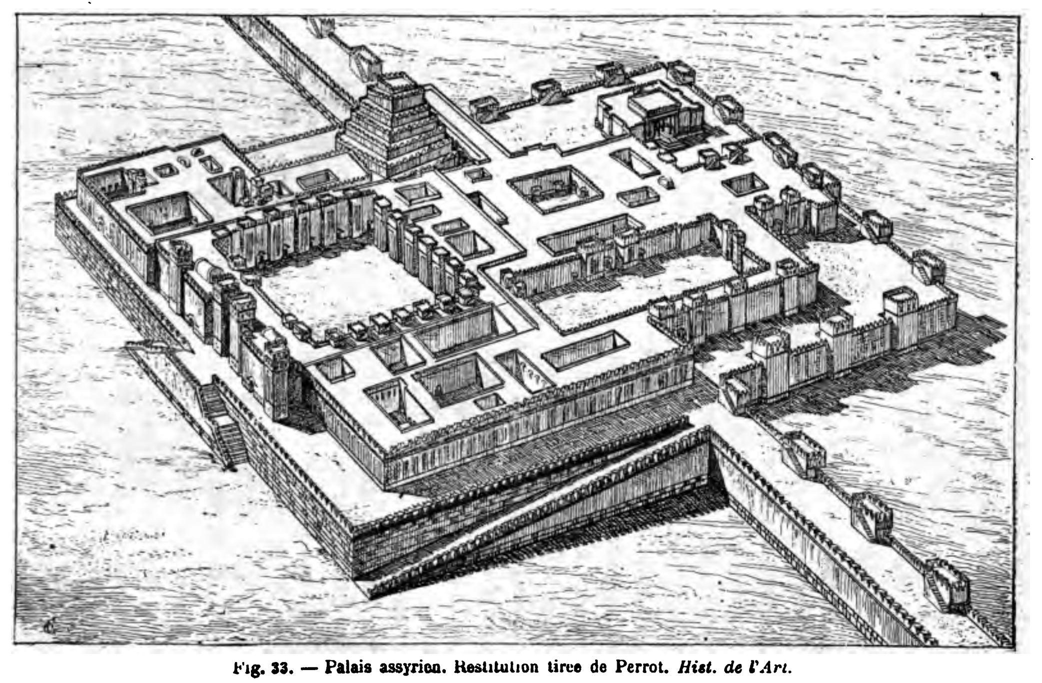


Fig. 33. — Palais assyrien. Restitution tirée de Perrot. *Hist. de l'Art.*

mait une chapelle avec une table d'or et un lit magnifique où veillait une prêtresse.

MŒURS ET RELIGION.

Mœurs. — Nous ne connaissons guère ces peuples que par leurs monuments, et presque tous leurs monuments se rapportent aux actions de leurs rois. Les Assyriens sont toujours représentés en guerre, en chasse, ou en cérémonies; jamais leurs femmes ne paraissent sur un bas-relief; elles étaient enfermées dans le harem et ne sortaient pas en public. — Les Chaldéens au contraire étaient un peuple de laboureurs et de marchands, mais nous ne savons rien de leur vie. Hérodote[1] raconte qu'une fois par an dans leurs villes ils réunissaient toutes les filles à marier; on vendait les plus jolies; l'argent de la vente servait de dot aux plus laides. « C'est à mon avis, ajoute-t-il, la plus sage de toutes leurs lois. »

Religion. — La religion des deux peuples était la même, car les Assyriens avaient adopté celle des Chaldéens. Elle est très obscure pour nous parce qu'elle est née, comme celle du peuple chaldéen, d'un mélange de religions très différentes brouillées ensemble. Les Touraniens, comme font encore les tribus jaunes de la Sibérie, s'imaginaient le monde plein de démons, (la peste, la fièvre, les fantômes, les vampires), occupés à rôder autour des hommes pour leur faire du mal; ils appelaient à leur secours des sorciers qui chassaient ces démons par des paroles magiques. Les Kouschites adoraient un couple de dieux; le dieu mâle était la force, le dieu femelle la matière. Les prêtres chal-

1. *Hérod.* I, 196.

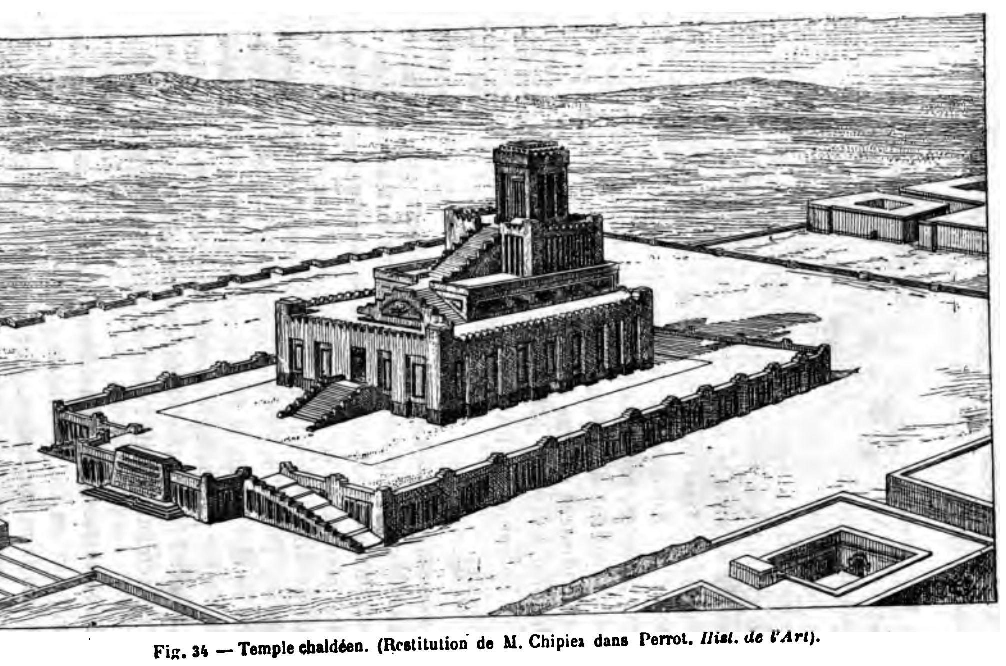


Fig. 34 — Temple chaldéen. (Restitution de M. Chipiez dans Perrot. *Hist. de l'Art*).

déens, organisés en corporation puissante, fondirent les deux religions en une religion unique.

Les dieux. — Le dieu suprême est Ilou à Babylone, Assur en Assyrie; on ne lui élève pas de temple. De lui sortent trois dieux : Anou, le « maître des ténèbres », sous la figure d'un homme à queue d'aigle coiffé d'une tête de poisson; Bel, le « souverain des esprits », représenté comme un roi sur son trône »; Nouah, « le seigneur du monde visible », sous la forme d'un génie muni de quatre ailes déployées. Chacun a une déesse femelle qui symbolise la fécondité. Au-dessous viennent la Lune, le Soleil et les cinq planètes, car dans l'air transparent de la Chaldée les astres brillent d'un éclat que nous ne connaissons pas, ils resplendissent comme des divinités. C'est à eux que les Chaldéens élèvent des temples; véritables observatoires d'où l'homme qui les adore peut suivre tous leurs mouvements.

Astrologie. — Les prêtres pensaient que ces astres, étant des dieux puissants, agissaient fortement sur la vie des hommes. Tout homme vient au monde sous l'influence d'une planète et ce moment décide de sa destinée : on peut prédire ce qui l'attend si l'on sait l'astre sous lequel il est né. Voilà l'origine de l'*horoscope*. — Ce qui se passe dans le ciel est signe de ce qui se passera sur la terre : une comète par exemple annonce une révolution. En observant le ciel les prêtres chaldéens croyaient pouvoir prédire les événements. Voilà l'origine de l'*astrologie*.

Sorcellerie. — Les Chaldéens avaient aussi des paroles magiques; on les prononçait pour chasser les esprits ou pour les faire apparaître. Cet usage, reste de la religion des Touraniens, est l'origine de la *sorcellerie*. De la Chaldée l'astrologie et la sorcellerie se sont répandues sur

l'Empire romain et plus tard sur toute l'Europe. Dans les formules de sorcellerie du XVI[e] siècle on reconnaît encore des mots assyriens corrompus[1].

Sciences. — Par contre c'est en Chaldée qu'a commencé l'astronomie. De là nous sont venus le zodiaque, la semaine de 7 jours en l'honneur des 7 planètes, la division de l'année en 12 mois, de la journée en 24 heures, de l'heure en 60 minutes, de la minute en 60 secondes; de là aussi le système des poids et mesures calculé sur l'unité de longueur, système que tous les peuples anciens ont adopté.

ARTS.

Architecture. — Nous ne connaissons pas directement l'art des Chaldéens, puisque leurs monuments sont écroulés. Mais les artistes assyriens dont nous avons les œuvres avaient imité ceux de la Chaldée : on peut donc juger à la fois l'art des deux pays. — Les Assyriens, comme les Chaldéens, bâtissaient avec de la brique crue séchée au soleil; mais ils revêtaient l'extérieur avec de la pierre.

Les palais. — Ils construisaient les palais[2] sur des tertres artificiels, et les faisaient bas et plats, semblables à de grandes terrasses. La brique crue ne se prête pas à des voûtes larges ni hautes; il fallait donc faire les salles étroites et basses, on compensait en les faisant très longues. Un palais assyrien ressemblait donc à une suite de galeries. Les toits étaient des terrasses plates garnies de créneaux. A la porte se dressaient d'énormes taureaux

1. Par exemple, *hilka*, *hilka*, *bescha*, *bescha*; va-t'en, va-t'en, mauvais, mauvais.

2. Les temples étaient des pyramides à étages pareils à la tour de Borsippa

ailés à figure humaine. A l'intérieur les murs étaient revêtus tantôt de lambris en bois précieux, tantôt de briques



Fig. 35. — Taureau ailé de Khorsabad.

émaillées, tantôt de plaques d'albâtre sculptées. Quelquefois les chambres étaient peintes et il y avait même des meubles richement incrustés.

Sculpture. — On admire surtout la sculpture des palais assyriens. Les statues, il est vrai, sont rares et grossières ; les sculpteurs préféraient tailler sur de grandes plaques d'albâtre, des bas-reliefs semblables à des tableaux. Ils représentaient des scènes souvent très compliquées, des batailles, des chasses, des sièges de villes, des cérémonies où le roi paraît en grand cortège. Tous les détails sont rendus scrupuleusement ; on voit les files de serviteurs

chargés du dîner du roi, les troupes d'ouvriers qui construisent son palais, les jardins, les champs, les étangs.

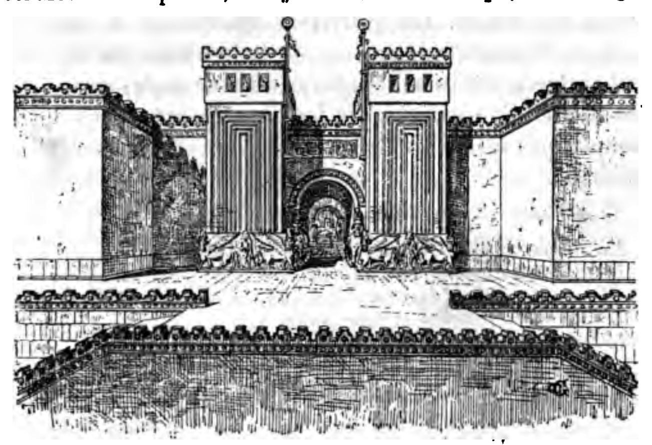


Fig. 36. — Façade d'un palais assyrien.
(*Restitution extraite de Perrot. Hist. de l'Art*)

les poissons dans l'eau, les oiseaux perchés sur leur nid ou volant d'arbre en arbre. — Les personnages sont mon-

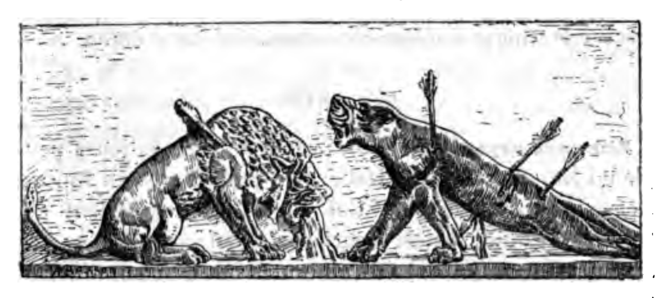


Fig. 37.
Lion blessé. Lionne blessée.

trés de profil, sans doute parce que l'artiste ne savait pas les faire de face ; mais ils ont de la noblesse et de la vie.

— Les animaux paraissent souvent, surtout dans les bas-reliefs de chasse; ils sont rendus d'ordinaire avec une vérité saisissante. Les Assyriens observaient la nature et la reproduisaient fidèlement; de là le mérite de leur art. Les Grecs mêmes se sont formés à leur école, en imitant les bas-reliefs assyriens. Ils les ont dépassés, mais aucun peuple, pas même les Grecs, n'a su mieux représenter les animaux.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES [1].

Les inscriptions de l'ancien Empire chaldéen.
Histoire des fouilles en Assyrie.
Histoire des rois d'Assyrie.
Les divinités femelles et leur culte.
Industrie des Chaldéens.

V. LES ARYAS DE L'INDE

Le Rig-Véda. — *Livre de la Loi de Manou.* — Burnouf. *Introduction à l'histoire du bouddhisme.* — Lenormand. *Histoire ancienne.* — Van den Berg. *Petite histoire ancienne.* — Taine. *Nouveaux essais de critique et d'histoire.* — Bréal. *Hercule et Cacus.*

LES ARYAS.

Langues aryennes. — Les races qui de nos jours peuplent l'Europe, Grecs et Italiens au Sud, Slaves en Russie, Germains en Allemagne, Celtes en Irlande, parlent des langues très différentes. Pourtant, quand on étudie de près ces langues, on s'aperçoit que toutes ont en commun certains mots, ou du moins certaines racines. On retrouve les mêmes racines dans le sanscrit, ancienne langue des Hindous, et dans le zend, ancienne langue des Perses. Ainsi

1. Consulter les ouvrages cités.

père se dit en sanscrit *pitar*, en grec et en latin *pater*, en germanique *father;* c'est le même mot prononcé autrement. On en conclut que tous, Hindous, Perses, Grecs, Latins, Celtes, Germains, Slaves ont parlé autrefois une même langue, par conséquent qu'ils ont formé un seul peuple.

Le peuple Arya. — Ils s'appelaient alors Aryas et habitaient au nord-ouest de l'Inde, soit dans les montagnes de Pamir, soit dans les grandes plaines du Turkestan ou de la Russie; de là ils se sont dispersés en tous sens. La plupart, Grecs, Latins, Germains, Slaves, ont oublié leur origine; mais les livres sacrés des Hindous et des Perses en conservent le souvenir. On a essayé[1] de se représenter quelle vie menaient les Aryas nos ancêtres dans leurs montagnes avant de se séparer. — C'était une race de bergers; ils ne cultivaient pas le sol et vivaient de leurs troupeaux de bœufs et de moutons, mais déjà ils avaient des maisons et même des villages. — C'était une race guerrière; ils connaissaient la lance, le javelot, le bouclier. — C'était une race patriarcale; l'homme n'avait qu'une seule épouse; devenu chef de famille, il était pour sa femme, ses enfants, ses serviteurs à la fois un prêtre, un juge et un roi. — Dans tous les pays où se sont établis les Aryas, ils ont apporté cette vie patriarcale, guerrière et pastorale.

RELIGION PRIMITIVE DES HINDOUS.

Les Aryas sur l'Indus. — 2000 ans environ avant notre ère, des tribus aryennes traversaient les défilés de l'Hin-

1. Voici comment on procède. Quand un mot (ou plutôt une racine) se retrouve dans plusieurs langues aryennes à la fois, on admet que les Aryas se servaient déjà de ce mot avant de se séparer, par suite qu'ils connaissaient l'objet désigné par ce mot.

doukousch et débouchaient dans l'Inde. Ces Aryens trouvèrent les plaines fertiles de l'Indus habitées par un peuple à la peau foncée, aux cheveux plats, industrieux et riche; ils appelèrent ces indigènes Dasyous (les ennemis). Pendant des siècles ils leur firent la guerre, ils finirent par les exterminer ou les soumettre et peu à peu occupèrent tout le pays de l'Indus (la région des 5 fleuves). Ils prirent alors le nom d'Hindous.

Les Vedas. — Ils avaient l'habitude, dans leurs cérémonies, de chanter des hymnes (*vedas*) en l'honneur de leurs dieux. Ces cantiques, recueillis peut-être dès le XIVe siècle avant Jésus-Christ, quand les Aryas n'avaient pas encore dépassé l'Indus, formèrent une vaste collection qui s'est conservée jusqu'à nous. On y voit la plus vieille religion des Hindous.

Les dieux. — L'Hindou appelle ses dieux *devas* (les resplendissants). Tout ce qui brille est une divinité: le ciel, l'aurore, les nuages, les étoiles, mais avant tout le soleil (Indra) et le feu (Agni).

Indra. — Le soleil Indra, le puissant, « roi du monde, maître des créatures », éclaire et réchauffe, il traverse le ciel sur un char traîné par des chevaux d'azur, c'est lui qui lance la foudre, répand la pluie, chasse les nuages. L'Inde est un pays d'orages violents, l'Hindou frappé de ce spectacle l'expliquait à sa façon. Il prenait le nuage noir pour une enveloppe où étaient enfermées les eaux du ciel; ces eaux bienfaisantes, il les appelait les vaches roses d'Indra. Quand l'orage se forme, c'est qu'un génie méchant, Vritra, serpent à trois têtes, a détourné les vaches, il les a enfermées dans la caverne noire où on les entend mugir, (ce sont les grondements lointains du tonnerre). Indra s'est mis à leur recherche, il frappe la caverne de sa mas-

sue, on entend les coups (c'est la foudre); on voit sortir le dard du serpent (c'est l'éclair). Enfin le serpent est vaincu, la caverne s'ouvre, les eaux délivrées se précipitent sur la terre, Indra vainqueur reparaît resplendissant.

Agni. — Le feu (Agni, le remuant), est regardé comme une autre forme du soleil. L'Hindou, qui le produit en frottant rapidement deux morceaux de bois, s'imagine que le feu sort du bois et que la pluie l'y a mis; il le prend donc pour le feu du ciel descendu sur la terre; en effet quand on le place sur le foyer, il s'élance comme s'il voulait remonter vers le ciel. Agni dissipe les ténèbres, réchauffe l'homme, cuit les aliments; c'est le bienfaiteur et le protecteur de la maison. Il est aussi « le feu intérieur », l'âme du monde; l'ancêtre même de la race humaine est « fils de l'éclair ». Ainsi la chaleur et la lumière, sources de toute vie, sont les divinités de l'Hindou.

Le culte. — Pour les adorer il cherche à reproduire ce qu'il voit dans le ciel. Il allume un feu terrestre en frottant le bois, il l'alimente en versant sur le foyer le beurre, le lait, le *soma*, boisson fermentée. — Pour plaire à ces dieux, il leur apporte des offrandes, des fruits, des gâteaux, il leur sacrifie même des bœufs, des béliers, des chevaux, Puis il les appelle en chantant des hymnes à leur louange: « Quand tu es appelé par nous pour boire le *soma*, viens avec tes chevaux fauves, dieu qui lance des pierres. Notre sacrificateur est assis suivant le rite, l'herbe sacrée est étendue, les pierres ont été assemblées le matin. Assieds-toi sur l'herbe sacrée; goûte, ô héros, notre offrande. Prends plaisir à nos libations et à ces chants, vainqueur de Vritra, toi qui es fêté dans nos cérémonies, ô Indra. » — L'Hindou pense que les dieux, réjouis par ses offrandes et ses hommages, voudront à leur tour le rendre heureux;

il le dit naïvement : « Faites prospérer les dieux par le sacrifice et les dieux vous feront prospérer. Comme à prix débattu faisons échange de force et de vigueur, ô Indra Donne-moi, je te donne ; apporte-moi, je t'apporte. »

Culte des ancêtres. — L'Hindou adore en même temps ses ancêtres devenus des dieux, et peut-être ce culte est-il le plus ancien de tous. Il est le fondement de la famille. Le père qui a transmis le « feu de la vie » à ses enfants fait chaque jour sur le foyer qui ne doit jamais s'éteindre l'offrande aux dieux et aux ancêtres, et il prononce les prières. Voilà pourquoi, chez les Hindous comme chez tous les Aryens, le père est à la fois un prêtre et un souverain.

LA SOCIÉTÉ BRAHMANIQUE.

Les Hindous sur le Gange. — Les Hindous, débordant hors de la région de l'Indus, conquirent entre le XIVe et le Xe siècle avant Jésus-Christ toute l'immense plaine du Gange. Une fois établis dans ce pays riche, sous un climat brûlant, au milieu d'un peuple d'esclaves, ils changèrent peu à peu de mœurs et de religion. Alors se fonda la société brahmanique. Il s'est conservé de ce temps beaucoup d'ouvrages en sanscrit [1] qui forment, avec les Vedas, la littérature sainte des Hindous. Les principaux sont les grands poèmes épiques, le Mahabarata qui a plus de 200000 vers, le Ramayana qui en a 50 000 et les lois de Manou, code sacré de l'Inde.

Les castes. — Dans cette société nouvelle il n'y a plus seulement, comme au temps des Vedas, des poètes qui

1. Le sanscrit est une langue morte comme le latin ; mais les langues qu'on parle aujourd'hui dans l'Inde sont dérivées du sanscrit, de même que le français et l'italien le sont du latin.

chantent des hymnes aux dieux. Les hommes qui connaissent les prières et les cérémonies sont devenus des théologiens de profession; le peuple les vénère et leur obéit. Or voici comment ils comprennent la société. — Le dieu suprême, Brahma, a produit, disent-ils, 4 espèces d'hommes, à chacun il a assigné une mission. De sa bouche il a tiré les *brahmanes,* ce sont justement les théologiens; leur mission est d'étudier, d'enseigner les hymnes, d'accomplir les sacrifices. — Les *kchatrias* sont sortis de son bras, ce sont les guerriers chargés de protéger le peuple. — Les *vaïcyas* sont sortis de sa cuisse; ils doivent élever les bestiaux, labourer la terre, prêter à intérêt, faire le commerce. — Les *soudras* sont sortis de son pied, ils n'ont pour mission que de servir tous les autres.

Il y avait déjà dans le peuple ârya des théologiens, des guerriers, des travailleurs, et au-dessous d'eux des indigènes réduits en servitude. C'étaient là des *classes* où l'on pouvait entrer, d'où l'on pouvait sortir. Mais les Brahmanes ont établi que tout homme est attaché à la condition où il est né, lui et ses descendants, à perpétuité; le fils d'un travailleur ne peut devenir guerrier, ni le fils d'un guerrier théologien. Ainsi chacun est rivé à son état. La société se partage en quatre *castes* héréditaires et fermées.

Les impurs. — Quiconque n'est compris dans aucune des quatre castes est *impur,* exclu de la société et de la religion. Les brahmanes comptent 44 espèces d'impurs; la dernière et la plus méprisée est celle des *parias,* leur nom même est une injure. Les impurs ne peuvent exercer aucun métier honorable, ni approcher des autres hommes. Ils ne doivent posséder que des chiens et des ânes (animaux impurs). « Qu'ils aient pour vêtements les habits des morts, pour plats des pots brisés, pour parure du fer, qu'ils aillent sans cesse d'une place à l'autre. »

Les brahmanes. — En organisant la société, les brahmanes se sont attribué la première place. « Les hommes sont les premiers entre les êtres intelligents, les brahmanes sont les premiers entre les hommes. Ils sont supérieurs même aux guerriers, même aux rois. » « D'un brahmane âgé de 10 ans et d'un kchatria âgé de 100 ans, c'est le brahmane qui doit être regardé comme le père. » Ce ne sont pas des prêtres comme en Égypte ou en Chaldée, mais seulement des hommes qui connaissent la religion et passent leur temps à lire et à méditer les livres saints, ils vivent des présents que leur font les autres hommes. Aujourd'hui encore ils dominent dans l'Inde. Comme ils ne se marient qu'entre eux, ils ont mieux que les autres Hindous gardé le type âryen et ressemblent davantage à des Européens.

La religion nouvelle. Brahma. — Les brahmanes n'ont pas renversé les anciens dieux des Vedas, ils continuent à les adorer. Mais, à force de méditer, ils ont inventé un dieu nouveau. En adressant aux dieux des prières on leur fait faire ce qu'on leur demande; c'est, pensent-ils, que la prière est plus puissante que les dieux. Ainsi la prière (*Brahma*) est devenue la plus haute divinité. Ils l'invoquent avec crainte[1] : « O dieu, je vois en ton corps tous les dieux et les troupes des êtres vivants. Je puis à peine te regarder tout entier, car tu brilles comme le feu et le soleil dans ton immensité. Tu es l'Indivisible, tu es le suprême Intelligible, tu es le trésor souverain de cet univers.., sans commencement, sans milieu, sans fin, doué d'une puissance infinie. Tes bras n'ont pas de limite, tes regards sont comme la lune et le soleil, ta bouche a l'éclat du feu sacré. Tu remplis à toi seul tout l'espace entre le ciel et la terre

1. Prière du Mahabarata citée par Lenormand.

et tu touches à toutes les régions. » Brahma n'est pas seulement dieu suprême, il est l'âme de l'univers. Tous les êtres sont nés de Brahma, tous sortent naturellement de lui, non pas comme un ouvrage sort des mains de l'ouvrier, mais «comme l'arbre sort de la semence, comme la toile sort de l'araignée. » Brahma n'est pas un dieu qui ait *créé* le monde, il est la *substance* même du monde.

Transmigration des âmes. — Il y a donc une âme, partie de l'âme de Brahma, dans tout être, dans les dieux, dans les hommes, dans les animaux, même dans les plantes et dans les pierres. Mais ces âmes passent d'un corps dans l'autre ; c'est la *transmigration des âmes.* Quand un homme meurt, son âme est examinée. Si elle est bonne, elle va dans le ciel d'Indra jouir du bonheur; si elle est mauvaise elle tombe dans un des 28 enfers ; là elle est dévorée par des corbeaux, forcée d'avaler des gâteaux brûlants, torturée par des démons. — Mais les âmes ne restent éternellement ni dans le ciel ni dans les enfers, elles en sortent pour recommencer une nouvelle vie dans un autre corps. L'âme bonne s'élève, elle entre dans le corps d'un saint, même d'un dieu ; l'âme mauvaise déchoit, elle entre dans quelque animal impur, un chien, un âne, même dans une plante. Dans ce nouvel état elle peut de nouveau s'élever ou tomber. Et ce voyage à travers les corps continue jusqu'à ce que l'âme, de degré en degré, parvienne au degré supérieur. Du bas au haut de l'échelle on met, disent les brahmanes, 24 millions d'années. Devenue parfaite, l'âme revient au niveau de Brahma d'où elle est descendue et s'absorbe en lui.

Caractère de cette religion. — La religion des Aryas, simple et joyeuse, était celle d'un peuple jeune et vigoureux. Celle-ci est compliquée et sèche, elle s'est formée

chez des hommes oisifs, énervés par la chaleur et dégoûtés de la vie[1].

Les pratiques. — Le culte s'est compliqué encore davantage. On continue bien à honorer les dieux par les hymnes et les sacrifices, mais les brahmanes ont inventé peu à peu des milliers de pratiques minutieuses, la vie en est tout encombrée. Il y en a pour toutes les cérémonies du culte, prières, offrandes, vœux, libations, ablutions; il y en a sur les habits, les parures, l'étiquette, il y en a sur le boire, le manger, la façon de marcher, de se coucher, de dormir, de s'habiller, de se déshabiller, de se baigner. « Qu'un brahmane n'enjambe pas une corde à laquelle un veau est attaché; qu'il ne coure pas pendant qu'il pleut; qu'il ne boive point d'eau dans le creux de sa main. Qu'il ne se gratte pas la tête avec les deux mains. L'homme qui écrase des mottes de terre, qui coupe de l'herbe avec ses ongles ou qui ronge ses ongles est entraîné rapidement à sa perte, de même que l'homme impur[2] ». Défense de tuer un animal, car une âme d'homme peut être enfermée dans son corps; défense de le manger sous peine d'être dans une autre vie dévoré par les animaux qu'on aura mangés. — Tous ces rites ont une vertu magique; celui qui les observe tous est un saint, celui qui en néglige

1. Plus tard les brahmanes ont accepté d'autres dieux qu'adoraient sans doute déjà les habitants de l'Inde : Civa est un dieu méchant qui aime à détruire et à voir couler le sang ; Vichnou est un dieu bienfaisant ; quand il voit le monde en proie au vice et à la souffrance, il s'incarne dans un corps, il apparaît sous la forme d'un poisson, d'un lion, d'un nain, d'un guerrier, « pour sauver les justes, détruire les méchants, raffermir la vertu. » Chaque incarnation s'appelle un *avatar* (descente) de Vichnou. Les brahmanes ont fondu ces dieux avec leurs dieux Brahma en une trinité (*trimourti*), divinité à la fois triple et une, formée de Brahma *créateur*, Vichnou *conservateur*, Civa *destructeur*. C'est cette trinité qu'adorent les Hindous de nos jours.

2. Lois de Manou, IV, 37, 63, 71, 82.

quelqu'un est un impie destiné à passer dans le corps d'un animal.

La pureté. — Le principal devoir est de se tenir pur; car toute souillure est un péché et donne prise aux mauvais esprits. Or les brahmanes sont très scrupuleux sur la pureté : les hommes hors des castes, beaucoup d'animaux, le sol, les ustensiles mêmes dont on se sert, autant d'objets impurs; celui qui les touche est souillé, il doit aussitôt se nettoyer. La vie se passe à se purifier.

Les pénitences. — Pour tout manquement aux rites, il faut une pénitence, souvent terrible. Celui qui, sans le vouloir, a tué une vache, doit se revêtir de sa peau et pendant trois mois suivre et servir jour et nuit un troupeau de vaches[1]. Celui qui a bu de l'arak doit avaler un liquide bouillant qui lui brûle les entrailles jusqu'à ce qu'il en meure.

Les solitaires. — Pour échapper à tant de dangers et se conserver pur, le mieux est de quitter le monde. Souvent un brahmane devenu vieux se retire dans le désert; il jeûne, veille, reste silencieux, s'expose nu[2] à la pluie, se tient debout entre quatre feux sous le soleil ardent. Au bout de quelques années, le solitaire devient *pénitent;* alors il ne vit plus que d'aumônes, se tient des journées entières un bras en l'air sans parler, retenant son souffle; ou bien il se déchire avec des lames de rasoir, ou même il reste les poings fermés jusqu'à ce que ses ongles lui traversent les mains. Par ces mortifications, il détruit en lui la passion, se détache de la vie, et par la contemplation s'élève jusqu'à Brahma. Encore ce chemin du salut

1. *Idem*. XI, 110.
2. Les Grecs appelèrent ces solitaires *Gymnosophistes* (les sages qui vivent nus).

n'est-il ouvert qu'au brahmane; et même le brahmane n'a le droit de se retirer ainsi au désert que sur ses vieux jours, après avoir toute sa vie étudié les Védas, pratiqué tous les rites et fondé une famille.

LE BOUDDHISME

Le Bouddha. — Des millions d'hommes, qui n'étaient point brahmanes, souffraient de cette vie de minuties et d'angoisse. Alors parut un homme qui apportait une doctrine de délivrance. Ce n'était pas un brahmane, il était de la caste des Kchatryas, fils d'un roi du Nord[1]. Jusqu'à vingt-neuf ans, il avait vécu dans le palais de son père Un jour il rencontra un vieillard la tête chauve, le visage ridé, les membres tremblants; une autre fois un malade incurable, couvert d'ulcères, sans asile; une troisième fois un cadavre corrompu mangé des vers. Ainsi, pensa-t-il, la jeunesse, la santé et la vie ne sont rien, puisqu'elles ne résistent pas à la vieillesse, à la maladie et à la mort. Il prit en pitié les hommes et chercha un remède. Alors il rencontra un religieux mendiant, l'air grave et digne; à son exemple il résolut de renoncer au monde. Ces quatre rencontres avaient décidé sa vocation. — Il s'enfuit au désert, vécut sept ans dans la pénitence, supportant la faim, la soif, la pluie. Ces mortifications ne lui rendaient pas le calme. Il mangea, redevint fort et trouva la vérité. Alors il rentra dans le monde pour la prêcher, il eut des disciples en foule qui l'appelèrent *Bouddha* (le savant); et, quand il mourut après 45 ans de prédication, le bouddhisme était fondé.

1. De la famille des Çakia ; de là le nom de Çakia-mouni (le solitaire des Çakias.)

Le nirvana. — Vivre, c'est être malheureux, enseigne le Bouddha. Tout homme souffre parce qu'il désire les biens de ce monde, la jeunesse, la santé, la vie, et qu'il ne peut les conserver. Toute vie est une souffrance, toute souffrance naît du désir. Pour supprimer la souffrance, il faut donc détruire le désir; pour le détruire, il faut cesser de vouloir vivre, « se délivrer de la soif de l'être. » Le sage est celui qui se dépouille de tout ce qui l'attache à la vie et le rend malheureux. Il doit cesser successivement de sentir, de vouloir, de penser. Alors, affranchi de la passion, de la volonté, même de la réflexion, il cesse de souffrir et peut, après sa mort, arriver au bien suprême, qui consiste à être délivré de toute vie et de toute souffrance. Le but du sage est l'anéantissement de la personne : les bouddhistes l'appellent le *nirvana*.

La charité. — Les brahmanes aussi considéraient la vie comme un lieu de souffrance et l'anéantissement comme un bonheur. Le Bouddha est venu, non avec une doctrine nouvelle, mais avec des sentiments nouveaux.

La religion des brahmanes était égoïste. Le Bouddha a eu pitié des hommes, il les a aimés, il a prêché l'amour à ses disciples. C'était justement la parole tendre dont ces âmes désespérées avaient besoin. Il a ordonné d'aimer même ceux qui nous font du mal. Un de ses disciples, Purna, partait pour aller prêcher chez des barbares. Le Bouddha lui dit pour l'éprouver : « Ce sont des hommes cruels, emportés, furieux. S'ils t'adressent des paroles grossières, que penseras-tu? — S'ils m'adressent des paroles grossières, répond Purna, je penserai : ce sont des hommes bons, ce sont des hommes doux, ces hommes qui m'adressent des paroles méchantes mais qui ne me frappent ni de la main ni à coups de pierres. — Mais s'ils te frappent, que penseras-tu? — Je penserai que ce

sont des hommes bons, ceux qui ne me frappent ni du bâton ni de l'épée. — Mais s'ils te frappent du bâton et de l'épée, que penseras-tu? — Que ce sont des hommes doux, ceux qui me frappent du bâton et de l'épée, mais qui ne me privent pas de la vie. — Mais s'ils te privent de la vie? — Je penserai que ce sont des hommes bons qui me délivrent avec si peu de douleur de ce corps rempli de souillure. — Bien, bien, Purna! tu peux habiter au pays de ces barbares. Va, parvenu au nirvana complet, fais-y arriver les autres. »

La fraternité. — Les brahmanes, fiers de leur caste, se disaient plus purs que les autres. Le Bouddha aime également tous les hommes, il les appelle tous au salut, même les parias, même les barbares, il les déclare tous égaux. « Le brahmane, dit-il, est né d'une femme tout comme le paria. Pourquoi serait-il noble et l'autre vil? » Il accepte pour disciples des balayeurs de rues, des mendiants, des estropiés, des filles qui dorment sur un fumier, même des meurtriers et des voleurs; il ne craint pas de se souiller en les touchant; il leur prêche dans la rue en langage simple avec des paraboles.

La tolérance. — Les brahmanes passaient leur vie en pratiques minutieuses, regardant comme criminel quiconque n'observait pas les rites. Le Bouddha n'exige ni pratiques ni études. Il suffit, pour arriver au salut, d'être charitable, chaste et bienfaisant. « La bienveillance, dit-il, est la première des vertus. Faire un peu de bien vaut mieux que d'accomplir des pratiques difficiles. L'homme parfait n'est rien s'il ne se répand pas en bienfaits sur les créatures, s'il ne console pas les affligés. Ma doctrine est une *doctrine de miséricorde;* c'est pourquoi les heureux de ce monde la trouvent difficile. »

Destinées du bouddhisme. — Ainsi s'établit, 500 ans environ avant Jésus-Christ, une religion d'un genre tout nouveau. C'est une religion sans dieu et sans culte, elle ordonne seulement d'aimer le prochain et de devenir meilleur; pour récompense suprême elle promet l'anéantissement. Mais, pour la première fois dans le monde, elle prêche le renoncement à soi-même, l'amour d'autrui, l'égalité des hommes, la charité et la tolérance. Les brahmanes lui firent une guerre acharnée, ils parvinrent à l'extirper de l'Inde. Des missionnaires la portèrent chez les barbares, à Ceylan, dans l'Indo-Chine, au Thibet, en Chine, au Japon. Aujourd'hui elle est la religion d'environ 500 millions d'hommes.

Altérations du bouddhisme. — Pendant ces vingt siècles, le bouddhisme s'est altéré. Le Bouddha avait formé lui-même des communautés de moines. Ceux qui y entraient renonçaient à leur famille, faisaient vœu de pauvreté et de chasteté; ils devaient porter des haillons sales et mendier leur nourriture. Ces religieux multiplièrent rapidement, fondèrent des couvents dans toute l'Asie orientale, se rassemblèrent en conciles pour fixer la doctrine, décrétèrent des dogmes et des règles. Devenus puissants ils en vinrent, comme les brahmanes, à se croire supérieurs aux autres fidèles. « Le laïque, dirent-ils, doit nourrir le religieux et se tenir pour très honoré qu'il accepte son offrande. Il est plus méritoire de nourrir un seul religieux que plusieurs milliers de laïques. » Au Thibet, les religieux des deux sexes forment le cinquième de la population totale, et leur chef, le Grand Lama, est adoré comme une incarnation de Dieu.

En même temps qu'ils se transformaient en maîtres, les religieux bouddhistes ont construit une théologie compliquée, pleine de chiffres fantastiques. Il y a, disent-

ils, un nombre infini de mondes. Si on entourait d'un mur un espace capable de contenir 100 000 fois 10 millions de ces mondes, si on élevait ce mur jusqu'au ciel et qu'on remplît l'espace de grains de moutarde, le nombre des grains n'égalerait pas encore la moitié du nombre des mondes qui occupent une seule contrée du ciel. Tous ces mondes sont pleins de créatures, dieux, hommes, bêtes, démons, qui naissent et meurent. — L'univers lui-même s'anéantit, un autre univers le remplace. Le temps que dure chaque univers s'appelle *kalpa;* voici comment on donne une idée de la durée d'un kalpa. S'il y avait un rocher haut, large et long de 20 kilomètres, et qu'une fois tous les cent ans on le touchât seulement avec un morceau de la plus fine toile, ce rocher serait usé et réduit à la grosseur d'un noyau de mangue avant que le quart d'un kalpa fût écoulé.

Le Bouddha transformé en dieu. — Il n'a plus suffi aux bouddhistes d'honorer leur fondateur comme un homme parfait, ils en ont fait un dieu[1], ils lui dressent des idoles, ils lui rendent un culte. Ils adorent aussi les saints ses disciples. On bâtit des pyramides et des châsses pour conserver leurs os, leurs dents, leur manteau. De tous côtés les fidèles viennent adorer l'empreinte du pied de Bouddha.

La prière machinale. — Les bouddhistes modernes regardent la prière comme une formule magique qui agit par elle-même. Ils passent la journée à réciter des oraisons en marchant, en mangeant, souvent dans une langue qu'ils ne comprennent pas. Ils ont inventé des machines à prières : ce sont des cylindres tournants remplis de papiers où la prière est écrite; chaque tour de cylindre

1 En Chine on l'appelle Fo.

compte comme si la prière avait été prononcée autant de fois qu'elle est écrite sur les papiers.

Adoucissement des mœurs. — Néanmoins le bouddhisme reste une religion de paix et de charité. Là où il règne, les rois renoncent à la guerre, même à la chasse; ils fondent des hôpitaux, des caravansérails, même des hospices pour les animaux. Les peuples reçoivent avec bonté les étrangers, même les missionnaires chrétiens; ils laissent les femmes libres de sortir, d'aller sans voile sur la figure; ils ne se battent ni ne se querellent. A Bangkok, ville de 400 000 âmes, on constate à peine un meurtre tous les ans. Le bouddhisme a affaibli les intelligences et adouci les caractères [1].

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES.

Traditions des Aryas.
Conquête de l'Inde.
Lutte des Brahmanes et des Kchatryas.
Organisation de la famille Brahmanique.
Littérature hindoue.
Rapports des Hindous et des Grecs.

1 L'Inde est pour nous le pays des Vedas, des Brahmanes et du Bouddha. Nous connaissons la religion des Hindous, nous ne savons rien de leur histoire politique

VI. — LES PERSES

Lenormand. *Histoire ancienne.* — Maspero. *Histoire ancienne.* — Van den Berg. *Petite histoire ancienne.* — *Le Zend-Avesta.* — Hérodote, *livres I, II, III.*

LA RELIGION DE ZOROASTRE

L'Iran. — Entre le Tigre et l'Indus, entre la mer Caspienne et le golfe Persique s'élève la région de l'Iran, grande cinq fois comme la France, mais en partie stérile. Elle se compose de brûlants déserts de sable et de plateaux gelés que coupent des vallées profondes et boisées. De hautes montagnes l'entourent, les rivières ne pouvant s'écouler vont se perdre dans les sables ou dans des lacs salés. Le climat est rude, très inégal, brûlant en été, glacial en hiver: en certains quartiers on passe de 40° au-dessus de 0 à 40° au-dessous, du froid de la Sibérie à la chaleur du Sénégal. Il souffle des vents impétueux qui « coupent comme une épée. » Mais dans les vallées, le long des rivières, le sol est fertile. C'est le pays d'origine des pêches et du cerisier, pays de fruits et de pâturages.

Les Iraniens. — Des tribus aryennes habitaient l'Iran. C'était, comme tous les Aryas, une race de bergers, mais de bergers armés et belliqueux. Les Iraniens combattaient à cheval, tiraient de l'arc et, pour se protéger contre le vent aigre de leur pays, portaient des vêtements de peau serrés au corps.

Zoroastre. — Comme les anciens Aryas, ils avaient d'abord adoré les forces de la nature, surtout le soleil (Mithra). Leur religion fut réformée entre le x° et le vii° siècle avant notre ère par un sage, Zarathustra (nous

l'appelons Zoroastre). Nous ne savons rien de certain sur lui que son nom.

Le Zend-Avesta. — Il ne reste aucun écrit de Zoroastre ; mais sa doctrine, rédigée longtemps après lui, se conservait dans le Zend-Avesta (loi et réforme), le livre sacré des Perses. C'était un recueil écrit dans une vieille langue que les fidèles eux-mêmes ne comprenaient plus (nous l'appelons le *zend*). Il se divisait en 21 livres, écrits sur 12 000 peaux de vache retenues ensemble par des fils d'or. Les Musulmans, quand ils ont envahi la Perse, l'ont détruit. Mais des familles perses restées fidèles à la doctrine de Zoroastre se sont réfugiées dans l'Inde. Leurs descendants, qu'on appelle encore *Parsis*, y ont conservé l'ancienne religion. On a retrouvé chez eux un livre entier du Zend-Avesta et des fragments de deux autres.

Ormuzd et Ahriman. — Voici, d'après ces livres, la religion de Zoroastre. Ahura Mazda (nous disons *Ormuzd*), « le souverain qui sait tout, » a créé le monde. On le prie en ces termes : « J'invoque et je célèbre le créateur Ahura Mazda, lumineux, resplendissant, très grand et très bon, très parfait et très énergique, très intelligent et très beau, éminent en pureté, qui possède la bonne science, source de plaisir, lui qui nous a créés, nous a formés, nous a nourris. » Comme il est parfaitement bon, il n'a pu créer que ce qui est bon Tout ce qui est mauvais dans le monde a été créé par un dieu mauvais, c'est Angra Manyou, « l'esprit d'angoisse » (nous disons *Ahriman*).

Anges et démons. — En face d'Ormuzd, bon et créateur, se dresse Ahriman, méchant et destructeur. Chacun a à son service une légion d'esprits. Les soldats d'Ormuzd sont les bons anges (yazatas), ceux d'Ahriman les démons méchants (devs). Les anges demeurent à l'est dans la

lumière du levant, les démons à l'ouest dans les ténèbres du crépuscule. Les deux armées se font une guerre incessante, leur champ de bataille est le monde, car les uns et les autres sont présents partout. Ormuzd et ses anges cherchent à conserver les hommes, à les rendre bons et heureux; Ahriman et ses démons rôdent autour d'eux pour les détruire, les rendre malheureux et méchants.

Créatures d'Ormuzd et d'Ahriman. — Tout ce qui est bon sur la terre est l'œuvre d'Ormuzd et sert au bien : le soleil et le feu qui chassent la nuit, les étoiles, la boisson fermentée qui semble un feu liquide, l'eau qui abreuve l'homme, les champs cultivés qui le nourrissent, les arbres qui l'abritent, les animaux domestiques, surtout le chien[1], les oiseaux, parce qu'ils vivent dans la lumière, entre tous le coq, parce qu'il annonce le jour. — Au contraire tout ce qui est nuisible vient d'Ahriman et sert au mal : la nuit, la sécheresse, le froid, le désert, les plantes vénéneuses, les épines, les bêtes de proie, les serpents, les parasites, (moustiques, puces, punaises), et les bêtes qui vivent dans des trous noirs, lézards, scorpions, crapauds, rats, fourmis.

De même dans le monde moral la vie, la pureté, la vérité, le travail sont bons et viennent d'Ormuzd; la mort, la saleté, le mensonge, la paresse, sont mauvais, ils viennent d'Ahriman.

Le culte. — De cette croyance sortent le culte et la morale. L'homme doit adorer le dieu bon[2], et il doit com-

1. « J'ai créé le chien, dit Ormuzd, avec une odeur forte et des dents fortes, attaché à l'homme, mordant contre l'ennemi, pour protéger les troupeaux. Voleurs et loups n'approchent pas du bercail quand le chien est bien portant, bien en voix et près du troupeau. »

2. Certains hérétiques au contraire n'adorent que le dieu mauvais, car, disent-ils, le principe du bien étant par lui-même bon et indulgent on n'a pas besoin de le fléchir. On les appelle Yézidis (les adorateurs du diable).

battre pour lui. L'usage des Perses, dit Hérodote[1], n'est pas d'élever aux dieux des statues, des temples, des autels; ils traitent d'insensés ceux qui le font, car ils ne croient pas, comme les Grecs, que les dieux aient une forme humaine. » Ormuzd ne se manifeste que sous la forme du feu ou du soleil. C'est pourquoi les Perses célèbrent leur culte en plein air sur les montagnes, devant un foyer allumé. Pour adorer Ormuzd, ils récitent des hymnes à sa louange et lui sacrifient des animaux.

La morale. — L'homme combat pour Ormuzd en favorisant son œuvre et en détruisant l'œuvre d'Ahriman. Il lutte contre les ténèbres en entretenant le feu avec du bois sec et des parfums; contre le désert en cultivant la terre et en bâtissant des maisons; contre les animaux d'Ahriman en tuant les serpents, les lézards, les parasites, les bêtes de proie. — Il lutte contre l'impureté en se tenant propre, en écartant de soi tout ce qui est mort, surtout les ongles et les cheveux, car « là où gisent des cheveux et des ongles coupés s'assemblent les démons et les animaux impurs. » Il lutte contre le mensonge en étant toujours véridique. « Les Perses, dit Hérodote[2], ne trouvent rien de si honteux que de mentir et, après le mensonge, que de contracter des dettes parce que celui qui a des dettes ment nécessairement. » Il lutte contre la mort en se mariant et en ayant beaucoup d'enfants. « Horribles, dit le Zend-Avesta, sont les maisons dépourvues de postérité. »

Les funérailles. — Dès qu'un homme est mort, son cadavre appartient à l'esprit du mal Il faut donc en délivrer la maison. Or on ne doit ni le brûler (on souillerait le feu), ni l'enterrer (on souillerait la terre), ni le noyer (on

1. Hérod. I, 131
2 Hérod. I, 138.

souillerait l'eau). Ce serait se rendre impur à jamais. Les Perses emploient un procédé différent. On dépose le corps sur un lieu haut et découvert, la face vers le soleil, bien assujetti avec des pierres; puis on se retire pour fuir les démons, car ils se rassemblent « dans les lieux de sépulture, là où résident la maladie, la fièvre, la saleté, le frisson et les vieux cheveux. » Les chiens et les oiseaux, animaux purs, viennent purifier le corps en le dévorant.

Destinée de l'âme. — L'âme du défunt se sépare du corps. Dans la troisième nuit après la mort, elle est amenée sur le « *pont du rassemblement* » (Schinvat) qui conduit au paradis par-dessus le gouffre de l'enfer. Là Ormuzd l'interroge sur sa vie passée. Si elle a fait le bien, les âmes pures et les âmes des chiens la soutiennent, l'aident à traverser le pont et la font entrer dans le séjour des bienheureux; les démons s'enfuient, car ils ne supportent pas l'odeur des âmes vertueuses. L'âme du méchant au contraire arrive sur le pont malade et chancelante, personne ne la soutient, les démons l'entraînent dans le gouffre, le mauvais esprit la prend et l'enchaîne au fond des ténèbres.

Caractère du Mazdéisme. — Cette religion[1] est née dans un pays de contrastes violents, où l'on voit côte à côte des vallées riantes et des steppes désolées, de fraîches oasis et des déserts brûlants, des champs et des plaines de sable, où les forces de la nature semblent se faire une guerre acharnée. Ce combat que l'Iranien voyait autour de lui, il l'a pris pour la loi de l'univers. Ainsi s'est formée une religion très pure qui pousse l'homme au travail et à la vertu, mais en même temps cette croyance au diable et aux démons qui devait se propager en Occident et tourmenter tous les peuples de l'Europe.

1. Nous l'appelons Mazdéisme du nom d'*Ahura-Mazda*

L'EMPIRE PERSE.

Les Mèdes. — Plusieurs tribus habitaient l'Iran; deux se sont rendues célèbres, les Mèdes et les Perses. Les Mèdes à l'O., plus voisins des Assyriens, détruisirent Ninive et son empire (625). Mais bientôt ils s'amollirent, prirent les vêtements flottants, la vie oisive, la religion superstitieuse des Assyriens dégénérés; à la fin ils se confondirent avec eux.



Fig. 38.
Roi. Guerriers.

COSTUMES PERSANS.

Les Perses. — Les Perses à l'E. gardèrent leurs mœurs, leur religion et leur vigueur. « Jusqu'à vingt ans, dit Hérodote, les Perses n'apprennent à leurs enfants que trois choses, monter à cheval, tirer de l'arc et dire la vérité. »

Cyrus. — Vers 550 leur chef, Cyrus, détrôna le roi des Mèdes, réunit tous les peuples de l'Iran, puis conquit la Lydie, Babylone, toute l'Asie mineure. Il s'était formé sur ce prince une légende qu'Hérodote raconte en détail. Lui-même s'intitule ainsi dans une inscription : « Je suis Kurus, roi des légions, roi grand, roi puissant, roi de

Babylone, roi de Sumir et d'Accad, roi des quatre régions, fils de Kambuzya, roi grand, roi de Susiane, petit-fils de Kurus, roi grand, roi de Susiane. »



Fig. 39. — Bas-relief de Béhistoun.

L'inscription de Béhistoun. — Le fils aîné de Cyrus, Cambyse, fit périr son frère Smerdis et conquit l'Égypte. Ce qui se passa ensuite nous est connu par une inscription. On voit aujourd'hui à la frontière de la Perse, au milieu d'une plaine, un énorme rocher taillé à pic, haut de 450 mètres, le rocher de Béhistoun. Un bas-relief gravé sur le rocher représente un roi couronné, la main gauche sur un arc ; il foule aux pieds un captif, neuf autres prisonniers se tiennent devant lui enchaînés par le cou. Ce roi est Darius ;les captifs sont les chefs vaincus par lui. Une inscription en trois langues raconte la vie du roi : « Darius le roi déclare : Voici ce que j'ai fait avant d'être roi. Cambyse, fils de Cyrus, de notre race, régnait ici avant moi. Ce Cambyse avait un frère, Smerdis, du même père et de la même mère. Un jour Cambyse tua Smerdis. — Lorsque Cambyse eut tué Smerdis, le peuple ignora que Smerdis était mort. Après cela Cambyse alla en Égypte et pendant qu'il y était le peuple devint rebelle; le mensonge était fréquent alors dans le pays, en Perse, en Médie et dans les autres provinces. Il y avait alors un mage nommé

Gaumata ; il trompa le peuple en disant : Je suis Smerdis le fils de Cyrus. Alors le peuple entier devint rebelle, alla vers lui en abandonnant Cambyse... Après cela Cambyse mourut en se blessant lui-même... Après que Gaumata le mage eut enlevé à Cambyse la Perse et la Médie et les autres pays, il fit à sa volonté, il fut roi. Le peuple le craignait à cause de sa cruauté, il aurait tué le peuple, afin qu'on ne pût reconnaître qu'il n'était pas Smerdis, le fils de Cyrus. — Darius le roi le déclare, il n'y avait pas un homme ni en Perse ni en Médie qui eût osé arracher la couronne à ce Gaumata le mage. Alors je me présentai, je priai Ormuzd, Ormuzd m'accorda sa protection... Accompagné d'hommes dévoués, je tuai ce Gaumata et ses principaux complices. Par la volonté d'Ormuzd je devins roi. L'empire qui avait été arraché à notre race, je l'ai restauré. Les autels que Gaumata le mage avait renversés je les ai relevés en sauveur du peuple ; j'ai rétabli les chants et les cérémonies saintes. » Après avoir renversé l'usurpateur, Darius a dû faire la guerre à plusieurs chefs révoltés. « J'ai, dit-il, livré 19 batailles et j'ai vaincu 9 rois. »

L'empire Perse. — Darius a donc soumis les peuples soulevés, et rétabli l'empire des Perses. Il l'a même agrandi en conquérant la Thrace et une province de l'Inde. Cet empire réunissait tous les peuples de l'Orient : Mèdes et Perses, Assyriens et Chaldéens, Juifs, Phéniciens, Syriens, Lydiens, Égyptiens, Indiens ; il couvrait tous les pays depuis le Danube à l'O, jusqu'à l'Indus à l'E., depuis la mer Caspienne au N. jusqu'aux cataractes du Nil au S. C'était le plus grand qu'on eût vu jusqu'alors. Une tribu de montagnards venue la dernière recueillait ainsi l'héritage de tous les empires de l'Asie.

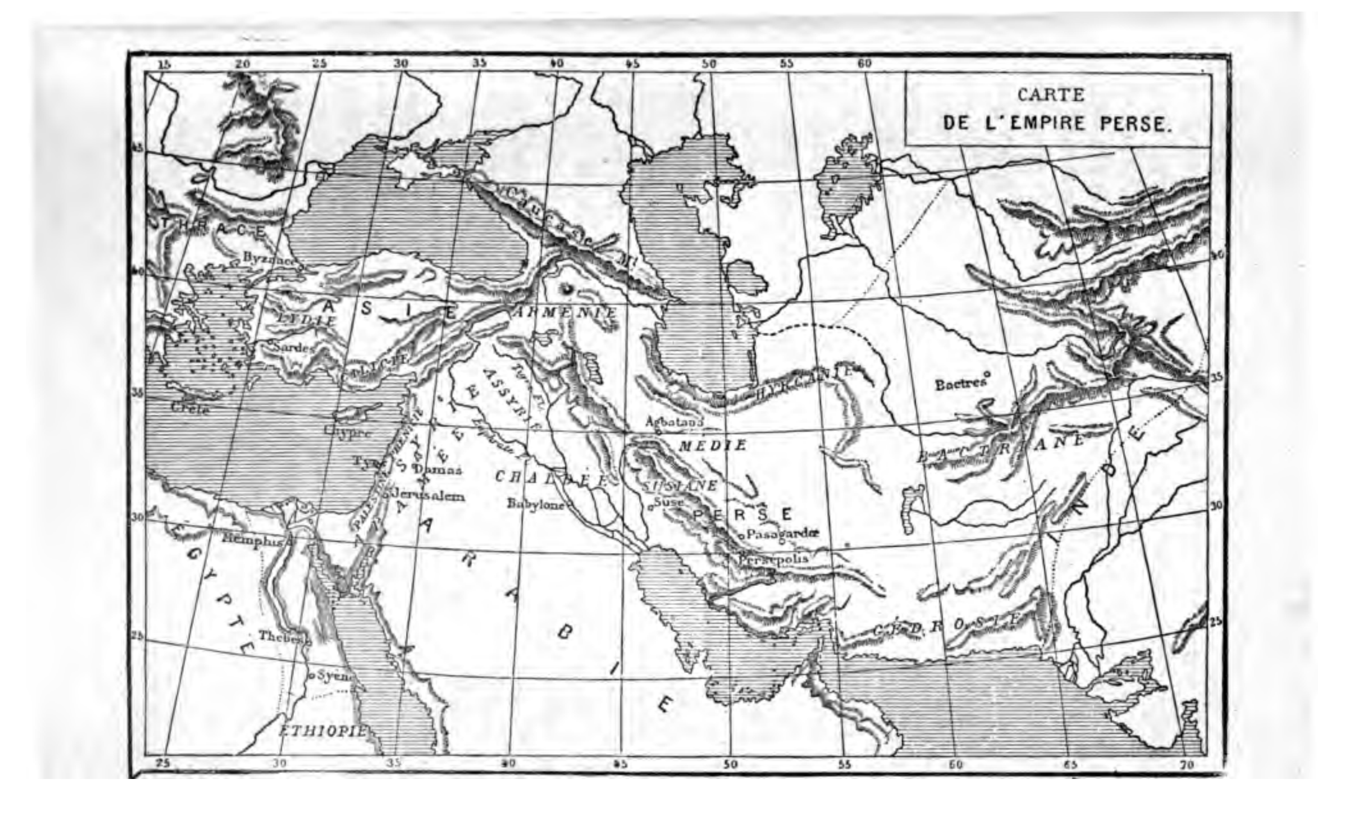
Les satrapies. — Les rois de l'Orient ne s'occupent guère de leurs sujets que pour en tirer de l'argent, des

soldats et des hommages; ils n'ont jamais tenu à intervenir dans leurs affaires. Darius, comme les autres, laissa chacun des peuples de son empire s'administrer à sa guise, garder sa langue, sa religion, ses lois, souvent même ses anciens chefs. Mais il tenait à régler les redevances que lui payaient ses sujets. Il partagea tout son Empire en 20[1] gouvernements appelés *satrapies.* Il y avait dans une même satrapie des peuples très différents par la langue, les coutumes, les croyances; mais chaque satrapie devait par an un tribut fixe, une partie en métal (or et argent), une partie en nature (blé, chevaux, ivoire). Le *satrape* (on appelait ainsi le gouverneur) faisait rentrer le tribut et l'envoyait au roi.

Revenus de l'Empire. — Le revenu total du roi montait à 80 millions de notre monnaie *en poids*, sans compter les tributs en nature. Ces 80 millions, en tenant compte de *la valeur* des métaux à cette époque, équivaudraient à 600 millions de nos jours. Avec cette somme le roi entretenait ses satrapes, son armée, ses domestiques, toute une cour luxueuse; il lui restait encore chaque année d'énormes lingots de métal qui s'entassaient dans ses coffres. Le roi de Perse, comme tous les Orientaux, mettait sa vanité à posséder un immense trésor.

Le grand roi. — Aucun roi n'avait été si puissant et si riche. Les Grecs appelaient le roi des Perses le *grand roi.* Comme tous les monarques de l'Orient, le roi avait un pouvoir absolu sur tous ses sujets, sur les Perses aussi bien que sur les peuples soumis. On peut voir dans Hérodote comment Cambyse traitait les grands seigneurs de sa cour. « Que pensent de moi les Perses? demanda-t-il

1. Hérodote en indique 20, on en trouve jusqu'à 31 dans les inscriptions.


CARTE
DE L'EMPIRE PERSE.
THRACE
Byzance
ASIE
LYDIE
Sardes
CILICIE
Crète
Chypre
Tyr
Damas
Jérusalem
PALESTINE
PHÉNICIE
SYRIE
ARMÉNIE
Caucase M.
ASSYRIE
Tigre Fl.
Euphrate Fl.
CHALDÉE
Babylone
Agbatane
MÉDIE
SUSIANE
Suse
PERSE
Pasagardæ
Persépolis
HYRCANIE
Bactres
BACTRIANE
GÉDROSIE
INDE
ARABIE
Memphis
ÉGYPTE
Thèbes
Syène
ÉTHIOPIE

un jour à Prexaspes dont le fils était son échanson. — Seigneur, ils vous comblent de louanges, mais ils croient que vous avez un peu trop de penchant pour le vin. — Apprends, dit Cambyse en colère, si les Perses disent vrai. Si je frappe au milieu du cœur ton fils que tu vois debout dans ce vestibule, c'est que les Perses ne savent ce qu'ils disent. » Il bande son arc et frappe le fils de Prexaspes. Le jeune homme tombe, Cambyse le fait ouvrir pour voir où avait porté le coup. La flèche se trouva au milieu du cœur. Le prince plein de joie dit en riant au père du jeune homme : « Tu vois bien que ce sont les Perses qui ont perdu l'esprit; dis-moi si tu as vu quelqu'un frapper le but avec tant de justesse. — Seigneur, répondit Prexaspes, je ne crois pas que le dieu lui-même puisse tirer si juste[1]. »

Services rendus par les Perses. — Mais de tout temps les peuples de l'Asie avaient payé tribut à des conquérants et obéi à des despotes. Les Perses du moins leur rendaient un grand service; en soumettant tous les peuples à un même maître ils les empêchaient de se battre entre eux. Sous leur règne on ne vit plus sans cesse les villes brûlées, les campagnes dévastées, les habitants massacrés ou emmenés par troupeaux en esclavage. Ce fut une période de paix.

Suse et Persépolis. — Les rois des Mèdes et des Perses, à l'exemple des rois d'Assyrie, se faisaient construire des palais. Ceux que nous connaissons le mieux sont les palais de Suse et de Persépolis. Les ruines de Suse ont été fouillées par un ingénieur français, M. Dieulafoi; il y a découvert des sculptures, des chapiteaux et des frises en briques émaillées qui attestent un art déjà avancé. Une de ces frises représente

1. Hérod. III, 34, 35. Voir d'autres traits de despotisme dans Hérod. III, 98, 99 (histoire d'Intaphernes), et dans le Livre d'Esther.

une rangée de lions, une autre, une file d'archers vêtus d'une robe et tenant à la main une lance[1].

Le palais de Persépolis a laissé des ruines considérables. On avait taillé dans le rocher de la montagne une immense plate-forme sur laquelle était bâti le palais. On y arrivait

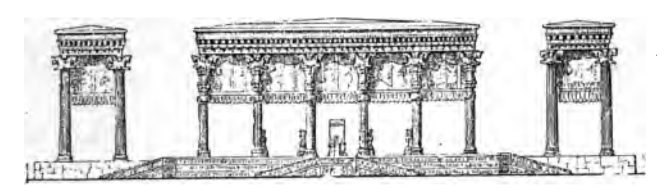


Fig. 40.
Façade du palais de Persépolis. (Extrait de Coste et Flandin. *Voyage en Perse.*)

par un large escalier en pente douce que dix cavaliers pouvaient monter de front.

Architecture perse. — Les architectes perses avaient copié les palais assyriens. On retrouve à Persépolis et à Suse, comme en Assyrie, les toits plats en terrasse, les portes gardées par des monstres en pierre, les bas-reliefs et les briques émaillées qui représentent des chasses et des cérémonies. Sur trois points cependant les Perses ont perfectionné leurs modèles :

1° Ils ont employé le marbre à la place de la brique;

2° Ils ont fait dans les salles des plafonds en bois peint;

3° Ils ont construit des colonnes légères en forme de troncs d'arbre, les plus élancées qu'on connaisse[2].

C'est pourquoi leur architecture est plus élégante et plus gaie que celle de l'Assyrie.

Le peuple perse a fait faire peu de progrès aux arts. Mais il semble avoir été le plus honnête, le plus sain et le plus courageux de ce temps. Pendant deux siècles il a

1. Ces frises ont été installées au Musée du Louvre, dans une salle spéciale.

2. Treize fois plus hautes que larges.

donné à l'Asie le régime le moins cruel et le moins injuste qu'elle ait connu.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES.

Les mages.
Légende des rois mèdes.
Légende de Cyrus.
Expéditions de Cambyse et de Darius.
Description d'Ecbatane.

VII. LES PHÉNICIENS.

Lenormand. *Histoire ancienne.* — Maspero. *Histoire ancienne.* — Van den Berg. *Petite histoire ancienne.* — Renan. *Mission de Phénicie.* — Heeren. *Politique et commerce des peuples de l'antiquité.* — Movers. *Les Phéniciens* (en allemand.)

LE PEUPLE PHÉNICIEN.

Le pays. — La Phénicie est l'étroite bande de terre, longue de 50 lieues, large de 8 à 10, comprise entre la mer de Syrie et la haute chaîne du Liban. C'est une suite de vallées étroites et de ravins resserrés entre des collines abruptes qui descendent vers la mer; de petits torrents formés par les neiges ou les orages les parcourent jusqu'à la fin du printemps; en été il ne reste d'eau que dans les puits et les citernes. Les montagnes de ce côté étaient jadis couvertes d'arbres; au sommet les fameux cèdres du Liban, sur les croupes les pins et les cyprès, plus bas les palmiers jusqu'au bord de la mer. Dans les vallées croissaient l'olivier, la vigne, le figuier et le grenadier.

* **Les villes.** — Le long de la côte rocheuse, de loin en loin, des promontoires ou des îles forment des ports naturels. Sur ces ports les Phéniciens avaient établi leurs villes; Tyr et Arad étaient bâties chacune sur un îlot. La population s'y entassait dans des maisons de 6, 7, 8 étages. On y faisait venir l'eau douce dans des barques. Les autres, Gebel, Béryte, Sidon s'élevaient sur le continent. Le sol n'eût pas suffi à nourrir ces fourmilières d'hommes; les Phéniciens furent avant tout marins et marchands

Ruines phéniciennes. — Des Phéniciens aucun livre ne s'est conservé, pas même leur livre sacré. On a fouillé l'emplacement de leurs villes. Mais, comme dit le savant envoyé pour ces fouilles, « les ruines se conservent surtout dans les pays où l'on ne s'occupe pas d'elles, » et les Syriens se sont trop occupés des ruines. Ils ont violé les tombeaux pour prendre les bijoux des morts, démoli les édifices pour se procurer des pierres à bâtir, brisé les sculptures par haine de musulman pour les figures taillées[1]. On ne retrouve plus guère que des blocs de marbre brisés, des citernes, des pressoirs taillés dans le roc et quelques sarcophages en pierre. Tous ces débris sont peu instructifs, et nous ne savons guère des Phéniciens que ce que nous apprennent les écrivains grecs et les prophètes juifs.

Organisation des Phéniciens. — La Phénicie ne formait pas un empire. Chaque ville avait son petit territoire indépendant, ses assemblées, son roi, et se gouvernait

1. Voici un exemple de cette aversion pour les figures. « Je remarquai à Tripoli un sarcophage servant de fontaine publique dont le devant sculpté était appliqué contre le mur. On me dit que c'était un gouverneur qui l'avait ainsi placé pour ne pas donner de distractions aux habitants. » (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 818.)

elle-même ; pour les affaires communes elle envoyait des délégués dans la principale ville de Phénicie, depuis le XIIIe siècle à Tyr. Les Phéniciens n'étaient pas un peuple militaire ; ils se soumirent à tous les conquérants, Egyptiens, Assyriens, Babyloniens, Perses ; ils en étaient quittes pour payer tribut.

Tyr. — Tyr fut depuis le XIIIe siècle la plus importante de ces villes; l'île devint trop petite pour la contenir, on bâtit alors en face une ville nouvelle. Les marchands de Tyr avaient fondé des colonies dans toute la Méditerranée, ils recevaient l'argent des mines d'Espagne et les denrées de tout le monde ancien. Le prophète Isaïe les appelle des princes ; le prophète Ezéchiel décrit les caravanes qui leur arrivaient de toutes parts. C'est à un roi de Tyr, Hiram, que Salomon demanda les ouvriers pour construire le palais et le temple de Jérusalem.

Carthage. — Une colonie de Tyr la dépassa encore en puissance. Au IXe siècle des Tyriens, chassés par une révolution, fondaient sur la côte d'Afrique, près de Tunis, la ville de Carthage. Une femme les conduisait, Élissar, que nous appelons Didon (la fugitive). Les habitants du pays, dit la légende, ne voulurent lui vendre que l'espace que pourrait couvrir une peau de bœuf; mais elle découpa la peau de bœuf en lanières si minces qu'elle put entourer un large emplacement; elle y bâtit la citadelle. Située au centre de la Méditerranée, pourvue de deux ports, Carthage grandit, envoya à son tour des colonies, fit des conquêtes et finit par régner sur toute la côte d'Afrique, d'Espagne et de Sardaigne. Partout elle avait des comptoirs pour son commerce et des sujets qui lui payaient tribut.

Armée carthaginoise. — Pour protéger ses comptoirs

contre les indigènes, pour maintenir ses sujets toujours prêts à la révolte il lui fallait une forte armée. Or la vie d'un Carthaginois avait trop de prix pour la risquer sans nécessité. Carthage préférait payer des soldats mercenaires, elle les recrutait parmi les Barbares de son empire et les aventuriers de tout pays. Son armée était une foule bigarrée où l'on parlait toutes les langues, où l'on pratiquait tous les cultes, où chaque soldat portait des armes et un costume différents. On y voyait des Numides vêtus d'une peau de lion qui leur servait de lit, montés à cru sur de petits chevaux rapides, et tirant de l'arc au galop; des Libyens à la peau noire armés de piques; des Ibériens d'Espagne en vêtements blancs ornés de rouge armés d'une longue épée pointue; des Gaulois, nus jusqu'à la ceinture, porteurs d'énormes boucliers et d'une épée arrondie qu'ils tenaient à deux mains; des Baléares dressés dès l'enfance à lancer avec la fronde des pierres ou des balles de plomb. Les généraux étaient Carthaginois; le gouvernement se défiait d'eux, les surveillait de près, et, quand ils étaient vaincus, les faisait crucifier.

Les Carthaginois. — Il y avait à Carthage deux rois; mais le sénat était le véritable maître, il se composait des plus riches marchands de la ville. Aussi toute question se ramenait-elle pour ce gouvernement à une affaire de commerce. Les Carthaginois étaient détestés des autres hommes; on les trouvait cruels, rapaces et perfides. Cependant, comme ils avaient une bonne flotte, de l'argent pour acheter des soldats et un gouvernement énergique, ils parvinrent, au milieu de peuples barbares et divisés, à maintenir leur empire sur l'ouest de la Méditerranée pendant 300 ans (du VIe au IIIe siècle).

La religion phénicienne. — Les Phéniciens et les Carthaginois avaient une religion semblable à celle des

Chaldéens. Le dieu mâle (Baal[1]) est un dieu soleil, le dieu femelle (Baaleth) est un dieu lune; car le soleil et la lune sont aux yeux des Phéniciens les grandes forces qui font naître et qui détruisent. Chacune des villes de Phénicie a ainsi son couple divin : à Sidon, c'est Baal Sidon (le soleil) et Astoreth (la lune); à Gebel, Baal Tammouz et Baaleth; à Carthage, Baal-Hamon et Tanith. Mais le même dieu change de nom suivant qu'on le considère comme créateur ou comme destructeur; ainsi Baal comme destructeur est adoré à Carthage sous le nom de Moloch. — Ces dieux, représentés par des idoles, ont des temples, des autels, des prêtres. En tant que créateurs on les honore par des orgies, des fêtes bruyantes; en tant que destructeurs, par des sacrifices humains. Astoreth, la grande déesse de Sidon, qu'on représente avec le croissant de la lune et la colombe, a son culte dans les bois sacrés. Baal Moloch à Carthage est figuré par un colosse de bronze les bras étendus et abaissés. Quand on veut l'apaiser on dépose sur ses mains des enfants qui tombent aussitôt dans un gouffre de feu. Pendant le siège de Carthage par Agathocle, les principaux de la ville sacrifièrent à Moloch leurs enfants au nombre de 200.

Cette religion sensuelle et sanguinaire faisait horreur aux autres peuples. Mais ils l'imitaient; les Juifs sacrifiaient à Baal sur les montagnes, les Grecs adoraient Astarté de Sidon sous le nom d'Aphrodite, Baal Melkhart de Tyr sous le nom d'Héraclès[2].

1. En Chaldée on l'appelle Bel.
2. En latin Vénus et Hercule.

LE COMMERCE PHÉNICIEN

Occupations des Phéniciens. — Entassés sur un petit territoire, les Phéniciens vivaient surtout de commerce. Ni les autres peuples de l'Orient, Égyptiens, Chaldéens, Assyriens, ni les tribus barbares de l'Occident (Espagnols, Gaulois, Italiens) n'avaient de marine. Seuls en ce temps les Phéniciens osaient naviguer. Ils étaient les commissionnaires du monde ancien : ils allaient acheter à chaque peuple ses marchandises, ils lui vendaient en échange les denrées des autres pays. Ce trafic se faisait par terre avec l'Orient, par mer avec l'Occident.

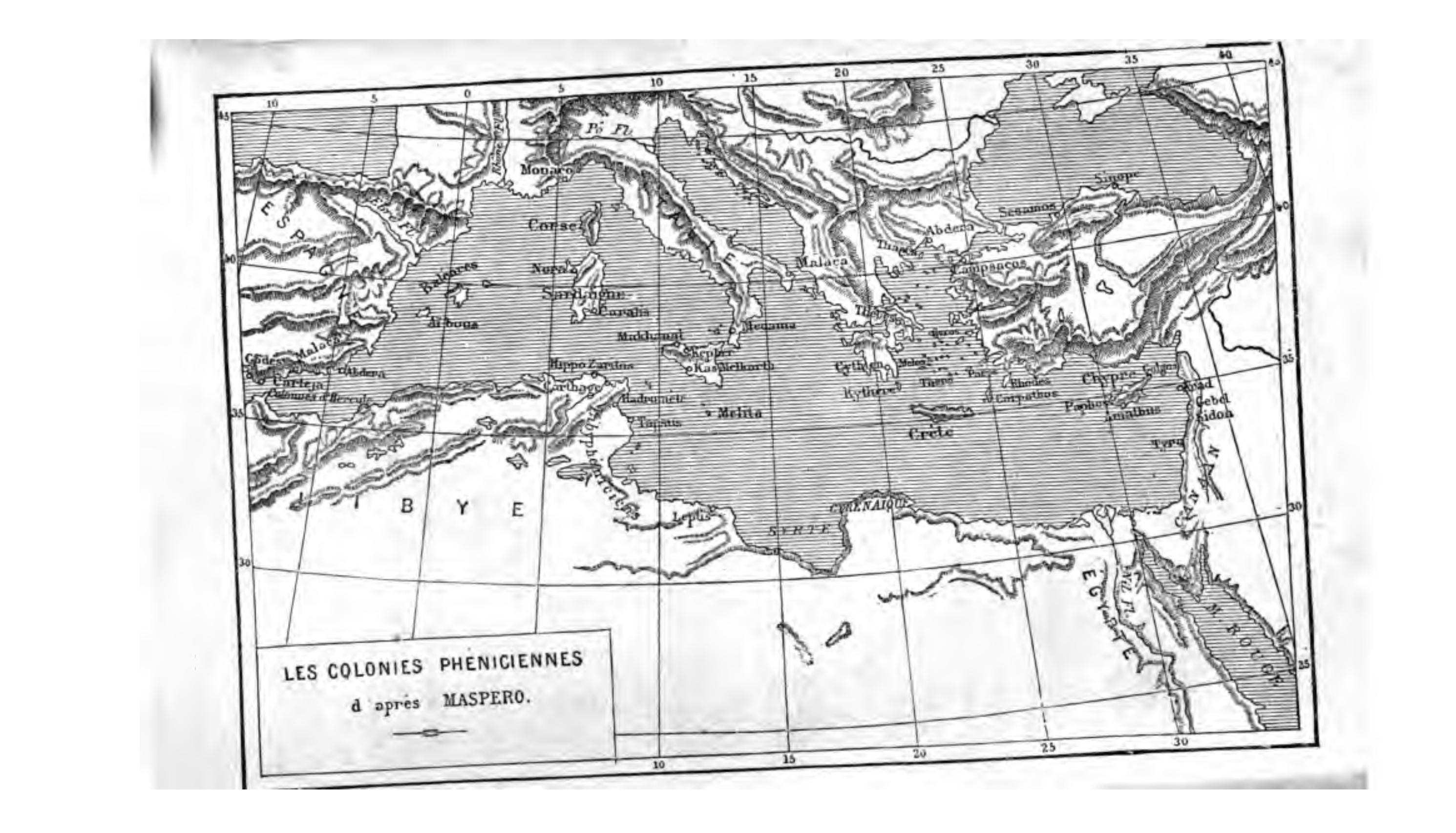
Les caravanes. — Sur terre les Phéniciens envoyaient des caravanes dans trois directions :

1° Vers l'Arabie, d'où elles rapportaient l'or, l'agate et l'onyx, l'encens et la myrrhe, parfums de l'Arabie ; les perles, les épices, l'ivoire, l'ébène, les plumes d'autruche et les singes amenés de l'Inde ;

2° Vers l'Assyrie, d'où venaient les étoffes de coton et de lin, l'asphalte, les pierres précieuses, les eaux de senteur, la soie de Chine ;

3° Vers la mer Noire où elles allaient prendre des chevaux, des esclaves et les vases de cuivre fabriqués par les montagnards du Caucase.

La marine. — Pour leur commerce de mer ils construisaient avec les grands cèdres du Liban des barques à rames et à voiles. Ils n'avaient pas besoin pour naviguer de se tenir toujours en vue de la côte, car ils savaient se diriger en regardant l'étoile polaire qui leur montrait le nord. Marins audacieux, ils se lançaient sur leurs petits



LES COLONIES PHÉNICIENNES

d'après MASPERO.

navires jusqu'au bout de la Méditerranée; ils osaient même franchir le détroit de Gibraltar ou, comme disaient les anciens, les *colonnes d'Hercule*[1], et s'en allaient par l'Océan jusqu'aux côtes d'Angleterre, peut-être jusqu'en Norvège. Des Phéniciens au service d'un roi d'Égypte partirent au VII[e] siècle par la Méditerranée pour faire le tour de l'Afrique; ils revinrent, dit-on, au bout de trois ans par la mer Rouge. Une expédition partie de Carthage longea la côte d'Afrique jusqu'au golfe de Guinée; le commandant Hannon écrivit une relation de ce voyage que nous avons encore.

Les marchandises. — Aux peuples civilisés les Phéniciens achetaient les produits de leur industrie. Dans les pays barbares ils allaient chercher ce qu'ils ne trouvaient pas en Orient. Sur la côte de Grèce ils pêchaient un coquillage d'où ils tiraient une teinture rouge, la pourpre; les étoffes teintes en pourpre servaient chez tous les peuples anciens aux vêtements des rois et des grands seigneurs. D'Espagne et de Sardaigne ils rapportaient l'argent que les habitants tiraient de leurs mines. L'étain leur était nécessaire pour faire le bronze, alliage de cuivre et d'étain; l'Orient n'en fournit pas; ils allèrent en chercher jusque sur la côte d'Angleterre, dans les *Iles de l'étain* (les Cassitérides). En tout pays ils se procuraient des esclaves. Tantôt ils les achetaient, comme naguère les négriers achetaient des nègres sur la côte d'Afrique, car tous les peuples antiques faisaient commerce d'esclaves. Tantôt ils débarquaient brusquement sur une côte, se jetaient sur les femmes et les enfants, les enlevaient pour les ramener dans leurs villes ou les vendre au loin. Car à l'occasion ils

1. Ces colonnes dressées, disait-on, par le dieu Hercule, sont sans doute une trace du culte phénicien. Hercule n'est autre que Melkhart dieu de Tyr.

étaient pirates et ne se faisaient aucun scrupule de piller les étrangers.

Secret gardé par les Phéniciens. — Les Phéniciens ne se souciaient pas que les marins des autres peuples vinssent leur faire concurrence. Au retour de ces pays lointains, ils cachaient le chemin qu'ils avaient suivi. Personne dans l'antiquité ne savait où étaient les fameuses *îles Cassitérides* d'où ils tiraient l'étain. Ce fut par hasard qu'un vaisseau grec découvrit l'Espagne avec laquelle les Phéniciens commerçaient depuis des siècles. Carthage faisait noyer les marchands étrangers qu'elle trouvait en Sardaigne ou du côté de Gibraltar. Un jour un navire carthaginois se voyant suivi par un navire étranger, le pilote le fit échouer pour ne pas laisser voir où il allait.

Colonies. — Dans les pays où ils trafiquaient, les Phéniciens avaient fondé des comptoirs. C'étaient des postes fortifiés au bord de la mer sur un port naturel. Ils y débarquaient leurs marchandises, d'ordinaire des étoffes, des poteries, des bijoux et des idoles[1]; les indigènes apportaient leurs denrées et on faisait l'échange comme font encore les commerçants européens avec les nègres d'Afrique. Il y eut de ces marchés phéniciens en Chypre[2], en Égypte et dans tous les pays alors barbares de la Méditerranée, en Crète, en Grèce, en Sicile, en Afrique, à Malte, en Sardaigne, sur les côtes de l'Espagne (à Malaca, à Cadix) et peut-être en Gaule (à Monaco). Souvent autour des édifices phéniciens, des indigènes bâtissaient leurs cabanes et le marché devenait une ville. Les habitants adoptaient les dieux phéniciens, et même après que la

1. On retrouve ces idoles partout où les Phéniciens commerçaient, c'était un des principaux objets d'exportation.
2. Le cuivre a pris son nom de l'île de Cypre (*Cuprium*.)

ville était devenue grecque, on y retrouvait encore le culte de la déesse à la colombe (comme à Cythère), du dieu Melkhart (comme à Corinthe) ou du dieu à face de taureau qui dévore les victimes humaines (comme en Crète).

Influence des Phéniciens. — Assurément les Phéniciens ne songeaient, en fondant des comptoirs, qu'à leur intérêt propre. Mais il se trouve que leurs colonies ont servi la civilisation. Les barbares de l'Occident ont reçu les étoffes, les bijoux, les ustensiles des peuples d'Orient plus civilisés; ils ont appris à les imiter. Longtemps les Grecs n'ont eu que des vases, des bijoux, des idoles apportés par les Phéniciens; et ce sont ces objets qu'ils ont pris pour modèles. Les Phéniciens ont transporté de l'Égypte et de l'Assyrie à la fois l'industrie et les marchandises.

L'alphabet. — En même temps ils exportaient leur *alphabet*. Les Phéniciens n'avaient pas inventé l'écriture. Les Égyptiens savaient écrire plusieurs siècles avant eux, même ils se servaient de lettres qui exprimaient chacune un son comme dans notre alphabet. Mais leur écriture était encore encombrée de signes anciens qui représentaient, les uns une syllabe, les autres un mot tout entier. Les Phéniciens ont eu besoin d'un système plus simple, sans doute, pour leurs livres de commerce. Ils ont rejeté tous les signes *syllabiques* et *idéographiques*, ne conservant que 22 lettres dont chacune marque un son (ou plutôt une articulation de la langue). Les autres peuples ont imité cet alphabet de 22 lettres. Les uns, comme les Juifs, ont écrit de droite à gauche ainsi que faisaient les Phéniciens; les autres, comme les Grecs, de gauche à droite; tous ont changé un peu la forme des lettres; mais on retrouve l'écriture phénicienne au fond de tous les alphabets : juif, lycien, grec, italique, étrusque,

ALPHABETS

ÉGYPTIEN	PHÉNICIEN	GREC		LATIN
		A	alpha	A
		B	bêta	B
		Γ	gamma	G et C
		Δ	delta	D
		E	epsilon	E
		Υ	upsilon	U
		Z	zêta	Z
		H	êta	H
		Θ	thêta	
		I	iota	I
		K	kappa	K
		Λ	lambda	L
		M	mu	M
		N	nu	N
		Σ	sigma	S
		O Ω	omicron oméga	O
		Π Φ	pi phi	P F
		X	chi	Q
		P	rho	R
		T	tau	T
		Ξ	xi	
		Ψ	psi	

ibérique, peut-être même dans les *runes* des Norvégiens Ce sont les Phéniciens qui ont appris à écrire au monde.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES.

Migrations des Phéniciens.
Sidon.
Gouvernement des Phéniciens.
Gouvernement de Carthage [1].
Le culte phénicien.
Industrie phénicienne.
Influence des Phéniciens sur les Grecs [2].

VIII. — LES JUIFS

La Bible.—Lenormand. *Hist. ancienne.* — Maspero. *Hist. ancienne.* — Van den Berg. *Petite hist. anc.* —Louis Ménard. *Hist. des anciens peuples.* — Munk. *La Palestine.*

ORIGINE DU PEUPLE ISRAÉLITE

La Bible. — Les Juifs ont réuni tous leurs livres saints en un seul corps qu'on appelle d'un nom grec, la *Bible*, c'est-à-dire le *Livre*. C'est le Livre par excellence; le livre sacré des juifs, devenu aussi le livre sacré des chrétiens[3]. La Bible est en même temps l'histoire [4] de la nation juive.

1. Outre les ouvrages cités en tête consulter Michelet. *Hist. romaine.*
2. Outre les ouvrages cités consulter Curtius. *Hist. grecque.*
3. Les chrétiens y ont ajouté les Evangiles, les Actes des Apôtres, les Epîtres et la Révélation de saint Jean, qui forment le *Nouveau Testament.*
4. Les livres qui contiennent cette histoire sont la Genèse, l'Exode, Josué, les Juges, Samuel, les Rois, les Chroniques, Esdras, Néhémie et les Macchabées.

Tout ce que nous savons du peuple sacré, nous le devons aux livres sacrés.

Les Hébreux. — Quand les Sémites furent descendus des montagnes de l'Arménie dans les plaines de l'Euphrate, une de leurs tribus, au temps du premier Empire chaldéen, s'écarta vers l'ouest, traversa l'Euphrate, le désert, puis la Syrie et arriva jusqu'au pays du Jourdain en arrière de la Phénicie. On appelait cette tribu les *Hébreux*, c'est-à-dire les gens d'au delà du fleuve. C'étaient, comme la plupart des Sémites, un peuple de bergers nomades: ils ne cultivaient pas la terre et n'avaient pas de maisons; ils allaient de place en place avec leurs troupeaux de bœufs, de moutons et de chameaux cherchant des pâturages et vivant sous la tente comme le font encore les Arabes du désert. On peut voir dans la Genèse la peinture de cette vie nomade.

Les Patriarches. — La tribu était comme une grande famille; elle se composait du chef, de ses femmes, de ses enfants et de ses serviteurs. Le chef avait sur tous une autorité absolue, il était pour la tribu un père, un prêtre, un juge et un roi. Nous appelons ces chefs de tribu les *patriarches*. Les principaux furent Abraham et Jacob, l'un père des Hébreux, l'autre père des Israélites. La Bible nous les montre tous deux comme des hommes désignés par Dieu pour devenir la souche d'un peuple sacré. Abraham a conclu avec Dieu une alliance, il a promis de lui obéir, lui et ses descendants, Dieu a promis à Abraham une postérité plus nombreuse que les étoiles du ciel. Jacob a reçu de Dieu l'assurance que de lui sortirait une grande nation.

Les Israélites. — Jacob à la suite d'une vision prit le nom d'*Israël* (lutteur contre Dieu). Sa tribu s'est appelée les Beni-Israël (fils d'Israël) ou Israélites. La Bible rap-

porte que, chassé par la famine, Jacob quitta le pays du Jourdain pour s'établir avec toute sa maison sur la frontière orientale d'Égypte où l'appelait un de ses fils, Joseph, devenu ministre d'un Pharaon. Les fils d'Israël restèrent là pendant plusieurs siècles. Venus au nombre de 70, ils multiplièrent, dit la Bible, jusqu'au chiffre de 600 000 hommes, sans compter les femmes et les enfants.

Vocation de Moïse. — Le roi d'Égypte commença à les opprimer, leur faisant faire du mortier et des briques pour construire des villes fortes. C'est alors qu'un des leurs, Moïse, reçut de Dieu la mission de les délivrer. Un jour qu'il gardait les troupeaux sur la montagne, un ange lui apparut au milieu d'un buisson ardent et il entendit ces paroles : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte, j'ai entendu ses cris contre ceux qui l'oppriment, j'ai connu ses souffrances. Aussi suis-je descendu pour le délivrer des mains des Égyptiens et le faire remonter au pays où coulent le lait et le miel, au pays des Chananéens. Et maintenant viens et je t'enverrai vers Pharaon et tu retireras *mon peuple*, *les enfants d'Israël*, hors d'Égypte[1]. » Les Israélites, commandés par Moïse, s'enfuirent d'Égypte ; c'est ce qu'on appelle l'*Exode* (la sortie), ils passèrent au pied du Mont-Sinaï, où ils reçurent la loi de Dieu, et pendant toute une génération errèrent dans les déserts au sud de la Syrie.

Israël dans le désert. — Souvent les Israélites voulurent revenir en arrière. « Il nous souvient, disaient-ils, des poissons que nous mangions en Égypte, des concombres, des melons, des poireaux, des oignons. Nommons un chef qui nous ramène en Égypte. » Moïse les

1 Exode, III, 1-10.

maintint cependant dans l'obéissance. Enfin ils atteignirent la *terre promise* par Dieu à leur race.

La terre promise. — Elle s'appelait terre de Chanaan ou Palestine; les Juifs l'ont nommée *terre d'Israël*, plus tard Judée; les chrétiens *terre sainte*. C'est un pays sec, brûlant pendant l'été, mais un pays de montagnes. La Bible le décrit ainsi : « L'Éternel ton Dieu te conduit dans un bon pays, pays à torrents d'eau, à sources souterraines jaillissant dans la vallée et sur la montagne, pays de froment, d'orge, de vignes, de figuiers, de grenadiers ; pays d'oliviers, d'huile et de miel, où tu mangeras ton pain sans craindre la disette et où tu ne manqueras de rien. » Les Israélites, d'après leur recensement, étaient alors 601 700 hommes en état de porter les armes, partagés en 12 tribus, 10 descendant de Jacob, 2 de Joseph; sans compter les lévites ou prêtres au nombre de 23 000. Le pays était occupé par plusieurs petits peuples qu'on appelait Chananéens. Les Israélites les exterminèrent et finirent par prendre leur place.

LA RELIGION D'ISRAEL.

Le Diéu unique. — Les autres peuples anciens adoraient des dieux multiples : les Israélites croient à un seul Dieu, immatériel, qui a fait le monde et le gouverne. « Au commencement, dit la Genèse, Dieu créa les cieux et la terre. » Il a créé les plantes et les bêtes, il a « créé l'homme à son image ». Tous les hommes sont l'œuvre de Dieu.

Le peuple de Dieu. — Mais, entre tous les hommes, Dieu a choisi les enfants d'Israël pour en faire « son peuple ».

Il a appelé Abraham et lui a dit : « J'établirai une alliance entre moi et toi et ta postérité après toi afin que je sois ton Dieu et de ta postérité. » Il est apparu à Jacob : « Je suis, a t-il dit, le Dieu fort, le Dieu de ton père ; ne crains pas de descendre en Égypte, je t'y ferai devenir une grande nation. » Quand Moïse lui demande son nom, il répond : « Tu diras aux enfants d'Israël : L'Éternel, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob m'envoie vers vous. Voilà mon nom à jamais. »

L'alliance. — Il y a donc *alliance* entre les Israélites et Dieu. *Jéhovah* (l'Éternel) aime et protège les Israélites, ils sont « une nation sainte », « son plus précieux joyau entre tous les peuples. » Il leur a promis de les rendre puissants et heureux. En échange les Israélites se sont engagés à l'adorer, à le servir et à lui obéir en tout comme « à un législateur, à un juge, à un maître ».

Les dix commandements. — L'Éternel, législateur des Israélites, a dicté ses commandements à Moïse sur le mont Sinaï au milieu des éclairs et des tonnerres. Ils sont inscrits sur deux tables, les *tables de la loi*, en ces termes : « Écoute, Israël. Je suis Jéhovah, ton Dieu, qui t'ai retiré du pays d'Égypte, de la terre de servitude.

I. Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face.

II. Tu ne feras pas d'images taillées, tu ne te prosterneras pas devant elles et ne les serviras pas, car je suis l'Éternel ton Dieu, un Dieu fort et jaloux.

III. Tu ne prendras pas le nom de Jéhovah, ton Dieu, en vain.

IV. Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier. Tu travailleras six jours et feras toute ton œuvre, mais le septième jour est le jour de Jéhovah ton Dieu, tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là.

V. Honore ton père et ta mère.

VI. Tu ne tueras point.

VII. Tu ne commettras point d'adultère.

VIII. Tu ne déroberas point.

IX. Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain.

X. Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain, ni sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui soit à ton prochain. »

La Loi. — Les Israélites, outre les dix commandements, devaient obéir à beaucoup d'ordonnances divines. Toutes sont consignées dans les cinq premiers livres de la Bible (le Pentateuque), et forment *la loi* d'Israël. La loi règle les cérémonies du culte, établit les fêtes (le sabbat tous les sept jours, Pâques en souvenir de la sortie d'Égypte, la semaine des moissons, la fête des Tabernacles pendant les vendanges) ; elle organise le mariage, la famille, la propriété, le gouvernement, fixe les peines pour les crimes, indique même les aliments et les remèdes. Elle est un code à la fois religieux, politique, civil et pénal. Dieu est le maître des Israélites, il a le droit de régler tous les actes de leur vie.

La religion a formé le peuple juif. — Les Israélites n'ont pas accepté docilement le gouvernement de Dieu. Moïse, à son lit de mort, a pu dire aux lévites en leur remettant le livre de la loi[1] : « Prenez ce livre, afin qu'il soit comme un témoignage contre toi, Israël, car je sais combien ton esprit est rebelle et ta tête dure. De mon vivant tu n'as cessé de te révolter contre Jéhovah ; combien davantage après ma mort ! » Il y a eu, pendant des siècles, des Hébreux idolâtres, souvent la majorité de la nation. Mais ils sont devenus semblables aux autres Sémites de

1. Deutér. XXXI, 27.

la Syrie. Seuls les Israélites restés fidèles à Jéhovah ont formé le peuple juif. C'est la religion de Jéhovah qui d'une tribu obscure a fait peu à peu sortir la nation sainte : petite nation, mais une des plus considérables dans l'histoire du monde.

L'EMPIRE D'ISRAEL.

Les Juges. — Une fois établis en Palestine les Hébreux restèrent divisés pendant plusieurs siècles. «En ces jours-là, dit la Bible, il n'y avait point de roi en Israël, chacun faisait ce qu'il voulait. » Souvent les Israélites oublièrent Jéhovah et adorèrent les dieux des tribus voisines. Alors « la colère de Jéhovah s'allumait contre les Israélites, il les livrait aux mains de leurs ennemis. » Quand ils se repentaient et s'humiliaient, « Jéhovah leur envoyait des *juges* qui les délivraient des envahisseurs. Mais il arrivait qu'à la mort du juge, ils se corrompaient de nouveau..., se prosternant devant d'autres dieux. » Ces *juges*, Gédéon, Jephté, Samson, étaient des guerriers qui, au nom de Jéhovah, venaient affranchir les tribus. Puis le peuple retombait à la fois dans l'idolâtrie et la servitude.

Les rois. — A la fin les Israélites se lassèrent et demandèrent au grand-prêtre Samuel de leur donner un roi. Samuel, à contre-cœur, mit à leur tête Saül. Ce roi devait être l'instrument docile des volontés de Jéhovah ; il essaya de désobéir, le grand-prêtre lui dit : « Tu as rejeté la parole de Jéhovah, il te rejette de la royauté. » Un chef militaire, David, fut établi à sa place. Il battit tous les ennemis d'Israël, leur reprit la montagne de Sion et y transporta sa capitale ; ce fut Jérusalem.

Jérusalem. — Comparée à Babylone ou à Thèbes, Jé-

rusalem était une pauvre capitale[1]. Les Hébreux n'étaient pas des bâtisseurs, la religion leur défendait d'élever des chapelles. Les maisons des particuliers devaient ressembler

COSTUMES JUIFS.



Fig. 41

Gens du peuple. Prêtre. Guerrier

à ces cubes de pierre qu'on voit aujourd'hui sur les coteaux du Liban, mêlés aux vignes et aux figuiers. Mais Jérusalem fut la ville sainte des Juifs. Le roi y eut son palais, le palais de Salomon qui émerveillait les Hébreux par son trône d'ivoire[2]; Jéhovah y eut son temple, le premier temple hébreu.

Le Tabernacle. — Le signe de l'alliance entre Dieu et Israël était un grand coffre en bois de cèdre muni d'anneaux d'or, où l'on tenait les tables de la loi : on l'apportait devant le peuple aux jours de grande fête; c'était *l'arche de l'alliance.* Pour conserver cette arche et les objets nécessaires au culte, on disait que Moïse avait fait construire un pavillon en bois recouvert de peaux et de tapis,

1. De la Jérusalem antique il ne reste rien, non plus que des autres villes juives.

2. « Ce trône avait 6 degrés... il y avait aussi 12 lions sur les 6 degrés du trône des deux côtés. Il ne s'en est point fait de pareil dans tous les royaumes. » Rois. X. 19.

le *Tabernacle*. C'était un temple portatif que les Hébreux emmenaient avec eux, en attendant d'élever un vrai temple dans la terre promise.

Le Temple. — Le Temple de Jérusalem, bâti enfin sous Salomon, fut divisé en trois parties :

1° Au fond, le *Saint des Saints*, où reposait l'arche d'alliance; seul le grand prêtre avait le droit d'y entrer une fois l'an ;

2° Au milieu, le *lieu saint*, où l'on tenait l'autel des parfums, le chandelier à sept branches, la table des pains ; les prêtres y entraient pour brûler les parfums et déposer les offrandes;

3° En avant, le *parvis*, ouvert au peuple, où l'on sacrifiait les victimes sur le grand autel.

Le Temple de Jérusalem fut désormais le centre de la nation ; de toute la Palestine on s'y rendait pour assister aux cérémonies. Le grand prêtre qui dirigeait le culte fut un personnage parfois plus puissant que le roi.

LES PROPHÈTES

Désastres d'Israël. — Salomon fut le dernier roi puissant. Après lui, 10 tribus se détachèrent et formèrent le *royaume d'Israël*, dont les habitants adorèrent les veaux d'or et les dieux phéniciens. 2 tribus seulement restèrent fidèles à Jéhovah et au roi de Jérusalem; elles formèrent le *royaume de Juda* (977). Les deux royaumes s'épuisèrent à se faire la guerre. Puis vinrent les armées des conquérants de l'Est; Israël fut détruit par Sargon, roi d'Assyrie (722); Juda, par Nabuchodonosor, roi de Chaldée, (586).

Sentiments des Israélites. — Les Israélites fidèles regar-

dèrent ces malheurs comme un châtiment : Dieu punissait son peuple de lui avoir désobéi ; comme jadis, au temps des juges, il le livrait à des conquérants. « Les enfants d'Israël avaient péché contre Jéhovah leur Dieu, ils avaient bâti des hauts lieux dans toutes leurs villes, ils imitaient les nations autour d'eux, bien que l'Éternel eût défendu de faire comme elles; ils se faisaient des images de fonte ; ils se prosternaient devant toute l'armée des cieux (les étoiles), ils adoraient Baal. C'est pourquoi Jéhovah rejeta toute la race d'Israël, il les affligea et les livra entre les mains de ceux qui les pillèrent. »

Les prophètes. — Alors parurent les prophètes ou, comme on disait, les *voyants:* Élie, Jérémie, Ésaïe, Ézéchiel. D'ordinaire ils sortaient du désert où ils avaient jeûné, prié et médité. Ils venaient au nom de Dieu, non pas en guerriers comme les juges, mais en prédicateurs. Ils sommaient les Israélites de se repentir, de renverser les idoles, de revenir à Jéhovah; ils leur annonçaient tous les malheurs que Dieu leur enverrait encore s'il ne se réconciliaient pas avec lui. Ils prêchaient et prédisaient à la fois.

La doctrine nouvelle. — Ces hommes enflammés de l'esprit divin trouvaient mesquin et froid le culte officiel de Jérusalem. Pourquoi égorger des bœufs et brûler de l'encens en l'honneur de Dieu, comme les idolâtres? « Écoutez, dit Ésaïe, la parole de Jéhovah : Qu'ai-je à faire, dit Jéhovah, de la multitude de vos sacrifices? Je suis rassasié d'holocaustes de moutons et de la graisse des bêtes grasses ; je ne prends aucun plaisir au sang des taureaux, ni des agneaux, ni des boucs... Ne continuez plus de m'apporter des offrandes de néant, votre encens me dégoûte... Quand vous étendrez vos mains, je cacherai mes yeux de

vous, car vos mains sont pleines de sang. Levez-vous, nettoyez-vous, cessez de mal faire. Apprenez à faire le bien recherchez la droiture, protégez les opprimés, rendez justice à l'orphelin et défendez la veuve. Et quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige. » A la place des pratiques du sacrifice, les prophètes veulent mettre la justice et les bonnes œuvres.

Le Messie. — Israël a mérité ses malheurs, mais le châtiment aura un terme. « Mon peuple, dit Ésaïe au nom de l'Éternel, ne crains point l'Assyrien, il te frappera de la verge comme autrefois l'Égyptien; mais bientôt ma colère sera calmée et le fardeau sera ôté de ton épaule. » Les prophètes ont appris au peuple juif à attendre la venue de Celui qui devait les délivrer, ils ont préparé les voies au *Messie*.

LE PEUPLE JUIF

Retour à Jérusalem. — Les enfants de Juda, emmenés dans la plaine de l'Euphrate, n'oublièrent pas leur patrie, ils la célébraient dans leurs cantiques : « Assis au bord des fleuves de Babylone, nous avons pleuré en pensant à Sion. Nos harpes étaient suspendues aux saules du rivage et ceux qui nous ont amenés nous disaient : Chantez-nous quelques-uns des cantiques de Sion. Mais comment chanter un cantique du Seigneur sur une terre étrangère ? » Après 70 ans de captivité, Cyrus, vainqueur de Babylone, permit aux Israélites de retourner en Palestine. Ils relevèrent Jérusalem, rebâtirent le Temple, restaurèrent les fêtes, recueillirent les livres sacrés. En signe qu'ils redevenaient le peuple de Jéhovah, ils renouvelèrent l'alliance avec lui; ce fut un traité en règle, écrit et signé par les principaux du peuple.

Les Juifs. — Le petit royaume de Jérusalem se conserva pendant sept siècles, gouverné tantôt par un roi, tantôt par le grand prêtre, mais toujours payant tribut aux maîtres de la Syrie, aux Perses d'abord, puis aux Macédoniens et aux Syriens, enfin aux Romains. Fidèles désormais à Jéhovah, les *Juifs*[1] (on les appela ainsi depuis leur retour), continuèrent à pratiquer la loi de Moïse, à célébrer dans Jérusalem les fêtes et les sacrifices. Le grand prêtre, assisté d'un conseil des principaux, conservait la loi, des *scribes* la copiaient, les *docteurs* l'expliquaient au peuple; les fidèles se faisaient un devoir de l'observer dans les moindres détails. Les *Pharisiens* entre tous se signalaient par leur zèle à accomplir toutes les pratiques.

Les synagogues. — Cependant les Juifs, pour faire le commerce, se répandaient hors de la Judée, en Égypte, en Syrie, en Asie Mineure, jusqu'en Italie. Il y en eut dans toutes les grandes villes, à Alexandrie, à Damas, à Antioche, à Éphèse, à Corinthe, à Rome. Dispersés au milieu des païens, les Juifs se serraient pour conserver leur religion. Ils n'élevaient pas de temples, la loi le défendait; il ne pouvait y avoir qu'un temple juif, celui de Jérusalem, où se célébraient les fêtes solennelles. Mais ils se réunissaient pour lire et commenter la parole de Dieu. Ces lieux de réunion s'appelaient, d'un nom grec, *synagogues* (assemblées).

Destruction du Temple. — Le Christ parut à ce moment. Les Juifs le firent crucifier et persécutèrent ses disciples non seulement en Judée, mais dans toutes les villes où ils se trouvaient en nombre. En 70, Jérusalem, révoltée contre les Romains, fut prise d'assaut, tous les habitants furent massacrés ou vendus comme esclaves.

1. Judéens (du nom de Juda, la seule tribu restée fidèle).

Les Romains brûlèrent le Temple et emportèrent les objets sacrés. Dès lors il n'y eut plus de centre à la religion juive.

Destinées des Juifs après la dispersion. — La nation juive a survécu à la ruine de sa capitale. Les Juifs, dispersés dans le monde, apprirent à se passer du Temple. Ils gardaient leurs livres saints écrits en hébreu. L'hébreu est la langue primitive d'Israël; les Juifs, depuis le retour de Babylone, ne le parlaient plus, ils avaient adopté les langues des peuples voisins, le syriaque, le chaldéen, surtout le grec. Mais des hommes instruits dans la religion, les *rabbins*, continuaient à savoir l'hébreu, ils expliquaient et commentaient[1] l'Écriture. Ainsi se conservait la religion juive, et, grâce à elle, le peuple juif: elle faisait même des prosélytes parmi les étrangers; il y avait dans tout l'Empire romain des *judaïsants*, c'est-à-dire des gens qui pratiquaient la religion de Jéhovah sans être de race juive.

L'Église chrétienne, devenue puissante au IVe siècle, commença à persécuter les Juifs. La persécution a duré jusqu'à nos jours dans tous les pays chrétiens. D'ordinaire on tolérait les Juifs parce qu'ils étaient riches et faisaient toutes les opérations de banque, mais on les tenait à l'écart, ne leur laissant exercer aucune fonction. Dans la plupart des villes on les forçait à porter un costume à part, à vivre dans un quartier à part[2], sombre, sale, malsain, quelquefois à envoyer un des leurs recevoir un soufflet à la fête de Pâques. Le peuple les soupçonnait d'empoisonner les fontaines, de tuer les enfants, de profaner les hosties consacrées; souvent il s'ameutait contre eux les

1. Leurs commentaires accumulés ont formé le *Talmud*.
2. On l'appelait à Rome le *Ghetto*. Ce nom a été appliqué depuis à tous les quartiers juifs.

massacrait, pillait leurs maisons. Les juges, sous le moindre prétexte, les faisaient emprisonner, torturer, brûler. Tantôt l'Église voulait les convertir de force, tantôt le gouvernement les expulsait en masse d'un pays et confisquait leurs biens. Les Juifs avaient fini par disparaître de France[1], d'Espagne, d'Angleterre, d'Italie. C'est en Portugal, en Allemagne, en Pologne, et dans les pays musulmans qu'ils se sont conservés; ils sont revenus de là dans le reste de l'Europe depuis que la persécution a cessé.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES

La captivité d'Égypte.
Les règnes de David et de Salomon.
Les invasions assyriennes.
Les Macchabées.
Les Rois asmonéens.
Guerre contre les Romains.

1. Excepté à Avignon, sur les domaines du Pape, et en Alsace-Lorraine.

HISTOIRE DES GRECS

IX. — LA GRÈCE ET LES GRECS

Grote, *Histoire de la Grèce.* — Curtius, *Histoire de la Grèce.* — Schœmann, *Antiquités grecques.* — Van den Berg, *Petite histoire grecque.* — Taine, *Philosophie de l'art en Grèce.* — Fustel de Coulanges, *La cité antique.* — Schliemann, *Troie, Mycènes.* — L'*Iliade et* l'*Odyssée.* — Hérodote.

LE PAYS

Aspect du pays. — La Grèce est un fort petit pays (57 000 kilom. carrés), à peine plus grand que la Suisse ; mais un pays très varié, tout hérissé de montagnes, tout découpé de golfes ; pays original fait pour agir fortement sur le caractère des hommes qui l'habitent. — Une chaîne centrale (le Pinde) traverse la Grèce par le milieu et la couvre de ses contreforts rocheux ; vers l'isthme de Corinthe elle s'abaisse, mais le Péloponèse, de l'autre côté de l'isthme, se dresse, à 600 mètres au-dessus de la mer, comme une citadelle couronnée par de hautes chaînes abruptes et neigeuses qui tombent à pic sur la mer. Les îles elles-mêmes, égrenées le long de la côte, ne sont que des montagnes submergées dont la tête passe au-dessus de l'eau. Sur ce terrain accidenté, peu de terre végétale, presque partout la pierre nue. Les rivières, semblables à

des torrents, ne laissent, entre leur lit à demi desséché et le roc stérile de la montagne, qu'une bande étroite de sol productif. On trouvait dans ce beau pays quelques bois, des cyprès, des lauriers, des palmiers, çà et là des vignes éparses sur les coteaux rocailleux; mais pas de riches moissons ni de gras pâturages [1]. Un tel pays fait des montagnards sveltes, actifs et sobres.

La mer. — La Grèce est un pays de côtes : plus petite que le Portugal, elle a autant de côtes que l'Espagne. La



Fig. 42. — Ile Sphærie sur la côte d'Argolide.

mer y entre par un grand nombre de golfes, de creux, de dentelures; elle est d'ordinaire entourée de rochers qui avancent ou d'îles qui se rapprochent en formant un port naturel. Cette mer est comme un lac; elle n'a pas de marées et ne ravage pas ses bords; elle n'a pas comme l'Océan une teinte blafarde et sinistre; d'ordinaire elle est calme, lustrée, et, comme dit Homère, « couleur de violettes ». Au-

1. « La Grèce eut en naissant la pauvreté pour sœur de lait.

cune mer ne se prête mieux à la petite navigation. Chaque matin le vent du nord se lève pour conduire les barques d'Athènes vers l'Asie, chaque soir le vent du sud les ramène au port. De la Grèce à l'Asie Mineure les îles sont posées comme les pierres d'un gué; par un temps clair, un navire qui fait le trajet a toujours une terre en vue. Une pareille mer appelle les habitants à la franchir. Aussi les Grecs ont-ils été marins, négociants, voyageurs, pirates, aventuriers; comme les Phéniciens, ils se sont répandus sur tout le monde antique, rapportant chez eux les marchandises et les inventions de l'Égypte, de la Chaldée et de l'Asie.

Le climat. — Le climat de la Grèce est doux. A Athènes, il ne gèle guère que tous les vingt ans; en été, la chaleur est modérée par la brise de mer[1]. Aujourd'hui encore le peuple couche dans les rues depuis le mois de mai jusqu'à la fin de septembre. L'air est tiède et transparent; à plusieurs lieues de distance on apercevait sur l'acropole d'Athènes l'aigrette de la statue de Pallas. Les contours des montagnes lointaines ne sont pas, comme chez nous, noyés dans la brume, ils se détachent nettement sur le ciel clair. C'est un beau pays qui pousse l'homme à prendre la vie comme une fête, car tout sourit autour de lui. « Se promener dans les jardins pendant la nuit, écouter les cigales, s'asseoir au clair de la lune en jouant de la flûte, aller boire de l'eau dans la montagne, apporter avec soi du vin qu'on boit en chantant, passer des journées à danser, voilà les plaisirs grecs, plaisirs d'une race pauvre, économe, et éternellement jeune. »

Simplicité de la vie grecque. — Dans ce pays, l'homme

1. « Douce et clémente, dit Euripide, est notre atmosphère. Le froid de l'hiver est pour nous sans rigueur et les traits du soleil ne nous blessent pas. »

n'est ni accablé par la chaleur ni raidi par le froid ; il vit en plein air, gaiement et à peu de frais. Il ne lui faut ni une nourriture abondante, ni des habits chauds, ni une maison confortable. Le Grec pouvait vivre d'une poignée d'olives et d'une sardine. Pour tout vêtement il avait des sandales, une tunique, un gros manteau ; très souvent il sortait nu-pieds et tête nue[1]. Sa maison était une bâtisse étroite, peu solide ; les voleurs y entraient en perçant le



Fig. 43.

mur. Un lit avec quelques couvertures, un coffre, quelques beaux vases, une lampe, voilà son mobilier ; les murs étaient nus et blanchis à la chaux. Cette maison ne servait guère qu'à dormir.

LE PEUPLE

Origine des Grecs. — Le peuple qui habitait ce charmant petit pays était un peuple aryen, parent des Hin-

1. La figure 43 représente dans ses trois attitudes successives une femme grecque qui s'habille ; son vêtement se compose seulement d'une pièce d'étoffe.

dous et des Perses, comme eux venu des montagnes de l'Asie ou des plaines en arrière de la mer Caspienne. Les Grecs avaient oublié le long voyage accompli par leurs ancêtres, ils se disaient « nés du sol[1] » comme les cigales. Mais leur langue et les noms de leurs dieux ne laissent pas de doute sur leur origine. Comme tous les Aryas, les Grecs primitifs se nourrissaient du lait et de la chair de leurs troupeaux, marchaient en armes, toujours prêts à guerroyer, et se groupaient en tribus gouvernées par des patriarches.

Les Grecs au temps d'Homère. — Nous ne pouvons pas remonter très haut dans l'histoire des Grecs; les poèmes d'Homère sont le plus ancien document sur leur compte. Quand ils furent composés, vers le IXe siècle avant Jésus-Christ, il n'y avait pas encore de nom général pour désigner tous les habitants de la Grèce : Homère les appelle du nom de leurs principales tribus. Tels qu'il les décrit, on voit qu'ils ont fait des progrès depuis leur départ de l'Asie. Ils savent labourer, bâtir des villes fortes et s'organiser en petits peuples. Ils obéissent à des rois, ils ont un conseil des anciens et une assemblée du peuple. Eux-mêmes sont fiers de leur gouvernement, ils méprisent les peuples voisins, moins avancés, les *barbares*, comme ils les appellent. Ulysse, pour montrer combien les Cyclopes sont grossiers, dit : « Ils n'ont ni règles de justice ni places où l'on délibère; chacun gouverne lui-même ses femmes et ses enfants, et ils ne s'occupent pas les uns des autres. » Pourtant ces Grecs eux-mêmes sont encore à demi barbares: ils ne connaissent ni l'écriture, ni la monnaie, ni l'art de travailler le fer; à peine osent-ils s'aventurer sur mer, et ils s'imaginent que la Sicile est peuplée de monstres.

Les Doriens. — Il se fit vers ce temps des mouvements

1. Autochthones.

de peuples en Grèce. Des montagnards venus du nord chassèrent ou soumirent les habitants des plaines et de la côte ; ceux-ci, refoulés sur un sol trop étroit, envoyèrent des colons sur la côte d'Asie. De ces bandes de montagnards la plus célèbre sortait d'un petit canton appelé Doride et garda le nom de *Doriens*. Ces envahisseurs racontaient que des rois de Sparte descendants d'Hercule, ayant été expulsés par leurs sujets, étaient venus les chercher dans leurs montagnes. Par amour pour Hercule, les



Fig. 44. — Costumes doriens.

Doriens avaient suivi ses descendants et les avaient rétablis sur leur trône. Du même coup ils avaient dépossédé les habitants et pris leur place. — C'était une race belle, robuste et saine, habituée au froid, à une nourriture grossière, à une vie pauvre. Hommes et femmes portaient une courte tunique qui s'arrêtait au-dessus du genou. Ils parlaient une langue rude et primitive. Les Doriens furent un peuple de soldats, obligé de se maintenir toujours en armes ; le plus rude de la Grèce parce que, fixé loin de la mer, il gardait les mœurs de l'âge barbare ; le plus grec aussi parce que, vivant isolé, il ne pouvait se mélanger avec les étrangers ni imiter leurs mœurs.

Les Ioniens. — Les peuples de l'Attique, des îles et de



Fig. 45. — Costumes ioniens.

la côte d'Asie s'appellent *Ioniens;* on ne sait d'où leur

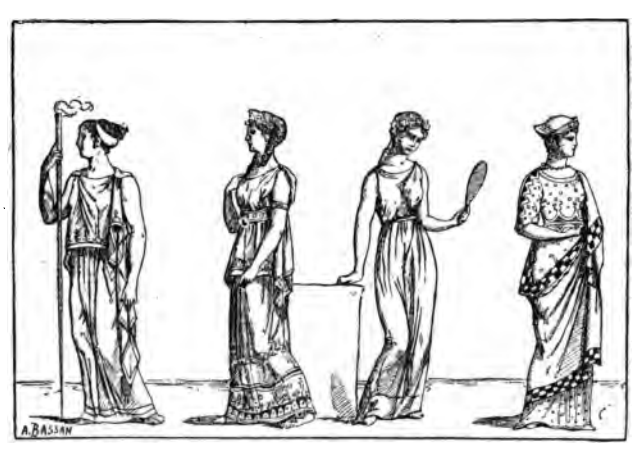


Fig. 46 — Costumes de femmes ioniennes.

vient ce nom. Au contraire des Doriens, c'est une race de marins ou de marchands, la plus polie de la Grèce, parce qu'elle s'instruit à la vue des peuples plus civilisés d'Orient, la moins grecque, parce qu'elle se mélange aux Asiatiques et adopte leurs coutumes. Ils sont pacifiques et industrieux, mènent une vie luxueuse, parlent une langue molle et portent de longs vêtements traînants[1] à la façon des Orientaux.

Les Hellènes. — Doriens et Ioniens, telles sont les deux races opposées; ce sont les plus remarquables de la Grèce et les plus puissantes : Sparte est dorienne, Athènes est ionienne. Mais la majorité des Grecs ne sont ni doriens ni ioniens; on les appelle *Éoliens*, nom vague qui recouvre des peuples très différents. Tous ensemble prennent dès lors le nom d'*Hellènes* qu'ils ont toujours porté depuis. D'où le tirent-ils? ils ne le savaient pas plus que nous; ils disaient seulement que Dorus et Æolus étaient fils d'Hellen et qu'Ion était son petit-fils.

Les cités. — Les Hellènes restèrent partagés en petits peuples comme au temps d'Homère. Le sol de la Grèce, découpé par les montagnes et la mer, se divise naturellement en un grand nombre de petits cantons, chacun isolé de son voisin par un bras de mer ou une muraille de rochers, en sorte qu'il est facile de se défendre et difficile de communiquer. Chaque canton formait un État à part qu'on appelait *cité*. Il y en avait plus d'une centaine; en comptant les colonies, plus d'un millier. — Pour nous un État grec semble une miniature. L'Attique entière n'égale pas la moitié de nos plus petits départements, le territoire de Corinthe ou de Mégare se réduit à une banlieue. D'ordinaire l'État n'est qu'une ville avec une plage et un port

1 Un vieux poète les appelle les « Ioniens aux longues tuniques »

ou quelques villages dispersés dans la campagne autour d'une citadelle. D'un État on voit la citadelle, les montagnes ou le port de l'État voisin. Beaucoup n'ont que quelques milliers d'habitants, les plus grands atteignent à peine 2 ou 300 000.

Jamais les Hellènes n'ont formé un corps de nation, jamais ils n'ont cessé de se combattre et de se détruire les uns les autres. Pourtant tous parlaient une même langue, adoraient les mêmes dieux, menaient le même genre de vie. A tous ces signes ils se reconnaissaient comme une même race et se distinguaient de tous les autres peuples qu'ils appelaient les Barbares et regardaient avec mépris.

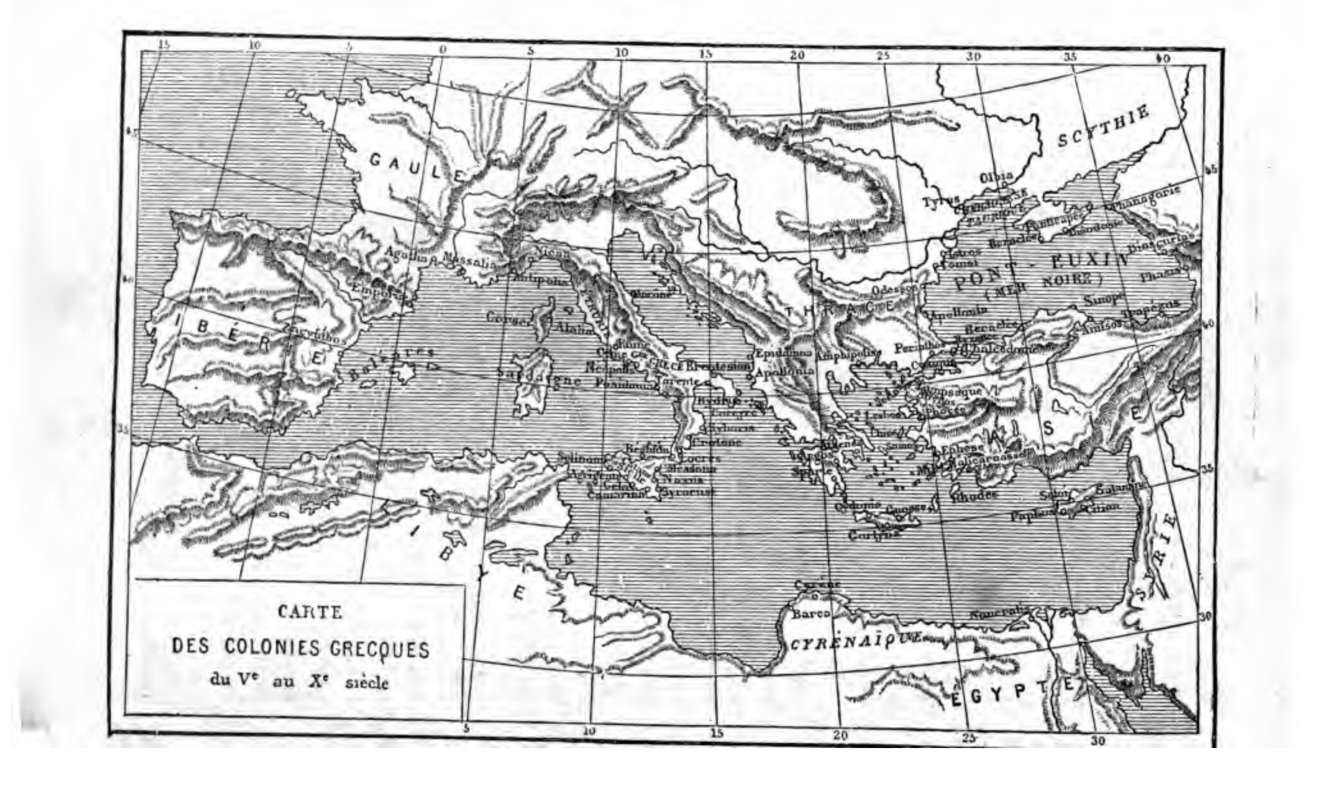
LES HELLÈNES HORS DE GRÈCE

La colonisation. — Les Hellènes n'habitaient pas seulement en Grèce. Des colons partis des cités grecques étaient allés fonder de nouvelles cités dans toutes les contrées voisines. Il y avait de ces petits États grecs dans toutes les îles de l'Archipel, sur toute la côte d'Asie Mineure, en Crète, en Chypre, sur tout le pourtour de la mer Noire jusqu'au Caucase et à la Crimée, le long de la Turquie d'Europe (qui se nommait alors la Thrace) ; sur la côte d'Afrique, en Sicile, dans l'Italie du Sud et jusque sur les côtes de France et d'Espagne.

Caractère de ces colonies. — Les colonies grecques dataient de toutes les époques depuis le XIIe siècle jusqu'au Ve ; elles sortaient de toutes les cités, et appartenaient à toutes les races, dorienne, ionienne, éolienne ; elles avaient été fondées tantôt en un lieu désert, tantôt dans un pays habité, tantôt par une conquête, tantôt par un accord avec les indigènes ; elles avaient eu pour fon-

dateurs soit des marins, soit des marchands, soit des exilés, soit des aventuriers. Mais dans cette diversité de temps, de lieu, de race et d'origine, toutes avaient un caractère commun : elles avaient été fondées d'un seul coup et suivant certaines règles fixes. Les colons grecs n'arrivaient pas un par un ou par petites bandes, ils ne s'établissaient pas au hasard, bâtissant des maisons qui peu à peu deviennent une ville, comme font aujourd'hui les colons européens en Amérique. Tous les colons partaient à la fois sous un chef, et la ville nouvelle se *fondait* en un seul jour. C'est que la fondation était une cérémonie religieuse : le *fondateur* traçait une enceinte sacrée et établissait un foyer sacré sur lequel il allumait un feu sacré.

Traditions relatives aux colonies. — Les vieux récits sur la fondation de quelques-unes de ces colonies font voir combien elles différaient des colonies modernes. Voici comment on racontait les commencements de Marseille. Un citoyen de Phocée, Euxène, venu en Gaule sur un navire de commerce, avait été invité par un chef gaulois aux noces de sa fille. Suivant la coutume de ce peuple, la jeune fille, vers la fin du repas, entra avec une coupe qu'elle devait offrir à l'époux de son choix : elle s'arrêta devant le Grec et lui tendit la coupe. Cet acte inattendu parut une inspiration du ciel ; le chef gaulois donna sa fille à Euxène et lui permit de fonder avec ses compagnons une ville sur le golfe de Marseille. Plus tard les Phocéens, voyant leur ville assiégée par l'armée perse, mirent sur leurs navires leurs familles, leurs meubles, les statues et les bijoux de leur temple et s'embarquèrent, abandonnant leur ville. En partant, ils jetèrent à la mer une masse de fer rougie et jurèrent de ne jamais revenir à Phocée que si ce fer remontait sur l'eau. Beaucoup violèrent ce serment et revinrent. Les



CARTE
DES COLONIES GRECQUES
du Ve au Xe siècle

autres continuèrent à naviguer et après beaucoup d'aventures arrivèrent à Marseille.

A Milet, les Ioniens qui fondèrent la ville n'avaient point amené de femmes avec eux; ils s'emparèrent d'une ville habitée par les indigènes de l'Asie, massacrèrent tous les hommes et épousèrent par force les femmes et les filles de leurs victimes. Ces femmes indignées avaient fait, dit-on, serment de ne jamais prendre leurs repas avec leurs maris et de ne jamais les appeler du nom d'époux; usage qui se conserva des siècles durant parmi les femmes de Milet.

La colonie de Cyrène en Afrique fut fondée sur l'ordre exprès de l'oracle d'Apollon. Les habitants de Théra, qui avaient reçu cet ordre, ne se souciaient pas de s'en aller en pays inconnu. Ils ne cédèrent qu'au bout de sept ans, parce que leur île était en proie à une sécheresse : ils croyaient qu'Apollon la leur envoyait pour les punir. Les colons qu'on fit partir malgré eux essayèrent de revenir, leurs concitoyens les attaquèrent et les forcèrent de repartir. Après avoir passé deux ans dans une île où rien ne leur réussissait, ils parvinrent enfin à s'établir définitivement à Cyrène, qui devint bientôt une ville prospère [1].

Importance des colonies. — Là où ils se fixaient, les colons formaient un État nouveau qui n'obéissait en rien à la cité-mère dont il s'était détaché. Ainsi toute la Méditerranée finit par se trouver bordée de cités grecques indépendantes l'une de l'autre. De ces cités beaucoup devinrent plus riches et plus puissantes que les villes d'où elles sortaient; elles avaient un territoire plus vaste et plus fertile, par suite une population plus nombreuse. Sybaris avait, dit-on, 300 000 hommes capables de porter les

1. Ce récit fort intéressant se trouve en détail dans Hérodote, IV, 150-158.

armes. Crotone put mettre sur pied une armée de 120 000 hommes. Syracuse en Sicile, Milet en Asie, dépassèrent en force même Sparte et Athènes. On appela l'Italie du Sud *la Grande-Grèce*. En comparaison de cette vaste région toute peuplée de colons grecs, le pays d'origine n'était en effet qu'une petite Grèce. Il arriva ainsi que les Hellènes furent beaucoup plus nombreux dans les pays voisins que dans la Grèce même ; et parmi ces hommes des colonies figurent une bonne partie des noms les plus célèbres : Homère, Alcée, Sapho, Thalès, Pythagore, Héraclite, Démocrite, Empédocle, Aristote, Archimède, Théocrite et bien d'autres.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES.

Les fouilles de Troie, de Mycènes et d'Orchomène.
Les Pélasges.
Les luttes entre les aristocraties et les royautés primitives.

X. — LA RELIGION GRECQUE

Decharme, *Mythologie de la Grèce.* — Schœmann, *Antiquités grecques.* — Collignon, *Mythologie figurée de la Grèce.* — Grote, *Histoire grecque.* — Taine, *Philosophie de l'art en Grèce.* — Fustel de Coulanges, *La cité antique.* — Diehl, *Excursions archéologiques en Grèce.* — *L'Iliade* et *l'Odyssée.* — *Les hymnes homériques.* — Pausanias, *Voyage en Grèce.*

LES DIEUX

Polythéisme. — Les Grecs, comme les anciens Aryas, croyaient à des dieux nombreux. Ils n'avaient le sentiment ni de l'infini, ni de l'éternité; ils ne concevaient pas un Dieu unique pour qui le ciel n'est qu'une tente et la terre qu'un marchepied. Pour les Grecs, toute force de la nature, l'air, le soleil, la mer, est une force divine; et comme ils ne pensent pas qu'une seule cause produise tous ces phénomènes, ils attribuent chacun à un dieu particulier. C'est pourquoi ils croient à un grand nombre de dieux, ils sont *polythéistes.*

Anthropomorphisme. — Chaque dieu est une force de la nature; il porte un nom distinct. Comme les Grecs ont l'imagination vive, sous ce nom ils se figurent un être vivant, et ils se le figurent sous la forme la plus belle, sous la forme humaine. Ils se représentent un dieu ou une déesse comme un bel homme ou une belle femme. Quand Ulysse ou Télémaque rencontrent un personnage grand et beau, ils commencent par lui demander s'il n'est pas un dieu. Sur le bouclier d'Achille est dessinée une armée. Homère en la décrivant ajoute : Arès et Athéné conduisaient l'armée, tous deux vêtus d'or, beaux et grands *comme il convient à des dieux,* car les hommes étaient

plus petits. Les dieux grecs sont des hommes; ils ont des vêtements, des palais, un corps semblable au nôtre; ils peuvent, sinon mourir, du moins être blessés. Homère raconte comment le dieu de la guerre, Arès, blessé par un guerrier, s'enfuit en hurlant de douleur. Cette façon de se faire des dieux semblables à l'homme est ce qu'on appelle l'*anthropomorphisme.*

Mythologie. — Les dieux, étant des hommes, ont des parents, des enfants, une famille; ils ont pour mère une déesse, des dieux pour frères, pour enfants d'autres dieux ou des hommes à demi divins. C'est cette généalogie des dieux qu'on appelle la *théogonie*. Les dieux ont aussi leur histoire; on raconte leur naissance, leurs aventures de jeunesse, leurs exploits. Apollon, par exemple, est né dans l'île de Délos, où sa mère Latone s'est réfugiée; il a tué un monstre qui désolait le pays au pied du Parnasse. Chaque canton en Grèce avait ainsi ses récits sur les dieux. On les appelait des *mythes* (récits); leur ensemble forme la *mythologie*, qui est l'histoire des dieux.

Les dieux locaux. — Les dieux grecs, même sous une figure humaine, restaient ce qu'ils avaient été d'abord, des phénomènes de la nature. On se les imaginait à la fois comme des hommes et comme des forces naturelles. La Naïade est une jeune fille, mais en même temps une source jaillissante. Homère se représente le fleuve Xanthe comme un dieu, et pourtant il dit : « Le Xanthe se jeta sur Achille, bouillonnant de fureur, plein de bruit, d'écume et de cadavres. » Le peuple lui-même continuait à dire : Zeus pleut ou Zeus tonne. Pour un Grec, le dieu était avant tout pluie, torrent, ciel ou soleil; et non pas le ciel, le soleil, la terre en général, mais le coin de ciel sous lequel il vivait, la terre de son canton, la rivière qui l'abreuvait. Chaque cité avait donc ses divinités, son dieu-soleil, sa

déesse-terre, son dieu-mer, qui ne se confondaient pas avec le soleil, la terre, la mer de la cité voisine. Le Zeus de Sparte n'est pas le même que le Zeus d'Athènes; dans un même serment on invoque quelquefois deux Athénés ou deux Apollons. Un voyageur qui parcourait la Grèce[1] rencontrait ainsi des milliers de dieux locaux (on les appelait *poliades*, dieux de la cité). Il n'y avait pas un torrent, pas un bois, pas une montagne qui n'eût sa divinité propre[2], bien petite divinité souvent, adorée seulement par les gens du voisinage et qui n'avait pour tout sanctuaire qu'une grotte dans le rocher.

Les grands dieux. — Au-dessus de la légion innombrable des petits dieux de chaque canton, les Grecs imaginaient quelques grandes divinités, le Ciel, le Soleil, la Terre, la Mer, qui partout s'appelaient d'un même nom, et partout avaient leur temple ou leur sanctuaire. Chacun représentait une des principales forces de la nature. Ces dieux communs à tous les Grecs n'ont jamais été nombreux; en les comptant tous, on arrive à peine à vingt[3]. Nous avons la mauvaise habitude de les appeler du nom d'un dieu latin. Voici leurs véritables noms:

Zeus (Jupiter), —Héra (Junon), — Athéné (Minerve), — Apollon, — Artémis (Diane), — Hermès (Mercure), — Hephaistos (Vulcain), — Hestia (Vesta), — Arès (Mars), — Aphrodite (Vénus), — Poséidon (Neptune), — Amphitrite, — Protée, — Cronos (Saturne), — Rhéa (Cybèle), — Déméter (Cérès), — Perséphoné (Proserpine), —Hadès (Pluton), — Dionysos (Bacchus).

C'est cette petite troupe de dieux qu'on adorait dans

1. Voy. le récit du voyageur Pausanias.
2. « Il y a, dit Hésiode, 30 000 dieux sur la terre nourricière. »
3. Les érudits grecs avaient formé une société choisie de 12 dieux et déesses, mais leur choix était arbitraire, et tous ne s'accordaient pas sur les mêmes noms

presque tous les temples, qu'on invoquait d'ordinaire dans les prières.

Attributs des dieux. — Chacun de ces dieux a sa figure, son costume, ses instruments (ce qu'on appelle ses *attributs*); c'est ainsi que les fidèles se l'imaginent et que les sculpteurs le représentent[1]. Chacun a son caractère, bien connu de ses adorateurs. Chacun a son rôle dans le monde, il remplit des fonctions déterminées, d'ordinaire avec l'aide de divinités secondaires qui lui obéissent.

Athéné, vierge aux yeux clairs, est figurée debout, armée d'une lance, en tête un casque, sur la poitrine une armure

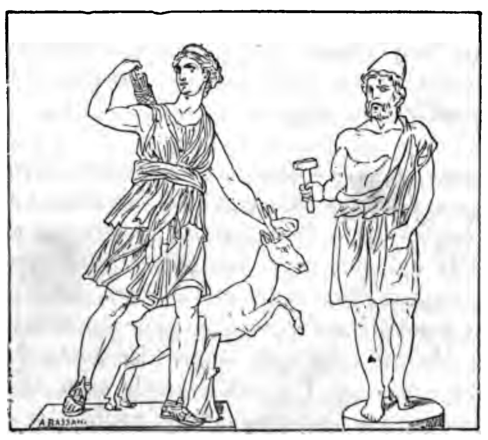


Fig. 47.
Artémis. Hephaistos.

brillante. Elle est la déesse de l'air limpide, de la sagesse et de l'invention, déesse sévère et majestueuse.

1. Les Grecs des différents pays et des différentes époques se représentaient souvent le même dieu sous une forme différente. Aussi la plupart des dieux nous semblent-ils avoir des attributs vagues et indéterminés ; c'est qu'ils n'avaient pas partout les mêmes.

Hephaistos, le dieu du feu, est représenté avec un marteau, sous la figure d'un forgeron boiteux et laid. C'est lui qui fabrique la foudre.

Artémis, vierge farouche, armée de l'arc et du carquois, parcourt les forêts en chassant avec une troupe de nymphes. Elle est la déesse des bois, de la chasse et de la mort.

Hermès, qu'on représente avec des sandales ailées, est le dieu de la pluie qui féconde; mais il a d'autres emplois, il est le dieu des rues et des places, le dieu du commerce, le dieu du vol, le dieu de l'éloquence; c'est lui qui conduit les âmes des morts, lui qui porte les messages des dieux, lui qui dirige l'élève du bétail.

Presque toujours un dieu grec a plusieurs fonctions, très différentes à nos yeux, mais entre lesquelles les Grecs imaginaient quelque rapport.

L'Olympe, Zeus. — Chacun de ces dieux est comme un roi dans son domaine. Pourtant les Grecs avaient remarqué que toutes les forces de la nature ne vont pas au hasard et qu'elles agissent avec ensemble; ils se servaient du même mot pour dire l'*ordre* et l'*univers*. Ils supposèrent donc que leurs dieux s'accordaient pour conduire le monde, et qu'ils avaient entre eux, comme les hommes, des lois et un gouvernement. Il y avait dans le nord de la Grèce une montagne à la cime neigeuse qu'aucun homme n'avait gravie, l'Olympe. Sur ce sommet, que les nuages cachaient aux yeux des hommes, on s'imagina que les dieux tenaient leur assemblée. Réunis dans une lumière céleste, ils discutaient les affaires du monde. Le plus puissant d'entre eux présidait l'assemblée : c'était Zeus, le dieu du ciel et de la lumière, le dieu « qui amasse les nuages » et qui lance la foudre, vieillard majestueux à longue barbe assis sur un trône d'or. C'est lui qui commande et les

autres dieux plient devant lui. S'ils essayent de résister, Zeus les menace; et voici comment Homère le fait parler[1] : « Attachez au ciel une chaîne d'or à laquelle tous, dieux ou déesses, vous vous suspendrez. Tous vos efforts réunis n'entraîneront pas vers la terre Zeus, le souverain ordonnateur. Moi au contraire, si je voulais tirer la chaîne à moi, je tirerais avec elle la terre et la mer elle-même. Puis je l'attacherais au sommet de l'Olympe et tout l'univers resterait suspendu. Tant je suis supérieur aux dieux et aux hommes. »

Moralité de la mythologie grecque. — Les Grecs s'imaginaient la plupart de leurs dieux comme violents, sanguinaires, fourbes, débauchés; on mettait sur leur compte des aventures scandaleuses ou des actions malhonnêtes. Hermès était connu pour voleur, Aphrodite était célèbre par sa coquetterie, Arès par sa férocité. Tous étaient vaniteux au point de persécuter quiconque négligeait de leur offrir des sacrifices. Pour s'être vantée de sa nombreuse famille, Niobé avait vu tous ses enfants percés de flèches par Apollon. Ils étaient si jaloux qu'ils ne pouvaient supporter de voir un homme entièrement heureux; les Grecs regardaient une prospérité complète comme le plus grand de tous les dangers, car elle attirait infailliblement la colère des dieux. De cette colère ils avaient même fait une déesse, *Némésis*, et ils racontaient des anecdotes telles que la suivante. Un jour Polycrate de Samos, devenu très riche et très puissant, eut peur de la jalousie des dieux; il avait un anneau d'or auquel il tenait beaucoup; il le jeta dans la mer, afin que son bonheur ne fût plus sans mélange. Un pêcheur quelque temps après apporte à Polycrate un énorme poisson, dans le ventre duquel se retrouva l'anneau. C'était un présage

1. *Iliade*, VIII, 18.

certain de malheur : Polycrate fut assiégé dans sa ville, pris et crucifié. Les dieux le punissaient de son bonheur.

La mythologie grecque était immorale, en ce sens que les dieux donnaient aux hommes de mauvais exemples. Les philosophes grecs déjà le disaient, et s'indignaient contre les poètes qui avaient répandu ces récits. Un disciple de Pythagore racontait que son maître, descendu aux enfers, avait vu l'âme d'Homère pendue à un arbre et celle d'Hésiode attachée à une colonne pour les punir d'avoir calomnié les dieux. « Homère et Hésiode, disait Xénophane, ont attribué aux dieux tous les actes qui, parmi les hommes, sont blâmables et honteux. Il y a un seul dieu, qui ne ressemble aux mortels ni de corps ni d'esprit. » Et il ajoutait ce mot profond : « Si les bœufs et les lions avaient des mains et pouvaient dessiner comme les hommes, ils auraient fait aux dieux des corps semblables à leur propre corps, les chevaux des corps de chevaux. les bœufs des corps de bœufs... Les hommes aussi pensent que les dieux ont leurs sentiments, leur voix et leur corps. » Xénophane disait juste : les Grecs primitifs avaient fait leurs dieux à leur image; comme ils étaient alors sanguinaires, fourbes, jaloux et vaniteux, leurs dieux aussi l'ont été. Plus tard, à mesure qu'ils sont devenus meilleurs, leurs descendants ont commencé à être choqués de tous ces vices ; mais l'histoire et le caractère des dieux étaient fixés par d'anciens récits et les générations nouvelles ont reçu, sans oser les changer, les dieux grossiers et malhonnêtes de leurs ancêtres.

LES HÉROS

Le héros. — Le héros en Grèce est un homme remarquable devenu, après sa mort, un esprit puissant, non

pas un dieu mais un demi-dieu. Les héros ne demeurent pas sur l'Olympe dans le ciel des dieux, ils ne dirigent pas l'ensemble du monde. Cependant eux aussi ont un pouvoir supérieur à tout pouvoir humain qui leur permet d'aider leurs amis et de détruire leurs ennemis. C'est pourquoi les Grecs leur rendent un culte comme aux dieux et implorent leur protection. Il n'est pas une cité, pas une tribu, pas une famille qui n'ait ainsi son *héros*, fantôme protecteur qu'elle adore.

Diverses sortes de héros. — De ces héros, beaucoup sont des personnages légendaires (Achille, Ulysse, Agamemnon); quelques-uns sans doute (Héraclès, Œdipe) n'ont jamais existé; d'autres, comme Hellen, Dorus, Æolus, ne sont que des noms. Mais leurs adorateurs les regardent comme d'anciens hommes. Et, en effet, la plu-

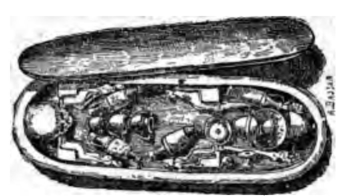


Fig. 48. — Sarcophage grec.

part des héros ont vécu; plusieurs sont des personnages historiques : des généraux, comme Léonidas et Lysandre, des philosophes, comme Démocrite et Aristote; les gens de Crotone adoraient même un de leurs concitoyens, Philippe, parce qu'il avait été en son temps le plus bel homme de la Grèce. Le chef qui avait amené des colons et fondé une cité devenait pour les habitants le *héros fondateur;* on lui élevait un temple et chaque année on lui offrait des sacrifices. L'Athénien Miltiade était adoré ainsi dans une ville de Thrace, le Spartiate Brasidas, tué

en défendant Amphipolis, avait son culte dans cette ville; car les habitants le traitaient comme leur fondateur.

Présence des héros. — Le héros continuait à résider dans le pays où son corps était enterré, soit dans son tombeau, soit aux environs. Une histoire racontée par Hérodote [1] peint au vif cette croyance. La cité de Sicyone adorait le héros Adraste; sur la place publique était une chapelle en son honneur. Le tyran de Sicyone, Clisthène, prit fantaisie de se débarrasser de ce héros. Il alla demander à l'oracle de Delphes s'il réussirait à chasser Adraste. L'oracle lui répondit qu'Adraste était roi des Sicyoniens et lui un brigand. Clisthène, n'osant expulser le héros, s'avisa d'une ruse; il envoya chercher à Thèbes les ossements d'un autre héros, Mélanippe, et les installa en grande pompe dans le sanctuaire de la cité. « Il agissait ainsi, dit Hérodote, parce que Mélanippe avait été pendant sa vie le plus grand ennemi d'Adraste et lui avait tué son frère et son gendre. » Puis il transporta à Mélanippe les fêtes et les sacrifices qu'on faisait jusque-là en l'honneur d'Adraste. Il était persuadé, et tous les Grecs avec lui, que le héros irrité s'enfuirait.

Intervention des héros. — Les héros ont une force divine; comme les dieux ils peuvent à leur gré envoyer des biens et des maux. Le poète Stésichore avait mal parlé de la fameuse Hélène, il devint subitement aveugle; quand il se fut rétracté, l'héroïne lui rendit la vue. Les héros protecteurs d'une cité détournaient d'elle les maladies et la famine, même ils combattaient contre ses ennemis. A la bataille de Marathon, les soldats athéniens virent au milieu d'eux Thésée, le héros fondateur d'Athènes, couvert d'une armure brillante. Pendant la bataille

1. Hér., V, 67.

de Salamine, les héros Ajax et Télamon apparurent sur la plus haute cime de l'île étendant leurs mains vers la flotte grecque. « Ce n'est pas nous, disait Thémistocle, qui avons vaincu les Perses, ce sont les dieux et les héros. » Dans une tragédie de Sophocle, Œdipe, après avoir consenti à être enseveli sur le territoire des Athéniens, dit à leur roi : « Mort, je ne serai pas un habitant inutile de cette contrée, je vous serai un rempart plus fort que des millions de combattants. » A lui seul, un héros valait toute une armée ; ce spectre était plus redoutable que tous les hommes vivants.

LE CULTE

Principe du culte des dieux. — Des dieux et des héros si puissants répandaient à leur gré sur les hommes tous les biens ou tous les maux. Il était dangereux de les avoir contre soi, il était sage de les avoir pour soi. On les croyait semblables à des hommes, irrités quand on les négligeait, satisfaits si l'on s'occupait d'eux. Sur cette pensée reposait le culte; il consistait à faire des choses agréables aux dieux afin d'obtenir leurs faveurs. Platon exprime en ces termes [1] l'opinion du vulgaire : « Savoir dire et faire les choses agréables aux dieux, soit dans les prières soit dans les offrandes, voilà la piété, qui fait prospérer les particuliers et les États. Le contraire est l'impiété qui ruine tout. » — « Il est naturel, dit Xénophon à la fin de son *Traité sur la cavalerie*, que les dieux favorisent surtout ceux qui non seulement les consultent dans le besoin, mais les honorent au sein de la prospérité. » — La religion était avant tout un contrat : le Grec

1. Dans le *Dialogue d'Eutyphron*.

cherchait à faire plaisir aux dieux, en échange il leur demandait des services. « Depuis longtemps, dit un prêtre d'Apollon[1] à son dieu, j'ai brûlé pour toi des taureaux gras, maintenant exauce mes vœux et lance tes flèches contre mes ennemis. »

Les grandes fêtes. — Puisque les dieux avaient les sentiments de l'homme, on faisait pour leur plaire ce qu'on aurait fait pour plaire à des hommes. On leur apportait du lait, du vin, des gâteaux, des fruits, de la viande. On leur bâtissait des palais. On leur donnait des fêtes, car c'étaient des « dieux heureux » qui aimaient la joie et les beaux spectacles. Une fête était, non pas comme chez nous une réjouissance, mais une cérémonie religieuse. Ces jours-là, défense de travailler, il fallait se réjouir en public devant le dieu. Le Grec, sans doute, prenait plaisir à ces fêtes ; mais c'est pour ses dieux, non pour lui-même, qu'il les célébrait. « Les Ioniens, dit un vieil hymne à Apollon, te réjouissent par le pugilat, le chant et la danse. »

Les jeux solennels. — De ces divertissements donnés aux dieux sont nés les jeux solennels. Chaque ville en avait pour honorer ses dieux ; d'ordinaire elle n'y admettait que ses citoyens ; mais en quatre endroits de la Grèce [1], on célébrait des jeux auxquels tous les Grecs pouvaient assister et prendre part ; on les appelait *les quatre grands jeux.* Les principaux étaient ceux d'Olympie. Ils se donnaient tous les quatre ans en l'honneur de Zeus et duraient cinq ou six jours. La foule venue de tous les pays de la Grèce remplissait les gradins qui entouraient le cirque. On commençait par sacrifier des victimes et adresser des prières

1 *Illiade,* I, 37.

à Zeus et aux autres dieux. — Puis venaient les concours. C'étaient :

La course à pied autour du stade ;

Le combat qu'on appelait *pentathle* parce qu'il comprenait cinq exercices : les concurrents devaient sauter, courir d'un bout à l'autre du stade, lancer au loin le disque de métal, lancer le javelot, et combattre à bras-le-corps;

Le pugilat, où l'on se battait les bras garnis de lanières de cuir;

Les courses de chars qui se tenaient dans l'hippodrome; les chars étaient légers et attelés de quatre chevaux.

Les juges des jeux siégeaient en habit de pourpre, couronnés de lauriers. Après le combat un héraut proclamait devant toute l'assemblée le nom du vainqueur et de sa ville. On ne lui donnait pour récompense qu'une couronne d'oliviers; mais ses concitoyens à son retour le recevaient comme un triomphateur; quelquefois ils démolissaient un pan de mur pour le faire entrer. Il arrivait sur un char à quatre chevaux, vêtu de pourpre, escorté de tout le peuple. « Ces victoires, que nous laissons aujourd'hui aux hercules de foire, paraissaient alors les premières de toutes. Les plus grands poètes les célébraient; Pindare, le plus illustre lyrique de l'antiquité, n'a guère fait que chanter des courses de chars. On conte qu'un certain Diagoras ayant vu le même jour couronner ses deux fils fut porté par eux en triomphe aux yeux de l'assistance; le peuple, trouvant un pareil bonheur trop grand pour un mortel, lui criait : Meurs, Diagoras, car enfin tu ne peux pas devenir dieu. Diagoras, suffoqué par l'émotion, mourut dans les bras de ses enfants; à ses yeux, aux yeux des Grecs, voir que ses fils avaient les poings les plus robustes et les jambes les plus agiles de la Grèce, c'était le comble de la félicité ter-

1 Olympie, Delphes, Némée, isthme de Corinthe.

restre[1]. » Les Grecs avaient leurs raisons pour admirer ainsi la force physique : dans leurs guerres où l'on combattait corps à corps, les athlètes les plus vigoureux étaient les meilleurs soldats.

Les présages. — En échange de tant d'hommages, de fêtes et d'offrandes, les Grecs attendaient de leurs dieux beaucoup de services. Les dieux protégeaient leurs adorateurs, leur envoyaient la santé, la richesse, la victoire. Ils les prévenaient des malheurs qui les menaçaient, en envoyant des signes que les hommes interprétaient ; c'était ce qu'on appelait des *présages*. « Quand une cité, disait Hérodote[2], doit éprouver quelque grand malheur, il est ordinairement précédé de quelques signes. Les gens de Chio eurent des présages de leur défaite : d'un chœur de 100 jeunes garçons qu'ils avaient envoyé à Delphes, il n'en revint que 2, les autres avaient péri de la peste. Vers le même temps le toit d'une école de la ville tomba sur des enfants qui apprenaient à lire ; de 120 il n'en échappa qu'un. Tels furent les signes avant-coureurs que la divinité leur envoya. »

Les Grecs regardaient comme des signes divins les rêves, les oiseaux qui passaient dans le ciel, les entrailles des animaux qu'ils sacrifiaient, en un mot tout ce qu'ils voyaient, depuis les tremblements de terre et les éclipses jusqu'à un simple éternuement. — Dans l'expédition de Sicile, Nicias, général des Athéniens, au moment d'embarquer son armée pour la retraite, est arrêté par une éclipse de lune ; les dieux, pense-t-il, ont envoyé ce prodige pour signifier aux Athéniens de ne pas continuer leur entreprise. Nicias attend donc ; il attend 27 jours en offrant des sacrifices pour apaiser les dieux. Pendant cette

1. Taine, *Philosophie de l'art.*
2 Hér., VI, 27.

inaction, les ennemis ferment le port, détruisent sa flotte et exterminent son armée. Les Athéniens, à cette nouvelle, ne trouvèrent qu'une chose à reprocher à Nicias: il aurait dû savoir que, pour une armée en retraite, la lune qui se cache est un signe favorable. — Pendant la retraite des Dix Mille, le général, Xénophon[1], faisant un discours à ses troupes, prononçait cette phrase : « Nous avons, avec l'aide des dieux, la plus belle espérance de nous sauver avec gloire. » A ce moment un soldat éternue. Aussitôt tous adorent le dieu qui leur envoie ce présage. « Puisqu'à l'instant où nous délibérons sur notre salut, s'écrie Xénophon, Zeus sauveur nous envoie un présage, faisons vœu de lui offrir des sacrifices. »

Les oracles. — Souvent le dieu répond aux fidèles qui le consultent, non par un signe muet, mais par la bouche d'un personnage inspiré. Les fidèles viennent dans le sanctuaire d'un dieu chercher des réponses et des conseils; ce sont les *oracles*. Il y a des oracles en beaucoup de lieux de Grèce et d'Asie. Les plus célèbres sont à Dodone en Épire, et à Delphes au pied du Parnasse. A Dodone, c'est Zeus qui répond par le bruissement des chênes sacrés. A Delphes, c'est Apollon que l'on consulte. Au fond de son temple, dans une grotte, un courant d'air froid sort d'une fente du sol; cet air, pensent les Grecs, est envoyé par le dieu, car il met en délire ceux qui le sentent. On pose donc un trépied sur la fente; une femme (*la Pythie*), préparée par un bain dans une source sacrée, s'assied sur le trépied et reçoit l'inspiration; aussitôt, prise d'un délire nerveux, elle pousse des cris et profère des paroles entrecoupées. Des prêtres assis autour d'elle les recueillent, les mettent en vers et les rapportent à celui qui a demandé conseil. — Les oracles de la Pythie étaient souvent obscurs

1 Xénoph. *Anabase*, III, 2.

et à double sens. Lorsque Crésus lui demanda s'il devait faire la guerre contre les Perses, elle répondit : « Crésus détruira un grand empire. » Un grand empire en effet fut détruit, mais ce fut celui de Crésus. — Les Spartiates avaient grande confiance en la Pythie et ne commençaient jamais une expédition sans la consulter. Les autres Grecs les imitèrent, et Delphes devint ainsi une sorte d'oracle national.

Les amphictyonies. — Pour protéger le sanctuaire de Delphes, 12 des principaux peuples de la Grèce avaient formé une association nommée *amphictyonie*[1]. Tous les ans les députés de ces peuples se rassemblaient à Delphes pour célébrer la fête d'Apollon et voir si le temple n'était pas menacé, car ce temple renfermait des richesses immenses qui pouvaient donner la tentation de le piller. Au VI[e] siècle les gens de Cirrha, ville voisine de Delphes, confisquèrent ces trésors. Les Amphictyons leur déclarèrent la guerre comme à des sacrilèges. Cirrha fut prise et rasée, les habitants vendus comme esclaves, le territoire laissé en friche. Au IV[e] siècle, les Amphictyons firent aussi la guerre aux Phocidiens qui avaient pris le trésor de Delphes et aux gens d'Amphissa qui avaient labouré un champ consacré à Apollon.

Il ne faut pas croire pourtant que l'assemblée des Amphictyons ait jamais ressemblé à un sénat de la Grèce. Elle ne s'occupait que du temple d'Apollon, jamais des affaires politiques. Elle n'empêchait même pas les peuples de l'amphictyonie de se battre entre eux. L'oracle et l'amphictyonie de Delphes ont été plus puissants que les autres oracles et les autres amphictyonies; mais ils ne réunissaient point les Grecs en une seule nation.

1. Il y avait des amphictyonies semblables à Délos, à Calaurie, à Oncheste.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES

1. *Origine des dieux grecs ; les noms des dieux.*
2. *Le culte des morts.*
3. *Les prières.*
4. *Les cérémonies.*

XI. — SPARTE

Schœmann, *Antiquités grecques.* — Taine, *Philosophie de l'art en Grèce.* — Grote, *Histoire grecque.* — Curtius, *Histoire grecque.* — Xénophon, *République des Lacédémoniens.*

LA POPULATION

La Laconie. — Quand les montagnards doriens envahirent le Péloponèse, leur principale bande se fixa à Sparte, en Laconie. La Laconie est une étroite vallée parcourue par un gros torrent (l'Eurotas) entre deux énormes massifs aux cimes neigeuses. Un poète la décrit ainsi : « Pays riche en terres labourables, mais difficile à cultiver ; pays creux enfermé entre des montagnes à pic, âpre d'aspect, inaccessible à l'invasion. » Dans ce pays fermé, les Doriens de Sparte vivaient au milieu des anciens habitants devenus, les uns leurs sujets, les autres leurs serfs. Il y avait donc en Laconie 3 classes : Hilotes, Périèques, Spartiates.

Les Hilotes. — Les Hilotes habitaient des cabanes éparses dans la campagne et cultivaient la terre. Mais la terre ne leur appartenait pas, ils n'étaient pas même libres de la quitter. Ils étaient, comme les serfs du moyen âge, des fermiers attachés à la terre de père en fils; ils

travaillaient pour un propriétaire spartiate qui leur prenait la meilleure partie de leur récolte. — Les Spartiates les méprisaient, les craignaient et les maltraitaient. Ils les obligeaient à porter des vêtements grossiers, les battaient sans raison pour leur rappeler leur condition d'esclaves, parfois les faisaient enivrer pour dégoûter leurs enfants de l'ivrognerie. Un poète spartiate compare les Hilotes à des « ânes chargés qui trébuchent sous les fardeaux et les coups ».

Les Périèques. — Les Périèquos (ceux qui demeurent autour) habitaient une centaine de villages dans les montagnes ou sur la côte. Ils naviguaient, commerçaient, fabriquaient les objets nécessaires à la vie. Ils étaient libres et administraient les affaires de leur village, mais ils payaient un tribut aux magistrats de Sparte et leur obéissaient.

Situation des Spartiates. — Hilotes et Périèques détestaient les Spartiates leurs maîtres. « Sitôt qu'on leur parle des Spartiates, dit Xénophon[1], il n'y en a pas un qui puisse cacher le plaisir qu'ils auraient à les manger tout vifs. » Un jour un tremblement de terre faillit détruire Sparte; les Hilotes aussitôt accoururent de tous côtés de la campagne pour massacrer ceux des Spartiates qui auraient échappé à la catastrophe. En même temps les Périèques se soulevèrent et refusèrent d'obéir. — Les Spartiates au reste se conduisaient de façon à les exaspérer. A la suite d'une guerre[2] où beaucoup d'Hilotes avaient combattu dans leur armée, ils leur ordonnèrent de choisir ceux qui s'étaient distingués par leur courage, promettant de les affranchir. C'était un piège pour découvrir les plus

1. Xénoph. *Helléniques*, III, 3, 6.
2. Voy. Thucydide, IV, 80.

énergiques et les plus capables de se révolter. 2000 furent choisis, on leur fit faire le tour des temples la tête couronnée en signe de liberté. Puis les Spartiates les firent disparaître; personne n'a su comment on les avait fait périr.

Or les opprimés étaient dix fois plus nombreux que leurs maîtres. Contre plus de 200 000 Hilotes, contre 120 000 Périèques, il n'y eut jamais plus de 9000 chefs de famille spartiates. Sous peine de vie il fallait donc qu'un Spartiate valût dix Hilotes. Comme on se battait corps à corps, il fallait faire des hommes agiles et robustes. Sparte fut comme un camp sans murailles, son peuple fut une armée toujours prête.

L'ÉDUCATION

Les enfants. — On s'y prenait dès la naissance pour fabriquer des soldats. L'enfant nouveau-né est apporté devant un conseil ; si on le trouve faible ou difforme, on l'expose sur la montagne; car il ne faut dans une armée que des hommes valides. Les enfants qu'on laisse vivre sont, dès l'âge de sept ans, repris à leurs parents, élevés en commun comme des enfants de troupe. Ils vont pieds nus et n'ont qu'un seul manteau, le même, hiver et été. Ils couchent sur un tas de roseaux, et se baignent dans les eaux froides de l'Eurotas. Ils mangent peu, mangent vite et ont une nourriture grossière. C'est pour apprendre à ne pas se charger l'estomac. — Ils sont divisés en troupes de cent, chacun sous un chef. Souvent on les fait battre ensemble à coups de pieds et de poings. A la fête d'Artémis on les fouette jusqu'au sang devant la statue de la déesse; quelques-uns en meurent, mais ils mettent leur honneur à ne pas crier. On veut leur apprendre à se

battre et à souffrir. — Souvent on ne leur donne rien à manger, il faut qu'ils volent leur nourriture; s'ils se laissent prendre on les fouette rudement. Un enfant spartiate qui avait volé un petit renard et l'avait caché sous son manteau se laissa, dit-on, dévorer le ventre plutôt que de se trahir. On voulait les habituer à se tirer d'affaire en campagne.— Ils marchaient les yeux baissés, silencieux, les mains sous le manteau, sans tourner la tête et « ne faisaient pas plus de bruit que des statues ». Ils devaient ne pas parler à table et obéir à tous les hommes qu'ils rencontraient. C'était pour les plier à la discipline.

Les filles. — Les autres Grecs tenaient leurs filles enfermées dans la maison, occupées à filer la laine. Les Spartiates ont voulu faire des femmes robustes, capables d'avoir des enfants vigoureux; ils élevaient donc les filles à peu près comme les garçons. Dans leurs gymnases elles s'exerçaient à courir, sauter, lancer le disque et le javelot. Un poète décrit un jeu où les filles spartiates, « pareilles à des poulains, les cheveux flottants, font voler autour d'elles la poussière ». Elles étaient réputées pour les femmes les plus saines et les plus braves de la Grèce.

La discipline. — Les hommes aussi ont leur vie réglée, et c'est une vie de soldats; en face de tant d'ennemis il ne faut pas qu'ils s'amollissent. A 17 ans le Spartiate devient soldat et il reste soldat jusqu'à 60. Le costume, l'heure du lever et du coucher, les repas, les exercices, tout est fixé par les règlements, comme à la caserne. Quand le Spartiate ne fait pas la guerre, il doit s'y préparer; il s'exerce à courir, à sauter, à manier les armes; il s'exerce toutes les parties du corps, le cou, les bras, les épaules, les jambes, et cela tous les jours. Il n'a le droit ni de commercer, ni d'exercer une industrie, ni de cultiver la terre, il est soldat et ne doit se laisser détourner par

aucun travail. Il ne peut pas vivre à son gré dans sa famille, les Spartiates mangent en commun par escouades, et ils ne peuvent sortir du pays qu'avec une permission. C'est la discipline d'un régiment en pays ennemi.

Le laconisme. — Ces guerriers avaient une vie rude, une tournure raide et fière, ils parlaient par phrases courtes; c'est ce qu'on appelait un parler *laconique;* l'expression en est restée. Les Grecs en citaient plusieurs exemples. A une garnison en danger de se laisser surprendre, le gouvernement envoyait ce message : Attention! — Une armée spartiate est sommée par le roi de Perse de déposer ses armes, le chef répond : Viens les prendre. — Quand Lysandre eut pris Athènes, il écrivit seulement : Athènes est tombée.

La musique; la danse. — Les arts de Sparte étaient ceux qui conviennent à une armée. Les Spartiates avaient apporté avec eux un genre de musique particulier, *le mode dorien,* sérieux, viril, âpre même. C'était une musique militaire; les Spartiates allaient au combat au son de la flûte afin de marcher en cadence. Leur danse était un défilé militaire. Dans la *pyrrhique,* les danseurs sont armés et imitent tous les mouvements d'un combat, ils font le geste de frapper, de parer, de reculer, de lancer le javelot.

Héroïsme des femmes. — Les femmes excitaient les hommes à combattre; leurs traits de courage étaient célèbres en Grèce, on en avait fait des recueils[1]. Une mère spartiate, voyant son fils revenir d'un combat en fuyant, l'avait tué de sa main en disant : « L'Eurotas ne coule pas pour les cerfs. » — Une autre, apprenant que ses cinq fils ont péri :

1. On a conservé un recueil de Plutarque.

« Ce n'est pas ce que je demande. La victoire est-elle à Sparte? — Oui. — Alors rendons grâce aux dieux. »

LES INSTITUTIONS

Les rois et le conseil. — Les Spartiates avaient eu d'abord, comme les autres Grecs, des rois, un conseil des anciens, une assemblée du peuple. Toutes ces institutions s'étaient conservées, mais pour la forme. Les rois, descendants du dieu Héraclès, étaient comblés d'honneurs; on leur donnait les premières places dans les repas et on leur servait une double portion; quand ils mouraient, tous les habitants prenaient le deuil. Mais on ne leur laissait aucun pouvoir et on les surveillait de près. — Le sénat se composait de 28 vieillards pris dans les familles riches et anciennes et nommés pour la vie; mais il ne gouvernait pas.

Les éphores. — Les véritables maîtres à Sparte sont les *éphores* (leur nom signifie inspecteurs), 5 magistrats qui se renouvellent chaque année. Ils décident la paix et la guerre, jugent les procès; quand le roi commande l'armée, ils l'accompagnent, dirigent les opérations, parfois même le font revenir. D'ordinaire ils consultent les sénateurs et prennent une résolution d'accord avec eux. Puis ils assemblent les Spartiates sur une place, leur annoncent ce qui a été décidé et leur demandent leur approbation. Le peuple, sans discuter, approuve par des acclamations. On ne sait s'il aurait eu le droit de refuser; habitué à obéir, il ne refusait jamais. C'était donc une aristocratie de quelques familles qui gouvernait. Sparte n'était pas un pays d'égalité. Il y avait bien des hommes qu'on appelait les *égaux*, mais parce qu'ils étaient égaux entre eux; les

autres s'appelaient les *inférieurs* et n'avaient aucune part au gouvernement.

L'armée. — Grâce à ce régime[1], les Spartiates conservèrent leurs mœurs rudes de montagnards; ils n'eurent ni sculpteurs, ni architectes, ni orateurs, ni philosophes. Ils avaient tout sacrifié à la guerre, ils devinrent « des artistes dans l'art militaire[2] » et les instituteurs des autres Grecs. Ils apportèrent deux innovations : une meilleure méthode de combat, une meilleure méthode d'exercices.

Les hoplites. — Avant eux les Grecs marchaient au combat sans ordre; les chefs, à cheval ou sur un char léger, couraient en avant, les hommes à pied suivaient, armés chacun à sa façon, à la débandade, incapables d'agir ensemble ou de résister. Une bataille se réduisait à



Fig. 49. — Combat d'Achille et d'Hector armés en hoplites.

des duels et à un massacre. A Sparte, les soldats ont tous les mêmes armes : pour se défendre, la cuirasse qui couvre le buste, le casque qui protège la tête, les jambières qui

1. Les institutions de Sparte étaient, disait-on, l'œuvre de Lycurgue, héros adoré à Sparte et sur lequel nous ne savons rien de certain.
2. Expression de Xénophon.

garantissent les jambes, le bouclier qu'on tient en avant du corps; — pour attaquer, une épée courte et une longue lance. L'homme ainsi armé s'appelle *hoplite* (revêtu d'une armure). Les hoplites spartiates sont répartis en régiments, bataillons, compagnies, escouades, à peu près comme dans nos armées; un officier commande chacun de ces groupes et transmet à ses hommes les ordres de l'officier supérieur, en sorte que le général en chef peut faire exécuter le même mouvement à toute l'armée. Ce régime qui nous paraît si simple était pour les Grecs une étonnante nouveauté.

La phalange. — Arrivés devant l'ennemi, les soldats se mettent en ligne, d'ordinaire sur 8 rangs de profondeur, chacun serré contre son voisin, formant une masse compacte qu'on appelle *phalange*. Le roi, qui dirige l'armée, sacrifie une chèvre aux dieux; si les entrailles de la victime sont d'un bon présage, il entonne un chant que tous les soldats répètent en chœur. Alors ils s'ébranlent; d'un pas rapide, en cadence, au son de la flûte, la lance haute et le bouclier au corps, ils arrivent sur l'ennemi en rangs serrés, le culbutent par leur masse et leur élan, le mettent en déroute et s'arrêtent aussitôt pour ne pas rompre leur phalange. En effet, tant qu'ils restent ensemble, chacun est protégé par son voisin, et tous forment un bloc impénétrable sur lequel l'ennemi n'a pas de prise. Tactique grossière, mais suffisante pour vaincre une troupe en désordre; des hommes isolés ne résistent pas à une telle masse. Les autres Grecs le comprirent : tous, autant qu'ils purent, imitèrent les Spartiates; partout les soldats furent armés en hoplites et combattirent en phalange.

La gymnastique. — Pour courir en rangs à l'ennemi et le renverser du choc, il fallait des hommes agiles et

robustes; tout soldat devait être un lutteur. Les Spartiates organisèrent donc les exercices du corps, les autres Grecs les imitèrent, la *gymnastique* devint pour tous un art national, le plus estimé de tous les arts, celui qu'on couronnait aux grandes fêtes. Dans les pays les plus lointains, au milieu des Barbares de la Gaule ou de la mer Noire, on reconnaissait une ville grecque à ce qu'elle



Fig. 50.

Le strigile. Exercice du disque.

avait un *gymnase*. C'était un grand carré entouré de portiques ou d'allées, d'ordinaire près d'une source, avec des bains et des salles d'exercice. Les citoyens y venaient pour se promener et pour causer : c'était comme un lieu de réunion. Tous les jeunes gens passaient par le gym-

nase, pendant deux ans au moins ils y venaient chaque jour, ils apprenaient à sauter, à courir, à lancer le disque (fig. 50) et le javelot, à lutter à bras-le-corps; pour s'en-



Fig. 51. — Statue grecque représentant deux lutteurs.

durcir les muscles et s'affermir la peau, ils se plongeaient dans l'eau froide, se passaient de l'huile sur le corps et se frottaient avec une étrille (fig. 51).

Les athlètes. — Beaucoup continuaient ces exercices toute leur vie par point d'honneur et devenaient des *athlètes* (lutteurs). Quelques-uns arrivèrent à des prodiges. Milon, de Crotone en Italie, portait, dit-on, un taureau sur ses épaules, il arrêtait un char lancé à la

course en le saisissant par derrière. Ces athlètes servaient, dans les combats, comme soldats, quelquefois comme généraux. La gymnastique était l'école de la guerre.

Rôle des Spartiates. — Les Spartiates ont appris aux Grecs à s'exercer et à combattre. Eux-mêmes restèrent toujours les plus vigoureux lutteurs et les meilleurs soldats, reconnus tels par toute la Grèce. Partout on les respectait : quand les autres peuples eurent à combattre de concert contre les Perses, ils n'hésitèrent pas : ils prirent pour chefs les Spartiates, et à juste titre, disait un orateur athénien.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES

1. Les repas publics.
2. Le Sénat.

XII. — ATHÈNES

Schœmann, *Antiquités grecques*. — Grote, *Histoire de la Grèce*. — Curtius, *Histoire grecque*. — Xénophon, *Économiques*. — Fustel de Coulanges, *La cité antique*. — Guiraud, *Lectures historiques* (*Grecs*).

ORIGINES DU PEUPLE ATHÉNIEN

L'Attique. — Les Athéniens se vantaient d'avoir toujours habité le même pays; leurs ancêtres, disaient-ils, étaient nés du sol même. Les montagnards conquérants avaient passé près du pays sans l'envahir; l'Attique n'était guère faite pour les tenter. Elle se compose d'un massif de rochers qui s'avance en triangle dans la mer. Ces rochers, célèbres par leurs blocs de marbre et par le

miel de leurs abeilles[1], sont nus et stériles. Entre eux et la mer ils laissent trois petites plaines, terrain maigre, mal arrosé (les ruisseaux sèchent en été), incapable de nourrir une nombreuse population.

Athènes. — Dans la plus grande de ces plaines, à une lieue de la mer, se dresse un gros rocher isolé. Athènes était bâtie au pied; la vieille ville, qu'on appelait l'*Acropole* (ville haute), occupait le sommet du rocher. — Les habitants de l'Attique avaient commencé par ne pas former un seul État, chaque village avait son roi et se gouvernait à part. Puis tous se réunirent sous un seul roi[2], le roi d'Athènes, et formèrent une seule cité. Cela ne veut pas dire qu'ils vinrent tous s'établir dans la ville. Chacun continua à habiter son village et à cultiver ses terres; mais tous adorèrent une même divinité protectrice, Athéné, déesse d'Athènes, et tous obéirent au même roi.

Les révolutions d'Athènes. — Plus tard on supprima le roi: à sa place Athènes eut 9 chefs (les *archontes*) qui changeaient chaque année. Nous connaissons très mal toute cette histoire, car il ne nous est resté aucun écrit de ce temps. On racontait que pendant des siècles les Athéniens avaient vécu dans la discorde; les propriétaires nobles (*Eupatrides*) opprimaient les journaliers de leurs domaines, les créanciers faisaient vendre leurs débiteurs comme esclaves. Pour rétablir l'ordre, les Athéniens avaient chargé un sage, Solon[3], de leur faire des

1. Le marbre du Pentélique et le miel de l'Hymette.
2. Ce roi légendaire était appelé Thésée.
3. Solon fit trois réformes : 1° il diminua la valeur de la monnaie, ce qui permit aux débiteurs de s'acquitter plus facilement; 2° il rendit les paysans propriétaires de la terre qu'ils cultivaient; dès lors il y eut en Attique plus de petits propriétaires que dans aucun autre pays grec ; 3° Il partagea tous les citoyens en 4 catégories suivant leurs revenus ; chacun devait payer l'impôt et rendre le service militaire en pro-

lois (594). Puis ils avaient obéi à un citoyen puissant et habile, Pisistrate; mais en 510 les discordes avaient recommencé.

Réforme de Clisthène. — Un chef de parti, Clisthène, profita de ces troubles pour faire une révolution profonde. Il y avait beaucoup d'étrangers établis en Attique, c'étaient surtout des marins et des marchands qui habitaient au Pirée près du port. Clisthène leur donna les



Fig. 52. — Le Pirée.

droits des citoyens et en fit les égaux des anciens habitants. Il y eut dès lors dans la cité deux populations côte à côte, les gens de l'Attique, les gens du Pirée. On les reconnaissait encore trois siècles après à la différence des figures : les gens de l'Attique ressemblaient aux autres Grecs, les gens du Pirée à des Asiatiques. Ce fut un peuple nouveau, le plus remuant de la Grèce.

portion de sa fortune, les pauvres étaient exempts d'impôt et de service.

LE PEUPLE ATHÉNIEN

Au ve siècle, la société d'Athènes était formée : 3 classes d'hommes habitaient alors l'Attique, les esclaves, les étrangers, les citoyens.

Les esclaves. — Les esclaves formaient la grande majorité ; il n'y avait pas d'homme si pauvre qui n'eût au moins un esclave : les riches en possédaient une troupe, quelques-uns jusqu'à 500. La plupart restaient dans la maison, occupés à broyer le grain[1], à pétrir le pain, à filer et tisser les vêtements, à faire la cuisine et le service des maîtres. D'autres travaillaient dans des ateliers comme forgerons, comme teinturiers, ou dans les carrières de pierre ou dans les mines d'argent. Leur maître les nourrissait, mais vendait à son profitt tout ce qu'ils produisaient, sans rien leur donner que la nourriture. Tous les domestiques, tous les mineurs, la plupart des artisans étaient esclaves. Ces hommes vivaient dans la société sans en faire partie, ils ne disposaient pas même de leurs personnes, ils appartenaient tout entiers à un autre homme. On ne les considérait que comme des objets de propriété, souvent on les appelle des *corps*. Il n'y avait pour eux d'autre loi que de faire la volonté du maître, et le maître pouvait tout sur eux, les faire travailler, les enfermer, les priver de nourriture, les battre. Quand un citoyen avait un procès, son adversaire pouvait exiger qu'il fît mettre ses esclaves à la torture, pour leur faire dire ce qu'ils savaient. Plusieurs orateurs athéniens vantent cet usage comme un procédé ingénieux pour obtenir un

1. Les anciens ne connaissaient pas les moulins à eau, ils n'avaient que des moulins à bras.

témoignage sincère. « La torture, dit Isée, est le plus sûr moyen de preuve; aussi quand vous voulez éclaircir une question contestée, ne vous adressez-vous pas aux hommes libres, mais, *mettant les esclaves à le torture*, vous cherchez à découvrir la vérité.

Les étrangers. — On appelait *métèques* (ceux qui habitent avec), des gens d'origine étrangère établis en Attique. Pour devenir citoyen d'Athènes, il ne suffisait pas, comme chez nous, d'être né sur le territoire, il fallait être fils de citoyen. Des étrangers avaient beau résider en Attique pendant plusieurs générations, leur famille ne devenait pas athénienne. Les métèques ne pouvaient



Fig. 53. — Costumes athéniens.

donc ni prendre part au gouvernement, ni épouser une citoyenne, ni acquérir un domaine. Mais ils étaient libres de leur personne, ils avaient le droit de naviguer, de faire la banque et le commerce, à condition de prendre un *patron* pour les représenter en justice. Il y avait à Athènes plus de 10 000 familles de métèques, la plupart banquiers ou marchands.

Les citoyens. — Pour être citoyen d'Athènes, il faut être fils d'un citoyen et d'une citoyenne. Arrivé à l'âge d'homme, vers 18 ans, le jeune Athénien paraît devant le peuple assemblé, il reçoit les armes qu'il va porter et prête un serment : « Je jure, dit-il, de ne pas déshonorer ces armes sacrées, de ne pas quitter mon poste, d'obéir aux magistrats et aux lois, d'honorer la religion de ma patrie. » Il devient à la fois citoyen et soldat. Désormais il doit le service militaire jusqu'à l'âge de 60 ans; en revanche il a le droit de siéger dans l'assemblée et de remplir les fonctions de l'État. — Quelquefois le peuple d'Athènes consent à faire citoyen un homme qui n'est pas fils de citoyen; mais il le fait rarement et par grande faveur. Il faut que l'assemblée ait voté l'admission de l'étranger, il faut que, 9 jours après, dans une seconde assemblée, 6000 citoyens au moins aient voté pour lui au scrutin secret. Le peuple d'Athènes est comme un cercle fermé; il n'y entre de membres nouveaux que ceux qu'il plaît aux membres anciens d'admettre, et ils n'admettent guère que leurs fils.

LE GOUVERNEMENT

L'assemblée. — Les Athéniens appellent leur gouvernement *démocratie* (gouvernement par le peuple). Mais ce peuple n'est pas, comme chez nous, la masse des habitants; c'est le corps des citoyens, véritable aristocratie de 15 à 20 000 hommes qui gouvernent en maîtres toute la nation. Ce corps a un pouvoir absolu, il est le véritable souverain d'Athènes. Il se réunit trois fois par mois au moins pour délibérer et pour voter. L'assemblée se tient en plein air sur la place du Pnyx; les citoyens sont assis sur des bancs de pierre en amphithéâtre, des magistrats

placés en face sur une estrade ouvrent la séance par une cérémonie religieuse et une prière, puis un héraut proclame à haute voix l'affaire dont va s'occuper l'assemblée, et dit : « Qui veut prendre la parole ? » Tout citoyen a le droit de la demander; les orateurs montent à la tribune par rang d'âge. Quand tous ont parlé, le président pose la question; l'assemblée vote en levant les mains, puis elle se sépare.

Les tribunaux. — Le peuple, étant souverain, jugeait lui-même les procès. Tout citoyen âgé de trente ans pouvait faire partie de l'assemblée de justice (héliée). Les *héliastes* siégeaient dans de grandes salles par sections de 500 ; dans beaucoup de procès on réunissait deux ou trois sections; le tribunal se composait alors d'une foule de 1000 ou 1500 juges. Les Athéniens n'avaient pas comme nous des magistrats pour poursuivre les crimes. C'était un citoyen qui se chargeait d'accuser. L'accusé et l'accusateur[1] comparaissaient devant le tribunal. Chacun prononçait un discours qui ne devait pas durer au delà d'un temps fixé par une horloge à eau. Puis les juges votaient en déposant un caillou blanc ou noir. Si l'accusateur ne réunissait pas un certain nombre de voix, c'était lui qu'on condamnait.

Les magistrats. — Le peuple souverain avait besoin d'un conseil pour préparer les affaires et de magistrats pour exécuter ses décisions. Le conseil se composait de 500 citoyens tirés au sort pour un an. Les magistrats étaient fort nombreux : 10 stratèges pour commander l'armée, 30 fonctionnaires de finances, 60 fonctionnaires de police pour surveiller la voirie, les marchés, les poids et mesures[2], etc..

Caractère de ce gouvernement. — Le pouvoir à

1. Ou dans les procès civils le défendeur et le demandeur.
2. Sans parler des 9 archontes qu'on n'avait pas osé supprimer.

Athènes n'appartenait pas aux riches et aux nobles comme à Sparte. Dans l'assemblée tout se décidait à la majorité des voix, et toutes les voix étaient égales. Tous les jurés, tous les membres du conseil, tous les magistrats, excepté les généraux, étaient tirés au sort. Les citoyens étaient égaux non seulement en théorie, mais dans la pratique. Socrate disait[1] à un Athénien instruit qui n'osait pas parler devant le peuple : « De qui donc as-tu peur? est-ce des foulons, ou des cordonniers, ou des maçons, ou des laboureurs, ou des marchands? car c'est de tous ces gens-là que se compose l'assemblée. » Beaucoup, parmi ces hommes, avaient besoin pour vivre de faire leur métier et n'auraient pas pu servir l'État gratuitement. On institua donc un salaire; tout citoyen qui siégeait à l'assemblée ou au tribunal recevait, pour chaque jour de séance, 3 oboles (0 fr. 45 de notre monnaie), juste ce qu'il fallait pour vivre en ce temps. Désormais les pauvres dominèrent.

Les démagogues. — Comme toutes les affaires importantes, soit à l'assemblée soit dans les tribunaux, se décidaient par des discussions et des discours, les hommes influents furent ceux qui savaient le mieux parler. Le peuple s'habitua à écouter les orateurs, à suivre leurs conseils, à les charger des ambassades, même à les nommer généraux. On appelait ces hommes *démagogues* (les meneurs du peuple). Le parti des riches se moquait d'eux Dans une comédie, Aristophane représente le peuple (Démos) sous la forme d'un vieillard imbécile. « Tu es sottement crédule, tu laisses les flatteurs et les intrigants te mener par le nez et tu te pâmes de bonheur lorsqu'ils te haranguent. » — Et le Chœur, s'adressant à un aventurier, lui dit : « Tu es grossier, méchant, tu as la voix forte,

1. Xénoph. *Mémorables*, III, 7, 6.

une éloquence impudente, le geste violent; crois-moi, tu as tout ce qu'il faut pour gouverner Athènes. »

LA VIE PRIVÉE

Les Athéniens avaient créé tant de fonctions qu'une partie des citoyens était occupée à les remplir. Le citoyen d'Athènes, comme le fonctionnaire ou le soldat de nos jours, était absorbé par les affaires publiques. Faire la guerre et gouverner, telle était sa vie. Il passait ses journées à l'assemblée, au tribunal, à l'armée, au gymnase, sur le marché. — Presque toujours il avait une femme et des enfants, car la religion le lui ordonnait; mais il ne vivait pas en famille.

Les enfants. — Quand un enfant venait au monde, le père avait le droit de le repousser. En ce cas on le déposait hors de la maison, il mourait abandonné, à moins qu'un passant ne le prît et ne l'élevât pour en faire un esclave. Athènes suivait en cela la coutume de tous les peuples grecs. C'étaient surtout les filles qu'on exposait. « Un fils, dit un auteur comique, on l'élève toujours, fût-on dans la dernière misère; une fille, on l'expose, lors même qu'on est riche. » Si le père acceptait l'enfant, il entrait dans la famille. On le laissait d'abord dans les appartements des femmes auprès de la mère. Les filles y restaient jusqu'à leur mariage, les garçons en sortaient à 7 ans. On confiait alors le jeune Athénien à un précepteur (*pédagogue*) chargé de lui apprendre à se bien tenir et à obéir; le pédagogue était souvent un esclave, mais le père lui avait donné le droit de battre son élève. C'était un usage général dans l'antiquité (fig. 54). Plus tard l'enfant allait à l'école, il y apprenait à lire, à écrire, à compter, à réciter des vers, à chanter en chœur au son de la flûte.

Enfin venait la gymnastique. C'était là toute l'instruction; elle formait des hommes sains de corps et calmes d'esprit,



Fig. 54. — Scène d'école[1].

ce que les Grecs appelaient *bons et beaux.* — Quant à la jeune fille, restée auprès de sa mère, elle n'apprenait

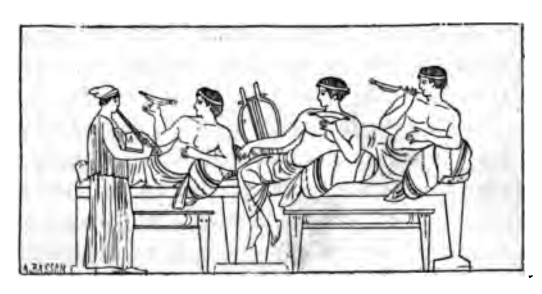


Fig. 55. — Repas grec.

rien; on pensait qu'il lui suffisait de savoir obéir. Xéno-

1. Cette peinture a été retrouvée dans la ville gréco-romaine de Pompéi.

phon[1] représente un Athénien riche et bien élevé parlant de sa femme avec Socrate : « A peine avait-elle quinze ans quand je l'épousai, dit-il, on l'avait jusque-là soumise à une surveillance sévère; on voulait qu'elle ne vît, n'entendît presque rien. N'était-ce pas assez de trouver en elle une femme qui sût filer la laine pour en faire des habits, et qui eût vu de quelle manière on distribue la tâche aux servantes? » Et quand son mari lui a proposé de devenir son auxiliaire, elle a répondu toute surprise : « En quoi pourrai-je t'aider? De quoi suis-je donc capable? Ma mère m'a toujours dit que mon affaire à moi, c'est d'être sage. » Être sage, c'est-à-dire obéir, voilà la vertu qu'on demande à la femme grecque.

Le mariage. — A l'âge de quinze ans on la mariait. Les parents avaient choisi le mari; c'était tantôt un jeune homme d'une famille voisine, tantôt un homme mûr ami du père, toujours un citoyen d'Athènes. Rarement la jeune fille le connaissait, jamais elle n'était consultée. Hérodote parlant d'un Grec ajoute : « Ce Callias mérite qu'on parle de lui par la conduite qu'il tint envers ses filles, car lorsqu'elles furent en âge d'être mariées, il leur donna une riche dot et leur ayant permis de se choisir des époux dans tout le peuple, il les maria à ceux qu'elles avaient choisis. »

Les femmes. — Il y avait au fond de la maison athénienne un appartement retiré, réservé aux femmes, le *gynécée.* Là n'entraient que le mari et les parents. La maîtresse de maison s'y tenait tout le jour avec ses servantes esclaves; elle les surveillait, leur faisait faire le ménage, leur distribuait la laine à filer; elle-même s'occupait à tisser les vêtements. Elle sortait peu, sauf pour les fêtes religieuses. Jamais elle ne paraissait dans la société des

1. Xénoph. *Economiques.*

hommes. « Personne assurément, dit l'orateur Isée, n'oserait dîner chez une femme mariée; les femmes mariées ne sortent pas pour aller dîner avec les hommes, elles ne se permettent pas de manger avec des étrangers. » Une



Fig. 56. — Dame grecque à sa toilette

Athénienne qui aurait fréquenté le monde, n'eût pas été regardée comme une honnête femme. — La femme, ainsi enfermée et ignorante, n'était pas d'une société agréable. L'homme l'avait prise, non pour être la compagne de sa vie, mais pour lui tenir sa maison, pour lui donner des enfants, et parce que l'usage et la religion exigeaient que le Grec prît femme. Platon dit que si l'on se marie, ce n'est point par goût, mais « parce que la loi y contraint ». Et le poète comique Ménandre avait trouvé ce mot : « Le mariage, à dire vrai, est un mal, mais un mal nécessaire. » Aussi les femmes, à Athènes comme dans la plupart des cités grecques, ont-elles toujours tenu très peu de place dans la société.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES

1. Les rois d'Athènes.
2. Solon.
3. Pisistrate.
4. Le conseil des Cinq-Cents.
5. L'Aréopage.
6. Le droit de succession.

XIII. — LES GUERRES

Hérodote. *Histoire.* — Thucydide. *Guerre du Péloponèse.* — Xénophon. *Helléniques.* — Grote. *Histoire de la Grèce.* — Curtius. *Hist. grecque.*

LES GUERRES MÉDIQUES

Origine des guerres médiques. — Pendant que les Grecs achevaient d'organiser leurs cités, le roi des Perses réunissait en un seul empire tous les pays de l'Orient. Grecs et Orientaux se trouvèrent en présence. — C'est en Asie Mineure qu'ils se rencontrèrent d'abord. Il y avait sur la côte d'Asie des colonies grecques[1] riches et peuplées. Le roi de Perse, Cyrus, voulut les soumettre. Elles envoyèrent demander du secours aux Spartiates, réputés les plus vaillants des Grecs, et en avertirent Cyrus; il répondit[2] : « Je n'ai jamais redouté cette espèce de gens qui ont au milieu de leurs villes une place où ils s'assemblent pour se tromper les uns les autres par des serments ». (Il parlait de la place du marché. Les Grecs d'Asie furent vaincus et devinrent sujets du grand roi. 30 ans après, le roi Darius se trouvait à son tour en face des Grecs d'Europe. Mais cette fois ce furent les Grecs qui attaquèrent le grand roi. Les Athéniens envoyèrent vingt navires aux Ioniens révoltés, leurs soldats entrèrent en Lydie, prirent par surprise Sardes et l'incendièrent. Darius se vengea en détruisant les villes des Grecs d'Asie, mais il n'oublia pas les Grecs d'Europe. Il avait ordonné, dit-on, qu'à

1. 12 colonies ioniennes, 12 éoliennes, 4 doriennes.
2. Hérod. I, 153.

chaque repas un officier vînt lui répéter : Seigneur, souvenez-vous des Athéniens. Il envoya demander aux cités grecques *la terre et l'eau.* Ce symbole, en usage chez les Perses, indiquait qu'un peuple soumettait son pays au Grand Roi. La plupart des Grecs eurent peur et cédèrent. Les Spartiates jetèrent les envoyés perses dans un puits en leur disant d'y prendre de la terre et de l'eau et de les porter à leur roi. Ce fut le début des guerres médiques.

Contraste des deux adversaires. — Le contraste des deux mondes qui entraient en lutte est bien marqué par Hérodote[1] sous forme d'une conversation entre le grand roi Xerxès et un Spartiate exilé, Démarate. — « J'ose t'assurer, dit Démarate, que les Spartiates te présenteront la bataille, quand même tous les autres Grecs prendraient ton parti, quand même leur armée ne serait que de 1000 hommes. — Quoi! dit en riant Xerxès, 1000 hommes livreraient bataille à une armée si nombreuse. Je crains bien qu'il n'y ait dans tes paroles beaucoup de forfanterie. Car enfin s'ils sont 5000, nous sommes plus de 1000 contre 1. S'ils avaient, comme nous, un maître, la crainte leur inspirerait du courage, ils marcheraient à coups de fouet contre des troupes plus nombreuses. Mais, étant libres et ne dépendant que d'eux-mêmes, ils n'auront jamais plus de courage que la nature ne leur en a donné. — Les Spartiates, répond Démarate, ne sont inférieurs à personne dans un combat corps à corps, et réunis en troupe ils sont les plus braves de tous les hommes. En effet, quoique libres, ils ne le sont pas en tout. Ils ont un maître absolu, *la loi,* qu'ils redoutent beaucoup plus que tes sujets ne te craignent. Ils lui obéissent, et la loi leur ordonne de tenir toujours ferme à leur poste et de vaincre ou de mourir. » Voilà bien les deux partis en présence :

1 Hérod. VII, 103 104.

d'un côté une multitude de sujets unis par la force sous un maître capricieux, de l'autre de petites républiques guerrières, dont les citoyens se gouvernent eux-mêmes suivant des lois respectées.

Première guerre médique. — Il y eut 2 guerres médiques. La première ne fut qu'une expédition contre Athènes. 600 navires envoyés par Darius débarquèrent une armée perse dans la petite plaine de Marathon, à sept heures d'Athènes.

La religion défendait aux Spartiates de se mettre en marche avant la pleine lune, et l'on n'était encore qu'au premier quartier; les Athéniens durent combattre seuls. 10 000 citoyens armés en hoplites vinrent camper en face des Perses. Ils avaient 10 généraux qui commandaient chacun son jour. Miltiade, quand son tour fut venu, rangea l'armée en bataille. Les Athéniens coururent à l'ennemi en rangs serrés; les Perses, les voyant arriver ainsi sans cavalerie et sans archers, les crurent fous. C'était la première fois que des Grecs osaient aborder des Perses en bataille rangée. Les Athéniens commencèrent par culbuter les deux ailes, puis ils se retournèrent sur le centre, poussèrent les Perses en désordre jusqu'à la mer et les forcèrent à se rembarquer. La victoire de Marathon délivra les Athéniens et les rendit célèbres dans toute la Grèce (490).

Deuxième guerre médique. — La deuxième guerre commença 10 ans après par une invasion. Xerxès, fils de Darius, réunit tous les peuples de son empire. L'armée de terre montait, dit-on, à 1 700 000 hommes. Il y avait des Mèdes et des Perses vêtus de la tunique à manches, armés de cuirasses en fer, de boucliers, d'arcs et de flèches; — des Assyriens à la cuirasse de lin, armés de massues à pointes de fer; des Indiens vêtus de coton avec des arcs et des flèches en bambou; — des sauvages d'Éthiopie vêtus

de peau de léopard; — des nomades armés seulement d'une corde à nœud coulant; — des Phrygiens armés de piques courtes et de petits boucliers; — des Lydiens équipés à la grecque; — des Thraces porteurs de javelots et de poignards. L'énumération tient 20 chapitres dans *Hérodote*. Ces guerriers traînaient avec eux une foule égale de non-combattants, des valets d'armée, des esclaves, des femmes et une masse de mulets, de chevaux, de chameaux, de chariots encombrés de bagages.

Cette cohue traversa l'Hellespont sur un pont de bateaux au printemps de 481 : pendant sept jours et sept nuits elle défila sous les coups de fouet, puis, traversant la Thrace, elle marcha sur la Grèce, entraînant par force les peuples qu'elle rencontrait. — La flotte perse, forte de 1200 navires de guerre, longeait la côte de Thrace en traversant le canal du mont Athos que Xerxès avait fait creuser exprès.

Les Grecs furent terrifiés, la plupart se soumirent au Grand Roi et joignirent leurs soldats à l'armée perse. Les Athéniens envoyèrent consulter l'oracle de Delphes. Il répondit d'abord : « Athènes sera détruite de fond en comble. » Supplié de faire une réponse plus favorable, il répondit : « Zeus accorde à Pallas (protectrice d'Athènes) une muraille de bois qui seule ne pourra être prise; vous y trouverez votre salut, vous et vos enfants. » Les devins, à qui l'on demanda d'interpréter cet oracle, engagèrent les Athéniens à quitter l'Attique et à aller s'établir ailleurs. Mais Thémistocle expliqua que la « muraille de bois » signifiait les vaisseaux; on devait donc se retirer sur la flotte et combattre les Perses sur mer.

Athènes et Sparte, décidées à la résistance, cherchèrent à former une ligue des Grecs contre les Perses. Quelques cités seulement furent assez hardies pour y entrer; elles se mirent sous le commandement (l'hégémonie) de Sparte.

Quatre batailles livrées en un an décidèrent la guerre.

Aux Thermopyles, Léonidas, roi de Sparte, qui tentait de barrer l'entrée d'un défilé, fut tourné et écrasé par les Perses; à Salamine, la flotte perse entassée dans un détroit où ses navires se gênaient l'un l'autre, fut battue par la flotte grecque (480). A Platée, l'armée perse restée en Grèce fut détruite par les hoplites grecs; de 300 000 hommes, il ne'n échappa que 40 000. Le même jour, à Mycale, sur la côte d'Asie, une armée grecque débarquait et mettait les Perses en déroute (479). Les Grecs avaient vaincu le Grand Roi.

Raisons de la victoire des Grecs. — La guerre médique n'a pas été une guerre nationale entre Grecs et Barbares. Tous les Grecs d'Asie et la moitié des Grecs d'Europe combattaient dans l'armée perse. Beaucoup d'autres ne bougèrent pas. En réalité ce fut le Grand Roi avec ses sujets qui lutta contre Sparte, Athènes et leurs alliés. — Cette multitude immense vaincue ainsi par deux petits peuples parut alors un prodige; les dieux, disaient les Grecs, avaient combattu pour eux. On s'étonne moins quand on examine de près les deux adversaires. L'armée perse était innombrable: Xerxès croyait naïvement que le nombre donne la victoire. Mais cette multitude s'embarrassait elle-même; elle ne savait où prendre des vivres, n'avançait que lentement et s'étouffait au jour du combat. De même les navires trop serrés enfonçaient leurs éperons dans le navire voisin et lui brisaient ses rames. Puis dans cette foule immense il y avait, comme dit Hérodote, « beaucoup d'hommes mais peu de soldats. » Seuls les Perses et les Mèdes, troupes d'élite, combattaient avec vigueur; les autres ne marchaient qu'à coups de fouet; ils étaient venus par force à une guerre qui ne les intéressait pas, mal armés et sans discipline, prêts à s'enfuir dès qu'on ne les surveillait plus. A Platée, comme à Mycale, les Mèdes et les Perses seuls se batti-

rent, les sujets se sauvèrent. — Les soldats perses eux-mêmes étaient mal équipés; embarrassés par leurs vêtements longs, la tête mal protégée par un bonnet de feutre, le corps mal défendu par un bouclier d'osier. Pour armes, ils avaient un arc, un poignard et une pique trop courte. Ils ne pouvaient combattre que de loin et homme par homme. — Les Spartiates et leurs alliés, au contraire, garantis par le grand bouclier, le casque et les jambières, marchaient en masse serrée, irrésistible; ils perçaient l'ennemi de leurs longues piques, la bataille tournait vite au massacre.

Conséquences des guerres médiques. — Sparte avait commandé les troupes; mais, comme dit Hérodote[1], c'était Athènes qui avait délivré la Grèce en donnant l'exemple de résister et en formant la flotte de Salamine. Ce fut Athènes qui profita de la victoire. Toutes les cités ioniennes des îles et de la côte d'Asie se soulevèrent et formèrent une ligue contre les Perses. Les Spartiates, peuple de montagnards, ne pouvaient conduire une guerre maritime, ils se retirèrent. Les Athéniens alors devinrent chefs de la ligue. En 476, Aristide, commandant de leur flotte, réunit les délégués des cités confédérées. Ils décidèrent de continuer la guerre contre le Grand Roi; ils s'engagèrent à fournir des navires et des guerriers et à payer chaque année une contribution de 460 talents (1 700 000 f.). Le trésor était déposé à Délos dans le temple d'Apollon, dieu des Ioniens. Athènes était chargée de commander les troupes et de percevoir la contribution. Pour rendre l'engagement irrévocable, Aristide fit jeter dans la mer une masse de fer rougie, et tous jurèrent de garder les conventions jusqu'au jour où ce fer remonterait à la surface. — Un jour vint pourtant où la guerre s'arrêta. Les Grecs, toujours vain-

1 Hérod. VII, 139.

queurs, conclurent avec le Grand Roi une paix ou du moins une trêve[1]. Le roi renonça à réclamer les Grecs d'Asie pour ses sujets (vers 449). — Que devenait le traité d'Aristide? Les cités confédérées devaient-elles payer leur contribution maintenant qu'on n'avait plus à combattre? Quelques-unes la refusèrent, avant même que la guerre ne fût finie. Athènes soutint que les cités s'étaient engagées à perpétuité, elle les força à payer. La guerre terminée, le trésor de Délos ne servait plus à rien; les Athéniens le transportèrent chez eux et l'employèrent à se bâtir des monuments. Les alliés, disaient-ils, payaient pour être délivrés des Perses, ils n'avaient donc rien à leur réclamer, tant qu'Athènes écartait d'eux le Grand Roi. Cela changeait la position des confédérés; au lieu d'alliés ils devenaient des tributaires d'Athènes : ils furent bientôt ses sujets. Athènes augmenta leur contribution, obligea leurs citoyens à comparaître devant les tribunaux athéniens; même elle envoya des colons qui leur prirent une partie de leurs terres. Athènes, devenue cité maîtresse, commandait à plus de 300 cités répandues dans les îles et sur les côtes de l'Archipel, et elle percevait un tribut de 600 talents par an.

LUTTES DES GRECS ENTRE EUX.

Guerre du Péloponèse. — Les Grecs se trouvèrent alors partagés entre deux ligues: les cités maritimes obéissaient à Athènes, les cités de l'intérieur restaient sous le commandement de Sparte. Après bien des tiraillements, la guerre éclata entre Sparte et ses alliés du continent d'une part, Athènes et ses sujets maritimes de l'autre. Ce fut la guerre du Péloponèse. Elle dura 27 ans (431-404),

1. On l'appelle le traité de Cimon, mais il est fort douteux que Cimon ait réellement conclu un traité.

et quand elle fut finie, elle recommença sous d'autres noms jusqu'en 360. — Ce furent des guerres confuses; on se battit à la fois sur terre et sur mer, en Grèce, en Asie, en Thrace, en Sicile, d'ordinaire sur plusieurs points à la fois. Les Spartiates avaient une meilleure armée et ravageaient l'Attique; les Athéniens avaient une meilleure flotte et dévastaient les côtes. Puis Athènes envoya son armée en Sicile, où elle périt jusqu'au dernier homme (413); Lysandre, général de Sparte, se fit donner une flotte par les Perses et détruisit la flotte athénienne en Asie (405). Les alliés d'Athènes, qui ne combattaient que par force, l'abandonnèrent. Lysandre prit la ville, fit renverser ses murs et brûler ses vaisseaux.

Guerre contre Sparte. — Sparte fut quelque temps maîtresse à la fois sur terre et sur mer. « En ce temps-là, dit Xénophon, toutes les cités obéissaient quand un Spartiate leur donnait des ordres. » Mais bientôt les alliés de Sparte, lassés d'obéir, formèrent une ligue contre elle. Les Spartiates, chassés d'abord de l'Asie, maintinrent encore leur pouvoir en Grèce pendant quelques années en s'alliant au roi des Perses (387). Mais les Thébains, ayant formé une bonne armée sous le commandement d'Épaminondas, les battirent à Leuctres (371) et à Mantinée (363). Les alliés des Spartiates se détachèrent, les Thébains ne parvinrent pas à se faire reconnaître pour chefs des autres Grecs. Dès lors aucune cité grecque ne commanda plus aux autres.

Caractère sauvage de ces guerres. — Ce furent des guerres féroces. Quelques traits suffisent à les peindre. Au début de la guerre, les alliés de Sparte jetaient à la mer tous les marchands des cités ennemies. Les Athéniens en échange mirent à mort les ambassadeurs de Sparte sans même les laisser parler. — La ville de Platée s'était rendue par capitulation; les Spartiates avaient promis aux

assiégés que personne ne serait puni sans jugement. Voici comment procédèrent les juges de Sparte : ils demandaient à chaque prisonnier si pendant la guerre il avait rendu quelque service aux Spartiates ; le prisonnier répondait non, on le condamnait à mort. Les femmes furent vendues comme esclaves. — La cité de Mitylène, révoltée contre les Athéniens, avait été reprise par eux. Le peuple d'Athènes assemblé décréta, après délibération, de mettre à mort tous les gens de Mitylène. Il est vrai que le lendemain il se ravisa et envoya un second navire porter des ordres de grâce; mais on exécuta encore plus de 1000 Mityléniens. — Après le désastre de Syracuse toute l'armée athénienne fut faite prisonnière. Les vainqueurs commencèrent par égorger tous les généraux et une partie des soldats. Ceux qui restaient, on les fit descendre dans les *Latomies*, anciennes carrières de pierre qui servaient de prison. On les y laissa entassés pendant 70 jours, exposés sans abri au brûlant soleil de l'été, puis aux nuits fraîches de l'automne. Beaucoup mouraient de maladie, de froid, de faim, car on les nourrissait à peine ; leurs cadavres restaient sur le sol et infectaient l'air. A la fin les Syracusains retirèrent les survivants et les vendirent comme esclaves. — D'ordinaire, quand une armée envahissait le pays ennemi, elle rasait les maisons, coupait les arbres, brûlait les récoltes et tuait les laboureurs. Après la bataille, on achevait les blessés, on égorgeait de sang-froid les prisonniers. Dans une ville prise tout appartenait au vainqueur: hommes, femmes, enfants étaient vendus comme esclaves. Tel était alors le droit de la guerre. Thucydide le résume ainsi[1] : « Les affaires se règlent entre les hommes par les lois de la justice quand ils y sont obligés des deux parts; *mais le plus fort fait*

1. Dans le discours au sujet des Mityléniens

ce qui est en son pouvoir et le plus faible cède. Les dieux dominent par une nécessité de leur nature, parce qu'ils sont les plus forts, les hommes font de même. »

Résultats de ces guerres. — Ces guerres n'aboutirent pas à réunir tous les Grecs en un seul corps. Aucune cité, Sparte pas plus qu'Athènes, n'était assez forte pour contraindre les autres à lui obéir. Elles ne firent que s'épuiser à lutter les unes contre les autres. — Ce fut le roi de Perse qui en profita. Non seulement les cités grecques ne s'unirent plus contre lui, mais toutes, l'une après l'autre, s'allièrent avec lui contre les autres Grecs. Dans le célèbre *traité d'Antalcidas* (387) le Grand Roi déclara que toutes les cités grecques d'Asie lui appartenaient et Sparte accepta cette prétention. Athènes et Thèbes en firent autant quelques années plus tard. Un orateur athénien disait[1] : « C'est le roi de Perse qui gouverne la Grèce; il ne lui manque plus que d'établir des gouverneurs dans nos villes. N'est-ce pas lui qui règle toutes choses chez nous? Ne l'appelons-nous pas le Grand Roi comme si nous étions ses esclaves? »

Les Grecs par leurs luttes avaient reperdu ce que la guerre médique leur avait fait gagner.

1. Isocr. *Panégyr.* 121.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES

1. Lutte des Grecs d'Asie contre les Perses.
2. Rôle de Thémistocle et d'Aristide.
3. Victoires de Cimon.
4. Causes de la guerre du Péloponèse.
5. Épisodes de la guerre ; Platées, Sphactérie.
6. Les Trente Tyrans ; les harmostes spartiates.
7. Epaminondas et Pélopidas.

XIV. — LES ARTS EN GRÈCE

Taine. *Philosophie de l'art en Grèce.* — Collignon. *L'archéologie grecque.* — Croiset. *Hist. de la littérature grecque.* — Van den Berg. *Petite histoire des Grecs et l'appendice.* — Curtius. *Hist. grecque.* — Grote, *Hist. de la Grèce.* — Boutmy, *Philosophie de l'architecture en Grèce.* — Guhl et Koner, *La vie antique.*

ATHÈNES AU TEMPS DE PÉRICLÈS

Périclès. — Au milieu du v[e] siècle, Athènes se trouvait la cité la plus puissante de la Grèce. Un homme de grande famille, Périclès, dirigeait alors les affaires. Il ne prodiguait ni ses discours ni sa personne, et ne cherchait pas à flatter la vanité du peuple. Mais les Athéniens le respectaient et n'agissaient guère que sur ses conseils; on savait qu'il connaissait tous les détails de l'administration et les ressources de l'État et on le laissait gouverner. Pendant 40 ans Périclès mena toute la politique d'Athènes; comme le disait son contemporain Thucydide, « la démocratie subsistait de nom, mais en réalité c'était le gouvernement du premier citoyen ».

Athènes et ses monuments. — A Athènes, comme dans la plupart des villes grecques, les maisons des particuliers, petites, basses, serrées l'une contre l'autre, ne formaient que des ruelles étroites, tortueuses et mal pavées[1]. Les Athéniens réservaient leur luxe pour leurs monuments publics. Depuis qu'ils levaient sur leurs alliés des contributions de guerre, ils avaient à dépenser de

1. Le quartier du port (le Pirée), bâti plus tard sous la direction d'un ingénieur, était au contraire formé de rues larges et régulières.

grosses sommes; ils les employèrent à élever de beaux édifices. Sur la place du marché ils construisirent un portique orné de peintures (le Pœcile), dans la ville un théâtre, un temple en l'honneur de Thésée, et l'Odéon pour les concours de musique. Mais les plus beaux monuments s'élevèrent sur le rocher de l'Acropole comme sur



Fig. 57. — Acropole d'Athènes. (Restitution.)

un gigantesque piédestal; ce furent 2 temples (le principal, le Parthénon, consacré à Athéné, déesse protectrice de la cité), une statue colossale de bronze qui représentait aussi Athéné et un escalier monumental qui aboutissait aux Propylées. Athènes fut dès lors la plus belle des villes grecques.

Importance d'Athènes. — Athènes devenait en même temps la ville des artistes. Poètes, orateurs, architectes, peintres, sculpteurs, les uns Athéniens de naissance, les autres venus de tous les coins du monde grec, s'y rencon-

1. Les modernes ont appelé ce temps le *siècle de Périclès*, parce que Périclès gouvernait alors et fut l'ami de plusieurs de ces artistes; mais les anciens n'ont jamais employé ce mot.

traient et y apportaient leurs chefs-d'œuvre. Il y a eu sans doute beaucoup d'artistes grecs ailleurs qu'à Athènes, il y en avait eu avant le v[e] siècle et il y en a eu longtemps après; mais jamais autant réunis à la fois dans une même ville. La plupart des Grecs étaient des connaisseurs délicats en matière d'art; mais les Athéniens ont eu plus que tous les autres un goût fin, un esprit cultivé et l'amour des belles choses. Or si les Grecs ont marqué comme un grand peuple dans l'histoire de la civilisation, c'est parce qu'ils ont été un peuple d'artistes; ni leurs petits États ni leurs petites armées n'ont joué un bien grand rôle dans le monde. Voilà pourquoi le v[e] siècle est le plus beau moment dans l'histoire de la Grèce, voilà pourquoi Athènes est restée célèbre par-dessus toutes les autres cités grecques.

LETTRES

Les orateurs. — Athènes est avant tout la ville de l'éloquence. Les discours dans l'assemblée du peuple font décider la guerre, la paix, les impôts, toutes les grandes affaires; les discours devant les tribunaux font condamner ou acquitter les citoyens et les sujets. Les orateurs ont le pouvoir; le peuple suit leurs conseils, souvent il leur confie les fonctions publiques : Cléon se fait nommer général, Démosthène dirige la guerre contre Philippe. Les orateurs ont l'influence; ils se servent de leur parole pour accuser leurs ennemis politiques. Souvent ils ont la richesse, car ils se font payer pour soutenir l'un ou l'autre parti; Eschine reçoit l'argent du roi de Macédoine, Démosthène l'argent du roi de Perse.

1. On ne peut indiquer ici que les *conditions* où se sont produites les œuvres littéraires. Pour les détails sur les écrivains, voir Croiset. *Hist. de la littérature grecque.*

Quelques-uns, au lieu de parler eux-mêmes, font des discours pour le compte d'autrui. Quand un citoyen athénien a un procès, il ne peut pas, comme chez nous, le faire plaider par un avocat; la loi exige que chacun parle en personne. Il va donc trouver un orateur et se fait composer un discours qu'il apprend par cœur et récite devant le tribunal.

D'autres enfin parcourent les villes de la Grèce, parlant sur des sujets de fantaisie; ils font, comme nous dirions, des conférences.

Les plus anciens orateurs parlaient très simplement, se bornant à raconter les faits sans tours oratoires; à la tribune, ils se tenaient presque immobiles sans crier ni gesticuler. Périclès prononçait ses discours d'un air calme sans déranger même les plis de son manteau. Quand il paraissait à la tribune, la tête couronnée de feuillage suivant la coutume, on l'aurait pris, disait le peuple, « pour un dieu de l'Olympe ». Mais les orateurs qui suivirent voulurent émouvoir leur public. Ils prirent un style animé, ils se promenèrent à la tribune en déclamant et en s'agitant. Le peuple s'habitua vite à ce genre d'éloquence. La première fois que Démosthène vint parler à la tribune, l'assemblée éclata de rire; Démosthène ne savait pas prononcer et se tenait mal. Il s'exerça à déclamer et à gesticuler et devint le favori du peuple. Plus tard, comme on lui demandait quelle est la première qualité de l'orateur, il répondit : « L'action. — Et la 2me? — L'action. — Et la 3me? — Encore l'action. » L'*action*, c'est-à-dire la façon de débiter, importait aux Grecs plus que le discours.

Les sages. — Il y avait depuis des siècles, surtout

1. Parmi les orateurs, 10 se sont rendus particulièrement célèbres; on les appelle les 10 *orateurs attiques*.

chez les Grecs d'Asie, des hommes qui observaient et réfléchissaient sur les choses. On les appelait d'un nom qui signifie à la fois *sages* et *savants*. Ils s'occupaient de physique, d'astronomie, d'histoire naturelle, car la science ne se séparait pas encore de la philosophie. Tels étaient au v[e] siècle les célèbres *Sept Sages de la Grèce*.

Les sophistes. — Vers le temps de Périclès on vit arriver à Athènes des gens qui faisaient métier d'enseigner la sagesse. Ils réunissaient beaucoup d'élèves et se faisaient payer cher leurs leçons. D'ordinaire ils attaquaient la religion, les coutumes, les institutions des cités grecques, montrant qu'elles n'étaient pas fondées sur la raison. Ils en concluaient que l'homme ne sait rien d'exact (ce qui était assez vrai de leur temps), que l'homme ne peut rien savoir, et même que rien n'est vrai ni faux : « Rien n'existe, disait l'un d'eux, et quand il existerait quelque chose, on ne pourrait le connaître. » Ces professeurs de scepticisme s'appelaient *sophistes*. Quelques-uns étaient en même temps des orateurs.

Socrate et les philosophes. — Un vieillard d'Athènes, Socrate, entreprit de les combattre. C'était un homme pauvre, laid, sans éloquence. Il ne tenait pas école comme les sophistes, il se contentait d'aller par la ville, causant avec ceux qu'il rencontrait et les amenant, à force de questions, à trouver ce qu'il pensait lui-même. Il recherchait surtout les jeunes gens, les instruisait, leur donnait des conseils. Socrate ne se donnait pas pour un savant : « Toute ma science, disait-il, est de savoir que je ne sais rien. » Il voulut s'appeler non plus *un sage* comme les autres, mais un *philosophe*, c'est-à-dire un ami de la sagesse. Il ne méditait ni sur la nature du monde ni sur les sciences; il ne s'intéressait qu'à l'homme. Sa devise

était : « Connais-toi toi-même. » Il fut avant tout un prédicateur de vertu.

Comme il parlait toujours de morale et de religion, les Athéniens le prirent pour un sophiste[1]. En 399, il fut traduit devant le tribunal ; on l'accusait « de ne point adorer les dieux de la cité, d'introduire des dieux nouveaux et de corrompre la jeunesse. » Il ne chercha pas à se défendre et fut condamné à mort ; il avait alors 70 ans.

Un de ses disciples, Xénophon, écrivit ses conversations et sa justification[2]. Un autre, Platon, composa des dialogues où Socrate est toujours le principal personnage. On l'a regardé depuis ce temps comme le « père de la philosophie ». Platon a été lui-même un chef d'école (429-348). Aristote, disciple de Platon (384-322), a résumé dans ses livres toute la science de son temps. Les philosophes qui ont suivi se sont partagés entre ces deux maîtres ; les disciples de Platon se nommaient Académiciens[3], ceux d'Aristote Péripatéticiens[4].

Le chœur. — C'était un vieil usage grec de danser dans les cérémonies religieuses. Autour de l'autel consacré au dieu, une troupe de jeunes gens passait et repassait en prenant des poses nobles et expressives. Car les anciens dansaient avec tout le corps. Leur danse, très différente de la nôtre, était une sorte de procession très animée, quelque chose comme une pantomime solennelle. Presque toujours

1. Aristophane, dans la comédie des *Nuées*, représente Socrate chargé d'élever un jeune homme ; il apprend à son élève à mentir, à blasphémer, à voler.

2. *Les Mémorables et l'Apologie.*

3. Parce que Platon avait enseigné dans les jardins d'un certain Académus.

4. C'est-à-dire les Promeneurs, parce que Aristote enseignait en se promenant.

cette danse religieuse était accompagnée de chants en l'honneur du dieu. La troupe qui chantait et dansait à la fois s'appelait un *chœur*. Toutes les cités avaient leurs chœurs de fêtes, les enfants des plus nobles familles y figuraient après s'être longtemps préparés; on tenait à présenter au dieu une troupe digne de lui.

Tragédie et comédie. — Dans la campagne aux environs d'Athènes, les jeunes gens célébraient ainsi chaque année des danses religieuses en l'honneur du dieu des vendanges, Dionysos. — Une de ces danses était grave : elle représentait les actions du dieu. Le chef du chœur jouait Dionysos, le chœur figurait les satyres, ses compagnons. Peu à peu on se mit à représenter aussi la vie des autres dieux et des anciens héros. Puis quelqu'un (les Grecs l'appelaient Thespis), eut l'idée de dresser une estrade sur laquelle un acteur venait jouer pendant que le chœur s'arrêtait. Le spectacle, ainsi perfectionné, fut transporté dans la ville près du peuplier noir du marché. Ainsi naquit la *tragédie*.

L'autre danse était comique; les danseurs masqués chantaient les louanges de Dionysos en les entremêlant de moqueries à l'adresse des spectateurs ou de réflexions plaisantes sur les aventures du jour. On fit pour le chœur comique ce qu'on avait fait pour le chœur tragique : on y introduisit des acteurs, un dialogue, toute une pièce, et on transporta le spectacle à Athènes. Ainsi naquit la *comédie*. Voilà pourquoi depuis ce temps la tragédie a mis en scène des héros, la comédie a représenté la vie de chaque jour.

La tragédie et la comédie gardèrent quelque chose de leur origine. Même devenues des pièces de théâtre, elles continuèrent à se jouer devant l'autel du dieu. Même après que les acteurs, placés sur l'estrade, étaient devenus les personnages importants du spectacle, le chœur continua à danser et à chanter en tournant autour de l'autel. Dans les

comédies, il venait, comme autrefois les masques, faire des réflexions mordantes sur la politique ; c'était la *parabase*.

Le théâtre. Pour que tous les Athéniens pussent assister à ces spectacles, on établit, sur le flanc de l'Acropole, le théâtre du dieu Dionysos, qui pouvait contenir 30 000 spectateurs. Comme tous les théâtres grecs, il était à ciel ouvert et se composait de gradins en pierre rangés en demi cercle en face de l'*orchestre* où évoluait le chœur et de la


THÉATRE GREC.

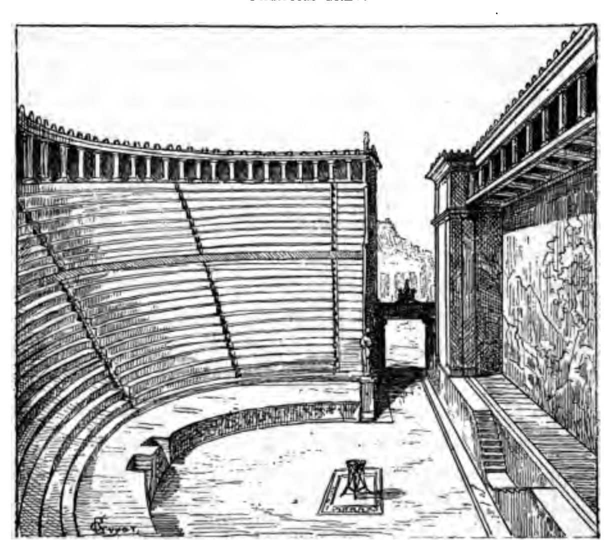


Fig. 58.
Gradins. Orchestre. Scène.

scène où se jouait la pièce (fig. 58). Il ne s'y donnait de spectacle qu'au moment des fêtes du dieu ; mais alors les spectacles duraient plusieurs jours de suite. On commençait le matin au lever du soleil, et l'on jouait de suite 3 tragédies

(une *trilogie*), et un drame satyrique qui s'achevait à la lumière des torches.

Chaque trilogie était l'œuvre d'un seul auteur. On jouait les jours suivants d'autres trilogies; le spectacle était ainsi un concours entre les poètes; c'était le public qui décernait le prix. — Les plus célèbres de ces concurrents furent Eschyle, Sophocle et Euripide. Il y avait aussi des concours de comédie, mais il ne nous est resté de pièces que d'un seul poète comique, Aristophane.

Les temples grecs. — En Grèce les plus beaux édifices étaient construits en l'honneur des dieux et quand on parle de l'architecture des Grecs, c'est à leurs temples qu'on pense. — Un temple grec n'est pas, comme une église chrétienne, destiné à recevoir les fidèles qui viennent prier. Il est le *palais*[1] où demeure le dieu représenté par son idole, palais que les hommes s'efforcent de rendre splendide. La foule des fidèles n'entre pas dans l'intérieur du temple[2], elle reste au dehors, autour d'un autel en plein air.

Au centre du temple est la « chambre » du dieu, sanctuaire mystérieux sans fenêtres, à peine éclairé par en haut; au fond se dresse l'idole, de bois, de marbre ou d'ivoire, idole revêtue d'or, chargée de vêtements et de bijoux. C'est souvent une statue colossale; dans le temple d'Olympie (fig. 59) Zeus est représenté assis, et sa tête touche presque au faîte. « Si le dieu se levait, disait-on, sa tête crèverait le toit. » Ce sanctuaire, sorte de *reliquaire* pour l'idole, est de toutes parts caché aux yeux. Pour y entrer il faut traverser une sorte de porche formé par des rangées de colonnes.

1. Notre mot église signifie *assemblée;* le temple grec porte un nom qui signifie *demeure.*

2. A cet égard l'église de la Madeleine est un véritable contresens; elle a la forme d'un temple grec et l'aménagement intérieur d'une église chrétienne.

En arrière de la « chambre », est « l'arrière-chambre », où sont enfermés les objets précieux du dieu, ses ri-

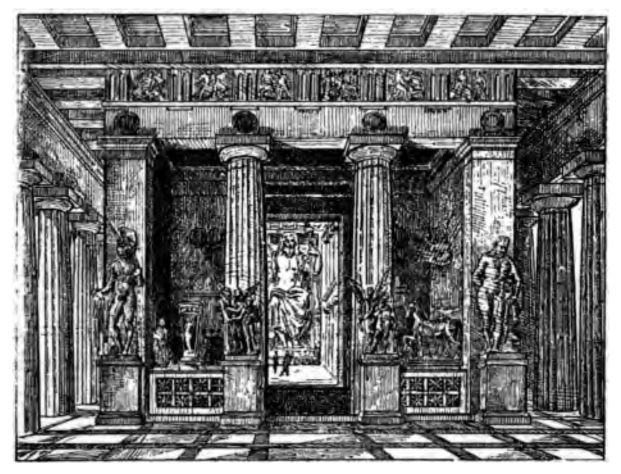


Fig. 59. — Intérieur du temple de Zeus à Olympie. (Restitution).

chesses[1] et souvent l'or et l'argent de la cité. Le temple est ainsi un garde-meuble, un trésor et un musée.

Des rangées de colonnes entourent le temple des quatre côtés, formant autour du mur du sanctuaire comme une seconde enveloppe pour le dieu et ses trésors. Il y a trois espèces ou, comme on dit, trois *ordres* de colonnes qui diffèrent par la base et le chapiteau, chacune porte le nom du peuple qui l'a inventée ou employée le plus souvent. Ce sont, par ordre d'ancienneté, les ordres dorique, ionique et corinthien (voy. fig. 60) ; le temple est nommé d'après les colonnes qui le supportent.

1. Il y avait au Parthénon, d'après le compte des trésoriers, des vases d'or et d'argent, une couronne d'or, des boucliers, des casques, des épées, des serpents d'or, une table d'ivoire, dix-huit lits, des carquois en ivoire.

Au-dessus des colonnes, tout autour de l'édifice, des plaques de marbre sculptées en forme de tableau (les

LES TROIS ORDRES.

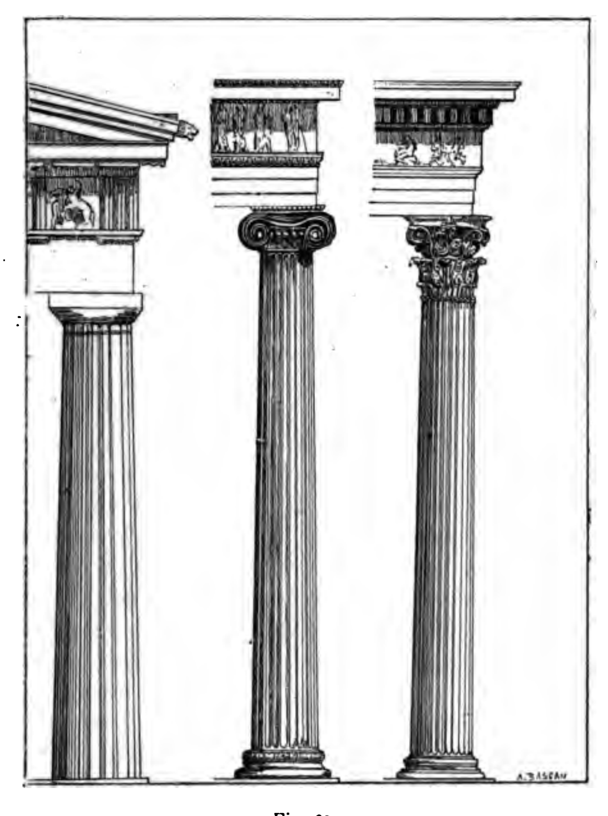


Fig. 60.
Dorique. Ionique. Corinthien.

métopes), qui alternent avec des blocs de marbre unis (les *triglyphes*), forment la *frise*.

Le temple est surmonté par un *fronton* triangulaire orné de statues.

Les temples grecs étaient *polychromes*, c'est-à-dire peints en plusieurs couleurs, jaune, bleu, rouge; longtemps les modernes ont refusé de le croire; c'était un préjugé général que les Grecs avaient eu le goût trop sobre pour mettre de la couleur sur un édifice. Mais on a découvert sur plusieurs temples des traces de peinture qui ne laissent aucun doute. Et on a fini par comprendre, en y réfléchissant, que ces couleurs vives devaient faire mieux ressortir les lignes.

Caractères de l'architecture grecque. — Un temple grec paraît d'abord un édifice simple et nu; ce n'est guère qu'une longue boîte de pierre posée sur un rocher; la façade consiste en un carré surmonté d'un triangle. Au premier coup d'œil on ne voit que des lignes droites[1] et des cylindres. En y regardant de plus près, « on découvre[2] que de ces innombrables lignes droites il n'y en a pas une seule qui soit vraiment droite. » Les colonnes sont renflées vers le milieu, les lignes verticales sont légèrement inclinées vers le centre, les lignes horizontales sont bombées au milieu. Et tout cela est si fin qu'il a fallu mesurer exactement pour découvrir l'artifice. Les architectes grecs s'étaient aperçus que, pour produire un ensemble harmonieux, il fallait éviter les lignes géométriques, qui paraîtraient raides, et tenir compte des illusions de la perspective. « Le but de l'architecte, dit un écrivain grec[3], est d'inventer des procédés pour duper la vue. »

Les artistes grecs travaillaient en conscience, car ils travaillaient pour un dieu. Aussi leurs monuments sont-ils soignés dans toutes les parties, même dans celles qui

1. Un temple grec, dit M. Boutmy, ne se *dessine* pas, il se *règle*.
2. Boutmy. *Philosophie de l'architecture en Grèce*.
3 Héliodore de Larisse.

sont le moins en vue, et si solides qu'ils subsisteraient encore si on ne les avait détruits violemment. Le Parthénon était encore debout au XVIIe siècle, c'est l'explosion d'un magasin à poudre qui l'a coupé en deux.

L'architecture des Grecs était à la fois solide et élégante, simple et savante. Leurs temples ont presque tous disparu, il en reste à peine quelques-uns[1] çà et là, tout mutilés, ruinés, le toit effondré (fig. 61), réduits souvent



Fig. 61. — État actuel du Parthenon.

à quelques rangées de colonnes. Pourtant, même en cet état, ils suffisent à ravir d'admiration ceux qui les voient.

La sculpture. — Chez les Égyptiens et les Assyriens la sculpture n'était guère qu'un ornement accessoire des édifices; les Grecs en ont fait l'art principal. Leurs plus célèbres artistes, Phidias, Praxitèle, Lysippe, ont été des sculpteurs. — Ils sculptaient des bas-reliefs pour orner les murs d'un temple, sa façade ou son fronton; de ce

1. Les plus connus sont le Parthénon à Athènes, et le temple de Poséidon à Pestum, dans l'Italie du Sud.

genre la fameuse frise des Panathénées qui faisait le tour du Parthénon; elle représente la procession des jeunes Athéniennes au jour de la grande fête de la déesse (fig. 62). — Ils sculptaient surtout des statues. Les unes représentaient un dieu et servaient d'idoles, les autres représentaient un athlète vainqueur et elles étaient la récompense de sa victoire.

Les plus anciennes statues grecques sont raides et



Fig. 62 — Frise des Panathénées.

gauches, semblables encore aux sculptures assyriennes. Elles étaient souvent coloriées. Peu à peu elles sont devenues souples et élégantes et on a renoncé à les peindre. Les plus grandes œuvres ont été celles de Phidias au ve siècle et de Praxitèle au ive siècle; les statues des siècles suivants sont plus gracieuses, mais moins nobles et moins puissantes.

Il y a eu en Grèce des milliers de statues[1], car chaque cité avait les siennes et les sculpteurs en ont produit sans cesse pendant cinq siècles. De tout ce peuple innombrable, il nous reste à peine une quinzaine de statues

1. Même au iie siècle ap. J.-C., après que les Romains avaient pillé la Grèce pour embellir leurs palais, il restait plusieurs milliers de statues dans les villes grecques.

intactes. Pas un seul des chefs-d'œuvre célèbres parmi les Grecs ne nous est parvenu. Nos plus fameuses statues grecques sont ou des copies, comme la Vénus de Milo



Fig. 63.
Vénus de Milo. Apollon du Belvédère.

(fig. 63), ou des œuvres de l'époque de la décadence comme l'Apollon du Belvédère (fig. 63)[1]. Il en reste pourtant assez, en y joignant les fragments de statues et de bas-reliefs qu'on continue à déterrer[2], pour se faire une idée générale de la sculpture grecque.

1. Il n'est même pas sûr que l'Apollon du Belvédère ne soit pas une copie romaine. — 2. Dans les fouilles d'Olympie on a trouvé une statue d'Hermès, œuvre de Praxitèle.

Les sculpteurs grecs cherchaient avant tout à représenter les corps les plus beaux dans une attitude calme et noble. Ils avaient mille occasions de voir de beaux hommes dans de belles poses, au gymnase, à l'armée, dans les



Fig. 64. — Vases grecs.

danses et les chœurs sacrés; ils les étudiaient et savaient les reproduire: personne n'a mieux rendu le corps humain. — D'ordinaire dans une statue grecque la tête est petite, le visage immobile et terne; les Grecs ne recherchaient pas comme nous, l'expression de la figure, ils tenaient à la beauté des lignes, et ne sacrifiaient pas les membres à la tête. Dans une statue grecque c'est le corps tout entier qui est beau.

La céramique. — Les Grecs avaient su faire de la

poterie un art véritable, ils l'appelaient *céramique* (l'art du potier); le nom s'est conservé. La poterie n'était pas estimée en Grèce à l'égal des autres arts; mais elle a pour nous un grand avantage, c'est que nous la connais-



Fig. 65. — Statuettes de Tanagra.

sons mieux. Tandis que les temples et les statues périssaient, les œuvres des potiers grecs se conservaient dans les tombeaux. C'est là qu'on les retrouve aujourd'hui; déjà on en a réuni plus de 20 000 dans tous les musées de l'Europe. Elles sont de deux sortes :

1° Les vases peints, à figures noires ou rouges, de toutes dimensions et de toutes formes (fig. 64, les formes les plus caractéristiques);

2° Les statuettes en terre cuite; à peine connues il y a vingt ans, elles sont aujourd'hui presque célèbres depuis qu'on a découvert les charmantes figurines de Tanagra en Béotie. La plupart sont de petites idoles, mais quelques-unes représentent des enfants ou des femmes (fig. 65).

La peinture. — Il y a eu en Grèce des peintres illustres, Zeuxis, Parrhasius, Apelle. Tout ce que nous savons sur eux se réduit à quelques anecdotes, souvent suspectes, et à quelques descriptions de tableaux. Pour nous faire une idée de la peinture grecque nous sommes réduits aux fresques retrouvées dans les maisons de Pompéi,

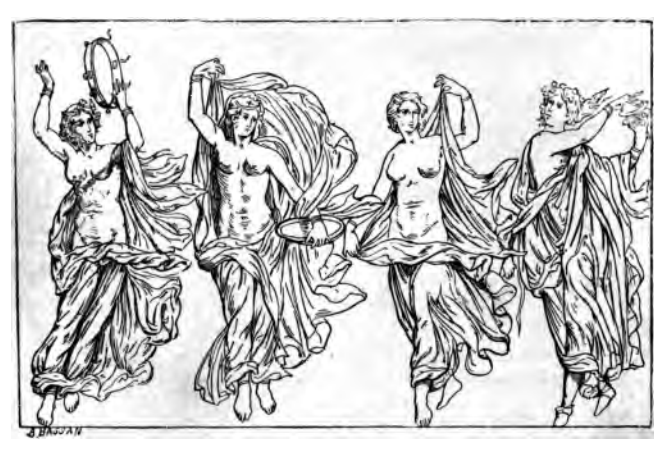


Fig. 66. — Danseuses de Pompei.

ville italienne du Ier siècle de notre ère. Autant vaut dire que nous ne la connaissons pas. Voici cependant (fig. 66), réunies en un groupe, quelques-unes des plus belles figures de cette peinture gréco-italique.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES.

La littérature; les lyriques, les historiens.
Les camées et les pierres précieuses.
L'art grec primitif.

XV. — LES GRECS EN ORIENT

Grote, *Histoire de la Grèce.* — Curtius, *Histoire grecque.* — Duruy *Histoire des Grecs.* — Droysen, *Histoire de l'Hellénisme.* — Taine, *Essais de critique.* — Draper, *Les conflits de la science et de la religion* (pour l'histoire d'Alexandrie). — Xénophon, *L'Anabase. Vie d'Agésilas.*

L'ASIE AVANT ALEXANDRE

Décadence de l'empire Perse. — Les Grecs, occupés à se combattre, avaient cessé d'attaquer le grand roi, même ils recevaient de lui des ordres. L'empire perse n'en continuait pas moins à s'affaiblir. Les satrapes n'obéissaient plus au gouvernement, chacun avait sa cour, son trésor, son armée, faisait la guerre à sa fantaisie, devenait un petit roi dans sa province. Quand le grand roi voulait remplacer un satrape, il n'avait guère d'autre moyen que de le faire assassiner. Les Perses eux-mêmes n'étaient plus cette nation de guerriers devant qui tremblaient tous les peuples de l'Asie. Voici comment les décrit un capitaine grec, Xénophon, qui avait été à leur solde. « Ils couchent sur des tapis, portent des gants et des fourrures. Les grands, pour profiter de la solde, transforment en cavaliers leurs portiers, leurs boulangers, leurs cuisiniers, leurs baigneurs, les valets qui les servent à table, les habillent, les parfument. Aussi, quoique leurs armées soient nombreuses, ne servent-elles à rien, comme il est aisé d'en juger en voyant leurs ennemis parcourir la Perse plus librement que leurs amis. Ils n'osent plus se battre de près. L'infanterie est armée comme autrefois du bouclier, de l'épée, de la hache; mais elle n'a plus le

courage de s'en servir. Les conducteurs de chars à faux, avant d'arriver à l'ennemi, se laissent renverser exprès ou sautent à bas, en sorte que les chars n'étant plus gouvernés leur causent plus de dommage qu'aux ennemis. Au reste les Perses ne se dissimulent pas leur faiblesse militaire, ils se reconnaissent inférieurs et n'osent se mettre en campagne sans avoir des Grecs dans leur armée. Ils ont pour maxime *de ne jamais combattre les Grecs sans avoir des auxiliaires grecs.* »

Expédition des Dix Mille. — On vit bien cette faiblesse lorsqu'en 400 Cyrus, frère du grand roi Artaxerxès, marcha contre lui pour le détrôner. Il y avait alors par milliers des aventuriers ou des exilés Grecs qui se louaient comme soldats. Cyrus en engagea 10 000; l'un d'eux, Xénophon, a écrit le récit de leur expédition. Ils traversèrent toute l'Asie jusqu'à l'Euphrate sans que personne essayât de les arrêter[1]. On se battit enfin près de Babylone. Les Grecs, suivant leur usage, se mirent à courir en poussant leur cri de guerre. Avant d'être à portée de la flèche, les Barbares prennent la fuite. Les Grecs les poursuivent, en se criant les uns aux autres de ne pas se séparer. Quand les chars de guerre arrivaient sur eux, ils ouvraient leurs rangs pour les laisser passer. Pas un Grec ne reçut le moindre coup, excepté un seul qui fut blessé d'une flèche. » Cyrus avait été tué, son armée se débanda sans combattre et les 10 000 Grecs restèrent seuls au fond d'un pays

1. Un épisode raconté par Xénophon montre quelle frayeur inspiraient les Grecs. Un jour, pour donner une représentation à une reine de Cilicie, Cyrus fit ranger ses Grecs en bataille. « Ils avaient tous des casques d'airain, des tuniques de pourpre, des jambières et des boucliers brillants. La trompette sonna et les soldats, les armes en avant, s'ébranlèrent : pressant le pas et poussant des cris ils se mirent à courir. Les Barbares eurent grand peur; la Cilicienne s'enfuit de son char, les gens du marché, abandonnant leurs denrées, se sauvèrent, et les Grecs revinrent en riant vers leurs tentes. »

ennemi en face d'une armée nombreuse. Pourtant les Perses n'osèrent même pas les attaquer, mais ils tuèrent en trahison leurs 5 généraux, 20 capitaines et 200 soldats venus pour conclure un traité. Les mercenaires abandonnés élurent de nouveaux chefs, brûlèrent leurs tentes et leurs chariots et se mirent en retraite. Ils s'enfoncèrent dans les âpres montagnes de l'Arménie, et malgré la famine, la neige, les flèches des tribus indigènes qui ne voulaient pas les laisser passer, ils arrivèrent à la Mer Noire et rentrèrent en Grèce après avoir traversé tout l'empire perse. Au retour (399) il en restait encore 8000.

Agésilas. — Trois ans après, Agésilas, roi de Sparte, avec une petite armée, envahit les riches pays de l'Asie Mineure, la Lydie et la Phrygie. Il battit les Satrapes et allait s'enfoncer en Asie quand les Spartiates le firent revenir pour combattre les armées de Thèbes et d'Athènes. — Agésilas fut le premier des Grecs qui songea à conquérir la Perse. Il s'affligeait de voir les Grecs se battre entre eux. Quand on lui annonça la victoire de Corinthe, où il avait péri 8 Spartiates seulement et 10 000 ennemis, au lieu de s'en réjouir, il soupira et dit : « O Grèce malheureuse d'avoir perdu des hommes qui seuls t'auraient suffi pour subjuguer tous les Barbares! » — Il refusa un jour de détruire une ville grecque : « Si nous exterminons tous les Grecs qui s'écartent de leur devoir, dit-il, où trouverons-nous des hommes pour vaincre les Barbares? » Ce sentiment était rare alors. En rapportant ces paroles d'Agésilas, son biographe Xénophon s'écrie : « Quel autre regarda comme un malheur de vaincre lorsqu'il faisait la guerre à des peuples de sa race? »

CONQUÊTE DE L'ASIE PAR ALEXANDRE

La Macédoine. — La Perse était mûre pour la conquête, mais Sparte et Athènes épuisées avaient abandonné la lutte. Un peuple nouveau la reprit et cette fois la termina ; ce furent les Macédoniens. C'était un peuple resté rude, grossier, semblable aux anciens Doriens, peuple de bergers et de soldats. Ils habitaient tout au nord de la Grèce, dans deux grandes vallées qui s'ouvrent sur la mer. Les Grecs les estimaient peu, les regardant à moitié comme des Barbares. Mais, comme les rois de Macédoine se disaient descendants d'Héraclès, on leur avait permis de faire courir des chevaux au concours des jeux Olympiques ; c'était les reconnaître pour Grecs.

Philippe. — Ces rois, établis dans l'intérieur, loin de la mer, avaient pris peu de part aux guerres des Grecs. Mais en 360 monta sur le trône un homme jeune, actif, hardi, ambitieux ; Philippe voulut trois choses :

1° Se faire une forte armée ;

2° Conquérir tous les ports sur la côte de Macédoine ;

3° Forcer les autres Grecs à se réunir sous son commandement contre les Perses.

Il y employa 24 ans et réussit en tout. Les Grecs le laissèrent faire, beaucoup même l'aidèrent ; dans toutes les villes il avait acheté des partisans qui parlaient en sa faveur. « Il n'y a pas de forteresse imprenable, disait-il, pourvu qu'on y puisse faire entrer un mulet chargé d'or. » L'orateur Démosthène chercha à exciter contre lui les Athéniens en prononçant ses fameuses *Philippiques;* les Athéniens, comme les autres Grecs, étaient fatigués de la guerre. Leur meilleur général, Phocion,

les en détournait : « Je vous conseillerai la guerre, disait-il, quand vous serez en état de la soutenir. » A la fin, Philippe, avançant de proche en proche, s'établit à Élatée, au nord de la Béotie. Les Athéniens et les Thébains se décidèrent à marcher contre lui et furent écrasés à Chéronée (338). Personne ne résistant plus, Philippe convoqua à Corinthe les députés de toutes les cités grecques et leur proposa de se réunir contre la Perse. Les députés acceptèrent tout ce qu'il voulut, votèrent la guerre et nommèrent Philippe général en chef des Grecs. Il avait réuni son armée et allait passer en Asie quand il fut assassiné. Son fils, Alexandre, profita de ses préparatifs.

Alexandre. — A la mort de son père, Alexandre avait vingt ans. Comme tous les Grecs de bonne famille, il était habile aux exercices du corps, vigoureux lutteur, excellent cavalier (lui seul avait pu dompter Bucéphale, son cheval de guerre). Mais en même temps il était instruit dans la politique, l'éloquence, l'histoire naturelle (de 13 à 17 ans il avait eu pour maître Aristote, le plus grand savant de la Grèce. Il lisait avec passion l'*Iliade*, qu'il appelait le guide de l'art militaire et dont il voulait imiter les héros. Il était vraiment né pour conquérir, car il aimait à se battre et désirait se signaler. Son père lui disait : « La Macédoine est trop petite pour te contenir. »

La phalange. — Philippe lui avait laissé un puissant instrument de conquête, l'armée macédonienne, la meilleure qu'il y ait eu en Grèce. Elle comprenait la phalange des fantassins et un corps de cavalerie. La *phalange* des Macédoniens était formée de 16 000 hommes rangés sur 1000 hommes de front et 16 de profondeur. Chacun avait une *sarisse*, pique longue de 6 mètres. Sur le champ de bataille, les Macédoniens, au lieu de marcher à l'ennemi en se tournant tous du même côté, se tenaient im-

mobiles et présentaient leurs piques à l'ennemi de tous côtés, ceux de derrière tenant leur pique couchée par-dessus la tête des hommes des premiers rangs. La phalange ressemblait « à une bête monstrueuse hérissée de fer », contre laquelle l'ennemi venait se briser. — Pendant qu'elle gardait le champ de bataille, Alexandre chargeait l'ennemi à la tête de ses cavaliers. Cette cavalerie macédonienne était un corps d'élite formé des jeunes nobles.

Départ d'Alexandre. — Alexandre partit au printemps de 334 avec 30 000 fantassins (la plupart macédoniens) et 4500 cavaliers; il n'emportait que 70 talents (moins de 400 000 francs) et des vivres pour 40 jours. Il avait à combattre non plus seulement la cohue de peuples mal armés que traînait Xerxès, mais une armée de 50 000 Grecs enrôlés au service du Grand Roi sous un habile général, Memnon de Rhodes. Ces Grecs pouvaient barrer le passage aux Macédoniens; mais Memnon mourut, son armée se dispersa. Alexandre, délivré de son seul adversaire dangereux, conquit l'empire perse en deux ans.

Victoires du Granique, d'Issus et d'Arbelles. — Trois victoires le lui livrèrent. En Asie Mineure, Alexandre culbuta les troupes perses postées derrière la rivière du Granique (mai 333). — Dans les gorges de Cilicie, à Issus, il mit en déroute le roi de Perse Darius et son armée de 600 000 hommes (novembre 333). — A Arbelles, près du Tigre, il dispersa et massacra une armée plus nombreuse encore (331). — Ce fut une répétition des guerres médiques. L'armée perse était mal armée et ne savait pas manœuvrer, elle s'embarrassait elle-même dans la masse des soldats, des valets et des bagages. Les troupes d'élite seules combattaient, le reste se débandait et se laissait massacrer. Dans l'intervalle des batailles, la conquête

n'était qu'une promenade triomphale. Personne ne résistait[1]; qu'importait aux peuples de l'Empire d'être soumis à Darius ou à Alexandre? Chaque victoire donnait à Alexandre tout un pays : le Granique lui donna l'Asie Mineure, Issus la Syrie et l'Égypte, Arbelles le reste de l'Empire.

Mort d'Alexandre. — Devenu maître de l'empire perse, Alexandre se regarda comme l'héritier du Grand Roi. Il prit le costume perse, adopta les cérémonies de la cour perse et obligea ses généraux grecs à se prosterner devant lui selon l'usage perse. Il épousa une femme du pays et maria 80 de ses officiers à des filles de la noblesse perse. Il voulait étendre son empire aussi loin que les anciens rois et s'avança en conquérant jusque dans l'Inde, bataillant contre les tribus guerrières. Revenu avec son armée à Babylone (324), il mourut enlevé en quelques jours par la fièvre à l'âge de 33 ans (323).

Projets d'Alexandre. — Il est très difficile de savoir ce que voulait Alexandre. Conquérait-il pour le plaisir de conquérir? Ou avait-il un plan? — Voulait-il fondre en un seul peuple tous les peuples de son empire? Était-ce pour donner l'exemple que lui-même se faisait Perse? Ou bien imitait-il le Grand Roi simplement par vanité? — Ses intentions, nous ne les connaissons pas. Mais ses actes ont eu de grands résultats[2]. — Il a fondé 70 villes, plusieurs Alexandries en Égypte, en Tartarie, jusque dans l'Inde. Il a distribué à ses sujets les trésors inutilement entassés dans les caisses du Gand Roi. — Il a amené des savants grecs pour étudier les plantes, les animaux, la géographie de l'Asie. — Surtout il a préparé les peuples

1. Sauf la ville phénicienne de Tyr, rivale des Grecs pour des raisons de commerce.
2. V. Montesquieu, *Esprit des lois*, X, 14.

de l'Asie à prendre la langue et les mœurs des Grecs. C'est pourquoi on a pu donner à Alexandre le surnom de *Grand.*

L'HELLÉNISME EN ORIENT

Démembrement de l'empire d'Alexandre. — Alexandre avait réuni sous un seul maître tout le monde ancien depuis l'Adriatique jusqu'à l'Indus, depuis l'Égypte jusqu'au Caucase. Ce vaste empire ne dura pas plus que lui. Aussitôt après sa mort ses généraux se disputèrent à qui lui succéderait; ils se firent la guerre les uns aux autres pendant 20 ans, d'abord sous prétexte de soutenir quelqu'un de la famille d'Alexandre, son frère, son fils, sa mère, ses sœurs ou une de ses femmes; plus tard ouvertement en leur propre nom. Chacun avait pour soi une partie de l'armée macédonienne ou des soldats grecs mercenaires. Les Grecs se battaient alors entre eux à qui posséderait l'Asie. Les habitants les regardaient indifférents, comme ils avaient regardé les Grecs battre les Perses. Quand la guerre s'arrêta, il ne restait plus que 3 généraux. Dans l'héritage d'Alexandre chacun s'était taillé un grand royaume: Ptolémée avait l'*Égypte*, Séleucus la *Syrie*, Lysimaque la *Macédoine.* D'autres royaumes plus petits s'étaient détachés ou se détachèrent plus tard: en Europe l'*Épire;* — en Asie Mineure le *Pont*, la *Bithynie*, la *Galatie*, la *Cappadoce*, *Pergame;* — en Perse la *Bactriane* et la *Parthie.* Ce fut le *démembrement de l'empire d'Alexandre.*

Les royaumes helléniques. — Dans ces royaumes nouveaux le roi était un Grec; habitué à parler grec, à adorer les dieux grecs, à vivre à la grecque, il conservait sa langue, sa religion et ses habitudes. Ses sujets étaient

des Asiatiques, c'est-à-dire des Barbares; mais il cherchait à se faire un entourage grec; il recrutait son armée de mercenaires grecs, il prenait pour administrer des fonctionnaires grecs, il faisait venir à sa cour des poètes, des savants, des artistes grecs. — Déjà, au temps des rois perses, il y avait dans l'empire beaucoup de Grecs, des colons, des marchands, surtout des soldats. Les rois grecs en attirèrent encore davantage. Il s'en répandit tant dans toute l'Asie que les indigènes finirent par adopter le costume, la religion, les mœurs, même la langue des Grecs. L'Orient cessa d'être asiatique, il devint *hellénique*. Les Romains n'y trouvèrent plus au Ier siècle que des peuples semblables aux Grecs et qui tous parlaient grec[1].

Alexandrie. — Les rois grecs de l'Égypte, descendants de Ptolémée[2], acceptèrent le titre de Pharaon que prenaient les anciens rois, portèrent le diadème et se firent adorer comme eux sous le titre de fils du Soleil. Mais ils s'entourèrent de Grecs et établirent leur capitale au bord de la mer, dans une ville grecque, Alexandrie, ville nouvelle fondée sur l'ordre d'Alexandre. Bâtie sur un plan unique, Alexandrie était plus régulière que les autres villes grecques; les rues se coupaient à angle droit; une grande voie, large de 30 mètres, longue de 6 kilomètres, la traversait dans toute la longueur. Elle était bordée de grands monuments, le *Stade*, où se donnaient les jeux publics, le *Gymnase*, le *Musée*, l'Arsineum. Le port était formé par une digue de 1300 mètres qui reliait la terre à l'*île de Pharos*. Tout à la pointe de cette île se dressait une tour de marbre, au sommet de laquelle on entretenait un foyer toujours allumé pour éclairer les navires qui voulaient

1. Les Évangiles et les Actes des Apôtres rédigés en Asie Mineure sont écrits en grec.
2. On les appelait les *Lagides*, du nom du père de Ptolémée Ier.

entrer au port. De là est venu le nom de *phare*. — Alexandrie supplanta les villes phéniciennes et devint le grand port de commerce du monde ancien.

Le Musée. — Le *Musée* était un immense édifice en marbre relié au palais royal. Les rois d'Égypte avaient voulu en faire un grand établissement scientifique.

Le Musée contenait une grande bibliothèque[1]. Le bibliothécaire en chef avait l'ordre d'acheter tous les livres qu'il pouvait trouver. Tout livre qui entrait en Égypte était porté à la Bibliothèque; des copistes transcrivaient le manuscrit et on rendait une copie au propriétaire en l'indemnisant. On parvint à réunir ainsi environ 400 000 volumes, chiffre inouï avant l'invention de l'imprimerie. Jusque-là les manuscrits des œuvres célèbres restaient épars, toujours en danger de se perdre; on sut désormais où les trouver.

Il y eut aussi dans le Musée un jardin botanique et zoologique, un observatoire d'astronomie, une salle de dissection, établie malgré les préjugés des Égyptiens, et même un laboratoire de chimie (le roi Ptolémée Philadelphe, qui avait grand peur de la mort, passa plusieurs années à chercher un élixir de longue vie).

Le Musée servait de logement à des savants, mathématiciens, astronomes, médecins, grammairiens; ils étaient nourris aux frais de l'État; souvent, pour leur marquer son estime, le roi mangeait avec eux. Ces savants faisaient des conférences et des lectures. De tous les pays grecs on venait pour les entendre; c'était à Alexandrie qu'on envoyait les jeunes gens pour s'instruire. Il y eut ainsi jusqu'à 14 000 étudiants.

1. La Bibliothèque du Musée fut brûlée pendant le siège d'Alexandrie par César. Mais elle avait une succursale dans le Sérapéum, qui contenait 300 000 volumes. Cette seconde bibliothèque fut brûlée au VIIe siècle par les Arabes.

Le Musée fut à la fois une bibliothèque, une académie et une école; quelque chose comme une université. Ce genre d'institution, commun aujourd'hui parmi nous, était en ce temps une nouveauté inouïe. Alexandrie, grâce à son Musée, devint le rendez-vous de tous les Orientaux, Grecs, Égyptiens, Juifs, Syriens ; chacun apporta sa religion, sa philosophie, sa science, et toutes se mélangèrent. Alexandrie devint et resta pendant plusieurs siècles la capitale scientifique et philosophique du monde.

Pergame. — Le royaume de Pergame en Asie Mineure était petit et peu puissant. Mais Pergame, sa capitale, fut, comme Alexandrie, une ville d'artistes et de lettrés. Les sculpteurs de Pergame formèrent au IIIe siècle avant notre ère une école célèbre[1]. Pergame, comme Alexandrie, possédait une grande bibliothèque, où le roi Attale avait réuni tous les manuscrits des auteurs anciens. C'est à Pergame que, pour remplacer le papyrus sur lequel on écrivait jusque-là, on inventa l'art de préparer les peaux. Ce nouveau « papier de Pergame » fut le *parchemin* sur lequel se sont conservés les manuscrits de l'antiquité.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES

Lutte de Philippe et de Démosthène.
Guerre lamiaque.
Les Séleucides.
Les Lagides.
Les Galates.
Astronomes, géographes et géomètres.

---

1. Il nous est parvenu quelques-unes des statues que le roi Attale leur avait fait faire pour rappeler sa victoire sur les Gaulois d'Asie (les Galates).

XVI. — LES DERNIERS TEMPS DE LA GRÈCE

Fustel de Coulanges, *La cité antique*. — Droysen, *Histoire de l'Hellénisme*. — Mommsen, *Histoire romaine*. — Duruy, *Histoire des Grecs*.

DÉCADENCE DES CITÉS.

Riches et pauvres. — Dans presque toutes les cités grecques, c'est à quelques familles riches qu'appartenaient les domaines, les ateliers d'industrie, les navires de commerce, bref toutes les sources de revenus. Les autres familles, c'est-à-dire le plus grand nombre[1], n'avaient ni terres, ni argent. Que pouvait donc faire un citoyen pauvre pour gagner sa vie? Se louer comme fermier, comme ouvrier, comme matelot? Mais les propriétaires avaient déjà leurs domaines, leurs ateliers, leurs navires garnis d'esclaves qui leur coûtaient beaucoup moins cher qu'un travailleur libre, car ils les nourrissaient mal et ne les payaient pas.... Pouvait-il travailler à son compte? Mais l'argent était très rare, on en trouvait pas au-dessous de 10 pour 100, il ne fallait pas songer à emprunter. — Puis l'usage ne permettait pas à un citoyen de se faire artisan. « Le métier, disaient les philosophes, gâte le corps, affaiblit l'âme et ne laisse pas assez de loisir pour s'occuper des affaires publiques. » Aussi, dit Aristote, « une cité bien constituée ne doit-elle pas accepter l'artisan comme citoyen. » Les citoyens en Grèce forment une *classe noble*; pour eux, comme pour les nobles de l'ancienne France, gou-

1. Dans presque toutes les cités grecques, il n'y a pas de classe moyenne, analogue à notre bourgeoisie. A cet égard, Athènes, avec ses 13 000 petits propriétaires, est une remarquable exception.

verner et faire la guerre sont les seules occupations honorables ; travailler des mains, ce serait déroger. Ainsi, par la concurrence des esclaves et par la noblesse même de leur condition, la plupart des citoyens étaient réduits à l'extrême misère.

Luttes entre riches et pauvres. — Les pauvres gouvernaient les cités et n'avaient pas les moyens de vivre. L'idée leur vint de dépouiller les riches; les riches, pour leur résister, formèrent entre eux des associations. Alors toute cité grecque fut divisée en deux partis : les riches qu'on appelait « la minorité », les pauvres qu'on appelait « la majorité » ou « le peuple ». Riches et pauvres se détestaient et se combattaient. Quand les pauvres dominaient, ils exilaient les riches et confisquaient leurs biens; souvent même ils prenaient deux mesures radicales:

1° *Ils abolissaient les dettes;*

2° *Ils partageaient à nouveau le territoire.*

Les riches, quand ils revenaient au pouvoir, exilaient les pauvres. Dans beaucoup de cités, ils prononçaient entre eux ce serment : « Je jure d'être toujours hostile au peuple et de lui faire tout le mal que je pourrai. » — Aucun moyen de réconcilier les deux partis; les riches ne pouvaient se résigner à abandonner leur fortune ni les pauvres à mourir de faim. « C'est au sujet de la distribution des fortunes, dit Aristote, qu'éclatent toutes les révolutions. » — « Toute guerre civile, dit Polybe, est faite pour déplacer les fortunes ».

On se battait avec férocité, comme il arrive toujours entre voisins. « A Milet, les pauvres eurent d'abord le dessus et forcèrent les riches à s'enfuir de la ville. Mais ensuite, regrettant de ne pas les avoir égorgés, ils prirent leurs enfants, les rassemblèrent dans des granges et les firent écraser sous les pieds des bœufs. Les riches rentrè-

rent dans la ville et redevinrent les maîtres; à leur tour ils prirent les enfants des pauvres, les enduisirent de poix et les brûlèrent tout vifs. »

Démocratie et oligarchie. — Riches et pauvres, chacun des deux partis avait sa forme de gouvernement préférée et l'établissait dans la cité quand il était le plus fort. Le gouvernement des riches était l'*oligarchie* qui remettait le gouvernement à quelques hommes, celui des pauvres la *démocratie* qui donnait le pouvoir à l'assemblée du peuple. Chacun des deux partis s'entendait avec le parti semblable dans les autres cités. Il se forma ainsi deux ligues qui se partageaient toutes les cités grecques : la ligue des riches ou de l'oligarchie, la ligue des pauvres ou de la démocratie. Ce régime commença pendant la guerre du Péloponèse. Athènes soutenait le parti démocratique, Sparte le parti oligarchique. Les cités où les pauvres dominaient s'alliaient avec Athènes, les cités où les riches gouvernaient s'alliaient avec Sparte. Ainsi, à Samos, quand les pauvres prennent le dessus, ils font périr 200 riches, en exilent 400, confisquent leurs terres et leurs maisons. Samos se donne alors un gouvernement démocratique et elle est alliée d'Athènes. L'armée spartiate vient assiéger Samos, elle mène avec elle les riches de Samos exilés qui veulent rentrer par force. La ville est prise, Samos devient une cité oligarchique, alliée de Sparte.

Les tyrans. — A la longue, les pauvres s'aperçurent que le gouvernemont démocratique ne les rendait pas assez forts pour lutter. Dans la plupart des cités ils se résignèrent à prendre un chef. Ce chef s'appelait *tyran*, il gouvernait en maître sans obéir à aucune loi, condamnant à mort, confisquant à sa fantaisie. Des soldats mercenaires le gardaient contre ses ennemis. — L'anecdote suivante résume la politique des tyrans : « Périandre, tyran de Corinthe,

envoya demander un jour à Thrasybule, tyran de Milet, quelle conduite il devait tenir pour gouverner en sûreté. Thrasybule conduisit l'envoyé dans la campagne et se promena avec lui dans les blés, abattant avec un bâton tous les épis qui dépassaient les autres. Il le renvoya sans autre réponse. L'envoyé le prit pour un fou, mais Périandre comprit : Thrasybule lui conseillait de faire périr les principaux citoyens. » — Partout le tyran détruit les riches, confisque leurs biens, souvent les partage entre les pauvres. C'est pourquoi partout la foule soutient le tyran.

Il y avait des tyrans en Grèce depuis le VIe siècle ; quelques-uns, Pisistrate, Polycrate, Pittacos, avaient été des hommes sages et respectés. On appelait alors tyran tout homme qui exerçait un pouvoir absolu en dehors de la constitution; ce nom n'était pas déshonorant. Mais quand les tyrans furent en guerre continuelle avec les riches, ils devinrent sanguinaires, et furent haïs et méprisés. Leur situation se peint dans la fameuse histoire de Damoclès. Ce Damoclès disait à Denys, tyran de Syracuse : Tu es le plus heureux des hommes. — « Je vais te montrer le bonheur des tyrans, répondit Denys. » Il fit servir à Damoclès un repas somptueux et ordonna de lui rendre les mêmes honneurs qu'à lui-même. Pendant le repas, Damoclès lève les yeux, il aperçoit sur sa tête une épée qui pendait au plafond, retenue par un crin de cheval. — La comparaison était frappante : la vie du tyran ne tenait qu'à un fil. Les riches, ses ennemis, épiaient le moment de le frapper, car on regardait comme une action louable d'assassiner un tyran. Ce danger l'aigrissait et le rendait défiant et cruel. Il n'osait se fier à personne, ne se croyait en sûreté qu'après avoir massacré tous ses adversaires, condamnait à mort les citoyens sur le plus léger soupçon. C'est ainsi que le nom de tyran a fini par devenir une injure.

Épuisement de la Grèce. — Les guerres civiles entre riches et pauvres durèrent près de trois siècles (430 à 150). Beaucoup de citoyens furent massacrés, un plus grand nombre expulsés. Ces exilés erraient par le monde sans ressources. Ne connaissant qu'un seul métier, celui de soldats, ils entraient comme mercenaires dans l'armée de Sparte, d'Athènes, du Grand Roi, des Satrapes perses, de quiconque pouvait les payer. Il y avait eu 50000 Grecs au service de Darius contre Alexandre. Ces hommes ne revenaient presque jamais dans leur pays.

Ainsi se vidaient les cités. En même temps les familles diminuaient : beaucoup d'hommes ne voulaient plus se marier ni élever des enfants, les autres n'en gardaient qu'un ou deux. « Nest-ce pas là, dit Polybe, le principe du mal ? Que de ces deux enfants la guerre ou la maladie en enlève un, la maison devient déserte et les cités s'affaiblissent. » Un temps vint où il n'y eut plus dans les cités assez de citoyens pour résister à un conquérant.

LA CONQUÊTE ROMAINE

Les Ligues. — Les plus clairvoyants entre les Grecs commencèrent à voir le danger pendant la deuxième guerre de Rome contre Carthage. Dans une assemblée tenue à Naupacte en 207, un orateur grec disait : « Tournez les yeux vers l'Occident, les Romains et les Carthaginois s'y disputent autre chose que l'Italie.... Il se forme un nuage de ce côté, il va grossir et éclater sur la Grèce »[1]. — Les cités grecques à ce moment se partageaient entre deux *ligues* ennemies. Deux petits peuples, les Étoliens et les Achéens les dirigeaient ; ils commandaient les armées et

1. Polybe, V, 104.

décidaient de la paix et de la guerre, comme autrefois Athènes et Sparte. Chacun soutenait dans les cités grecques un des deux partis politiques; la ligue Étolienne soutenait le parti démocratique, la ligue Achéenne[1] le parti oligarchique.

Les alliés des Romains. — Aucune des deux ligues ne fut assez forte pour réunir toutes les cités grecques. Les Romains parurent alors. Le roi de Macédoine, Philippe (197), puis le roi de Syrie, Antiochus (193-169) leur firent la guerre. Tous deux furent battus, Rome détruisit leurs armées et se fit livrer leurs flottes. Elle battit le nouveau roi de Macédoine, Persée, le fit prisonnier et détruisit son royaume (167). Les Grecs ne cherchèrent point à se réunir pour se défendre; riches et pauvres continuaient de se battre et chaque parti détestait le parti opposé plus que l'étranger. Le parti démocratique s'était allié avec le roi de Macédoine, le parti oligarchique appela les Romains. — Pendant que les démocrates thébains combattaient dans l'armée de Philippe, les oligarques thébains ouvraient la ville au général romain. — A Rhodes, on condamna à mort tous ceux qui avaient agi ou parlé contre Rome. — Même parmi les Achéens, un partisan des Romains, Callicrate, dressa une liste de 1000 citoyens qu'il accusait d'avoir été favorables à Persée; ces suspects furent envoyés à Rome; on les y retint 20 ans sans les juger.

La dernière lutte. — Les Romains ne s'étaient pas présentés d'abord en ennemis. — En 197 le consul Flamininus, après avoir vaincu le roi de Macédoine, se

1. La Ligue achéenne eut à sa tête deux capitaines illustres : au IIIe siècle, Aratus qui pendant vingt-sept ans (251-224) parcourut la Grèce, chassant de toutes les cités les tyrans, ramenant les riches, leur rendant leurs biens et leur donnant le gouvernement; — au IIe siècle, Philopémen, qui combattit les tyrans de Sparte et périt par le poison.

rendait à l'isthme de Corinthe, et, devant les Grecs réunis pour célébrer les jeux, il faisait proclamer « que tous les peuples grecs étaient libres. » La foule transportée de joie s'approcha de Flamininus pour le remercier; on voulait saluer le libérateur, voir sa figure, toucher sa main, on lui jetait des couronnes et des guirlandes. La presse fut telle qu'il faillit être étouffé. »—Mais bientôt, se voyant les maîtres, les Romains voulurent commander. Les riches leur obéirent volontiers, Rome leur servait à abattre le parti des pauvres. Cela dura 40 ans.—Enfin en 147, Rome étant occupée contre Carthage, le parti démocratique reprit le dessus en Grèce et déclara la guerre aux Romains. Une partie des Grecs furent consternés; beaucoup allèrent au-devant des soldats romains dénonçant leurs compatriotes, se dénonçant eux-mêmes; d'autres se sauvaient loin des villes, quelques-uns se jetaient dans les puits ou les précipices. Les chefs de la résistance confisquèrent les biens des riches, abolirent les dettes, donnèrent des armes aux esclaves. Ce fut une lutte désespérée. Vaincus une première fois, les Achéens refirent une armée et marchèrent au combat, emmenant leurs femmes et leurs enfants. Le général Diœus s'enferma dans sa maison avec toute sa famille et y mit le feu. Corinthe avait été le siège de la résistance, les Romains y entrèrent, massacrèrent les hommes, vendirent les femmes et les enfants. La ville fut pillée et incendiée, elle était pleine de chefs-d'œuvre; on vit alors les tableaux des grands peintres jetés dans la poussière et les soldats romains couchés dessus et jouant aux dés.

L'HELLÉNISME EN OCCIDENT

Influence de la Grèce sur Rome. — Les Romains, au temps où ils soumettaient la Grèce, n'étaient encore que

des soldats, des paysans, et des marchands; ils n'avaient ni statues, ni monuments, ni littérature, ni science, ni philosophie. Tout cela se trouvait chez les Grecs; ils cherchèrent à les imiter, comme les Assyriens vainqueurs imitaient les Chaldéens, comme les Perses vainqueurs imitaient les Assyriens. — Les Romains gardèrent leur costume, leur langue, leur religion, jamais ils ne se confondirent avec les Grecs. Mais des milliers de lettrés et

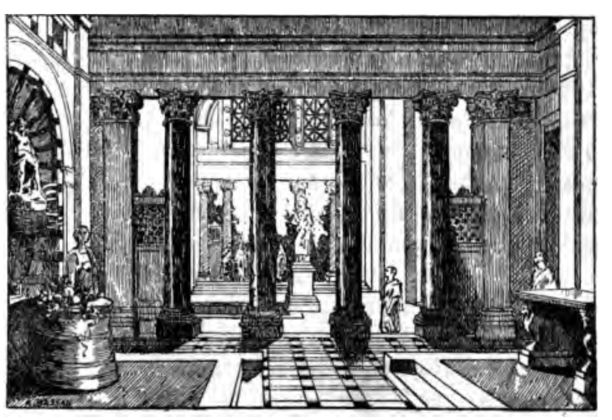


Fig. 69. — Intérieur d'une maison romaine ornée à la grecque.

d'artistes grecs vinrent s'établir à Rome et ouvrir des écoles de littérature et d'éloquence. Plus tard ce fut la mode pour les jeunes gens des grandes familles romaines d'aller comme étudiants aux écoles d'Athènes et d'Alexandrie. Ainsi s'introduisirent peu à peu dans Rome les arts et la science des Grecs. « La Grèce conquise a conquis son sauvage vainqueur, dit le poète romain Horace; elle a apporté les arts dans le Latium grossier. »

L'architecture. — Les Romains avaient une architecture nationale. Mais ils ont emprunté aux Grecs la colonne

et ont souvent imité leurs édifices. Beaucoup de temples romains ressemblent à un temple grec. — La maison d'un Romain riche se compose d'ordinaire de deux parties : l'une est l'ancienne maison romaine, l'autre n'est qu'une maison grecque ajoutée à la première (fig. 69).

La sculpture. — Les Grecs avaient des milliers de statues, dans les temples, sur les places, les gymnases, dans les maisons. Les Romains se regardaient comme propriétaires de tout ce qui appartenait aux vaincus; leurs généraux en conséquence enlevèrent bon nombre de statues pour les transporter dans les temples et sous les portiques de Rome. Au triomphe de Paul Émile figuraient 250 chars pleins de statues et de tableaux. — Bientôt les Romains s'habituèrent à orner de statues les théâtres, les salles de conseil, les villas des particuliers; tous les grands seigneurs voulurent en avoir et en commandèrent aux artistes grecs. Puis se formèrent des sculpteurs romains qui continuèrent d'imiter les anciens modèles grecs. Ce fut ainsi la sculpture grecque, un peu alourdie et défigurée, qui se répandit dans tout le monde soumis aux Romains.

La littérature. — Le plus ancien écrivain latin fut un Grec, Livius Andronicus, esclave affranchi, maître d'école, puis acteur. Les premiers ouvrages en latin furent des traductions du grec : Livius Andronicus avait traduit l'Odyssée et quelques tragédies. Le peuple romain prit plaisir aux pièces grecques et il n'en voulut pas d'autres. Même les auteurs romains qui écrivirent pour le théâtre ne firent que traduire ou arranger des tragédies et des comédies grecques. Ainsi les pièces célèbres de Plaute et de Térence, sont des imitations des comédies de Ménandre et de Diphile que nous avons perdues.

Les Romains imitèrent aussi les historiens grecs; long-

temps ce fut la mode de n'écrire l'histoire, même l'histoire romaine, qu'en grec.

Les plus grands poètes romains se déclarent les élèves des Grecs : Lucrèce n'écrit son poème que pour exposer la doctrine d'Épicure; Catulle imite les poètes d'Alexandrie; Virgile imite Théocrite et Homère; Horace traduit les odes des lyriques grecs.

Épicuriens et Stoïciens. — Les Romains avaient un esprit pratique et terre à terre, très indifférent à la science pure et à la métaphysique. Dans la philosophie grecque ils ne s'intéressèrent qu'à ce qu'ils croyaient directement utile, à la morale. — Il y avait parmi les philosophes grecs deux sectes, Epicuriens et Stoïciens. Le bien suprême, disaient les Épicuriens, est le *plaisir*, non pas le plaisir grossier et malsain de l'homme passionné, mais le plaisir calme et raisonnable de l'homme tempérant; le bonheur consiste à jouir doucement d'une vie paisible, entouré d'amis et sans se tourmenter pour des biens imaginaires. — Pour les Stoïciens le bien suprême est la *vertu*, qui consiste à se conduire suivant la raison en vue du bien de l'univers. Richesse, honneur, santé, beauté, tous les biens de la terre ne sont rien pour le sage; quand même on le torturerait, il reste heureux parce qu'il possède le vrai bien.

Les Romains prirent parti pour l'une ou l'autre doctrine, le plus souvent sans la bien comprendre. Ceux qui se disaient *épicuriens* passaient leur vie à boire et à manger et se comparaient eux-mêmes à des porcs. Ceux qui se disaient *stoïciens*, comme Caton et Brutus, affectaient un langage rude, une mine sombre, et affichaient le mépris de la vie. — Néanmoins ces doctrines, répandues peu à peu, aidèrent à détruire quelques préjugés romains. Epicuriens et stoïciens s'accordaient en deux points : ils

méprisaient l'ancienne religion et enseignaient que tous les hommes sont égaux, esclaves ou citoyens, Grecs ou Barbares. Leurs disciples romains perdirent à leur école quelques vieilles superstitions, ils apprirent à se montrer moins durs pour leurs esclaves, moins insolents envers les utres peuples.

La conquête de la Grèce par les Romains a fait pénétrer les arts, les lettres, et la morale des Grecs, dans l'Occident, comme la conquête de l'empire Perse par les Grecs avait fait pénétrer leur langue, leurs mœurs et leur religion dans l'Orient.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES.

Vie d'Aratus et de Philopémen.
Guerre contre les Etoliens.

HISTOIRE ROMAINE

XVII. — ANCIENNES POPULATIONS DE L'ITALIE

Duruy, *Histoire des Romains*. — Michelet, *Hist. romaine*. — Mommsen, *Hist. romaine*. — Noël des Vergers, *L'Etrurie et les Etrusques*. — Tite-Live, *Histoire*, *l.* I.

LES ÉTRUSQUES

L'Étrurie. — Le mot Italie n'avait pas pour les anciens le même sens que pour nous; le bassin du Pô (Lombardie et Piémont), faisait partie de la *Gaule*. Le dernier pays au Nord était la Toscane. Les Etrusques qui l'habitaient lui ont laissé leur nom (*Tusci*). C'était un pays à la fois chaud et humide, un air épais pesait sur les habitants. La région au bord de la mer, où les Etrusques avaient la plupart de leurs villes, est la fameuse *Maremme*, pays admirablement fertile, couvert de belles forêts, mais où les eaux, ne pouvant s'écouler, forment des marais qui empoisonnent l'air. « Dans la Maremme, dit un proverbe italien, on s'enrichit en un an et on meurt en six mois. »

Le peuple étrusque. — Les Etrusques étaient pour les anciens, et sont encore pour nous, un peuple mystérieux. Ils ne ressemblaient pas à leurs voisins et sans doute ils

venaient de loin, de l'Allemagne, de l'Asie, de l'Égypte; toutes ces opinions ont été soutenues et aucune n'est démontrée. Nous ignorons même la langue qu'ils parlaient. Leur alphabet ressemble à celui des Grecs, mais les inscriptions étrusques ne donnent guère que des noms propres et elles sont trop courtes pour permettre de retrouver la langue.

Les Etrusques formaient en Toscane 12 cités confédérées, chacune avec sa ville forte, son roi et son gouvernement. Des deux côtés ils avaient des colonies, 12 en Campanie aux environs de Naples, 12 dans la plaine du Pô.

Les tombeaux étrusques. — Il ne nous reste d'eux que des murs d'enceinte et des tombeaux. Quand on



Fig. 70. — Intérieur de la grotta Campana.

ouvre un tombeau étrusque on aperçoit, derrière une porte à colonnes, des chambres avec des lits, et sur ces lits

des cadavres étendus; autour sont des bijoux d'or, d'ivoire, d'ambre, des étoffes de pourpre, des meubles et surtout



Fig. 71. — Intérieur de tombeau étrusque.

de grands vases peints (fig. 71). Sur les murs sont peints des combats, des jeux, des festins, des scènes fantastiques.

Industrie et commerce. — Les Étrusques savaient tirer parti de leur sol fertile; mais surtout ils étaient marins et commerçants. Comme les Phéniciens ils allaient au loin chercher l'ivoire de l'Inde, l'ambre de la Baltique, l'étain, la pourpre phénicienne, les bijoux égyptiens ornés de hiéroglyphes et mêmes les œufs d'autruche. Tous ces objets se retrouvent dans leurs tombeaux. — Leurs navires s'avançaient au Sud jusqu'en Sicile. Les Grecs les détestaient, ils les appelaient « farouches Tyrrhéniens » ou « pirates étrusques ». En ce temps tout marin, à l'occasion, était pirate et les Étrusques avaient particulièrement intérêt à écarter les marins grecs afin de garder pour eux le commerce de la côte occidentale d'Italie.

Les fameux *vases étrusques*, qu'on a tirés par milliers des tombeaux pour garnir nos musées, étaient imités des

vases grecs, mais fabriqués par les Étrusques. Ils représentent des scènes de la mythologie grecque, surtout les combats autour de Troie; les personnages se détachent en rouge sur un fond noir.

Religion. — Les Étrusques étaient un peuple sombre. Ils croyaient à des dieux sévères, souvent malfaisants. Les plus élevés de tous étaient « les dieux voilés, » dieux mystérieux dont on ne savait rien. Au-dessous venaient les dieux qui lancent la foudre, ils formaient un conseil de 12 dieux. Sous la terre, dans le séjour des morts, régnaient des dieux sinistres. On les voit souvent représentés sur les vases étrusques. Le roi des enfers, Mantus,



Fig. 72. — Alceste emmenée aux enfers. (Scène représentée sur un vase étrusque.)

génie ailé, est assis, une couronne à la tête, une torche à la main. D'autres démons armés d'une épée ou d'un marteau, des serpents à la main, reçoivent les âmes des morts (fig. 72) ; le principal, Charun (le Charon des Grecs), vieillard à figure hideuse, porte un lourd marteau pour frapper ses victimes. Les âmes des morts, les *Mânes*,

sortent trois jours par an du séjour des ténèbres; elles errent sur la terre, effrayent les vivants et leur font du mal. Pour les apaiser on leur offre des victimes humaines, car on suppose qu'elles aiment le sang. Les fameux combats de gladiateurs, que les Romains adoptèrent, étaient à l'origine des sacrifices sanglants en l'honneur d'un mort.

Les augures. — Les Étrusques racontaient qu'un petit génie, nommé Tagès, sorti un jour d'un sillon, avait révélé devant la foule accourue pour le voir les secrets de la divination. Les devins étrusques qui s'appelaient *haruspices* ou *augures*, avaient des règles pour prédire l'avenir. Ils observaient les entrailles des victimes, la foudre, mais surtout le vol des oiseaux (d'où leur venait le nom d'augures). L'augure debout, le visage tourné vers le nord, tenant en main un bâton recourbé, décrit une ligne qui coupe le ciel en deux régions ; celle de l'est à droite est favorable, celle de gauche est défavorable. Une seconde ligne qui coupe la première en croix et d'autres lignes parallèles forment, dans le ciel, un carré qu'on appelle le *temple*[1]. L'augure regarde les oiseaux qui passent dans ce carré ; les uns, comme l'aigle, sont un présage heureux, d'autres, comme le hibou, sont un mauvais présage.

Les Étrusques s'étaient prédit l'avenir à eux-mêmes. Ils sont le seul peuple, entre les peuples anciens, qui ne se soit pas cru éternel. L'Étrurie, disaient-ils, devait durer dix siècles. Ces siècles n'étaient pas exactement de 100 ans, mais certains présages marquaient la fin de chaque siècle. En l'an 44, l'année de la mort de César, parut une comète; un haruspice étrusque dit à Rome dans l'assemblée du peuple que cette comète annonçait la fin du IXe et le commencement du Xe siècle, le dernier du peuple étrusque.

1. Le mot *temple* n'a pris que plus tard en latin le sens d'édifice religieux.

Influence des Étrusques. — Les Romains, peuple à demi barbare, ont beaucoup imité leurs voisins plus civilisés qu'eux, les Étrusques. Ils leur ont pris surtout les formes de leur religion : le costume des prêtres et des magistrats, les rites religieux, l'art de deviner l'avenir par les oiseaux (les *auspices*). Quand les Romains fondent une ville, ils suivent le rite étrusque. Le fondateur trace avec une charrue une enceinte carrée; la charrue a un soc d'airain, elle est attelée d'un taureau blanc et d'une génisse blanche. Des hommes suivent le fondateur et rejettent avec soin toutes les mottes de terre du côté de l'enceinte. Tout le fossé creusé par la charrue est sacré, nul ne doit le franchir; pour qu'on puisse entrer dans l'enceinte, il faut que le fondateur interrompe le fossé à certains endroits; il soulève la charrue et la *porte* un instant, l'intervalle que le soc n'a pas touché reste profane, il devient la *porte* par laquelle on passe. Rome a été fondée selon ces rites; elle s'appelait *la Rome carrée* et l'on disait que le fondateur avait tué son frère pour le punir d'avoir franchi l'enceinte sacrée. Plus tard les enceintes des colonies romaines et des camps et même les limites des domaines ont toujours été tracées suivant ces règles religieuses et avec des lignes géométriques.

Les Romains ont eu une religion à demi étrusque; les Pères de l'Église étaient donc en droit d'appeler l'Étrurie la *mère des superstitions.*

PEUPLES ITALIQUES.

Ombriens et Osques. — Dans les âpres montagnes de l'Apennin, en arrière de la campagne romaine à l'Est et au Sud, habitaient des tribus nombreuses. Ces peuples ne portaient pas un même nom et ne formaient pas une seule

nation; ils se divisaient en Ombriens, Sabins, Volsques, Eques, Herniques, Marses, Samnites. Mais tous parlaient à peu près la même langue, adoraient les mêmes dieux et avaient des usages semblables. Comme les Perses, les Hindous, les Grecs, ils étaient de race aryenne. Perdus dans leurs montagnes, loin des étrangers, ils restaient semblables aux Aryas des anciens temps; ils vivaient par bandes avec leurs troupeaux, dispersés dans la campagne; ils n'avaient ni villes ni cités ; des forteresses bâties sur les montagnes les abritaient en temps de guerre. C'étaient des peuples braves, batailleurs même, de mœurs simples et solides. Ils ont fait plus tard la force des armées romaines. Un proverbe disait : « Qui pourrait triompher des Marses ou sans les Marses ? »

Le printemps voué. — Dans un danger pressant les Sabins, disait une légende, croyant leurs dieux irrités, décidèrent pour apaiser leur colère de sacrifier au dieu de la guerre et de la mort tout ce qui naîtrait pendant un printemps. Ce sacrifie s'appelait « *un printemps voué* ». Tous les enfants nés en cette année appartenaient au dieu. Parvenus à l'âge d'homme, ils quittèrent le pays et s'en allèrent au loin. Ces exilés formaient plusieurs bandes; chacune avait pris pour guide un des animaux sacrés de l'Italie, un pivert, un loup, un taureau, et le suivait comme un envoyé du dieu; là où l'animal s'arrêtait, la bande s'établissait. Plusieurs peuples de l'Italie avaient, disait-on, pour origine un de ces essaims d'émigrés et gardaient encore le nom de l'animal qui avait conduit jadis leurs ancêtres : tels étaient les Hirpins (peuple du loup), les Picentins (peuple du pivert), les Samnites dont le capitale s'appelait Bovianum (ville du bœuf).

Les Samnites. — Les Samnites furent les plus puissants (fig. 73) de tous. Établis dans les Abruzzes, véritable

pays de brigands, ils descendaient dans les campagnes fertiles de Naples et de la Pouille et rançonnaient les villes étrusques et les villes grecques. — Contre les Romains ils luttèrent pendant deux siècles; toujours battus, parce qu'ils n'avaient pas de centre et pas de discipline, ils recommençaient la guerre. — Leur dernière lutte fut héroïque. Un vieillard apporta aux chefs de l'armée un livre sacré écrit sur de la toile de lin. On forma, à l'intérieur du



Fig. 73. — Guerriers Samnites, d'après un vase peint.

camp, une enceinte de toile de lin, au milieu s'élevait un autel, des soldats se tenaient autour, l'épée nue. Un à un les guerriers les plus braves entraient dans l'enceinte. On leur faisait jurer de ne pas s'enfuir devant l'ennemi et de tuer les fuyards. Ceux qui refusaient de jurer étaient égorgés sur place. Ceux qui avaient juré, au nombre de 16 000, prirent des vêtements de lin. Ce fut la « légion du lin », elle engagea la bataille et se fit massacrer tout entière.

Les Grecs d'Italie. — Toute l'Italie du Sud était couverte de colonies grecques, quelques-unes, Sybaris, Cro-

tone, Tarente, très peuplées et très puissantes. Mais les Grecs ne se risquaient guère du côté de Rome, par peur des Étrusques. Excepté la ville de Cumes, les colonies grecques ont eu jusqu'au IIIe siècle fort peu de relations avec les Romains.

LATINS ET ROMAINS.

Les Latins. — Les Latins habitaient le pays de collines et de ravins au sud du Tibre qu'on appelle aujourd'hui la Campagne de Rome. C'était un petit peuple (son territoire n'avait guère que 270 kilomètres carrés). Ils étaient de même race que les autres Italiens, semblables à eux par la langue, la religion et les mœurs, mais un peu plus avancés : ils cultivaient la terre et bâtissaient des villes fortes. Ils se partageaient en petits *peuples* indépendants. Chaque peuple avait son petit territoire, sa ville, et son gouvernement; ce petit État s'appelait *cité*. 30 cités latines avaient formé une association religieuse analogue aux Amphictyonies grecques. Tous les ans elles célébraient en commun une fête: leurs délégués, réunis à Albe, sacrifiaient un taureau en l'honneur du dieu commun, Jupiter latin.

Rome. — A la frontière du Latium, du côté de l'Étrurie, dans la plaine marécageuse et parsemée de collines qui borde le Tibre, s'élevait la ville de Rome, centre du *peuple romain* dispersé dans la campagne. Le pays était fiévreux et triste; mais la position était bonne. Contre l'ennemi étrusque le Tibre servait de fossé, les collines de forteresses; la mer n'était qu'à six lieues, assez loin pour qu'on n'eût rien à craindre des pirates, assez près pour laisser arriver les marchandises. Le port d'Ostie, à l'embouchure du Tibre, était un faubourg de Rome comme le Pirée un

faubourg d'Athènes. — L'emplacement convenait donc à un peuple de soldats et de marchands.

La Rome carrée et le Capitole. — Sur les premiers siècles de Rome nous ne connaissons que des légendes, et les Romains n'en savaient guère plus que nous. Rome, disaient-ils, avait d'abord été une petite ville carrée qui tenait tout entière sur la colline du Palatin. Le fondateur (on l'appelait Romulus), avait, suivant le rite étrusque, tracé l'enceinte avec la charrue. Tous les ans, le 21 avril, les Romains célébraient l'anniversaire de cette cérémonie; une procession faisait le tour de la primitive enceinte et un prêtre fixait un clou dans un temple en manière de commémoration. On calculait que la cérémonie de fondation devait avoir eu lieu en l'an 754 avant J.-C.

Sur les autres collines, en face du Palatin, s'élevaient d'autres petites villes; une bande de montagnards sabins s'était établie sur le Capitole, une bande d'aventuriers étrusques sur le mont Cœlius; peut-être y avait-il eu là encore d'autres *peuples*. Tous ces petits groupes finirent par se réunir à la Rome du Palatin. On construisit un nouveau mur d'enceinte qui entoura les *Sept collines*. Le *Capitole* fut alors pour Rome ce que l'Acropole était pour Athènes : sur ce rocher s'élèvaient les temples de 3 divinités protectrices de la cité (Jupiter, Junon, Minerve), et la citadelle qui renfermait le trésor et les archives du peuple. En creusant les fondations on trouva, dit la légende, une tête d'homme fraîchement coupée ; cette tête était un présage, elle signifiait que Rome deviendrait la tête du monde.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES

Le gouvernement des cités étrusques.
Les Ombriens.
La légende des sept rois de Rome.

XVIII. — LA RELIGION ET LA FAMILLE

Fustel de Coulanges, *La cité antique.* — Boissier, *La religion romaine.* — Marquardt et Mommsen, *Manuel des antiquités romaines.* — Bouché-Leclercq, *Histoire des pontifes romains.* — Duruy, *Histoire des Romains.*

LA RELIGION.

Les dieux romains. — Les Romains, comme les Grecs, croyaient que tout ce qui arrive dans le monde est l'œuvre d'une divinité. Mais, au lieu d'un Dieu qui dirige tout l'univers, ils admettaient autant de divinités qu'ils voyaient de phénomènes différents. Il y avait une divinité pour faire éclore la semence, une autre pour garder les limites des champs, une pour surveiller les fruits. Chacune avait son nom, son sexe, ses fonctions.

Les principaux dieux étaient Jupiter, dieu du ciel; Janus à deux têtes (le dieu qui ouvre); Mars, dieu de la guerre; Mercure, dieu du commerce; Vulcain, dieu du feu; Neptune, dieu de la mer; Cérès, déesse des moissons; la Terre, la Lune, Junon, Minerve.

Au-dessous venaient des dieux secondaires. Les uns personnifiaient une qualité, la Jeunesse, la Concorde, le Salut, la Paix. D'autres présidaient à une action de la vie : quand l'enfant venait au monde, il y avait un dieu pour lui apprendre à parler, une déesse pour lui apprendre à boire, une autre chargée de durcir ses os, deux pour l'accompagner à l'école, deux pour le ramener; bref, toute une légion de petits dieux spéciaux. D'autres protégeaient une ville, un quartier, une montagne, une forêt; chaque rivière, chaque source, chaque arbre même avait son petit dieu local. — Ce qui fait dire à une bonne femme d'un

roman latin : « Notre pays est si plein de dieux qu'il est beaucoup plus facile d'y rencontrer un dieu qu'un homme. »

Forme des dieux. — Les Romains, au contraire des Grecs, ne se représentaient pas leurs dieux sous une figure précise. Pendant longtemps, ils n'eurent à Rome aucune idole; ils adoraient Jupiter sous la forme d'une pierre, Mars sous la forme d'une épée. Plus tard seulement ils imitèrent les statues de bois des Étrusques et les statues de marbre des Grecs. Peut-être ne se figuraient-ils pas d'abord des êtres à forme humaine. Au contraire des Grecs, ils n'imaginaient pas de mariages ni de parenté entre les dieux; ils n'avaient point d'histoires à raconter sur leur compte; ils ne connaissaient pas d'Olympe où se tînt leur assemblée. La langue latine avait un mot bien remarquable pour désigner les dieux; on disait des *manifestations*. C'étaient les manifestations d'une force divine inconnue. Voilà pourquoi ils étaient sans forme, sans parenté, sans histoire. Tout ce qu'on savait d'eux, c'est que chacun commandait à une force de la nature et pouvait faire à volonté du bien ou du mal aux hommes.

Principe de la religion romaine. — Le Romain n'aime pas beaucoup ces dieux abstraits, pâles et froids; il semble même qu'il en ait peur. Quand il les invoque, il se cache la figure, peut-être pour ne pas les voir. Mais il pense qu'ils sont puissants et que, si on sait leur plaire, ils rendront des services. « L'homme auquel les dieux sont favorables, dit Plaute, ils lui font gagner de l'argent. » Le Romain conçoit la religion comme un échange de bons offices: il apporte au dieu ses offrandes et ses hommages, le dieu, en retour, lui doit quelque avantage[1]. Si, après

1. Une légende représente le roi Numa débattant avec Jupiter les

avoir donné au dieu, l'homme ne reçoit pas ce qu'il attend, il se regarde comme trompé. Pendant la maladie de Germanicus, le peuple avait offert aux dieux des sacrifices pour obtenir sa guérison. On annonça que Germanicus était mort, le peuple irrité renversa les autels et jeta dans les rues les statues des dieux, pour n'avoir pas fait ce qu'on attendait d'eux. Ainsi, de nos jours encore, le paysan italien injurie le saint qui ne lui donne pas ce qu'il demande.

Le culte. — Le culte consiste donc à faire les choses qui plaisent aux dieux. On leur apporte des fruits, du lait, du vin ; on leur sacrifie des animaux. Parfois on sort de leurs temples les statues des dieux, on les couche sur des lits et on leur sert un festin. Comme en Grèce, on leur bâtit des maisons magnifiques (les *temples*)[1], et on leur donne des spectacles.

Le formalisme. — Mais il ne suffit pas de se mettre en dépenses. Les dieux romains tiennent beaucoup à la forme ; ils exigent que tous les actes du culte, sacrifices, jeux, dédicaces, se fassent suivant les règles anciennes, (les *rites*). Quand on veut offrir à Jupiter une victime, il faut choisir une bête blanche, lui répandre sur la tête de la farine salée, la frapper avec une hache ; il faut se tenir debout, les mains levées vers le ciel, séjour de Jupiter, et prononcer une formule consacrée. Si l'on se trompe, le sacrifice ne vaut rien ; le dieu, pense-t-on, n'en saura aucun gré. Un magistrat fait célébrer des jeux en l'hon-

termes du contrat : « Vous me sacrifierez une tête, dit Jupiter. — Très bien, dit Numa ; une tête d'oignon que je vais prendre dans mon jardin. — Non, je veux quelque chose qui ait appartenu à un homme. — On vous donnera le bout de ses cheveux. — Il me faut un être animé. — On y joindra un petit poisson. » Là-dessus Jupiter rit et consent.

1. A Rome comme en Grèce le temple s'appelait une *maison*.

neur des dieux protecteurs de Rome. « S'il change un mot dans sa formule[1], si un joueur de flûte s'arrête, si l'acteur reste court, les jeux ne sont plus conformes aux rites; il faut les recommencer. » Aussi les gens prudents se font-ils assister de deux prêtres; l'un des deux prononce la formule, l'autre suit à mesure sur un rituel. — Chaque année des prêtres, *les frères Arvales*, se réunissent dans un temple aux environs de Rome; là ils exécutent une danse sacrée et récitent une prière; elle est écrite dans une vieille langue que personne ne comprend plus; il faut remettre à chaque prêtre, au début de la séance, un formulaire écrit. Pourtant, depuis des siècles qu'on a cessé de la comprendre, on continue de la chanter tous les ans sans y rien changer. C'est que les Romains, avant tout, tiennent à être en règle avec leurs dieux. Cette exactitude à accomplir les pratiques ordonnées est pour eux *la religion*. Aussi se regardent-ils comme « les plus religieux des hommes ». « Sur tous les autres points, dit Cicéron, nous sommes inférieurs ou seulement égaux aux autres peuples, mais nous l'emportons sur tous par *la religion, c'est-à-dire par le culte rendu aux dieux.* »

La prière. — Quand le Romain prie, ce n'est pas pour élever son âme et se sentir en communion avec un dieu, mais pour lui demander un service. Il cherchera donc avant tout quel dieu peut le lui rendre. « Il est aussi important, dit Varron, de savoir quel dieu peut nous aider dans les différents cas, que de savoir où demeurent le boulanger et le charpentier. » Ainsi on doit s'adresser à Cérès pour obtenir de riches moissons, à Mercure pour gagner de l'argent, à Neptune pour avoir une heureuse navigation. Puis le suppliant se revêt de vêtements pro-

1 La remarque est de Cicéron.

pres, car les dieux aiment la propreté; il apporte une offrande, car les dieux n'aiment pas qu'on vienne les mains vides. — Alors, debout, la tête voilée, le fidèle appelle le dieu. Mais il ne sait pas au juste son nom, car, disent les Romains, « personne ne connaît les vrais noms des dieux». Il lui dit donc, par exemple : «Jupiter très grand, très bon, ou quel que soit le nom que tu préfères... » Ensuite, il expose sa requête, en prenant garde d'employer toujours des expressions très claires, pour que le dieu ne puisse pas se tromper[1]. Si on lui offre une libation, on dit : « Reçois l'hommage de ce vin que je verse »; car le dieu pourrait croire qu'on lui donne d'autre vin que celui-là et le réclamer. Aussi les prières sont-elles longues, verbeuses, pleines de répétitions.

Les présages. — Les Romains croient aux présages comme les Grecs. Les dieux, pensent-ils, savent l'avenir, et ils envoient des signes qui permettent à l'homme de le deviner. Avant d'entreprendre un acte, le Romain consulte les dieux. Le général, sur le point d'attaquer, examine les entrailles des victimes; le magistrat, avant de tenir une assemblée, regarde les oiseaux qui passent (c'est ce qu'on appelle *prendre les auspices*). Si les signes sont favorables, c'est que les dieux approuvent l'entreprise; sinon, c'est qu'ils la blâment. Souvent les dieux envoient un signe sans qu'on l'ait demandé. Tout phénomène inattendu passe pour le présage d'un événement. — Une comète se montra avant la mort de César, on pensa qu'elle annonçait cette mort. — Quand l'assemblée du peuple délibère, s'il vient à tonner, c'est que Jupiter ne veut pas qu'on décide rien ce jour-là, et l'assemblée se sépare. — Le fait le plus insignifiant peut être interprété comme un signe; un

1. V. dans Michelet, *Histoire romaine*, p. 146, en note, la prière de Décius

éclair, un mot qu'on entend, un rat qui croise le chemin, un devin qu'on rencontre. Aussi, quand Marcellus avait résolu une entreprise, se faisait-il porter dans une litière fermée, afin d'être sûr de ne rien voir qui pût s'imposer à lui comme un présage.

Ce n'étaient point là des superstitions de la populace. La République entretenait 6 augures chargés de prédire l'avenir. Elle conservait soigneusement un recueil de prophéties, *les livres sybillins*. Elle avait des poulets sacrés gardés par des prêtres. Aucun acte public, assemblée, élection, délibération, ne se faisait sans avoir pris les auspices, c'est-à-dire examiné le vol des oiseaux. — En l'an 195, on apprend que la foudre est tombée sur un temple de Jupiter et qu'il a poussé un cheveu sur la tête de la statue d'Hercule; un gouverneur écrit qu'il vient de naître un poulet à trois pattes. Le sénat se réunit pour délibérer sur ces présages.

Les prêtres. — Le prêtre, à Rome comme en Grèce, n'a pas charge d'âmes, il n'est là que pour le service du dieu; il surveille son temple, il administre ses biens, il accomplit les cérémonies en son honneur. Ainsi la corporation des *Saliens* (les sauteurs) veille sur un bouclier tombé du ciel, dit-on, et qu'on adore comme une idole; chaque année, ils exécutent une danse des armes; c'est là toute leur mission. — Les *augures* prédisent l'avenir. — Les *pontifes* surveillent les cérémonies du culte; ils dressent le calendrier et fixent les fêtes qu'on doit célébrer aux différents jours de l'année.

Ni les prêtres, ni les augures, ni les pontifes ne forment une classe à part. Ils sont pris parmi les grands personnages et continuent à exercer toutes les fonctions de l'État, à juger, à présider les assemblées, à commander *les armées*. Voilà aussi pourquoi les prêtres romains, si

puissants qu'ils fussent, ne formèrent pas, comme en Égypte, une caste sacerdotale. Il y eut à Rome une religion d'État, il n'y eut pas de gouvernement par les prêtres.

LE CULTE DES ANCÊTRES.

Les morts. — Les Romains, comme les Hindous et les Grecs, croyaient que l'âme survit au corps. Si l'on avait soin d'ensevelir le cadavre suivant les usages, l'âme allait vivre sous la terre et devenait un dieu. Sinon, l'âme ne pouvait entrer dans le séjour des morts, elle *revenait* sur la terre effrayer les vivants et les tourmenter pour se faire donner la sépulture. Pline le Jeune[1] raconte l'histoire d'un fantôme qui hantait une maison et faisait mourir de peur tous les habitants; un philosophe, assez brave pour le suivre, découvrit, à l'endroit où le spectre s'arrêta, des ossements qui n'avaient pas été ensevelis suivant les rites. — L'âme de l'empereur Caligula erra de même dans les jardins du palais; il fallut déterrer le corps et l'enterrer de nouveau régulièrement.

Culte des morts. — Il importait donc à la fois aux vivants et aux morts que les rites fussent observés. La famille du mort dressait un bûcher, on y brûlait le corps, on déposait les cendres dans une urne qu'on déposait dans le *tombeau :* c'était une petite chapelle dédiée aux *dieux mânes*[2], c'est-à-dire à l'âme devenue dieu. A des jours fixés, les parents venaient auprès de ce tombeau apporter des aliments; sans doute on avait cru autrefois que l'âme

1. Pline. *Epîtres*, liv. VII, 27. Voir dans Plaute (*Mostellaria*) une autre histoire de revenants.
2. Les lettres D. M. qu'on trouve sur tous les tombeaux romains sont les initiales de : Dieux Mânes.

avait besoin de nourriture, car on versait le vin et le lait par terre, on brûlait la viande des victimes, on laissait dans des vases du lait et des gâteaux. Ces cérémonies funéraires se perpétuaient indéfiniment; une famille ne pouvait pas abandonner les âmes de ses ancêtres, elle continuait donc à entretenir leur tombeau et à leur apporter des repas funèbres. En échange, ces âmes, deve nues des dieux, aimaient et protégeaient leurs descendants. Chaque famille avait ainsi ses dieux protecteurs, on les appelait *lares*.

Culte du foyer. — Chaque famille avait aussi un *foyer* qu'elle adorait. Pour les Romains, comme pour les Hindous, la flamme était un dieu et le foyer un autel. On devait l'entretenir jour et nuit, lui apporter sur son autel de l'huile, de la graisse, du vin, de l'encens; la flamme brillait alors et se dressait, comme si l'offrande l'avait nourrie. — Avant de commencer son repas, le Romain remerciait le dieu du foyer, il lui donnait une part des aliments et versait pour lui un peu de vin (c'était la *libation*). — Horace lui-même, tout incrédule qu'il fût, soupait devant son foyer avec ses esclaves et faisait la libation et la prière.

Toute famille romaine a dans sa maison un sanctuaire où se trouvent à la fois les dieux lares, âmes des ancêtres, et l'autel du foyer. — Rome aussi a son foyer sacré, on l'appelle *Vesta*, vieux mot qui désigne le foyer lui-même. 4 vierges, des plus grandes familles, les *Vestales*, sont chargées de le garder, car il ne faut pas que la flamme sacrée s'éteigne jamais, et elle ne peut être confiée qu'à des êtres purs. Si une vestale manque à son vœu, on l'enterre vive dans un caveau, car elle a commis un sacrilège et mis en danger le peuple romain.

LA FAMILLE.

Religion de la famille. — Tous les membres d'une famille rendent un culte aux mêmes ancêtres et se réunissent autour du même foyer. Ils ont donc les mêmes dieux, et ils sont seuls à les avoir. Le sanctuaire où se tiennent les lares[1] est caché dans la maison, aucun étranger n'en approche. La famille romaine est comme une petite église; elle a sa religion et son culte, auquel nul autre que ses membres n'est admis. Aussi diffère-t-elle beaucoup de la famille moderne, parce qu'elle se règle d'après des principes religieux.

Le mariage. — La première règle de cette religion, c'est que, pour avoir le droit d'adorer les ancêtres de la famille, il faut être issu d'eux par un mariage régulier.



Fig. 74. — Une scène de noces d'après une peinture romaine.

Le mariage romain a donc commencé par être une cérémonie religieuse. Le père *livre* la fiancée hors de sa maison; un cortège la *conduit* à la maison du mari en chantant un vieux refrain sacré : « Hymen, ô hyménée. » On l'amène devant le foyer du mari, on lui présente l'eau et le feu, et là, en présence des dieux de la famille, les deux

1. On les appelle les *pénates*, c'est-à-dire les dieux de l'intérieur.

époux se partagent un gâteau de fleur de farine. Le mariage, à cette époque, s'appelait la communion par le gâteau. — Plus tard, on a inventé une autre forme de mariage. Un parent de la fiancée, en présence de témoins, la vend au mari; le mari déclare qu'il l'achète pour être sa femme. C'est le mariage *par achat*.

Pour les Romains comme pour les Grecs, le mariage est un devoir religieux; la religion ordonne de ne pas laisser éteindre les familles. Le Romain déclare donc en se mariant qu'il « prend sa femme pour avoir des enfants ». Un noble romain, qui aimait beaucoup sa femme, la répudia parce qu'elle ne lui donnait pas d'enfants.

La femme. — La femme romaine n'est jamais libre; jeune fille, elle appartient à son père, qui choisit pour elle un époux; mariée, elle tombe dans la puissance de son mari : les jurisconsultes disent qu'elle est *dans sa main*, qu'elle est *comme sa fille*. Elle a toujours un maître qui a sur elle droit de vie et de mort. Cependant jamais on ne la traite comme une esclave. Elle est l'égale en dignité de son mari, on l'appelle *mère de famille* ou *matrone*, comme on appelle l'homme *père de famille* ou *patron;* elle est maîtresse dans la maison comme il y est maître. Elle commande à des femmes esclaves, qu'elle charge de tout le gros ouvrage, de moudre le grain, de faire le pain et la cuisine. Elle-même est assise dans la salle d'honneur (l'*atrium*), file et tisse, distribue la tâche aux esclaves, surveille les enfants, dirige la maison. Elle n'est pas enfermée loin des hommes comme la femme grecque, elle mange à table avec son mari, reçoit les visiteurs, va dîner en ville, paraît en public dans les cérémonies, au théâtre, même devant le tribunal. Pourtant elle reste d'ordinaire ignorante. Les Romains ne se soucient pas d'instruire leurs filles; la qualité qu'ils estiment le plus chez

une femme, c'est *l'austérité ;* et, sur son tombeau, ils écrivent en guise d'éloge : « Elle a gardé la maison et filé la laine. »

Les enfants. — L'enfant romain appartient au père comme une propriété. Le père a le droit de le faire exposer dans la rue. S'il le recueille, l'enfant est élevé d'abord dans la maison. Les filles y restent jusqu'à leur mariage; elles filent et tissent sous la surveillance de leur mère. Les garçons travaillent aux champs avec le père et s'exercent à manier les armes. Les Romains ne sont pas un peuple artiste; que leurs enfants sachent lire, écrire et compter, ils ne demandent rien de plus; on ne leur apprend ni musique ni poésie. On les dresse aussi à être sobres, silencieux, modestes dans leur maintien et obéissants.

Le père de famille. — Ce que nous appelons maître de maison, les Romains l'appellent *père de famille.* Le père de famille est à la fois le propriétaire du domaine, le prêtre du culte des ancêtres, le souverain de la famille. Il règne en maître dans sa maison. Il a le droit de répudier sa femme, de repousser ses enfants, de les vendre, de les marier sans les consulter. Il a le droit de prendre pour lui tout ce qui leur appartient, tout ce que sa femme apporte, tout ce que ses enfants gagnent; car ni la femme ni les enfants ne peuvent être propriétaires. Enfin il a sur eux tous[1] « le droit de vie et de mort », c'est-à-dire qu'il est leur seul juge. S'ils commettent un crime, ce n'est pas le magistrat, c'est le père de famille qui les condamne. — Un jour (186) le sénat romain décréta la peine de mort contre tous ceux qui avaient pris part aux orgies du culte de Bacchus. Les hommes furent exécutés, mais, pour toutes les femmes qui se trouvaient

1. Dans la langue du droit romain on dit que la femme, les enfants, les serviteurs « ne s'appartiennent pas »

parmi les coupables, il fallut que le sénat s'adressât aux pères de famille, et ce furent eux qui condamnèrent à mort leurs femmes ou leurs filles. — « Le mari, disait le vieux Caton, est *juge de sa femme*, il peut ce qu'il veut.

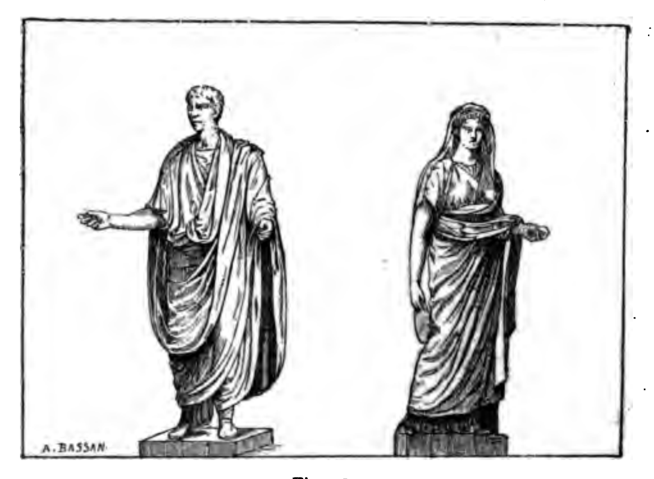


Fig. 75.
Romain vêtu de la toge. Romaine

Si elle a commis quelque faute il la châtie; si elle a bu du vin, il la condamne; si elle a été infidèle, il la tue. » — Lorsque Catilina conspirait contre le sénat, un sénateur s'aperçut que son fils prenait part au complot; il le fit arrêter, le jugea et le condamna à mort.

Le pouvoir du père de famille dure autant que sa vie, jamais le fils n'en est affranchi. Même s'il devient consul, il reste soumis au pouvoir de son père. Le père mort, les fils deviennent à leur tour pères de famille. Quant à la femme, elle ne peut jamais être libre, elle tombe sous la puissance de l'héritier de son mari ; elle peut alors être soumise à son propre fils.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES

Mythologie romaine.
Les cérémonies publiques du culte.
Le calendrier.
Le patrimoine.
L'adoption.

XIX. — LA CITÉ ROMAINE

—

Mommsen, *Histoire romaine.* — Willems, *Le Droit public à Rome.* — Fustel de Coulanges, *La cité antique.* — Duruy, *Histoire des Romains.* — Bouché-Leclercq, *Manuel des institutions romaines.* — Marquardt et Mommsen, *Manuel des antiquités romaines.* — Madvig, *L'État romain.* — Gow, *Minerva.*

FORMATION DU PEUPLE ROMAIN.

Le peuple romain. — Il y avait à Rome, vers le v[e] siècle avant J.-C., deux classes d'hommes, les *patriciens* et les *plébéiens*. Les patriciens étaient les descendants des anciennes familles établies de toute antiquité sur le petit territoire aux environs de la ville ; seuls ils avaient le droit de paraître dans l'assemblée du peuple, d'assister aux cérémonies religieuses, d'exercer les fonctions. Leurs ancêtres avaient fondé l'État romain ou comme on disait, la *cité* romaine ; et ils le leur avaient légué. Ils étaient donc le vrai *peuple* de Rome.

La plèbe. — Les plébéiens descendaient des étrangers établis dans la ville, et surtout des vaincus des cités voisines; car Rome avait peu à peu soumis toutes les villes latines et s'était annexé de force leurs habitants. Devenus sujets tout en restant étrangers, ils obéissaient au gouvernement de Rome, mais ils ne pouvaient y pren-

dre part. Ils n'avaient pas la religion romaine, et ne pouvaient assister aux cérémonies. Ils n'avaient pas même le droit de se marier dans une famille patricienne. On les appelait la *plèbe* (la multitude), et on ne les considérait pas comme faisant partie du peuple romain. Dans les vieilles prières, on trouve encore cette formule . « Pour le bien du *peuple* et de la *plèbe* de Rome. »

Luttes entre patriciens et plébéiens. — Le peuple et la plèbe formaient comme deux peuples distincts, l'un de maîtres, l'autre de sujets. Pourtant les plébéiens ressemblaient beaucoup aux patriciens. Soldats comme eux, ils servaient dans l'armée à leurs frais et se faisaient tuer au service du peuple romain. Paysans comme eux, ils vivaient sur leurs domaines. — Plusieurs de ces plébéiens étaient riches et d'ancienne famille. La seule différence, c'est qu'ils descendaient d'une grande famille de quelque cité latine vaincue, tandis que les patriciens descendaient d'une ancienne famille de la cité victorieuse.

Les tribuns de la plèbe. — Un jour, disait la légende, les plébéiens, se trouvant trop maltraités, se retirèrent en armes sur une montagne, décidés à rompre avec le peuple romain. Les patriciens effrayés leur envoyèrent Menenius Agrippa qui leur raconta la fable des membres et de l'estomac. La plèbe consentit à rentrer, mais elle fit un traité avec le peuple. On lui accorda que ses chefs (on les appelait *tribuns de la plèbe*), auraient le droit de *secourir* les plébéiens contre les magistrats du peuple, et d'empêcher qu'on prît aucune mesure malgré eux. Ils leur suffisait de prononcer la formule *Veto* (Je m'oppose); cette seule parole arrêtait tout. Car la religion défendait de lutter contre un tribun sous peine d'être dévoué aux dieux infernaux.

Triomphe des plébéiens. — La lutte commencée à la fin du v[e] siècle dura pendant deux siècles[1] (493 à 300 environ).

Les plébéiens, beaucoup plus nombreux et plus riches, finirent par l'emporter. — Ils obtinrent d'abord qu'on rédigeât des lois communes à tous; puis qu'on permît le mariage entre patriciens et plébéiens. — Le plus difficile fut d'arracher les hautes magistratures ou, comme on disait, « d'obtenir les honneurs ». La religion ordonnait en effet, qu'avant de nommer un homme magistrat, on demandât aux dieux s'ils approuvaient ce choix. On les interrogeait en examinant les oiseaux, ce qu'on appelait *prendre les auspices*. Or, la vieille religion romaine ne permettait de prendre les auspices que sur le nom d'un patricien. On ne pensait pas que les dieux pussent accepter un magistrat plébéien.

Mais il y avait de grandes familles plébéiennes qui tenaient à devenir les égales des familles patriciennes en dignité, comme elles l'étaient en richesse et en importance. Elles forcèrent les patriciens à leur ouvrir peu à peu toutes les charges[2] : on commença par celle de consul, et on finit par celle de grand pontife. Le premier consul plébéien fut nommé en 366; le premier grand pontife plébéien en 302.

Patriciens et plébéiens se fondirent alors et ne formèrent plus qu'un seul peuple.

1. Nous ne la connaissons que par Tite-Live et Denys d'Halicarnasse; leur récit, très dramatique, est devenu célèbre, mais il n'est qu'une légende altérée souvent par des faussaires.
2. Dictature en 355, censure en 351, préture en 337.

LE PEUPLE ROMAIN.

Le droit de cité. — Le *peuple*, à Rome comme en Grèce, ce n'est pas l'ensemble des habitants, c'est le corps des *citoyens*. N'est pas citoyen tout homme qui demeure sur le territoire, mais seulement celui qui a le *droit de cité*. Le citoyen a de nombreux privilèges :

1° Il est seul membre du corps politique; il a seul le droit de voter dans les assemblées du peuple romain, de servir dans les troupes romaines, d'assister aux cérémonies sacrées de Rome, d'être élu magistrat romain. C'est ce qu'on appelle les *droits publics*.

2° Le citoyen est seul protégé par la loi romaine; seul il a le droit de se marier légalement, de devenir père de famille, c'est-à-dire maître absolu de sa femme et de ses enfants, de faire son testament, de vendre ou d'acheter Ce sont les *droits privés*.

Ceux qui ne sont pas citoyens non seulement sont exclus de l'armée et de l'assemblée, mais ils ne peuvent être ni époux, ni pères, ni propriétaires légalement, ils ne peuvent invoquer la loi romaine ni demander justice au tribunal romain. — Les citoyens forment donc une aristocratie au milieu des autres hommes. Mais entre eux ils ne sont pas égaux : il y a des différences de classe ou, comme disent les Romains, des *rangs*.

Les nobles. — Au premier rang sont les *nobles*. Un citoyen est noble lorsqu'un de ses ancêtres a géré une magistrature. Car la magistrature à Rome est un *honneur*, elle anoblit l'homme qui l'exerce et même ses descendants. Quand un citoyen devient édile, préteur, consul, il reçoit une toge bordée de pourpre, une sorte

de trône (*la chaise curule*), et le droit de faire faire son *image*. Ces images sont des statuettes, d'abord en cire, plus tard en argent. On les place dans l'*atrium*, le sanctuaire de la maison, près du foyer et des dieux de la famille; elles sont là dans des niches comme des idoles, adorées par les descendants. Quand il meurt quelqu'un de la famille, on sort les images, on les traîne sur un char dans le cortège, et un des parents prononce l'éloge du mort. — Ce sont ces images qui anoblissent la famille où on les conserve. Plus il y a d'images dans une famille, plus elle est noble. On dit *noble par une image, noble par plusieurs images*.

Les familles nobles à Rome sont très peu nombreuses (on n'en compterait pas 300), car les magistratures qui anoblissent se donnent d'ordinaire à des hommes déjà nobles.

Les chevaliers. — Derrière les nobles viennent les *chevaliers*. Ce sont les citoyens riches qui n'ont pas d'ancêtre magistrat. Leur fortune, inscrite sur les registres du recensement, doit atteindre au moins 400 000 sesterces. Ils sont commerçants, banquiers, entrepreneurs; ils ne gouvernent pas, mais ils s'enrichissent. Au théâtre, ils ont des places réservées derrière celles des nobles.

Un chevalier peut être élu magistrat, les nobles l'appellent alors un *homme nouveau*, son fils devient un noble.

La plèbe. — Ceux qui ne sont ni nobles ni chevaliers forment la masse du peuple, la *plèbe*. La plupart sont des paysans; ils cultivent un petit domaine dans le Latium ou la Sabine; ils descendent des Latins et des Italiens vaincus par Rome. Le vieux Caton, dans son livre sur l'Agriculture, nous donne une idée de leurs mœurs: « Nos ancêtres, quand ils voulaient faire l'éloge d'un

homme, disaient : bon laboureur, bon cultivateur; cet éloge paraissait le plus grand de tous[1]. »

Durs au travail, âpres au gain, rangés et économes, ces laboureurs ont fait la force des armées romaines. Longtemps ils formèrent aussi l'assemblée du peuple et dominèrent dans les élections. Les nobles qui voulaient se faire élire magistrats venaient sur la place du marché « serrer la main » de ces paysans (c'était le terme consacré). — Un candidat, trouvant la main d'un laboureur trop calleuse, s'avisa de lui demander : « Est-ce que tu marches sur les mains? » C'était un noble de grande famille, mais il ne fut pas élu.

Les affranchis. — Les derniers de tous les citoyens sont les *affranchis*, anciens esclaves ou fils d'esclaves. Ils conservent la tache de leur origine; on ne les admet pas à servir dans l'armée romaine et on ne les laisse voter qu'après les autres.

LE GOUVERNEMENT.

Les comices. — Le gouvernement de Rome s'appelle *République* (c'est-à-dire la chose du peuple); le corps des citoyens, qu'on appelle le peuple, est censé maître absolu dans l'État. C'est lui qui élit les magistrats, qui vote la paix et la guerre, qui fait les lois. « La loi, disent les jurisconsultes, c'est ce que le peuple ordonne. » A Rome, comme en Grèce, le peuple ne nomme pas de députés, il doit tout voter lui-même. Même après qu'on eut admis dans la cité plus de 500 000 hommes dispersés dans toute

1. Il cite quelques-uns de leurs vieux proverbes : « Mauvais agriculteur celui qui achète ce que sa terre peut lui donner. » — « Mauvais économe qui fait de jour ce qu'il peut faire de nuit. »

l'Italie, les citoyens, pour exercer leurs droits, durent venir en personne à Rome. — Le peuple se réunit donc sur une place, l'assemblée s'appelle *les comices*. Un magistrat la convoque et la préside. Tantôt les citoyens sont convoqués au son de la trompette et vont sur le champ de manœuvres (Champ de Mars), se ranger par compagnies sous leurs étendards; ce sont alors les *comices par centuries* (assemblée par compagnies). Tantôt ils se réunissent sur la place du marché (*forum*) et se partagent en 35 groupes qu'on appelle *tribus;* chaque tribu entre à son tour dans un espace enclos de barrières où elle vote; ce sont alors les *comices par tribus*. Le magistrat qui a réuni l'assemblée lui indique sur quelle affaire elle doit voter, et quand elle a voté, elle se sépare. — Le peuple est souverain, mais habitué à obéir à ses chefs.

Les magistrats. — Tous les ans le peuple élit des hommes pour le gouverner et il leur délègue son pouvoir absolu; on les appelle *magistrats* (ceux qui dominent). Des *licteurs* marchent devant eux, portant un paquet de verges et une hache: ce symbole signifie que le magistrat peut à son gré frapper et mettre à mort. Le magistrat peut également présider l'assemblée du peuple et le sénat, siéger au tribunal, commander les armées; partout il est le maître. Il convoque et dissout l'assemblée à son gré, il rend seul les sentences, il fait des soldats ce qu'il veut, les mettant à mort sans même avoir à prendre l'avis des officiers. — Dans une guerre contre les Latins, Manlius, général romain, avait défendu aux soldats de sortir du camp. Son fils, provoqué par un guerrier ennemi, sort et le tue. Manlius fit arrêter et exécuter son fils sur-le-champ. — Le magistrat a, suivant l'expression romaine, *le pouvoir d'un roi*. Mais ce pouvoir est court et partagé. Le magistrat n'est élu que pour un an et il a des *collègues*, qui ont

même pouvoir que lui. Il y a à la fois dans Rome 2 *consuls* qui gouvernent le peuple et commandent les armées, plusieurs *préteurs* pour gouverner ou commander en sous-ordre et pour prononcer les sentences. Il y a d'autres magistrats, 2 *censeurs*, 4 *édiles* pour surveiller les voies publiques et les marchés, 10 *tribuns de la plèbe*, des *questeurs* pour tenir la caisse de l'État.

Les censeurs. — Les magistrats les plus élevés de tous sont les deux *censeurs*. Ils sont chargés de faire tous les 5 ans le *cens*, c'est-à-dire le recensement du peuple romain. Devant eux comparaissent tous les citoyens pour déclarer sous serment leur nom, le nombre de leurs enfants et de leurs esclaves, le chiffre de leur fortune; le tout est inscrit sur des registres. Ce sont eux qui dressent la liste des sénateurs, des chevaliers, des citoyens ; qui assignent à chacun son rang dans la cité. Ils sont chargés ensuite de faire le *lustre*, grande cérémonie de purification qui



Fig. 76. — Sacrifice expiatoire

revient tous les cinq ans. Ce jour-là tous les citoyens son réunis au Champ de Mars rangés comme en bataille; on promène trois fois autour de l'assemblée trois victimes expiatoires, un taureau, une brebis, un porc (fig. 76); on

les égorge et de leur sang on asperge l'assemblée ; la cité est purifiée et réconciliée avec les dieux. — Les censeurs sont maîtres d'inscrire et de ranger chacun où ils veulent. Ils peuvent ainsi dégrader un sénateur en le rayant de la liste du sénat, un chevalier en ne l'inscrivant pas parmi les chevaliers, un citoyen en ne mettant pas son nom sur les registres des tribus. C'est pour eux un moyen facile de punir ceux qu'ils regardent comme coupables, et d'atteindre les fautes que la loi ne condamne pas. On les a vus dégrader des citoyens pour avoir mal cultivé leur champ, pour avoir un train de maison trop coûteux, un sénateur parce qu'il possédait dix livres d'argenterie, un autre pour avoir négligé les tombeaux de sa famille, un autre pour avoir répudié sa femme. Ce pouvoir exorbitant est ce que les Romains appellent le *gouvernement des mœurs.* Il fait des conseurs les maîtres de la cité.

Le sénat. — Le sénat se compose de 300 personnages environ désignés par le censeur. Mais le censeur ne prend pas au hasard, il ne choisit que des citoyens riches, considérés et de grande famille, la plupart anciens magistrats. Presque toujours il désigne ceux qui faisaient déjà partie du sénat, en sorte que d'ordinaire on reste sénateur sa vie durant. Le sénat est la réunion des principaux personnages de Rome ; de là vient son autorité. Dès qu'une affaire se présente, un des magistrats réunit les sénateurs dans un temple, leur expose la question, puis leur demande « ce qu'ils pensent de cette affaire ». Les sénateurs répondent un par un, en suivant l'ordre de dignité. C'est ce qu'on appelle *consulter le sénat,* et l'avis de la majorité est un *sénatus-consulte.* Ce n'est qu'un avis, car le sénat n'a pas le pouvoir de faire des lois. Mais Rome obéit à cet avis comme à un ordre. Le peuple a confiance dans les sénateurs, qu'il sait plus expérimentés que lui ; les

magistrats n'osent pas résister à une assemblée composée des nobles leurs égaux. Aussi le sénat règle-t-il toutes les affaires : il décide la guerre et le chiffre des armées ; il reçoit les ambassadeurs et conclut la paix ; il fixe les recettes et les dépenses. Le peuple ratifie ses décisions, les magistrats les exécutent. En 200, le sénat avait décidé la guerre contre le roi de Macédoine ; le peuple effrayé refusa de la voter. Le sénat ordonne alors à un magistrat de réunir de nouveau les comices et de leur tenir un discours plus persuasif : cette fois le peuple vota. — A Rome le peuple *régnait*, comme le roi en Angleterre, mais c'était le sénat qui *gouvernait*.

La carrière des honneurs. — Être magistrat ou sénateur à Rome n'est pas une profession. Magistrats ou sénateurs dépensent leur temps et leur argent sans recevoir aucun salaire. Une magistrature à Rome est avant tout un *honneur*. Il n'y arrive que des nobles, tout au plus des chevaliers, toujours des nobles ; encore ne parviennent-ils aux plus hautes magistratures qu'après avoir rempli toutes les autres. Celui qui veut un jour gouverner Rome doit faire d'abord dans l'armée dix campagnes. Ensuite il peut être élu *questeur*, et on lui donne à administrer une des caisses de l'État. Puis il devient *édile*, chargé de la police et des approvisionnements. Plus tard il est élu *préteur* et rend la justice ; plus tard, devenu *consul*, il commande une armée et préside les assemblées. Alors seulement il peut aspirer à être *censeur*. C'est l'échelon le plus élevé, on ne l'atteint guère avant cinquante ans. Un même homme a été ainsi tour à tour financier, administrateur, juge, général, gouverneur avant d'arriver à cette fonction originale de censeur qui consiste à organiser la société. Cette série de fonctions est ce qu'on appelle *la carrière des honneurs*. Chacun de ces emplois ne dure qu'un an, et pour s'élever

à l'emploi suivant, il faut une élection nouvelle. Il faut, pendant l'année qui précède le vote, se montrer sans cesse dans les rues, *circuler* comme disent les Romains (*ambire :* de là le mot *ambition*); il faut solliciter les suffrages du peuple. Pendant tout ce temps, l'usage est de se vêtir d'une toge blanche, c'est le sens même du mot *candidat* (vêtu de blanc).

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES

Les clients et les débiteurs.
Les décemvirs.
La légende de Manlius.
Les élections.
Les consuls.

XX. — LA CONQUÊTE ROMAINE

Mommsen, *Histoire romaine.* — Marquardt et Mommsen, *Manuel des antiquités romaines.* — Kraner, *L'armée romaine.* — Michelet, *Histoire romaine.* — Fustel de Coulanges, *La cité antique.* — Duruy, *Histoire des Romains.*

L'ARMÉE ROMAINE.

Le service militaire. — Pour être admis à servir dans l'armée romaine, il ne suffit pas d'être citoyen romain. Il faut avoir assez de ressources pour s'équiper à ses frais, car l'État ne fournit pas d'armes au soldat; jusqu'en 402 il ne lui donnait même pas de solde. On n'enrôle donc que les citoyens pourvus au moins d'une petite fortune. Les pauvres (on les appelle *prolétaires*) sont exempts du service, ou plutôt ils n'ont pas le droit de servir. Tout citoyen assez riche pour être admis dans l'armée doit à l'État vingt campagnes; tant qu'il ne les a pas faites il reste à la dis-

position du général, et cela depuis 17 ans jusqu'à 46. A Rome comme dans les cités grecques chacun est à la fois citoyen et soldat; les Romains sont un peuple de petits propriétaires exercés à combattre.

L'enrôlement. — Quand on a besoin de soldats, le consul ordonne à tous les citoyens aptes au service de se réunir au Capitole. Là des officiers élus par le peuple choisissent autant d'hommes qu'il en faut pour former l'armée. C'est l'enrôlement (les Romains disent le *choix*); puis vient le serment militaire. Les officiers jurent d'abord, puis les soldats; ils jurent d'obéir à leur général, de le suivre partout où il les conduira, de rester sous les drapeaux jusqu'à ce qu'il les ait déliés de leur serment. Un homme prononce la formule, chacun s'avance à son tour et dit : « Moi aussi. » Désormais l'armée est liée au général par la religion.

Légions et alliés. — L'armée romaine s'était appelée d'abord *légion* (la levée). Quand le peuple s'accrut, au lieu d'une légion il en forma plusieurs. La légion est un corps de 4200 à 5000 hommes, tous citoyens romains. La plus petite armée a toujours au moins une légion, toute armée commandée par un consul en a au moins deux. Mais les légions forment à peine la moitié de l'armée romaine. Tous les peuples de l'Italie soumis à Rome doivent lui envoyer leurs troupes, et ces soldats, qu'on appelle les *alliés*, sont mis sous les ordres d'officiers romains. Dans une armée romaine les alliés sont toujours un peu plus nombreux que les citoyens des légions. D'ordinaire avec quatre légions (16 800 hommes) on fait partir 20 000 fantassins et 40 000 cavaliers alliés. Dans la deuxième guerre punique, en 218, on avait enrôlé 26 000 citoyens, on leva 45 000 alliés. Ainsi le peuple romain, pour faire ses guerres, employait ses sujets autant que ses citoyens.

Les exercices. — Rome n'avait pas de gymnase; les futurs soldats s'exerçaient sur le champ de manœuvres. Là le jeune homme marchait, courait, sautait chargé de ses armes, s'escrimait avec l'épée, lançait le javelot, maniait la pioche, puis, couvert de poussière et de sueur, il traversait le Tibre à la nage. Souvent les hommes faits, quelquefois même les généraux, se mêlaient à ces jeunes gens, car le Romain ne cessait jamais de s'exercer. Même en campagne la règle était de ne pas laisser les soldats oisifs; une fois par jour au moins on leur faisait faire l'exercice, et quand il n'y avait ni ennemi à combattre ni retranchements à élever, on les employait à construire des routes, des ponts, des aqueducs.

Le camp. — Le soldat romain porte une lourde charge, ses armes, ses ustensiles, des vivres pour dix-sept jours, un pieu, en tout 60 livres romaines. L'armée manœuvre plus rapidement, n'étant pas encombrée de bagages. Chaque fois qu'une armée romaine s'arrête pour camper, un arpenteur trace une enceinte carrée, les soldats creusent le long de cette enceinte un fossé profond ; la terre rejetée en dedans forme un talus que l'on garnit de pieux. Le camp se trouve ainsi défendu par une palissade et un fossé. Dans cette forteresse improvisée les soldats dressent leurs tentes; au milieu s'élève le *prétoire* (la tente du général). Des sentinelles montent la garde toute la nuit. L'armée est ainsi à l'abri de toute surprise.

L'ordre de bataille. — Arrivés devant l'ennemi, les soldats ne se rangent pas en une seule masse comme la phalange grecque. La légion est partagée en petites troupes de 120 hommes appelées *manipules* parce qu'elles ont pour enseigne une botte de foin. Les manipules sont rangés en quinconce sur 3 lignes, chacun séparé du manipule voisin de façon à manœuvrer séparément. Les

soldats des manipules de la première ligne lancent leurs javelots, mettent l'épée à la main et commencent la bataille. S'ils sont repoussés, ils se retirent dans le vide resté en arrière. La deuxième ligne des manipules à son tour marche au combat. Si elle est repoussée, elle se replie sur la troisième ligne. Ceux-là sont des soldats d'élite armés de la lance, ils reçoivent les autres dans leurs rangs et les ramènent à l'ennemi. L'armée ne forme plus un bloc unique pesant à manœuvrer, le général peut ranger ses soldats en tenant compte du terrain. Aux Cynocéphales, où pour la première fois se rencontraient les deux plus célèbres armées de l'antiquité, les légions romaines et la phalange macédonienne, le sol était hérissé de monticules; sur ce terrain bosselé les 16 000 hoplites macédoniens ne pouvaient rester serrés, leurs rangs s'entr'ouvrirent, dans les vides se jetèrent les pelotons romains qui démolirent la phalange.

La discipline. — L'armée romaine obéit à une rude discipline. Le général a droit de vie et de mort sur tous les hommes. Le soldat qui quitte son poste ou s'enfuit dans la bataille est condamné à mort; les licteurs l'attachent à un poteau, le battent de verges et lui tranchent la tête; ou bien les soldats l'assomment à coups de bâton. Quand tout un corps de troupes s'est mutiné, le général partage les coupables par bandes de dix; dans chaque bande on tire au sort un homme qui est exécuté; cela s'appelle *décimer* (de *decimus*, le dixième). Les autres sont mis au pain d'orge et on les fait camper hors du camp, toujours en danger d'être surpris. Les Romains n'admettent pas que leurs soldats se laissent vaincre ou se rendent prisonniers. Après la bataille de Cannes, 3000 soldats avaient échappé au carnage; le sénat les envoya servir en Sicile sans solde et sans honneurs jusqu'à ce que l'ennemi fût chassé d'Ita-

lie : 8000 restés dans le camp avaient été pris, Hannibal offrait de les rendre pour une faible rançon, le sénat refusa de les racheter.

Colonies et voies militaires. — Dans les pays encore mal soumis Rome établit à demeure une petite armée. Elle fonde une ville qui sert de place forte et découpe le territoire des environs en petits domaines égaux qu'elle distribue aux soldats. C'est ce qu'on appelle une *colonie*. Les colons continuent à être citoyens romains et obéissent à tous les ordres de Rome. Bien différente d'une colonie grecque, qui s'émancipe jusqu'à faire la guerre à la ville mère, la colonie romaine reste une fille docile. Elle n'est qu'une garnison romaine postée au milieu des ennemis. — Presque tous ces postes militaires étaient en Italie, mais il y en avait ailleurs ; Narbonne et Lyon ont été des colonies romaines.

Pour relier ces places et pour envoyer au loin leurs armées, les Romains établissaient des routes militaires. C'étaient des chaussées en droite ligne bâties avec de la chaux, des pierres et du sable. Les Romains en ont couvert leur Empire, il n'y a pas de région en France où l'on ne trouve encore aujourd'hui des vestiges de voies romaines

CARACTÈRES DE LA CONQUÊTE

La guerre. — Il y avait à Rome un temple consacré au dieu Janus, dont les portes restaient ouvertes tant que le peuple romain était en guerre. Pendant 500 ans que dura la République ce temple fut fermé une fois seulement, et pour quelques années. Rome a donc vécu en état de guerre. Comme elle avait l'armée la plus solide du temps, elle a

fini par vaincre tous les autres peuples et par conquérir le monde ancien.

Conquête de l'Italie. — Elle a commencé par soumettre ses voisins, les Latins d'abord, puis les petits peuples du Sud, Volsques, Eques, Herniques, puis les Étrusques et les Samnites, enfin les cités grecques. Ce fut la conquête la plus pénible et la plus lente : commencée dès le temps des rois elle ne se termina qu'en 266, après quatre siècles[1]. Les Romains avaient à lutter contre des peuples de leur race, aussi vigoureux, aussi braves qu'eux. Quelques-uns ne se résignaient pas à obéir, Rome les a exterminés. Les riches campagnes des Volsques sont devenues un désert marécageux, inhabitable encore aujourd'hui, la triste région des Marais Pontins. Dans le pays des Samnites on reconnaissait encore, 300 ans après la guerre, les 45 camps de Decius et les 86 de Fabius, moins aux vestiges de leurs retranchements qu'à la solitude des environs.

Les guerres puniques. — Arrivée en Sicile, Rome s'est heurtée à Carthage. Alors commencent les guerres *puniques* (contre les Phéniciens). Il y en a 3. — La première (de 264 à 241), se décide par des batailles navales, Rome reste maîtresse de la Sicile. — Dans la deuxième (de 218 à 201), une armée de mercenaires commandée par le Carthaginois Hannibal part d'Espagne, traverse la Gaule, franchit les Alpes, descend en Italie et, après les victoires de Trasimène (217) et de Cannes (216), vient s'établir dans l'Italie du Sud. Une autre armée, commandée par le frère d'Hannibal, doit rejoindre la première par les Alpes ; elle est arrêtée à la bataille du Métaure (207). A leur tour les Romains débar-

1. Sur toutes ces guerres d'Italie, les Romains n'avaient que des légendes, la plupart arrangées pour faire valoir l'héroïsme de quelque ancêtre d'une famille noble, un Valérius, un Fabius, un Decius, un *Manlius.*

quent en Afrique ; Hannibal, revenu pour défendre Carthage, est battu à Zama (202). Les Carthaginois sont obligés de renoncer à l'Espagne. — La troisième guerre (de 149 à 146) est une guerre d'extermination ; les Romains prennent d'assaut Carthage, la rasent et conquièrent l'Afrique. Ces guerres ont fait longtemps trembler les Romains. Carthage avait la meilleure marine du temps, elle avait des armées d'aventuriers mercenaires sans patrie, sans loi, terribles sous un chef comme Hannibal.

Conquête de l'Orient. Les rois grecs, successeurs des généraux d'Alexandre, se partageaient l'Orient. Les plus puissants entrèrent en guerre contre Rome ; ils furent battus, le roi de Macédoine Philippe en 197, son fils Persée en 168, le roi de Syrie Antiochus en 190. Les Romains, ayant désormais le champ libre, conquirent un à un tous les pays qu'ils trouvèrent à leur convenance : la Macédoine (148), le royaume de Pergame (129), le reste de l'Asie (de 74 à 64) après la défaite de Mithridate, l'Égypte (30). Excepté les Macédoniens, l'Orient ne leur opposa que des mercenaires ou des barbares indisciplinés qui se débandaient au premier choc. — Dans la grande victoire sur Antiochus à Magnésie, il n'y eut que 350 Romains tués. A Chéronée Sylla se vantait de n'avoir perdu que 12 hommes. — Les autres rois épouvantés obéissaient au sénat sans résistance. — Antiochus l'Illustre, roi de Syrie, ayant conquis une partie de l'Égypte, Popilius vint de la part du sénat lui ordonner d'abandonner sa conquête. Antiochus hésitait. Popilius tenait à la main une baguette, il trace un cercle autour du roi : « Avant de sortir de ce cercle, dit-il, répondez au sénat. » Antiochus se soumit et renonça à l'Égypte. — Le roi de Numidie disait au sénat qu'il regardait son royaume comme la propriété du peuple romain. — Le roi de Bithynie, Prusias, venait, la tête rasée

et en costume d'affranchi, se prosterner devant le sénat. — Seul Mithridate, roi du Pont, essaya de résister. Après 30 ans de guerre il fut chassé de ses États et réduit à s'empoisonner.

Conquête des pays barbares. — Les Romains eurent moins bon marché des peuples barbares et guerriers de l'Occident. Il leur fallut un siècle pour soumettre l'Espagne. Un berger, Viriathe, leur fit une guerre de guérillas dans les montagnes du Portugal (149-139), battit 5 armées et força même un consul à traiter ; le sénat s'en débarrassa en le faisant assassiner.

Contre la seule ville de Numance il fallut envoyer Scipion, le meilleur général de Rome. —Les petits peuples obscurs de Corse, de Sardaigne, des montagnes de Gênes (les Ligures), recommençaient toujours la guerre. — Mais les plus redoutés de tous furent les Gaulois. Établis dans toute la plaine du Pô ils s'abattaient sur l'Italie du Sud ; une de leurs bandes avait pris Rome en 390. Leurs grands corps blancs, leurs longues moustaches rousses, leurs yeux bleus, leurs hurlements sauvages épouvantaient les soldats romains. Dès qu'on apprenait leur approche, la terreur était dans Rome, le sénat proclamait la levée en masse (on disait le *tumulte gaulois*). Ces guerres furent les plus sanglantes, mais les plus courtes. La première (225-222) donna aux Romains toute la Gaule cisalpine (l'Italie du Nord) ; — la deuxième (120) le pays du Rhône (Languedoc, Provence, Dauphiné) ; — la troisième (58-51) tout le reste de la Gaule.

Le triomphe. — Quand un général a remporté une grande victoire, le sénat lui permet comme honneur insigne de célébrer le *triomphe*. C'est une procession religieuse au temple de Jupiter. En tête marchent les magistrats et les sénateurs, puis viennent les chars remplis du butin,

les captifs enchaînés à pied et, derrière, sur un char doré attelé de quatre chevaux, le général vainqueur couronné de lauriers. Ses soldats le suivent en chantant des chansons où revient le refrain religieux : *triomphe*. La procession traverse la ville en fête et monte au Capitole : là le triomphateur dépose le laurier sur les genoux de Jupiter et le remercie de lui avoir donné la victoire. Après la cérémonie les captifs sont décapités, comme Vercingétorix, ou jetés dans un cachot pour y mourir de faim, comme Jugurtha, ou au moins enfermés dans une prison. —Le triomphe de Paul Emile, vainqueur du roi de Macédoine (167), dura trois jours. Le premier jour défilèrent 250 chariots chargés de tableaux et de statues, le second les trophées d'armes et 75 tonneaux pleins d'argent, le troisième les vases d'or, et 120 taureaux de sacrifice. Derrière venaient le roi Persée, vêtu de noir, entouré de ses amis enchaînés, et ses trois jeunes enfants qui tendaient les mains au peuple pour implorer sa pitié.

Le butin. — Dans les guerres antiques le vainqueur s'approprie tout ce que possédait le vaincu, non seulement les armes et les bagages de l'armée, mais l'argent, les meubles, le bétail du peuple ennemi, et même les hommes, les femmes et les enfants. A Rome le butin ne reste pas aux soldats, il appartient au peuple; on vend les prisonniers comme esclaves, on vend les objets, le produit de la vente est versé dans la caisse publique. Aussi toute guerre est-elle pour l'État une opération lucrative. Les rois de l'Asie avaient amassé d'énormes trésors, les généraux romains les apportèrent à Rome. Le vainqueur de Carthage versa dans le trésor plus de 100 000 livres d'argent, le vainqueur d'Antiochus 140 000 livres d'argent et 1000 livres d'or sans compter les métaux monnayés, le vainqueur de Persée versa 120 millions de sesterces.

Les alliés de Rome. — Le monde ancien se partageait entre un grand nombre de rois, de petits peuples et de cités qui se détestaient les uns les autres. Jamais ils ne s'entendirent pour résister; Rome les prit en détail un par un. Ceux qu'elle n'attaquait pas restaient neutres et laissaient faire, souvent même ils s'unissaient aux Romains. Dans la plupart de ses guerres, Rome n'a pas combattu seule, elle a eu des alliés: contre Carthage, le roi de Numidie; contre le roi de Macédoine, les Étoliens; contre le roi de Syrie, les Rhodiens. En Orient, plusieurs rois prirent avec orgueil le titre d'*allié du peuple romain*. Dans les pays partagés en petits États, quelques peuples appelaient les Romains contre les peuples voisins; ils recevaient l'armée, lui fournissaient les vivres, les mettaient aux frontières du peuple ennemi. Ainsi en Gaule, ce fut Marseille qui introduisit les Romains dans la vallée du Rhône, ce fut le peuple d'Autun (les Éduens), qui leur permit de s'établir au cœur du pays.

Motifs de la conquête. — Les Romains n'ont pas eu tout d'abord l'idée de conquérir le monde. Même vainqueurs de l'Italie et de Carthage, ils ont encore attendu cent ans avant de soumettre l'Orient qui se livrait à eux. Ils ont conquis sans plan arrêté[1], semble-t-il, et parce que tous ils avaient intérêt à la conquête. — Les magistrats chefs d'armée y voyaient une occasion de se faire décerner les honneurs du triomphe et le plus sûr moyen de se rendre populaires. Les hommes d'État les plus puissants à Rome, Papirius, Fabius, les deux Scipion, Caton, Marius, Sylla, Pompée, César, Crassus, furent des généraux victorieux. — Les nobles qui composaient le sénat gagnaient à ce que Rome eût beaucoup de sujets, ils s'en allaient

1. La pensée que le Sénat avait de longue main préparé la conquête du monde, paraît ne s'être formée qu'après la conquête.

comme gouverneurs recevoir leurs hommages et leurs présents. — Pour les chevaliers, c'est-à-dire les banquiers, les commerçants, les entrepreneurs, toute conquête nouvelle était un terrain nouveau à exploiter. — Le peuple lui-même profitait du butin fait sur l'ennemi. Après qu'on eût versé dans la caisse le trésor du roi de Macédoine, les impôts furent définitivement supprimés. — Quant aux soldats, depuis qu'on faisait la guerre dans des pays riches, ils recevaient de grosses sommes de leur général, sans parler de ce qu'ils prenaient aux vaincus. Les Romains ont conquis le monde moins pour la gloire que pour les profits.

CONSÉQUENCES DE LA CONQUÊTE

L'Empire du peuple romain. — Rome a soumis toutes les contrées autour de la Méditerranée, depuis l'Espagne jusqu'à l'Asie Mineure. Ces pays n'ont pas été annexés, les habitants ne sont pas devenus citoyens de Rome, ni leur territoire un territoire romain. Ils sont restés étrangers, ils sont seulement entrés dans *l'Empire romain*, c'est-à-dire sous la domination du peuple romain. De même aujourd'hui les Hindous ne sont pas citoyens, mais sujets de l'Angleterre, l'Inde est une partie, non de l'Angleterre, mais seulement de l'Empire anglais.

Le domaine public. — Quand un peuple vaincu demande la paix, voici la formule que doivent prononcer ses députés. « Nous vous abandonnons, le peuple, la ville, les champs, les eaux, les dieux termes, les objets mobiliers; toutes les choses qui appartiennent aux dieux et aux hommes, nous les remettons au pouvoir du peuple romain. » Par cet acte, le peuple romain devient propriétaire de tout ce que possédaient les vaincus, même de

leurs personnes. Quelquefois il vend les habitants. Paul Émile fit vendre ainsi 150 000 Épirotes qui s'étaient donnés à lui. D'ordinaire Rome rend aux vaincus leur liberté. Mais leur territoire reste *domaine du peuple romain*. On en fait 3 parts inégales :

1° On rend aux habitants une partie de leurs terres, mais à condition de payer une redevance en argent ou en grains, et Rome se réserve le droit de les leur reprendre à son gré;

2° On afferme des champs et des pâturages à des entrepreneurs ;

3° On laisse des terres en friche abandonnées au premier occupant, tout citoyen peut s'y établir et les cultiver.

Loi agraires. — *Les lois agraires* qui ont tant agité Rome portaient sur ce domaine public. Aucun Romain n'avait songé à dépouiller les *propriétaires*, car les bornes même des domaines étaient des dieux (les dieux *termes*), la religion défendait de les arracher. Par les lois agraires le peuple reprenait seulement des terres du *domaine public* qu'il distribuait en propriété à des citoyens. Légalement le peuple en avait le droit, puisque tout le domaine lui appartenait. Mais pendant des siècles on avait laissé jouir de ces terres des sujets ou des citoyens. Ils avaient fini par les regarder comme leur propriété, il les léguaient, les vendaient, les achetaient. Les leur retirer, c'était ruiner brusquement une foule de gens. En Italie surtout on dépouilla parfois tout le peuple d'une ville. Ainsi Auguste enleva tout le territoire de Mantoue à ses habitants ; Virgile était parmi les victimes, il obtint, grâce à ses vers, qu'on lui rendît son domaine; mais les autres propriétaires qui n'étaient pas poètes restèrent dépouillés. Ces terres ainsi reprises étaient distribuées quelquefois à des citoyens pauvres de Rome, le plus souvent à d'anciens

soldats. Sylla donna des terres à 120 000 vétérans aux dépens des habitants de l'Étrurie.

Les lois agraires étaient une menace pour tous les sujets de Rome et ce fut un des bienfaits des empereurs de les avoir rendues impossibles.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES

Les réformes de l'armée romaine.
Légende des guerres du Latium.
Guerres contre Mithridate.

XXI. — LES VAINCUS

Mommsen, *Histoire romaine*. — Marquardt et Mommsen, *Manuel des antiquités romaines*. — Willems, *Le Droit public romain*. — Michelet, *Histoire romaine*. — Wallon, *Histoire de l'esclavage*. — Bouché-Leclercq, *Manuel des institutions romaines*. — Guiraud, *Lectures historiques* (*Romains*).

LES PROVINCIAUX

Les provinces. — Les habitants des pays conquis ne devenaient pas citoyens de Rome, ils restaient étrangers (*pérégrins*), étrangers mais sujets du peuple romain. Ils devaient lui payer des redevances, la dîme de leurs récoltes, un tribut en argent, une taxe de tant par tête. Ils devaient obéir à tous ses ordres. Mais comme le peuple ne pouvait pas gouverner lui-même, il envoyait un magistrat avec la *mission* de gouverner à sa place. Le pays soumis à un gouverneur s'appelait *province* (ce qui signifie *mission*[1]). Il y avait à la fin de la République (en 46) 17 provinces : 10 en Europe, 5 en Asie, 2 en Afrique, la

1. De même en français, *département* signifie fonctions.

plupart très grandes. Ainsi le territoire entier de la Gaule ne formait que 4 provinces, l'Espagne 2. Les provinces, dit Cicéron, sont les *domaines du peuple romain*. S'il a soumis tous ces peuples c'est pour son avantage, non pour le leur; il ne cherche pas à les administrer, il ne tient qu'à les *exploiter*.

Les proconsuls. — Pour gouverner une province le peuple prend toujours un magistrat, consul ou préteur, qui vient de sortir de charge, et auquel il prolonge son pouvoir. Ce personnage n'est plus consul, il devient *proconsul*[1] (à la place d'un consul). Le proconsul a, comme le consul, le pouvoir absolu, et il peut l'exercer à sa guise, car dans sa province il est seul[2]; là, pas d'autres magistrats pour lui disputer le pouvoir, pas de tribuns de la plèbe pour l'arrêter, pas de sénat pour le surveiller. Seul il commande les troupes, les mène combattre, les cantonne où il veut. Il siège dans son tribunal (*prétoire*), condamnant à l'amende, à la prison, à la mort. Il rend des ordonnances qui ont force de loi. Il est à lui seul l'autorité souveraine, car il incarne en sa personne le peuple romain.

Tyrannie et déprédations des proconsuls. — Ce gouverneur, à qui personne ne résistait, était un vrai despote. Il faisait arrêter, mettre en prison, battre de verges, exécuter les hommes qui lui déplaisaient. Voici entre mille un de ces caprices de gouverneur, tel que le raconte un orateur romain : « Dernièrement le consul vient à Teanum, sa femme prend fantaisie de se baigner dans les bains des hommes. On fait sortir les gens qui se baignaient. La femme du consul se plaint qu'on n'ait pas été assez em-

1. Dans les provinces les plus petites, on envoie un *propréteur*.
2. Dans les provinces d'Orient, Rome laissait subsister quelques petits rois (comme le roi Hérode en Judée), mais ces rois payaient le tribut et obéissaient au gouverneur

pressé et que les bains ne soient pas bien préparés. Le consul fait dresser un poteau sur la place publique, on y amène l'homme le plus distingué de la ville, on lui arrache ses vêtements et il est battu de verges. »

Le proconsul tire de sa province autant d'argent qu'il peut; lui aussi la regarde comme son domaine. Les moyens ne lui manquent pas pour l'exploiter. Il pille les trésors des villes, enlève les statues et les bijoux disposés dans les temples, lève sur les riches habitants des réquisitions en argent ou en blé. Comme il peut loger ses troupes où il veut, les villes lui donnent de l'argent pour être exemptes de recevoir son armée. Comme il peut condamner à mort qui bon lui semble, les particuliers lui donnent de l'argent pour être à l'abri. S'il demande un objet d'art ou même une somme d'argent, qui osera la lui refuser? Les gens de son escorte suivent son exemple, ils pillent sous son nom, et même sous sa protection. Le gouverneur se hâte d'amasser, il faut qu'il ait fait sa fortune en un an. Après quoi il retourne à Rome, un autre vient qui recommence. Il y a bien une loi qui défend à tout gouverneur d'accepter un cadeau, et un tribunal exprès (depuis 149), pour le crime de concussions. Mais ce tribunal est composé de nobles et de chevaliers romains qui ne tiennent pas à condamner leur compatriote, et le principal résultat de ce système est, suivant la remarque de Cicéron, d'obliger le gouverneur à prendre encore plus d'argent dans sa province afin de pouvoir acheter les jurés du tribunal.

Il ne faut donc pas s'étonner que *proconsul* soit devenu synonyme de *despote*. De ces brigands attitrés le plus connu est Verrès, propréteur de Sicile, parce que Cicéron, par des motifs politiques, a prononcé contre lui sept discours qui l'ont rendu fameux. Mais il est probable que beaucoup d'autres en ont fait autant que lui.

Les publicains. — Le peuple romain avait dans chaque province des revenus importants, les douanes, les mines, les impôts, les terres à blé, les pâturages. Il les affermait à des compagnies d'entrepreneurs qu'on appelait *publicains*. Comme les fermiers généraux de l'ancienne France, les publicains achetaient à l'État le droit de faire rentrer l'impôt à sa place. Les provinciaux devaient donc leur obéir comme à des délégués du peuple romain. Dans chaque province il y avait ainsi plusieurs compagnies de publicains, chacune avec un personnel nombreux de greffiers et de percepteurs. Ces gens se conduisaient en maîtres, se faisaient payer plus que leur dû, réduisaient les débiteurs à la misère, quelquefois les vendaient comme esclaves; en Asie, ils enlevaient même les habitants sans aucun prétexte. Quand Marius demanda au roi de Bithynie de lui fournir des soldats, le roi répondit que, grâce aux publicains, il ne lui restait plus pour sujets que des femmes, des enfants et des vieillards. Les Romains connaissaient bien ces excès. Cicéron écrit à son frère, alors gouverneur : « Si tu trouves le moyen de satisfaire les publicains sans laisser détruire les provinciaux, c'est que tu as l'habileté d'un dieu. » Mais les publicains étaient juges dans les tribunaux et les proconsuls eux-mêmes leur obéissaient. Le proconsul d'Asie, Scaurus, homme d'une probité rigide, voulut les empêcher de piller sa province ; de retour à Rome ils le firent accuser et condamner.

Les publicains poussèrent à bout même les habitants paisibles et soumis de l'Orient: en une seule nuit, sur l'ordre de Mithridate, ils égorgèrent cent mille Romains. Un siècle plus tard, au temps du Christ, le mot de publicain était encore synonyme de voleur.

Les banquiers. — Les Romains avaient entassé chez eux l'argent des pays conquis. Aussi l'argent était-il très

abondant à Rome et très rare dans les provinces. A Rome on trouvait à emprunter à 4 ou 5 pour 100 ; dans les provinces on ne trouvait pas au-dessous de 12 pour 100. Les banquiers romains empruntaient de l'argent à Rome et le prêtaient en province, surtout à des rois ou à des villes. Quand les peuples épuisés ne pouvaient plus rembourser le capital et les intérêts, les banquiers imitaient les procédés des publicains. En 84 les villes d'Asie empruntèrent pour payer une énorme contribution de guerre; quatorze ans après seulement (70) les intérêts avaient fait monter la dette au *sextuple*. Les banquiers obligèrent les villes à vendre jusqu'à leurs objets d'art; on vit des parents vendre leurs fils et leurs filles. Quelques années plus tard, un des Romains les plus estimés de son temps, Brutus, le Stoïcien, prêtait à la ville de Salamine en Chypre, de l'argent à 48 pour 100 d'intérêt (4 pour 100 par mois). Son homme d'affaires Scaptius vint réclamer la somme avec les intérêts ; la ville ne pouvait payer : Scaptius alla trouver le proconsul Appius, se fit donner un escadron de cavalerie et vint à Salamine bloquer le sénat de la ville dans la salle des séances; cinq sénateurs moururent de faim.

Impuissance des provinciaux. — Contre tous ces tyrans les provinciaux restaient sans défense. Le proconsul soutenait les publicains. Et le proconsul avait derrière lui l'armée et le peuple romains. On admettait bien qu'un citoyen romain accusât les déprédateurs des provinces. Mais un gouverneur était inviolable, on ne pouvait l'accuser qu'une fois sorti de charge; en attendant, il ne restait qu'à le regarder piller. Si, à son retour à Rome, on l'accusait, il comparaissait devant un tribunal de nobles et de publicains plus intéressés à le soutenir qu'à donner raison aux provinciaux. Si par hasard le tribunal le condamnait,

il en était quitte pour l'exil, et s'en allait dans une ville d'Italie jouir de son pillage. Ce châtiment ne réparait rien et n'était même pas une vengeance. Aussi les provinciaux préféraient-ils apaiser leur gouverneur par leur soumission. Ils le traitaient comme un roi, le flattaient, lui envoyaient des présents, lui élevaient des statues. Souvent même, en Asie, ils lui dressaient des autels[1], lui bâtissaient des temples et l'adoraient comme un Dieu.

LES ESCLAVES

La vente des esclaves. — Tous les prisonniers de guerre, tous les habitants d'une ville prise appartiennent au vainqueur. S'il ne les tue pas, il en fait des esclaves. Tel est le droit antique. Les Romains l'exercent dans toute sa rigueur. Les captifs sont traités comme une partie du butin; on les vend à des *marchands d'esclaves* qui suivent l'armée, ou, si on les amène à Rome, c'est pour les mettre aux enchères[2]. Après chaque guerre, on vend ainsi comme esclaves des milliers de captifs, hommes et femmes. Les enfants qui naîtront des femmes esclaves seront esclaves comme leur mère. Ainsi ce sont les peuples vaincus qui recrutent l'esclavage romain.

Condition de l'esclave. — L'esclave appartient à un maître; aussi est-il regardé, non comme une personne, mais comme un objet de propriété. Il n'a donc *aucun droit*, il ne peut être citoyen ni propriétaire, il ne peut être mari

1. Cicéron parle des temples que lui avaient élevés les habitants de la Cilicie, dont il était gouverneur.
2. Il y a dans toute ville importante un marché aux esclaves, comme un marché aux bœufs et aux chevaux. L'esclave à vendre est exposé sur une estrade, portant au cou une étiquette qui indique son pays, son âge, ses qualités et ses défauts.

ni père. « Des noces d'esclaves! dit un personnage d'une comédie romaine[1], un esclave prendre femme! c'est contraire à la coutume de tous les peuples. » Le maître a *tous les droits* sur son esclave; il l'envoie où il lui plaît, le fait travailler comme il l'entend, même au-dessus de ses forces, le nourrit mal, le bat, le torture, le met à mort sans que personne lui en demande compte. L'esclave doit se soumettre à tous les caprices du maître, les Romains disent même qu'il n'a pas de conscience, son seul devoir est d'obéir aveuglément. S'il résiste, s'il s'enfuit, l'État prête secours au maître pour le dompter ou le rattraper; et l'homme qui donne asile à un esclave fugitif se rend coupable de vol comme s'il avait pris le bœuf ou le cheval d'autrui.

Nombre des esclaves. — Les esclaves sont beaucoup plus nombreux que les hommes libres. Les citoyens riches en possèdent de 10 à 20 000; quelques-uns en ont assez pour lever une armée. On cite un ancien esclave, Cœcilius Isidorus, qui en avait plus de 4000. Horace, qui a sept esclaves, parle de sa modeste fortune. N'avoir que trois esclaves est à Rome une marque de pauvreté.

Les esclaves de ville. — Les seigneurs romains, comme les Orientaux de nos jours, aimaient à s'entourer d'une foule de serviteurs. Dans une grande maison romaine vivent des centaines d'esclaves divisés en plusieurs services. Il y a les esclaves préposés au mobilier, à l'argenterie, aux objets d'art, — les esclaves de la garde-robe, — les valets et les femmes de chambre, — la troupe des cuisines, — les baigneurs, — le maître d'hôtel et ses aides, — les esclaves de l'escorte qui accompagnent le maître et la maîtresse dans les rues, — les porteurs de litière, —

1. Dans la *Casina* de Plaute.

les cochers et palefreniers, — les secrétaires, les lecteurs, les copistes, les médecins, les précepteurs, — les acteurs, les musiciens, les artisans de tout genre, car dans toute grande maison on fait le grain, on file la laine, on tisse les vêtements. D'autres, enfermés dans des ateliers, fabriquent des objets que le maître fait vendre à son profit. D'autres sont loués au dehors comme maçons, comme marins; Crassus avait 500 esclaves architectes. C'est là ce qu'on appelle les *esclaves de ville*.

Les esclaves de campagne. — Tout grand domaine est cultivé par une bande d'esclaves. Ce sont les laboureurs, les bergers, les vignerons, les jardiniers, les pêcheurs, enrégimentés par escouades de 10 hommes. Un intendant, esclave lui-même, les surveille. Le propriétaire met son orgueil à tout produire sur ses terres : « Il n'achète rien, tout ce qu'il consomme naît chez lui », voilà le compliment qu'on fait aux riches. Il y entretient donc en grand nombre des *esclaves de campagne*[1], comme on les appelle. Un domaine romain ressemble fort à un village, il s'appelle *villa*. Le nom s'est conservé : ce que nous appelons *ville* depuis le moyen âge, c'est justement l'ancien domaine romain agrandi.

Traitement des esclaves. — La façon de traiter les esclaves dépend entièrement du caractère du maître. On peut citer des maîtres éclairés et humains, Cicéron, Sénèque, Pline, qui nourrissent bien leurs esclaves, causent avec eux, parfois les font asseoir à leur table, qui leur laissent une famille et une petite fortune (le *pécule*). On cite au contraire des maîtres qui traitent leurs esclaves comme des animaux, les punissent cruellement, même les

1. D'ordinaire les esclaves de rebut, ceux qui avaient déplu au maître; car c'est un châtiment pour un esclave d'être envoyé à la campagne.

font périr par caprice. Les exemples n'en manquent pas. Védius Pollion, affranchi d'Auguste, nourissait des murènes dans son vivier : quand un de ses esclaves brisait par mégarde un vase, il le faisait jeter dans le vivier pour servir de pâture à ses murènes. — Le philosophe Sénèque peint en ces termes les violences des maîtres : « Qu'un esclave tousse ou éternue pendant le repas, qu'il chasse les mouches avec négligence, qu'il laisse tomber une clef avec bruit, nous entrons dans une vraie rage. S'il répond un peu trop haut, si son visage exprime la mauvaise humeur, avons-nous raison de le faire fouetter? Souvent nous frappons trop fort et nous brisons un membre, nous cassons une dent. » Le philosophe Épictète, qui était esclave, avait eu ainsi la jambe cassée par son maître. — Les femmes n'étaient pas plus humaines. Voici comment Ovide fait l'éloge d'une dame : « Bien des fois on l'a coiffée devant moi, jamais elle n'a enfoncé son aiguille dans le bras de l'esclave qui la coiffait. »

L'opinion publique ne condamnait pas ces cruautés. Juvénal représente une dame en colère contre un de ses esclaves : « Crucifie-le, dit-elle. — Par quel crime l'esclave a-t-il mérité ce supplice? — Insensé! un esclave est-il donc un homme? Qu'il n'ait rien fait, soit. Je le veux, je l'ordonne, ma volonté doit servir de raison. » La loi n'était pas plus douce que les mœurs. Encore au Ier siècle après J.-C., quand un maître était assassiné dans sa maison, tous ses esclaves étaient mis à mort. Quand on voulut abolir cette loi, ce fut un philosophe des plus estimés, Thraséas, qui prit la parole au sénat pour réclamer qu'on la conservât.

L'ergastule. — Une prison souterraine éclairée par des fenêtres étroites, assez hautes pour qu'on n'y puisse atteindre avec la main, voilà l'*ergastule*. Les esclaves qui

ont déplu au maître y demeurent pendant la nuit; le jour on les envoie travailler attachés avec de lourdes chaînes de fer. Plusieurs ont la figure marquée au fer rouge.

Le moulin. — Les anciens n'avaient pas de moulins mécaniques, ils faisaient moudre le grain par des esclaves avec des moulins à bras. C'était le travail le plus dur, infligé d'ordinaire comme punition. Le moulin de l'antiquité était comme un bagne. — « Là, dit Plaute, pleurent



Fig, 77. — Intérieur d'une boulangerie de Pompei

les méchants esclaves qu'on nourrit avec la polenta[1], là retentissent le bruit des fouets et le cliquetis des chaînes. » Trois siècles après, au IIe siècle, le romancier Apulée dépeint ainsi l'intérieur d'un moulin : « Dieux! quels pauvres petits hommes! la peau livide, mouchetée de coups de fouet,... ils n'ont que des lambeaux de tunique: mar-

1. Bouillie de farine de maïs.

qués au front, la tête rasée, les pieds pris dans un anneau, le corps déformé par le feu, les paupières rongées par la fumée, tout saupoudrés de poussière de farine. »

Caractère des esclaves. — Soumis à un travail écrasant ou à une oisiveté forcée, toujours sous la menace du fouet ou des supplices, les esclaves devenaient, selon leur caractère, ou sombres et farouches, ou lâches et soumis. Les plus énergiques se suicidaient; les autres menaient une vie toute machinale. « L'esclave, disait le vieux Caton, doit toujours travailler ou dormir. » La plupart perdaient tout sentiment d'honneur. Aussi disait-on action *servile* (c'est-à-dire d'esclave), pour dire une action basse.

Les révoltes. — Les esclaves n'écrivaient pas, et nous ne savons pas par eux-mêmes ce qu'ils pensaient de leurs maîtres. Mais les maîtres eux-mêmes se sentaient entourés de haines. Pline le Jeune, apprenant qu'un propriétaire vient d'être assassiné au bain par ses esclaves, fait cette réflexion: « Voilà le péril qui nous menace tous. » « Plus de Romains, dit un autre écrivain, sont tombés victimes de la haine de leurs esclaves que de celle des tyrans. »

A plusieurs reprises éclatèrent des révoltes d'esclaves (les guerres serviles); presque toujours dans la Sicile et l'Italie du Sud où les esclaves étaient armés pour garder les troupeaux. La plus célèbre fut conduite par Spartacus. Une bande de 70 gladiateurs[1] échappés de Capoue pilla un chariot chargé d'armes, et se mit à tenir la campagne. Les esclaves accouraient en foule se joindre à eux, la bande fut bientôt une armée. Les esclaves battirent successivement trois armées romaines envoyées contre eux. Leur chef, Spartacus, voulait traverser toute l'Italie pour retourner en Thrace, dans son pays (c'était un prisonnier de guerre

1. V. sur les gladiateurs le chapitre intitulé : *le Haut Empire.*

amené en Italie pour servir de gladiateur). Mais à la fin ses bandes, mal disciplinées, furent écrasées par l'armée de Crassus. Les révoltés se firent tous tuer. Rome défendit aux esclaves de porter des armes; et on raconte qu'un berger fut mis à mort pour avoir tué un sanglier avec un épieu.

Entrée dans la cité. — Rome traitait durement ses sujets et ses esclaves, mais elle ne les repoussait pas, comme faisaient les cités grecques.

L'étranger pouvait devenir citoyen romain par la volonté du peuple romain, et le peuple accordait souvent cette faveur, quelquefois même il l'accordait à tout un peuple à la fois. Il avait d'abord fait citoyens tous les Latins; en 89 ce fut le tour des Italiens; en 46 les gens de la Gaule Cisalpine entraient dans la cité. Tous les habitants de l'Italie étaient devenus les égaux des Romains.

L'esclave pouvait être *affranchi* par son maître, il devenait aussitôt citoyen.

Voilà pourquoi le peuple romain, à mesure qu'il s'épuisait, se renouvelait par des recrues de sujets et d'esclaves. Le nombre des citoyens augmentait à chaque recensement; il s'éleva de 250 000 à 700 000. La cité romaine, loin de se vider comme celle de Sparte, se remplissait peu à peu de tous les vaincus

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES.

L'escorte du proconsul.
Les brigandages de Verrès.
Les formes de l'affranchissement
La guerre sociale.

XXII. — TRANSFORMATION DES MŒURS A ROME

—

Mommsen, *Histoire romaine.* — Michelet, *Histoire romaine.* — Boissier, *La Religion romaine.* — Duruy, *Histoire des Romains.* — Guiraud, *Lectures historiques* (*Romains*). — Guhl et Koner, *La vie antique.* — Plutarque, *Vie de Caton. Vie de Lucullus.*

Influence de la Grèce et de l'Orient. — La conquête fit voir de près aux Romains les Grecs et les Orientaux. Des milliers de ces étrangers amenés comme esclaves, ou venus pour faire fortune, s'établissent à Rome, comme médecins, comme professeurs, comme devins, comme acteurs. — Les généraux, les officiers et les soldats romains vivaient en pleine Asie. Ainsi les Romains connurent des coutumes et des croyances nouvelles et peu à peu les adoptèrent. Cette transformation commence avec la première guerre de Macédoine (200); elle se continue jusqu'à la fin de l'Empire romain.

CHANGEMENTS DANS LA RELIGION

Les dieux grecs. — Les dieux romains ne ressemblaient guère aux dieux grecs, pas même par leur nom. Cependant dans la plupart des divinités de Rome les Grecs reconnurent ou crurent reconnaître les leurs. Les dieux romains n'avaient eu jusque là ni forme précise ni histoire ; cela rendit la confusion plus facile. Tout dieu romain fut représenté sous la figure d'un dieu grec, on lui fit une histoire avec les aventures de ce dieu.

Le Jupiter latin fut confondu avec le Zeus grec; — Junon avec Héra; — Minerve, la déesse de la mémoire avec Pallas, déesse de la sagesse; — Diane, la femelle de

Janus, devint Artémis, la brillante chasseresse; — Hercule, le dieu de l'enceinte, fut assimilé à Héraclès, le vainqueur des monstres. Ainsi la mythologie grecque se glissa sous des noms latins et les dieux de Rome se trouvèrent transformés en dieux grecs. La fusion a été si complète que nous avons conservé l'habitude de désigner les dieux grecs par des noms latins; nous appelons encore Artémis Diane, et Pallas, Minerve.

Les Bacchanales. — Les Grecs avaient adopté une divinité orientale, Bacchus, le dieu des vendanges : les Romains commencèrent à l'adorer aussi. — Les adorateurs de Bacchus célébraient son culte la nuit et en secret. On n'admettait aux *mystères des Bacchanales* que des initiés qui juraient de ne pas révéler ce qui se passait dans les mystères. Une femme osa pourtant dénoncer au sénat les Bacchanales qui se tenaient à Rome en 186. Le sénat fit une enquête, il découvrit 7000 personnes, hommes et femmes, qui avaient pris part aux mystères et les fit mettre à mort.

Les superstitions de l'Orient. — Il y avait déjà en 220 à Rome un temple du dieu égyptien Sérapis. Le sénat ordonna de le démolir. Aucun ouvrier n'osait y toucher, il fallut que le consul lui-même vînt frapper les portes à coups de hache. — Quelques années après, en 204, pendant la guerre d'Hannibal, c'était le sénat lui-même qui envoyait en Asie Mineure une ambassade chercher la déesse Cybèle. La *Grande Mère*, comme on l'appelait, était représentée par une pierre noire. Les envoyés du sénat la rapportèrent en grande pompe et l'installèrent dans Rome. Ses prêtres l'avaient suivie, ils parcouraient les rues au bruit des fifres et des cymbales, vêtus à l'orientale, et mendiant de porte en porte. — Puis l'Italie se remplit de sorciers chaldéens. Les gens du peuple n'étaient pas

seuls à croire à ces devins. Quand les Cimbres menacèrent Rome (104), une prophétesse de Syrie, Martha, vint offrir au sénat de lui donner la victoire. Le sénat la repoussa, mais les dames romaines l'envoyèrent au camp, et le général en chef, Marius, la garda auprès de lui et la consulta jusqu'à la fin de la guerre. — Sylla, de même, avait vu en songe la déesse de Cappadoce et c'est sur son conseil qu'il se mit en route pour l'Italie.

Les sceptiques. — Il ne venait pas seulement à Rome des prêtres et des devins, il y vint des philosophes qui méprisaient l'ancienne religion. Le plus connu, Carnéade, ambassadeur des Athéniens, parlait à Rome en public ; les jeunes Romains accouraient en foule pour l'entendre. Le sénat lui ordonna de quitter la ville. Mais les philosophes continuèrent à enseigner dans les écoles de Rhodes et d'Athènes, et ce fut la mode d'y envoyer les jeunes Romains. Dès le IIIe siècle avant Jésus-Christ, un grec, Evhémère, avait écrit un livre pour prouver qu'il n'y a pas de dieux; les dieux n'étaient, disait-il, que d'anciens hommes divinisés, Jupiter lui-même avait été un roi de Crète. Ce livre eut un grand succès; le poète Ennius le traduisit en latin. Les nobles de Rome s'habituèrent ainsi à se moquer de leurs dieux; de la vieille religion ils ne conservèrent que les pratiques[1]. La haute société romaine, pendant plus d'un siècle, fut à la fois superstitieuse et sceptique.

CHANGEMENTS DANS LES MŒURS

Les vieilles mœurs. — Les anciens Romains avaient été longtemps des campagnards laborieux et rudes, occu-

1. « Il faut, dit Cicéron, conserver les auspices pour ne pas choquer les opinions du peuple. »

pés à cultiver leurs champs, à combattre, à accomplir les pratiques de leur religion. Leur idéal était l'homme *grave*. — Cincinnatus, disait-on, poussait lui-même sa charrue quand les députés vinrent de la part du sénat lui offrir la dictature. — Fabricius n'avait en fait de vaisselle qu'une coupe et une salière d'argent. — Curius Dentatus, le vainqueur des Samnites, était assis sur un banc et mangeait des légumes dans une écuelle de bois quand les envoyés des Samnites se présentèrent pour lui offrir de l'argent. « Allez dire aux Samnites, répondit-il, que Curius aime mieux commander à ceux qui ont de l'or que d'en avoir lui-même. » — Voilà quelques-unes des anecdotes qu'on racontait sur les généraux des vieux temps. Vraies ou fausses, ces légendes montrent l'idée qu'on se faisait plus tard à Rome des anciens Romains.

Caton l'Ancien. — A l'époque où les mœurs changèrent, un homme se rendit célèbre par son attachement à la « coutume des ancêtres ». Ce fut Caton. Il était né en 232 dans la petite ville de Tusculum et avait passé sa jeunesse à labourer. Entré dans l'armée à dix-sept ans suivant l'usage, il fit toutes les campagnes contre Hannibal. Il n'était pas noble, mais il se rendit populaire par sa force, sa droiture, son austérité. Élu successivement questeur, édile, préteur, consul, censeur, il parcourut toute la carrière des honneurs. Partout il se montra, comme les vieux Romains, rude, dur et honnête. — Questeur, il fit des remontrances à son consul sur ses dépenses; le consul, qui était Scipion, lui répondit: « Je n'ai pas besoin d'un questeur si exact. » — Préteur en Sardaigne, il refusa l'argent que la province voulait lui donner pour frais de représentation. — Consul, il parla avec vigueur pour la loi Oppia qui défendait aux dames romaines de porter des parures coûteuses; les dames l'emportèrent, la loi fut abro-

géc. — Envoyé pour commander l'armée d'Espagne, Caton prit 400 villes, et rapporta de grosses sommes qu'il versa au trésor ; au moment de s'embarquer il vendit son cheval afin d'épargner les frais de transport. — Censeur, il raya de la liste du sénat plusieurs grands personnages à cause de leur luxe ; il afferma les impôts très haut et taxa à dix fois leur valeur les parures de femmes, les bijoux, les voitures. Après avoir obtenu les honneurs du triomphe, il repartit dans l'armée de Macédoine comme simple officier.

Toute sa vie il s'acharna après les nobles à la nouvelle mode, prodigues et élégants. Il « aboya » surtout contre les Scipions, les accusant d'avoir détourné de l'argent. A son tour il fut accusé 44 fois, mais toujours acquitté. Sur son domaine il labourait avec ses esclaves, mangeait avec eux, et, quand il les trouvait en faute, leur donnait les verges de sa main. Dans son Traité d'agriculture, écrit pour son fils, il a consigné toutes les vieilles recettes des paysans romains Il regardait comme un devoir de s'enrichir. « Une veuve, disait-il, peut amoindrir sa fortune, mais un homme doit l'augmenter. Celui-là est digne de renom et inspiré des dieux, dont le livre de comptes après sa mort témoigne qu'il a gagné plus qu'il n'a hérité. » Trouvant que l'agriculture ne rapportait pas assez, il se mit à prêter son argent pour équiper des navires de commerce ; il prenait cinquante associés et tous ensemble équipaient cinquante navires, afin que chacun partageât les risques et les bénéfices. Bon laboureur, bon soldat, ennemi du luxe, âpre au gain, Caton fut le type du Romain de vieille roche.

Les mœurs nouvelles. — Beaucoup de Romains, au contraire, surtout des nobles, admiraient et imitaient les étrangers. A leur tête étaient les généraux qui avaient vu

de près la Grèce et l'Orient, Scipion, vainqueur du roi de Syrie, Flamninius et Paul Émile, vainqueurs des rois de Macédoine, plus tard Lucullus vainqueur du roi d'Arménie. Ils s'étaient dégoûtés de la vie pénible et grossière que menaient leurs ancêtres, et adoptaient une vie plus luxueuse et plus douce. Peu à peu tous les nobles, tous les riches les imitèrent; et 150 ans plus tard il n'y eut plus en Italie que des grands seigneurs vivant à l'orientale ou à la grecque.

Le luxe oriental. — En Orient, les Romains trouvaient pour modèles des rois héritiers d'Alexandre, possesseurs d'énormes trésors; car tout l'argent qui ne servait pas à payer les mercenaires de leur armée était englouti par la cour. Ces rois orientaux mettaient leur vanité à étaler des étoffes éclatantes, des pierres précieuses, des meubles d'argent, de la vaisselle d'or, à s'entourer d'une multitude de serviteurs inutiles, à jeter de l'argent au peuple assemblé pour les admirer[1]. Ils aimaient les choses coûteuses et rares plutôt que les choses belles ou commodes.

Les Romains, très vaniteux et médiocrement artistes, prirent goût à ce genre de luxe. Eux aussi eurent peu de souci de la beauté ou du confortable et ne connurent guère que le faste. Ils se firent construire des maisons avec d'immenses jardins peuplés de statues, des villas somptueuses qui s'avançaient dans la mer, au milieu de vastes jardins. Ils s'entourèrent de troupes d'esclaves. Eux et leurs femmes, ils remplacèrent leurs vêtements de laine par des étoffes de gaze, de soie et d'or. Dans leurs banquets ils étalèrent les tapis brodés, les couvertures de pourpre, la vaisselle d'or et d'argent (Sylla avait 150 plats d'argent; l'argenterie de Marcus Drusus pesait 10 000 livres). Tandis

1. Ce goût oriental pour la magnificence inutile se retrouve dans les contes des *Mille et une Nuits*.

que les gens du peuple continuaient à manger assis suivant l'usage ancien des peuples italiques (voir fig. 78), les riches adoptèrent l'usage oriental de manger couchés sur

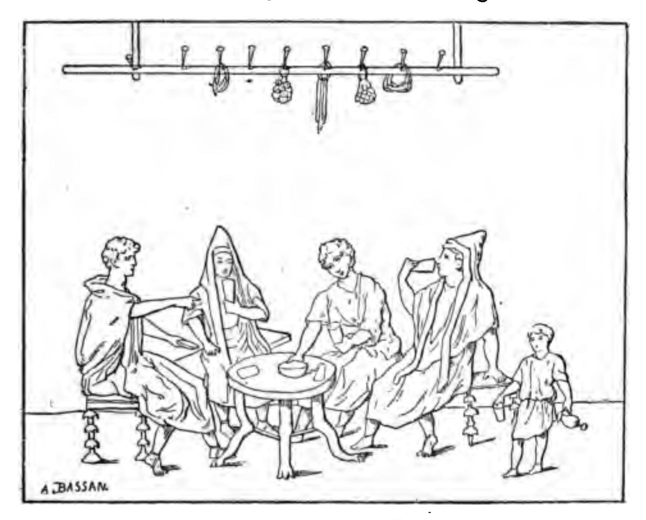


Fig. 78. — Un repas de Pompéi.

des lits. En même temps s'introduisait la cuisine recherchée et coûteuse de l'Orient, les poissons exotiques, les cervelles de paons, les langues d'oiseaux.

Dès le IIe siècle, la prodigalité était telle qu'un consul mort en 152 pouvait dire dans son testament : « Comme les vrais honneurs ne consistent point dans un vain faste mais dans le souvenir des mérites du défunt et de ses aïeux, j'ordonne à mes enfants de ne pas dépenser à mes funérailles au delà d'un million d'as (285 000 fr.) »

L'humanité grecque. — En Grèce les Romains virent les monuments, les statues, les tableaux qui depuis des siècles s'entassaient dans les villes, ils connurent des

lettrés et des philosophes. Quelques-uns prirent goût aux belles choses et à la vie de l'esprit. Les Scipions s'entourèrent de Grecs instruits. Paul Émile ne demanda de tout le butin apporté par son armée de Macédoine que la bibliothèque du roi Persée; il fit élever ses enfants par des précepteurs grecs. Ce fut alors la mode à Rome de parler et même d'écrire en grec[1]. Les nobles voulurent paraître connaisseurs en peinture et en sculpture, ils firent venir par milliers des statues, les fameux « bronzes de Corinthe, » et les entassèrent dans leurs maisons. Verrès possédait ainsi toute une galerie d'objets d'art qu'il avait pillés en Sicile. Peu à peu les Romains prirent un vernis d'art et de littérature grecs. Cette culture nouvelle fut appelée l'*humanité*, et on l'opposa à la *rusticité* des vieux campagnards romains[1]. Elle ne fut d'ailleurs guère qu'un vernis. Les Romains comprenaient mal qu'on recherchât la beauté ou la vérité pour elles-mêmes; l'art et la science restèrent toujours pour eux des objets de luxe et de parade. Encore au temps de Cicéron on ne regardait comme vraiment occupés que le soldat, le cultivateur, le politique, l'homme d'affaires, ou l'avocat. Écrire, composer, faire de la science, de la philosophie ou de la critique, tout cela s'appelait *être de loisir*. Les artistes et les savants ne furent jamais regardés à Rome comme les égaux d'un riche commerçant. Un écrivain grec, Lucien, disait : « Quant tu serais un Phidias, quand tu ferais mille chefs-d'œuvre, personne ne désirera te ressembler, car si habile que tu sois, *tu passeras toujours pour un artisan*, un homme qui vit du travail de ses mains. »

1. Aussi le vieux Caton avait-il horreur des Grecs : « Je dirai, écrit-il à son fils, ce que j'ai observé à Athènes. Cette race est la plus perverse et la plus intraitable, et écoute-moi comme un oracle : toutes les fois que cette nation nous apportera ses arts, elle corrompra tout. »

Lucullus. — Lucullus, le type du Romain nouveau, était né en 115 d'une famille noble et très riche; aussi entra-t-il sans peine dans la carrière des honneurs. Dès ses premières campagnes, il se fit remarquer par sa douceur pour les vaincus. Devenu consul, il fut mis à la tête de l'armée contre Mithridate. Il trouva les habitants de l'Asie exaspérés par le brigandage et les cruautés des publicains, et s'appliqua à arrêter ces excès; il empêcha aussi ses soldats de piller les villes prises. Par là il s'attira l'affection inutile des Asiatiques et la haine dangereuse des publicains et des soldats. On intrigua pour le faire rappeler; il avait alors battu Mithridate et le poursuivait chez son allié le roi d'Arménie; il venait, avec une petite armée de 20 000 hommes, de mettre en déroute une foule immense de Barbares. Son commandement lui fut repris et donné au favori des publicains, Pompée.

Lucullus se retira alors pour jouir des richesses qu'il avait amassées en Asie. Il avait dans les faubourgs de Rome des jardins célèbres, à Naples une villa construite en partie dans la mer, à Tusculum un palais d'été avec tout un musé d'objets d'art. Il passait la bonne saison à Tusculum, entouré de ses amis, de savants et d'hommes de lettres, lisant les auteurs grecs, causant littérature et philosophie. On racontait sur son luxe plusieurs anecdotes. Un jour, étant seul à dîner, il trouve sa table plus simple qu'à l'ordinaire, et fait des reproches au cuisinier qui s'excuse en disant qu'il n'y a point de convives : « Ne savais-tu pas, lui répond le maître, que Lucullus dînait aujourd'hui chez Lucullus ? » — Un autre jour il invite à dîner César et Cicéron qui acceptent à condition qu'il ne fera rien changer à son ordinaire. Lucullus dit seulement à un esclave de faire préparer le dîner dans la salle d'Apollon. On sert un repas luxueux, les convives s'étonnent. Lucullus répond qu'il n'a pas donné d'ordre, que

la dépense de ses dîners est réglée par la salle où il les donne : ceux de la salle d'Apollon ne devaient pas coûter moins de 50 000 francs. — Un préteur qui faisait donner un grand spectacle fait demander à Lucullus s'il peut lui prêter cent robes de pourpre. On lui répond d'en envoyer prendre deux cents.

Lucullus est resté à Rome le représentant des mœurs nouvelles comme Caton celui des vieilles mœurs. Pour les anciens c'est Caton qui est le Romain vertueux, Lucullus le Romain dégénéré. Lucullus s'écartait en effet de la coutume des ancêtres; aussi avait-il l'esprit plus large, plus élevé, plus délicat, et plus d'humanité envers les esclaves et les sujets.

L'éducation nouvelle. — Au temps où Polybe vivait à Rome (avant 150), les vieux Romains faisaient tout au plus apprendre à lire à leurs enfants. Les Romains nouveaux donnèrent aux leurs des pédagogues grecs. Des Grecs ouvrirent à Rome des écoles de poésie, de rhétorique et de musique. Les grandes familles se partagèrent entre le vieux et le nouveau système. Mais il resta toujours un préjugé contre la musique et la danse; on les regardait comme des arts d'histrions, inconvenants pour un homme bien né. Scipion Émilien, le protecteur des Grecs, parle avec indignation d'une école de danse que fréquentaient des enfants et des jeunes filles de naissance libre : « Quand on me l'a raconté, je ne pouvais m'imaginer que des nobles fissent apprendre de pareilles choses à leurs enfants. Mais quand on m'a mené à l'école de danse, j'y ai vu plus de 500 garçons et filles et dans le nombre un enfant noble de douze ans, un fils de candidat, qui dansait au son des crotales. » Salluste, parlant d'une dame romaine peu estimée, dit : « Elle jouait de la lyre et elle dansait mieux qu'il ne convient à une honnête femme. »

Condition nouvelle des femmes. — Les dames romaines se laissèrent vite gagner aux religions et au luxe de l'Orient. Elles allèrent en foule aux Bacchanales et aux mystères d'Isis. On fit des lois[1] pour leur défendre les riches vêtements, les voitures, les bijoux; il fallut abroger ces lois et laisser les femmes suivre l'exemple des hommes. Les dames nobles cessèrent de travailler et de se tenir dans leurs maisons; elles sortirent en grand équipage, fréquentèrent le théâtre, le cirque, les bains, les lieux de réunion. Étant désœuvrées et très ignorantes, elles se corrompirent vite. Dans la noblesse, les femmes honorables devinrent l'exception. La vieille discipline de la famille tomba. La loi romaine faisait du mari le maître de sa femme; on inventa une nouvelle espèce de mariage qui laissait la femme sous l'autorité du père et ne donnait aucun pouvoir au mari. Pour rendre leur fille encore plus indépendante, les parents lui donnaient une dot.

Le divorce. — Autrefois le mari seul avait le droit de *répudier* sa femme; et l'usage était de n'user de ce droit que dans les cas très graves. La femme acquit le droit de *quitter* son mari. Il devenait dès lors très facile de rompre un mariage. On n'avait besoin ni d'un jugement ni même d'un motif. Il suffisait à l'époux mécontent, que ce fût la femme ou le mari, de dire à l'autre : « Prends ce qui t'appartient, rends-moi ce qui m'appartient. » Après le divorce tous deux, même la femme, pouvaient se remarier aussitôt.

On en vint, dans la haute société, à regarder le mariage comme une union passagère. Sylla eut cinq femmes, César quatre, Pompée cinq, Antoine quatre. La fille de Cicéron eut trois maris. Hortensius divorça pour donner sa femme à un ami. « Il y a des dames nobles, dit Sénèque,

1. Les lois *somptuaires*, c'est-à-dire qui règlent la dépense.

qui comptent les années, non par les consuls, mais par leurs maris; elles divorcent pour se marier, elles se marient pour divorcer. »

Mais cette corruption n'atteignait guère que les nobles de Rome et les parvenus. Dans les familles de l'Italie et des provinces se conservèrent pendant des siècles encore les mœurs sévères de l'ancien temps. Seulement la discipline de la famille s'adoucissait peu à peu, et lentement la femme s'affranchissait du despotisme du mari.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES.

Les Scipions et leur entourage.
Les religions égyptiennes à Rome.

XXIII. — CHUTE DE LA RÉPUBLIQUE

Mommsen. *Histoire romaine.* — Michelet. *Histoire romaine.* — Duruy. *Histoire des Romains.* — Boissier. *Cicéron et ses amis.* — Taine. *Essais de critique et d'histoire.*

CAUSES DE LA DÉCADENCE

Destruction du peuple des campagnes. — L'ancien peuple romain se composait de petits propriétaires qui cultivaient eux-mêmes leur champ. Ces paysans honnêtes et robustes formaient à la fois l'armée et l'assemblée romaines. Ils étaient nombreux encore en 221, pendant la deuxième guerre punique ; en 133 il n'en restait plus Beaucoup sans doute avaient péri dans les guerres lointaines; mais ils disparaissaient surtout parce qu'il leur était devenu impossible de subsister. — Ils vivaient de la

culture du blé ; quand Rome reçut les grains de la Sicile et de l'Afrique, le blé tomba à si bas prix que les labou reurs italiens ne purent plus tirer de leur récolte de quoi entretenir leur famille et supporter la charge du service militaire. Il leur fallait vendre leur champ ; un voisin riche l'achetait. De plusieurs petits champs il faisait un grand domaine ; il mettait la terre en prairies, et pour garder son bétail ou pour cultiver il envoyait des bergers et des laboureurs esclaves. Il n'y eut plus alors sur le sol de l'Italie que quelques grands propriétaires et des troupeaux d'esclaves. « Les grands domaines, disait Pline l'Ancien, ont perdu l'Italie. »

Ce sont en effet les grands domaines qui ont fait disparaître des campagnes les paysans libres. L'ancien propriétaire qui a vendu son champ ne peut même pas rester comme fermier, il faut qu'il cède la place aux esclaves ; le voilà donc errant et sans travail. « La plupart des chefs de famille, dit Varron dans son Traité d'agriculture, se sont glissés dans nos murs laissant la faux et la charrue ; ils aiment mieux battre des mains au cirque que de travailler dans leurs champs et leurs vignobles. » Un tribun de la plèbe, Tiberius Gracchus, s'écriait dans un mouvement d'indignation : « Les bêtes sauvages de l'Italie ont au moins leurs tanières, et les hommes qui versent leur sang pour l'Italie n'y ont que la lumière et l'air qu'ils respirent ; ils errent sans maison, sans demeure, avec leurs femmes et leurs enfants. Ils mentent, les généraux qui les exhortent à combattre pour leurs tombeaux et leurs temples. En est-il un seul qui ait encore l'autel sacré de sa maison et le tombeau de ses ancêtres ? On les appelle les maîtres du monde et il n'ont pas à eux une motte de terre. »

La plèbe urbaine. — Pendant que les campagnes se vidaient, la ville de Rome se remplissait d'une population

nouvelle. C'étaient les descendants des paysans ruinés que la misère avait chassés dans la villes; c'étaient encore plus les affranchis et leurs enfants. Il en venait de tous les coins du monde : Grecs, Syriens, Égyptiens, Asiatiques, Africains, Espagnols, Gaulois, arrachés à leur pays, vendus comme esclaves, plus tard affranchis par leurs maîtres et devenus citoyens, s'entassaient dans la ville. C'était tout un peuple nouveau qui n'avait de romain que le nom. Un jour Scipion, le vainqueur de Carthage et de Numance, haranguant le peuple sur la place, est interrompu par les cris de la foule : « Silence! faux fils de l'Italie, s'écrie-t-il. Vous avez beau faire; ceux que j'ai amenés à Rome enchaînés ne me feront jamais peur, quand même ils soient déliés. » La populace se tut, mais ces « faux fils de l'Italie, » les fils des vaincus, avaient déjà pris la place des vieux Romains.

Cette plèbe nouvelle ne pouvait se nourrir elle-même, l'État se chargea de lui donner à manger. On commença en 123 par fournir à tous les citoyens du blé à moitié prix; on faisait venir ces grains de Sicile ou d'Afrique. Depuis l'an 63 on distribua le blé gratis et l'on donna aussi de l'huile. Il y avait des registres et une administration exprès pour les distributions, tout un service spécial d'approvisionnements, l'*annone*. En 46 César trouvait 320 000 citoyens inscrits pour ces distributions.

La corruption électorale. — Cette populace misérable et oisive remplissait la place publique aux jours d'élection, elle faisait les lois et les magistrats. Les candidats cherchaient à gagner ses faveurs. Ils donnaient des spectacles, des repas publics, ils faisaient des distributions de vivres. Même ils achetaient les suffrages. Cette vente se faisait en grand et en plein jour; l'argent était remis à des distributeurs qui le partageaient entre les électeurs.

Un jour le sénat voulut défendre ce commerce. Quand le consul Pison vint proposer une loi pour interdire la vente des suffrages, les distributeurs soulevèrent une émeute et chassèrent le consul de la place publique. Au temps de Cicéron il était devenu impossible de se faire élire magistrat sans d'énormes dépenses.

Corruption du sénat. — La misère corrompait la plèbe qui formait les assemblées; le luxe gâtait les hommes de vieille famille qui composaient le sénat. Les nobles regardaient l'État comme leur propriété, ils se partageaient entre eux les fonctions et intriguaient pour en écarter les autres citoyens. Quand Cicéron fut élu magistrat, il était depuis trente ans le premier homme nouveau qui fût parvenu à entrer dans la carrière des honneurs. — Habitués à exercer le pouvoir, quelques-uns se croyaient au-dessus des lois. Quand on accusa Scipion de concussions, il ne daigna même pas se justifier, voici ce qu'il vint dire à la tribune : « Romains, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Hannibal et les Carthaginois; suivez-moi au Capitole pour rendre grâces aux dieux et les prier de vous donner toujours des chefs qui me ressemblent. » — La plupart des nobles, pour entretenir leur train de maison, avaient besoin de beaucoup d'argent. Beaucoup employaient leur pouvoir à s'en procurer : les uns, envoyés comme gouverneurs, rançonnaient les sujets de Rome; d'autres se faisaient payer par des rois étrangers ou ennemis pour leur accorder la paix, ou même pour laisser battre leur armée. C'est ainsi que Jugurtha, roi de Numidie, acheta un général romain. Cité à Rome pour se justifier d'un meurtre, il se tira d'affaire en achetant un tribun de la plèbe qui lui défendit de parler. On rapportait qu'en quittant Rome il avait dit : « O ville à vendre, si tu trouvais seulement un acheteur ! »

Corruption des armées. — L'armée romaine se composait de petits propriétaires qui, la guerre finie, s'en retournaient cultiver leurs champs. En devenant soldats ils restaient citoyens et ne combattaient que pour la patrie. Marius commença à admettre dans les légions des citoyens indigents qui s'enrôlaient pour faire fortune. Bientôt toute l'armée fut pleine d'aventuriers qui partaient non pour faire leur service, mais pour s'enrichir en pillant les vaincus.

Alors on fut soldat non plus par devoir, mais par profession. Les soldats s'enrôlaient pour vingt ans; leur temps fini, ils se rengageaient avec une solde plus forte et devenaient *vétérans*. Ces gens-là ne connaissaient ni le sénat ni les lois; ils n'obéissaient qu'à leur général. Pour se les attacher, le général leur distribuait l'argent pris aux vaincus. Pendant la guerre contre Mithridate, Sylla logeait ses soldats chez les riches habitants de l'Asie; ils y vivaient à discrétion, eux et leurs amis, recevant chacun 16 drachmes (15 fr.) par jour. — Ces premiers généraux, Marius et Sylla, étaient encore des magistrats romains. Mais bientôt de riches particuliers, Pompée, Crassus, levèrent des soldats à leurs frais. Il y avait en 78, à la mort de Sylla, quatre armées, toutes levées et commandées par de simples citoyens. Dès lors il n'est plus question des légions de Rome, il ne reste plus que les légions de Pompée ou de César.

LA RÉVOLUTION

Nécessité d'une révolution. — Le peuple romain n'est plus qu'une multitude indigente et oisive, l'armée est un ramassis d'aventuriers. Ni l'assemblée ni les légions n'obéissent plus au sénat, car les nobles corrompus ont perdu toute autorité morale. Il ne reste plus

qu'une force réelle, l'armée; il n'y a de puissants que les généraux; et les généraux ne veulent plus obéir. Le gouvernement par le sénat devenu impraticable va donc céder la place au gouvernement par le général.

Les guerres civiles. — La révolution était inévitable, mais elle n'est pas venue d'un coup, elle a mis plus de cent ans à se faire. Le sénat résistait; trop faible pour gouverner lui-même, il était encore assez fort pour empêcher un autre pouvoir de s'exercer. Les généraux se battaient entre eux à qui resterait le maître. Pendant un siècle les Romains et leurs sujets ont donc vécu au milieu des émeutes et des guerres civiles.

La lutte fut d'abord entre le sénat et les Gracques (133-121) au sujet des *lois agraires;* deux fois on se battit dans les rues de Rome; — puis entre Marius et Sylla (100-81) qui chacun à son tour entrèrent dans Rome avec une armée et massacrèrent leurs adversaires; — puis entre Pompée et César (70-46); on eut la guerre civile en Italie, en Grèce, en Afrique, en Espagne; — puis entre les triumvirs et les conjurés (44-42), entre les triumvirs et Sextus Pompée, enfin entre Octave et Antoine, lutte définitive où tout le monde ancien fut engagé.

Plus on avance, plus les armées deviennent nombreuses, plus les guerres sont générales et meurtrières.

Besoin de la paix. — Tout le monde souffrait de ces guerres. Les habitants des provinces étaient rançonnés, maltraités, massacrés par les soldats; chacun des adversaires les forçait à prendre parti pour lui, et le vainqueur les punissait d'avoir pris parti pour le vaincu. Pour récompenser leurs vieux soldats, les généraux leur promettaient des terres, puis ils expulsaient tous les habitants d'une ville pour faire place aux vétérans.

Les Romains riches risquaient leur fortune et leur vie;

quand leur parti était vaincu, ils se trouvaient à la merci du vainqueur. Sylla avait donné l'exemple des massacres organisés (81). Entré dans Rome avec son armée, il dressa une liste de citoyens qu'il fit afficher sur la place. Tout homme *proscrit*, c'est-à-dire affiché sur la liste, était destiné à la mort; le meurtrier qui rapportait sa tête recevait une récompense. Les biens du proscrit étaient confisqués. On était proscrit sans aucun jugement, par le seul caprice du général, sans même avoir été averti. Sylla fit massacrer ainsi non seulement ses ennemis, mais les hommes riches dont il convoitait la fortune. On raconte qu'un citoyen étranger à la politique regarda en passant la liste de proscription et s'y vit inscrit le premier : « Malheureux ! s'écria-t-il, c'est ma maison d'Albe qui m'a tué ! » Sylla proscrivit, dit-on, 1800 chevaliers. Quarante ans après (en 43), Octave et Antoine dressaient de nouveau des *listes de proscription*, Cicéron y fut inscrit.

La populace elle-même souffrait. Les blés dont elle vivait n'arrivaient plus régulièrement à Rome, interceptés soit par les pirates, soit par la flotte du parti ennemi.

Après un siècle de ce régime, tous, Romains et provinciaux, riches et pauvres, n'eurent plus qu'un désir, la paix.

Le pouvoir d'un seul. — C'est alors que l'héritier de César, son neveu Octave, l'un des triumvirs, après avoir vaincu ses deux collègues, Lépide sans combat, Antoine à la bataille navale d'Actium, se présenta au peuple fatigué des discordes civiles. « Il attira à lui tous les pouvoirs du peuple, du sénat, des magistrats »; pendant quelques années il fut le maître sans aucun titre. Personne ne songeait à lui résister; il avait fermé le temple de Janus et donnait la paix au monde. C'était tout ce que le monde demandait. Le gouvernement de la république par le

sénat ne représentait plus que le pillage et la guerre civile. On voulait un maître assez fort pour faire cesser les guerres et les révolutions.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES.

Rôle des tribuns de la plèbe dans les révolutions.
Les émeutes du Forum.
La conspiration de Catilina.
Pompée tout-puissant à Rome.
La dictature de César.

XXIV. — LE HAUT EMPIRE

Duruy, *Histoire des Romains.* — Marquardt et Mommsen, *Manuel des antiquités romaines.* — Jullian, *Gallia.* — Friedlænder, *Mœurs romaines d'Auguste aux Antonins.* — Renan, *Marc-Aurèle.* — Boissier, *La religion romaine.* — Guhl et Koner, *La vie antique.* — Guiraud, *Lectures historiques (Romains).* — Tacite, *Annales. Histoires.*

LES DOUZE CÉSARS.

L'empereur. — Dans le régime nouveau, l'autorité absolue appartient à un seul homme. On l'appelle l'*empereur* (l'homme qui commande). A lui seul, en effet, il exerce tous les pouvoirs que se partageaient les anciens magistrats : il préside le sénat; il lève et commande toutes les armées; il dresse la liste des sénateurs, des chevaliers, des citoyens; il lève l'impôt; il est juge suprême; il est grand pontife; il a le pouvoir des tribuns. Et pour marquer que cette autorité fait de lui un être surhumain, on lui a décerné un surnom religieux : *Auguste* (le vénérable).

L'empire ne s'est pas établi par une révolution radicale. Le nom de *République* n'a pas été supprimé, et pendant plus de trois siècles les étendards des soldats continueront

à porter les initiales SPQR (sénat et peuple romain). Mais le pouvoir que plusieurs personnages se partageaient a été concentré sur un seul; et au lieu de lui être donné pour nn an seulement il lui est donné pour la vie. L'empereur est le magistrat unique et viager de la république; en lui est incarné le peuple romain; c'est pourquoi il est absolu.

L'apothéose. — Tant que l'empereur vit, il est seul maître dans l'empire, puisque le peuple romain lui a cédé tout son pouvoir. Mais à sa mort, le sénat, au nom du peuple, examine sa vie et le juge. S'il est condamné, tous les actes qu'il a faits sont cassés, ses statues sont détruites, son nom est effacé des monuments[1]. Si au contraire ses actes sont ratifiés (ce qui arrive presque toujours), le sénat en même temps décrète que l'empereur mort est élevé au rang des dieux. La plupart des empereurs sont ainsi devenus des dieux après leur mort. On leur élevait des temples et un prêtre était chargé de leur rendre un culte. Il y avait par tout l'empire des temples dédiés au dieu Auguste et à la déesse Rome, et l'on connaît des personnages qui ont rempli les fonctions de *flamine* (prêtre) du *divin* Claude, ou du *divin* Vespasien. Cet usage de diviniser l'empereur mort s'appelait *apothéose*. Le mot est grec; l'usage venait, semble-t-il, des Grecs d'Orient.

Le sénat et le peuple. — Le sénat romain restait ce qu'il avait été jadis, l'assemblée des personnages les plus riches et les plus considérés de l'empire. Être sénateur était encore un honneur fort recherché; pour dire une grande famille, on disait : une *famille sénatoriale*. Mais le sénat, si respecté qu'il fût, était désormais impuissant,

1. On a retrouvé des inscriptions où le nom de Domitien avait été ainsi gratté.

parce que l'empereur pouvait se passer de lui. Il était encore le premier corps de l'État, il n'était plus le maître du gouvernement. L'empereur faisait semblant souvent de le consulter, mais n'obéissait pas à ses avis.

Le peuple avait perdu tout pouvoir, puisque ses assemblées (les comices), étaient supprimées depuis Tibère. La population de deux millions d'âmes entassée dans Rome ne se composait plus guère que de quelques milliers de grands seigneurs avec leurs esclaves et d'une tourbe de mendiants. Déjà l'État avait dû se charger de les nourrir; les empereurs continuèrent à leur distribuer du blé et y joignirent des distributions d'argent (les *congiaires*). Auguste donna ainsi 700 francs par tête en neuf fois, Néron 250 francs en trois fois. En même temps, pour amuser cette populace, on lui donnait des spectacles. Le nombre des jours réguliers de spectacles était déjà de 66 par an sous la république; il était monté un siècle et demi après, sous Marc-Aurèle, à 135, et au IVe siècle à 175 (sans compter les jours supplémentaires). Ces spectacles duraient depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Les spectateurs mangeaient sur place. C'était pour les empereurs un moyen sûr d'occuper la plèbe. « C'est pour ton avantage, César, disait à Auguste un acteur, que le peuple s'occupe de nous. » C'était aussi un moyen de se faire aimer. Les empereurs les plus mauvais furent parfois les plus populaires : Néron était adoré parce qu'il avait donné des jeux magnifiques; la populace refusait de croire à sa mort; et elle attendait encore son retour trente ans après.

La plèbe de Rome ne cherchait pas à gouverner, elle ne demandait qu'à être amusée et nourrie; suivant l'énergique expression de Juvénal: Du pain et les jeux du cirque (*panem et circenses*).

Les prétoriens. — Sous la république, il était défendu

à un général d'amener ses soldats dans la ville. L'empereur, devenu chef de toutes les armées, eut à Rome son escorte militaire (*prétoire*). C'était un corps de 10 000 hommes environ casernés à l'intérieur de la ville. Les *prétoriens*, recrutés parmi les anciens soldats, recevaient une forte paye et des gratifications fréquentes (le *donativum*). Appuyé sur ces vétérans, l'empereur n'avait rien à craindre des mécontents de Rome. Mais le danger venait des prétoriens eux-mêmes : comme ils avaient la force, ils se croyaient tout permis, et leur chef, *le préfet du prétoire*, était quelquefois plus maître que l'empereur.

Les affranchis de l'empereur. — Depuis que le gouvernement d'un seul avait remplacé le gouvernement de



Fig. 79. — Prétoriens (d'après la colonne Trajane).

plusieurs, il n'y avait plus d'autre magistrat que l'empereur. Toutes les affaires de l'empire, c'est-à-dire de 80 000 000 d'hommes, aboutissaient à lui seul. Pour

cette besogne écrasante il lui fallait des aides. Il les prit, non parmi les hommes de grande famille dont il se défiait, mais parmi ses esclaves dont il était sûr. Les secrétaires, les hommes de confiance, les ministres de l'empereur furent ses affranchis, la plupart étrangers, venus de Grèce ou d'Orient, gens souples, habiles à flatter, à l'esprit inventif et à la parole facile. Souvent l'empereur, ennuyé des affaires sérieuses, les laissait gouverner, et, comme il arrive dans les monarchies absolues, au lieu d'aider le maître, ils le remplaçaient. Les affranchis de Claude, Pallas et Narcisse, disposaient des places et des condamnations; Helius, affranchi de Néron, faisait exécuter des chevaliers et des sénateurs sans même prévenir son maître. De tous ces affranchis, Pallas fut le plus puissant, le plus riche, le plus insolent; il ne donnait ses ordres à ses serviteurs que par signes ou par écrit. — Rien n'indigna autant les vieilles familles nobles de Rome. « Les princes, dit un écrivain romain, étaient les maîtres des citoyens et les esclaves de leurs affranchis. » Parmi les scandales qu'on reprochait aux empereurs, un des plus graves fut d'avoir fait gouverner les citoyens romains par d'anciens esclaves.

Despotisme et désordre. — Ce régime avait deux grands vices :

1° L'empereur était investi pour la vie d'un pouvoir illimité, exorbitant, à peine concevable : il disposait à sa fantaisie des personnes et des biens, condamnait, confisquait, mettait à mort sans contrôle. Aucune institution, aucune loi n'entravait sa volonté. « L'ordre de l'empereur a force de loi », disent les jurisconsultes eux-mêmes. Rome connut alors le despotisme sans frein que les tyrans avaient exercé dans les cités grecques; non plus enfermé dans l'étroite enceinte d'une ville, mais gigan-

tesque comme l'empire lui-même. — Comme on avait vu en Grèce des tyrans honorables, on vit à Rome des empereurs sages et honnêtes (Auguste, Vespasien, Titus). Mais peu d'hommes avaient la tête assez forte pour n'être pas saisis de vertige en se voyant si haut au-dessus des autres hommes. La plupart des empereurs ne profitèrent de leur pouvoir inouï que pour rendre leur nom proverbial : Tibère, Néron, Domitien par leur cruauté, Vitellius par sa gloutonnerie, Claude par son imbécillité. L'un d'eux, Caligula, fut un véritable fou. Il avait fait son cheval consul et se faisait adorer lui-même comme un dieu. Les empereurs persécutaient surtout les nobles pour les empêcher de conspirer, les riches pour confisquer leurs biens.

2° Cette autorité exorbitante était pourtant fort mal réglée; elle résidait tout entière dans la personne de l'empereur. Lui mort, tout était remis en question. On savait bien que le monde ne pouvait se passer d'un maître, mais ni loi ni usage ne décidait qui serait ce maître. Le sénat seul avait le droit de nommer l'empereur, mais presque toujours il élisait par force celui que le précédent empereur avait désigné ou qui plaisait aux soldats. — Après le meurtre de Caligula, des prétoriens, en fouillant le palais, découvrirent, caché derrière une tapisserie, un pauvre homme tremblant de peur. C'était un parent de Caligula, les prétoriens en firent un empereur (ce fut l'empereur Claude). — Après la mort de Néron, le sénat avait élu Galba : les prétoriens ne le trouvèrent pas assez généreux, ils le massacrèrent pour mettre à sa place un favori de Néron, Othon. A leur tour, les soldats campés aux frontières voulurent faire un empereur : les légions du Rhin entrèrent en Italie, rencontrèrent les prétoriens à Bédriac, près de Crémone, les écrasèrent dans une bataille si acharnée qu'elle continua pendant toute la nuit; puis firent élire empereur par le sénat leur général Vitellius. Pendant ce

temps, l'armée de Syrie avait élu son chef Vespasien, qui à son tour battit Vitellius et fut nommé à sa place; de sorte qu'en deux ans trois empereurs avaient été créés et trois renversés par les soldats. — L'empereur nouveau défaisait souvent ce qu'avait fait son prédécesseur : le despotisme impérial n'avait même pas l'avantage d'être stable.

Les douze Césars. — Ce régime d'oppression entrecoupé de violences dura plus d'un siècle (31 av. J.-C. à 96).

Les douze empereurs qui se succédèrent pendant ce temps sont appelés *les douze Césars*, bien que les six premiers seulement aient été de la famille d'Auguste. Il nous est difficile de les juger avec justice. Presque tous ont persécuté les familles nobles de Rome dont ils avaient peur, et ce sont des écrivains de ces familles qui ont fait leur réputation. Mais il est fort possible que, dans les provinces, leur gouvernement ait été doux et honnête, supérieur à celui des sénateurs de la république.

LE SIÈCLE DES ANTONINS

Les Antonins. — Les cinq empereurs suivants (96-180) ont laissé une réputation d'honnêteté et de sagesse. On les appelle *les Antonins* (ce nom ne convient en réalité qu'aux deux derniers). Ils ne descendaient pas des anciennes familles de Rome : Trajan et Hadrien étaient Espagnols, Antonin était né à Nîmes. C'était chaque fois l'empereur qui choisissait parmi ses généraux et ses gouverneurs l'homme le plus capable de lui succéder, l'adoptait pour fils et le désignait au choix du sénat. Ainsi il n'arrivait à l'empire que des hommes expérimentés qui, sans aucune secousse, prenaient la place de leur père adoptif.

Le siècle des Antonins. — Ce *siècle des Antonins* fut le plus calme qu'ait connu le monde ancien. Les guerres étaient reportées à la frontière de l'empire ; à l'intérieur, plus de séditions militaires, plus de tyrannie, plus de condamnations. Les Antonins continrent les soldats, organisèrent un conseil d'État et des tribunaux et remplacèrent les affranchis, qui avaient tant irrité sous les douze Césars, par des fonctionnaires réguliers pris parmi les hommes de la seconde noblesse (les chevaliers). L'empereur ne fut plus un tyran servi par des soldats; c'était vraiment le premier magistrat de la République, n'usant de son autorité que pour le bien des citoyens. Les deux derniers Antonins surtout, Antonin et Marc-Aurèle, ont honoré l'empire par leur vertu. Tous deux vivaient simplement[1] comme des particuliers, bien qu'ils fussent très riches, sans rien qui ressemblât à une cour ou à un palais, sans jamais faire sentir qu'ils étaient les maîtres. Marc-Aurèle consultait le sénat sur les affaires et assistait régulièrement aux séances.

Marc-Aurèle. — Marc-Aurèle a été surnommé le Sage sur le trône. Il gouvernait par devoir, à contre-cœur, car il aimait la solitude; et pourtant il a passé sa vie à gouverner et à commander les armées. Son journal intime (les *Pensées*), donne l'image du stoïcien vertueux, austère, détaché du monde, et cependant doux et bon. « La meilleure manière de se venger des méchants, dit-il, c'est de ne pas leur ressembler. Les dieux eux-mêmes sont bienveillants pour les méchants; il t'est permis de faire comme les dieux. »

1. Voir le portrait que Marc-Aurèle trace d'Antonin (*Pensées*, trad. Pierron, I, 16).

LES MŒURS SOUS L'EMPIRE

La décadence continue à Rome. — Sénèque, dans ses *Lettres*, et Juvénal, dans ses *Satires*, ont donné des hommes et des femmes de leur temps un portrait si effrayant que la corruption de la *Rome des Césars* est restée proverbiale. Ce n'étaient pourtant que les désordres des derniers temps de la république qui continuaient : le luxe grossier des riches, la férocité des maîtres envers les esclaves, la frivolité effrénée des femmes. Le mal ne venait pas du régime impérial, mais de cet entassement exorbitant des richesses du monde entier sur la tête de quelques milliers de nobles ou de parvenus, au-dessous desquels vivaient quelques centaines d'hommes libres dans la misère, et des esclaves par millions sous une oppression effroyable. — Chacun de ces grands propriétaires vivait au milieu de ses esclaves comme un petit souverain oisif et capricieux. Sa maison de Rome était comme un palais; chaque matin la salle d'honneur (l'*atrium*) se remplissait de *clients :* c'étaient des citoyens qui venaient, pour un mince salaire[1], saluer le maître et lui faire escorte dans la rue. Car la mode exigeait qu'un riche ne parût jamais en public qu'entouré d'une foule; Horace se moque d'un préteur qui avait traversé les rues de Tibur avec cinq esclaves seulement. Hors de Rome, les grands possédaient de magnifiques villas sur les bords de la mer (fig. 80), ou dans les montagnes; ils allaient de l'une à l'autre, désœuvrés et ennuyés.

Ces grandes familles s'éteignaient rapidement. Auguste,

1. C'était un dur métier que celui de client; le poète Martial, qui l'avait fait, en gémit. Il fallait se lever avant le jour, revêtir la toge, vêtement incommode et encombrant, et faire longtemps antichambre.

effrayé de voir diminuer le nombre des hommes libres, avait fait des lois pour encourager le mariage et punir le célibat. Comme il fallait s'y attendre, ses lois ne remédièrent à rien. Il y avait tant de riches célibataires que



Fig. 80. — Villa romaine.

c'était devenu un métier lucratif de les flatter pour se faire inscrire sur leur testament; c'était un calcul de ne pas avoir d'enfants pour se faire entourer de flatteurs. « Dans cette ville, dit un romancier romain, tous les hommes se divisent en deux classes, ceux qui pêchent et ceux qui se font pêcher. » « Perdre ses enfants, dit Sénèque, augmente l'influence d'un homme. »

Les spectacles. — Dans la vie de ce peuple désœuvré de Rome, les spectacles ont tenu une place que nous avons peine à nous figurer. C'étaient, comme en Grèce, des *jeux*,

c'est-à-dire des cérémonies religieuses. Les spectacles se succédaient pendant toute la journée et recommençaient les jours suivants pendant une semaine au moins. Le spectacle était comme le rendez-vous de toute la population libre; c'est là que se faisaient les manifestations. Ainsi, en 196, pendant les guerres civiles, tous les spectateurs à la fois se mirent à crier : La paix! Le spectacle était la passion du temps. Trois empereurs parurent en public, Caligula comme cocher, Néron comme acteur, Commode comme gladiateur.

Le théâtre. — Il y avait trois sortes de spectacles : le théâtre, le cirque et l'amphithéâtre. Le théâtre était orga-

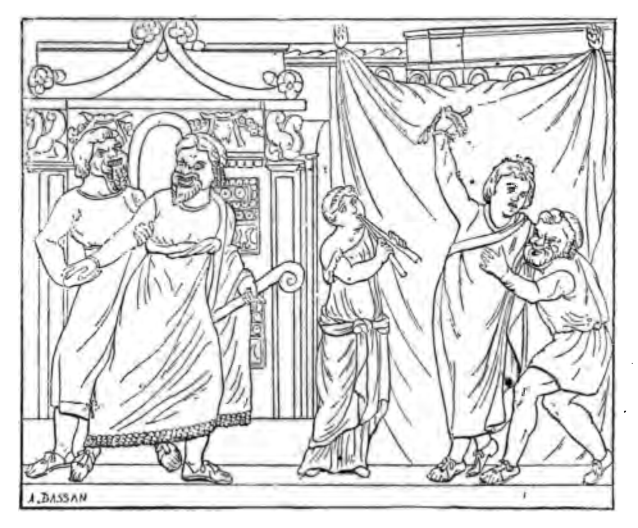


Fig. 81. — Scène d'une comédie de Térence. (Peinture de Pompéi.)

nisé à la grecque. Les acteurs jouaient avec des masques (fig. 81) et représentaient des pièces imitées du grec. Les Romains ne goûtaient guère ce divertissement, trop délicat

pour eux. Ils préféraient les *mimes*, comédies grossières, et surtout les *pantomimes*, où l'acteur, sans parler, exprimait par ses attitudes les sentiments des personnages.

Le cirque. — Entre les deux collines de l'Aventin et du Palatin s'étendait un champ de courses entouré d'arcades au-dessus desquelles s'élevaient des gradins. C'était le *Grand Cirque*. Depuis que Néron l'avait agrandi, il pouvait contenir 250 000 spectateurs; au IVe siècle il fut



Fig. 82. — Le Colisée.

élargi au point de donner place à 385 000 personnes. Là se donnait le spectacle favori du peuple romain, la course des chars à quatre chevaux (*quadriges*); pour chaque course le char faisait 7 fois le tour du cirque et il y avait 25 courses en un seul jour. Les cochers appartenaient à des compagnies rivales dont ils portaient les couleurs; il y en avait eu d'abord quatre, réduites ensuite à deux, les *Bleus* et les *Verts*, célèbres dans l'histoire des émeutes. On se passionnait à Rome pour les courses de chars comme aujourd'hui pour les courses de chevaux; les femmes, les enfants même en parlaient. Souvent l'empereur prenait parti et la querelle des Bleus et des Verts devenait une affaire politique.

L'amphithéâtre. — Aux portes de Rome, l'empereur Vespasien avait fait bâtir le *Colisée*, énorme construction à deux étages qui pouvait contenir 70 000 spectateurs (fig. 82). C'était un cirque rond autour d'une arène où se donnaient les chasses et les combats. — Pour *les chasses*, on transformait l'arène en une forêt où on lâchait des bêtes



Fig. 83. — Chasse, d'après une peinture antique.

féroces que des hommes armés d'un épieu venaient combattre (fig. 83). On cherchait à varier le spectacle en employant les animaux les plus divers, surtout les animaux rares, lions, panthères, éléphants, ours, buffles, rhinocéros, girafes, tigres, crocodiles. Déjà dans des jeux donnés par Pompée avaient paru 17 éléphants et 500 lions; et

quelques empereurs entretinrent toute une ménagerie. — Puis, au lieu de mettre des hommes armés en présence des bêtes, on trouva plus dramatique de lâcher des bêtes sur des hommes nus et enchaînés. L'habitude se prit dans toutes les villes de l'empire de faire servir les condamnés à mort à ce divertissement. Des milliers de personnes de tout sexe et de tout âge, et parmi eux bien des martyrs chrétiens, furent ainsi dévorés par les bêtes sous les yeux de la foule.

Les gladiateurs. — Mais le spectacle national des Romains était le combat des *gladiateurs* (hommes armés du glaive). Des hommes armés descendaient dans l'arène et se livraient un duel à mort. Dès le temps de César[1] on était arrivé à faire battre à la fois 320 couples de gladiateurs; Auguste dans toute sa vie en fit battre 10000, Trajan le même nombre en quatre mois. Le vaincu était égorgé sur-le-champ, à moins que le peuple ne voulût lui faire grâce. — On faisait combattre quelquefois des condamnés, mais surtout des esclaves et des prisonniers de guerre. Chaque victoire amenait ainsi dans l'amphithéâtre des bandes de barbares qui s'exterminaient les uns les autres pour le plaisir des spectateurs[2]. On avait des gladiateurs de tout pays, des Gaulois, des Germains, des Thraces, quelquefois des nègres. Ces gens combattaient avec des armes différentes, d'ordinaire avec leurs armes nationales. Les Romains aimaient à voir ces batailles en miniature. La fig. 84 représente, d'après une mosaïque, un

1. César donna même un combat entre deux troupes composées chacune de 500 fantassins, 300 cavaliers et 20 éléphants.
2. Dans un discours officiel, un orateur remercie l'empereur Constantin qui avait donné en spectacle toute une armée de Barbares captifs, « d'avoir fait servir la destruction des ennemis à l'amusement du peuple. Quel triomphe, s'écrie-t-il, eût pu être plus beau? »

combat entre deux gladiateurs armés, l'un d'un filet, l'autre d'une armure complète.

Il y eut aussi, parmi ces combattants du cirque, des



Fig. 84. — Combat de gladiateurs.

volontaires, hommes libres qui, par goût du danger, se soumettaient à la discipline terrible du gladiateur et prêtaient à leur chef le serment « de se laisser battre de verges, brûler au fer chaud et même tuer ». Plusieurs sénateurs s'enrôlèrent dans ces bandes d'esclaves et d'aventuriers, et même un empereur, Commode, descendit dans l'arène. Ces jeux sanglants se pratiquaient non à Rome seulement, mais dans toutes les villes d'Italie, de Gaule, d'Afrique. (Les Grecs répugnèrent toujours à les adopter.) Voici l'inscription d'une statue élevée à un des notables de la petite ville de Minturnes : « Il a fait paraître en 4 jours 11 paires de gladiateurs qui n'ont cessé de se battre qu'après que la moitié fut couchée sur l'arène. Il a donné une chasse de 10 ours terribles. Vous vous en souvenez, nobles concitoyens. »

Le peuple avait alors la passion du sang[1], telle qu'elle se manifeste aujourd'hui en Espagne aux courses de taureaux. L'empereur, comme aujourd'hui le roi d'Espagne, devait assister à ces boucheries. Marc-Aurèle se rendit impopulaire à Rome parce qu'il laissait voir son ennui aux spectacles de l'amphithéâtre, lisant, parlant, donnant des audiences au lieu de regarder. Quand il emmena avec lui les gladiateurs pour servir contre les barbares qui envahissaient l'Italie, la populace faillit s'ameuter. « Il veut nous enlever nos amusements, criait-on, pour nous forcer à philosopher. »

La paix romaine. — Mais il y avait dans le monde romain autre chose que la populace de Rome. Pour être juste envers l'empire, il faut regarder ce qui se passait dans les provinces. En soumettant tous les peuples, les Romains avaient supprimé la guerre dans l'intérieur de leur empire. Alors s'établit *la paix romaine*, qu'un orateur grec décrit en ces termes : « Chacun peut aller où il veut : les ports sont pleins de navires, les montagnes sont sûres pour les voyageurs, comme les villes pour les habitants. La crainte a partout cessé. La terre a quitté sa vieille armure de fer et paraît en habits de fêtes. Vous avez réalisé la parole d'Homère : La terre est commune à tous. » Pour la première fois en effet les hommes de l'Occident pouvaient bâtir leurs maisons, cultiver leurs champs, jouir de leur fortune et de leurs loisirs sans se sentir menacés à chaque instant d'être dépouillés, massacrés ou emmenés en esclavage : sécurité que nous n'apprécions plus guère parce que nous en avons tous joui depuis l'enfance, mais qui semblait bien douce aux hommes de l'antiquité.

1. Saint Augustin, dans ses *Confessions*, décrit l'attrait irrésistible de ces spectacles sanguinaires.

La fusion des peuples. — Dans cet empire pacifique, les voyages devenaient faciles. Les Romains avaient partout



Fig. 85. — Un port romain, d'après une peinture antique.

établi des routes avec des stations et des relais; on avait même dressé des cartes routières de l'empire. Beaucoup de gens, artisans, commerçants, voyageaient d'un bout à l'autre de l'empire[1]. Les rhéteurs, les philosophes, traversaient toute l'Europe, allant d'une ville à l'autre et donnant des conférences. Dans toute province on trouvait établis des hommes des provinces les plus éloignées. Les inscriptions nous montrent en Espagne des professeurs, des peintres,

1. Dans une inscription, un Phrygien raconte qu'il a fait soixante-douze fois le voyage d'Asie en Italie.

des sculpteurs grecs, en Gaule des orfèvres et des ouvriers asiatiques. Tous ces gens transportaient et mélangeaient leurs coutumes, leurs arts, leur religion. Peu à peu ils s'habituaient à parler la langue des Romains. Dès le IIIe siècle le latin était devenu la langue commune de l'Occident, comme le grec, depuis les successeurs d'Alexandre, était la langue de l'Orient. Il se forma ainsi, comme à Alexandrie, une civilisation commune. On lui a donné le nom de *romaine;* elle ne l'était guère que par le nom et par la langue. En vérité, c'était la civilisation du monde antique réuni sous l'autorité de l'empereur.

Les superstitions. — Ce qui se fondit surtout ce furent les croyances religieuses. Comme les anciens ne croyaient pas à un seul Dieu, il leur était facile d'adopter des dieux nouveaux. Tous ces peuples, dont chacun avait sa religion propre, loin de repousser les religions des autres, adoptèrent les dieux de leurs voisins et les fondirent avec les leurs. Les Romains donnaient l'exemple, ils avaient élevé à Rome un temple « de tous les dieux », le *Panthéon*, où chaque dieu avait son sanctuaire.

La crédulité était grande alors dans le monde. On croyait à la divinité des empereurs morts, on croyait que Vespasien en Égypte avait guéri un aveugle et un paralytique. Pendant la guerre contre les Daces, l'armée romaine mourait de soif; tout d'un coup il se mit à pleuvoir. Cet orage soudain parut à tous un miracle : les uns disaient qu'un magicien égyptien avait conjuré Hermès, les autres croyaient que Jupiter avait pris pitié des soldats; et sur la colonne de Marc-Aurèle on représenta Jupiter, la foudre en main, envoyant la pluie que les soldats reçoivent dans leur bouclier. — Quand les apôtres Paul et Barnabé arrivèrent dans la ville de Lystre en Asie Mineure, les habitants prirent Barnabé pour Jupiter et

Paul pour Mercure; ils vinrent à leur rencontre en procession, les prêtres à leur tête, amenant un taureau qu'ils voulaient sacrifier.

Les gens cultivés n'étaient pas moins crédules[1]. Les philosophes stoïciens admettaient les présages. L'empereur Auguste regardait comme un mauvais signe de se tromper de soulier. Suétone écrivait à Pline le Jeune pour le prier de faire remettre son procès à un autre jour parce qu'il avait eu un rêve. Pline le Jeune croyait aux revenants.

Chez ces peuples prêts à tout admettre, les religions différentes, au lieu de se briser, se fondirent en une religion commune. Cette religion, à la fois grecque, romaine, égyptienne, asiatique, dominait le monde au IIe siècle de notre ère ; aussi les chrétiens l'ont-ils appelée la religion des nations. Jusqu'au IVe siècle, ils donnaient aux païens le nom de *gentils* (les hommes des nations) ; de même qu'on appelait le droit commun le droit des *gens*.

LES INSTITUTIONS IMPÉRIALES

Étendue de l'empire au IIe siècle. — Les empereurs romains tenaient peu à conquérir. Mais pour occuper leur armée et pour atteindre des frontières faciles à défendre, ils ont continué à soumettre des peuples barbares pendant plus d'un siècle. La conquête s'est arrêtée enfin après Trajan. L'empire s'étendait alors sur tout le sud de l'Europe, tout le nord de l'Afrique et l'Ouest de l'Asie; il ne s'arrêtait qu'à des frontières naturelles; à l'ouest l'Océan, — au nord les montagnes d'Écosse, le

1. Il y a quelques écrivains sceptiques comme Lucien; mais ils sont isolés.

Rhin, le Danube et le Caucase, — à l'est les déserts de l'Euphrate et de l'Arabie, — au sud les cataractes du Nil et le Grand Désert. Il embrassait donc les pays qui forment aujourd'hui l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, la France, la Belgique, la Suisse, la Bavière, l'Autriche, la Hongrie, la Turquie d'Europe, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, l'Égypte, la Syrie, la Palestine et la Turquie d'Asie. — C'était plus du double de l'empire d'Alexandre. Ce territoire immense était réparti en 48 provinces[1] d'étendue inégale, mais la plupart très grandes. Ainsi la Gaule, des Pyrénées au Rhin, ne formait que 7 provinces.

L'armée permanente. — Dans les provinces de l'intérieur il n'y avait pas d'armée romaine, les peuples de l'empire ne cherchaient pas à se soulever. C'est sur la frontière que l'empire avait des ennemis, les étrangers toujours prêts à l'envahir : derrière le Rhin et le Danube les barbares germains, derrière l'Afrique les nomades du désert, derrière l'Euphrate les armées de l'empire perse. Sur cette frontière toujours menacée il fallut avoir des soldats toujours prêts. Auguste déjà l'avait compris; il créa une armée permanente. Les soldats de l'empire ne furent plus des propriétaires enlevés à leurs champs pour servir pendant quelques campagnes, ce furent des hommes pauvres qui faisaient de la guerre un métier. Ils s'engageaient pour 16 ou 20 ans et souvent se rengageaient. Il y eut ainsi 30 légions de citoyens, c'est-à-dire 180 000 *légionnaires*, et, suivant l'usage romain, un nombre un peu plus élevé d'*auxiliaires;* en tout 400 000 hommes environ. C'était peu pour un si vaste territoire. Chaque province frontière avait sa petite armée retranchée dans un camp permanent semblable à une forteresse. Des marchands venaient s'établir autour, et le

1. L'Italie restait en dehors des provinces.

camp se transformait en une ville. Ainsi campés en face de l'ennemi les soldats conservaient leur valeur et leur discipline. Ce furent, pendant trois siècles, de rudes guerres, surtout au bord du Rhin et du Danube, où l'on combattait contre des barbares farouches dans un pays humide, inculte, couvert de forêts et de marécages. Les soldats de l'empire ont dépensé peut-être dans ces obscures guerres de défense autant de courage et d'énergie que les anciens Romains dans la conquête du monde.

Lieutenants et intendants de l'empereur. — Toutes les provinces appartiennent à l'empereur[1] puisqu'il représente le peuple romain. Il y est général de tous les soldats, maître de toutes les personnes, propriétaire de toutes les terres. (Le jurisconsulte Gaïus le dit : « Sur le sol des provinces nous ne pouvons avoir que la possession, l'empereur seul a la propriété. ») Mais, comme il ne peut être partout à la fois, il se fait remplacer par des hommes qu'il choisit lui-même. — Dans chaque province il envoie un lieutenant (on l'appelle *délégué d'Auguste faisant fonction de préteur*) ; ce *délégué* gouverne le pays, commande l'armée, et fait des tournées dans sa province pour juger les affaires importantes; car il a, comme l'empereur, *droit de vie et de mort.* — L'empeur envoie aussi un intendant pour lever l'impôt et faire rentrer l'argent dans la caisse impériale (on l'appelle *procurateur d'Auguste*). Le lieutenant et l'intendant représentent l'empereur; ils gouvernent ses sujets, commandent ses soldats, et font valoir son domaine. L'empereur les choisit toujours dans les deux noblesses de Rome, les lieutenants parmi les sénateurs, les intendants parmi les chevaliers. Pour eux, comme pour les magistrats de l'ancienne Rome, il y

1. Il est resté au sénat quelques provinces, les moins importantes; mais l'empereur y est presque aussi maître que dans les siennes.

a une *carrière des honneurs;* ils avancent de province en province, allant d'un bout à l'autre de l'Empire[1], de Syrie en Espagne, d'Angleterre en Afrique. Dans les épitaphes des personnages de ce temps on trouve toujours indiqués soigneusement tous les postes qu'ils ont traversés; l'inscription de leur tombeau suffit pour reconstituer toute leur carrière.

La vie municipale. — Au-dessous de ces représentants tout-puissants de l'empereur, les petits peuples soumis continuaient à s'administrer eux-mêmes. L'empereur avait le droit d'intervenir dans leurs affaires intérieures, mais d'ordinaire il n'usait pas de son droit. Il leur demandait seulement de ne pas se faire la guerre, de payer régulièrement leurs redevances, et de comparaître devant le tribunal du gouverneur. Il y avait dans chaque province plusieurs de ces petits gouvernements subalternes; on les appelait, comme autrefois l'État romain, *cités*, quelquefois *municipes* (de là est venu le nom de *régime municipal*). — Une cité sous l'empire est calquée sur la cité romaine : elle aussi a son assemblée du *peuple*, ses magistrats élus pour un an et divisés en *collèges* de deux membres, son sénat (on l'appelle *curie*), formé des grands propriétaires, gens riches et d'ancienne famille. Là, comme à Rome, l'assemblée du peuple n'est guère qu'une forme; c'est le sénat, c'est-à-dire la noblesse, qui gouverne. — Le centre de la cité est toujours une ville[2], une Rome en miniature, avec ses temples, ses arcs de triomphe, ses bains publics, ses fontaines, ses théâtres et ses arènes pour les combats. La vie qu'on y mène est en petit celle de Rome : distributions de blé et d'argent, banquets publics, grandes cérémonies

1. « Les grands personnages, dit Epictète, ne peuvent pas prendre racine au sol comme les plantes, ils doivent beaucoup voyager pour obéir aux ordres de l'empereur. »

2. Le mot *cité* a fini par devenir synonyme de ville.

religieuses, jeux sanglants. Seulement, à Rome, c'est l'argent des provinces qui paye les dépenses; dans les cités, la noblesse elle-même fait les frais de son gouvernement et de ses fêtes. L'impôt levé pour le compte de l'empereur s'en va tout entier à l'empereur. Il faut donc que les riches de la cité fassent à leurs frais célébrer les jeux, chauffer les bains, paver les rues, construire les ponts, les aqueducs, les cirques. — Ils l'ont fait pendant plus de deux siècles, et largement : les monuments épars sur tout le sol de l'empire et des milliers d'inscriptions en témoignent.

La Gaule romaine. — La Gaule, comme tout l'empire, vivait sous ce régime. Il y avait entre les Pyrénées et le Rhin environ 110 cités. Elles n'étaient pas de simples communes, comme le nom de régime *municipal* pourrait le faire croire. La plupart avaient un territoire à peu près égal à celui d'un département (l'étendue d'un diocèse). Ainsi, entre la Loire et la Somme: Sens, Auxerre, Orléans, Paris, Noyon, Senlis, Beauvais, Laon, Soissons, Amiens, seuls étaient chefs-lieux de cité. Dans la Provence, où les Romains s'étaient établis plus tôt, les cités étaient plus serrées. Rien que dans les deux départements de Vaucluse et de la Drôme, on trouvait Avignon, Carpentras, Orange, Cavaillon, Vaison, Saint-Paul, Die, Valence. C'est aussi dans cette région que sont restés les plus beaux monuments : à Nîmes, les Arènes, le temple appelé *Maison carrée* et l'aqueduc appelé Pont du Gard; à Arles, les Arènes; à Orange, le théâtre et l'arc de triomphe. Mais toutes les cités avaient des monuments du même genre. Dans une des plus petites, à Paris, on a retrouvé des bains chauds (les Thermes, près de l'hôtel de Cluny) et des arènes (dans la rue Monge); et il n'y a pas de musée où l'on ne conserve quelques débris de temples, d'aqueducs, de mosaïques ou de tombeaux romains.

Le régime impérial. — Depuis la conquête, trois ou quatre cents familles nobles de Rome gouvernaient et exploitaient le reste du monde.

L'empereur leur a ôté le gouvernement et les a soumises à sa tyrannie. Les écrivains romains pouvaient gémir sur leur liberté perdue. Les habitants des provinces n'avaient rien à regretter ; ils restaient sujets, mais au lieu de plusieurs centaines de maîtres sans cesse renouvelés et pressés de s'enrichir, ils avaient désormais un seul maître, l'empereur, intéressé à les ménager. Tibère résumait ainsi la politique impériale : « Un bon berger tond ses brebis et ne les écorche pas. » Pendant plus de deux siècles, les empereurs se sont contentés de tondre les gens de leur empire : ils leur prenaient beaucoup d'argent, mais les protégeaient contre l'ennemi du dehors et même contre leurs propres agents. Quand les provinciaux avaient à se plaindre des violences ou des vols de leur gouverneur, ils pouvait en appeler à l'empereur et se faire rendre justice. On savait que l'empereur recevait les plaintes contre ses lieutenants. C'était assez pour effrayer les mauvais gouverneurs et pour rassurer les sujets. — Quelques empereurs, comme Marc-Aurèle, en sont même venus à se reconnaître des devoirs envers leurs sujets. Les autres les ont du moins laissés s'administrer eux-mêmes quand ils n'avaient pas d'intérêt à les en empêcher.

Le régime impérial a été une déchéance pour les Romains et une délivrance pour leurs sujets : il a abaissé les vainqueurs et élevé les vaincus, les rapprochant et les préparant à se fondre.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES.

Le gouvernement des empereurs à Rome.
Les conspirations.
Le crime de lèse-majesté.
Les voyages de l'empereur Hadrien.
Organisation de l'armée sous l'empire.

XXV. — LES ARTS ET LES SCIENCES A ROME

Lallier, *Histoire de la littérature latine.* — Duruy, *Histoire des Romains.* — Michelet, *Hist. romaine.* — Guhl et Koner, *La vie antique.* — Shering, *L'esprit du Droit romain.* — Gow, *Minerva.*

LES LETTRES

L'imitation des Grecs. — Les Romains n'étaient pas naturellement artistes; ils le sont devenus très tard et en imitant les Grecs. C'est en Grèce qu'ils ont pris leurs modèles de tragédie, de comédie, d'épopée, d'ode, de poème didactique, de poésie pastorale, d'histoire. Quelques-uns se bornaient à traduire librement un original grec (comme Horace dans ses *Odes*). Tous du moins ont emprunté aux Grecs leurs idées et leurs formes. Mais ils ont porté dans cette œuvre d'adaptation leurs qualités de patience et de vigueur, et plusieurs sont parvenus à une véritable originalité.

Le siècle d'Auguste. — On est convenu de regarder comme le moment le plus brillant de la littérature latine les cinquante années du gouvernement d'Auguste. C'est le temps de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Tibulle, de Properce et de Tite-Live. L'empereur, ou plutôt son ami Mécène, a protégé personnellement quelques-uns de ces poètes, surtout Horace et Virgile, qui ont chanté la gloire d'Auguste et de son temps. Mais ce *siècle d'Auguste*, (comme on l'appelle) a été précédé et suivi de deux autres siècles qui peut-être le valent. C'est dans l'âge précédent[1] (Ier siècle avant J.-C.) qu'a paru le poète le plus original,

1. On l'appelle quelquefois le siècle de Cicéron.

Lucrèce, le prosateur le plus élégant, César, et le plus grand orateur, Cicéron. C'est dans l'âge suivant qu'ont écrit Sénèque, Tacite et Juvénal. Entre Lucrèce et Tacite, il y a eu à Rome de grands écrivains pendant trois siècles. Et même on pourrait ajouter un siècle de plus en remontant jusqu'au temps de Plaute (IIe siècle avant J.-C.).

De ces grands auteurs, quelques-uns seulement sortaient d'une famille romaine; la plupart étaient des Italiens; plusieurs venaient des provinces, Virgile de Mantoue, Tite-Live de Padoue (dans la Gaule Cisalpine), Sénèque était espagnol.

Orateurs et rhéteurs. — L'art vraiment national à Rome fut l'éloquence. Comme les Italiens de nos jours, les Romains aimaient à parler en public. Sur le *Forum* où se tenaient les assemblées du peuple, se dressait la tribune aux harangues, les *Rostres*, ainsi nommée des éperons de navires pris sur l'ennemi qui la garnissaient en guise de trophée. Là les orateurs venaient, dans les derniers temps de la république, déclamer et gesticuler devant une foule tumultueuse. — Les tribunaux, composés souvent d'une centaine de juges, fournissaient aussi l'occasion de plaidoyers éloquents. La loi romaine permettait aux accusés de faire parler à leur place un avocat. — Il y eut des orateurs à Rome dès le IIe siècle. Ici, comme à Athènes, les plus anciens (Caton et les Gracques), parlaient simplement, trop simplement au gré de Cicéron. Ceux qui suivirent, au Ier siècle, apprirent à l'école des rhéteurs grecs les longues périodes oratoires et le style pompeux. Le plus grand de tous fut Cicéron, le seul dont il nous reste autre chose que des fragments. Encore n'avons-nous ses discours que remaniés par lui, non tels qu'il les a prononcés[1].

1. Un des plus célèbres, le plaidoyer pour Milon, a été écrit après coup. Cicéron, au moment de parler, s'était troublé et n'avait presque rien dit.

Avec la chute de la république cessèrent les assemblées et les grands procès politiques. L'éloquence périt faute de matière; les écrivains romains[1] le remarquent avec amertume. Alors commencèrent à pulluler les *rhéteurs*[2] qui enseignaient l'art de bien dire. Quelques-uns faisaient faire à leurs élèves, comme exercices, des plaidoyers sur des sujets imaginaires de rhétorique; le rhéteur Sénèque nous a conservé plusieurs de ces thèmes oratoires; il y est question d'enfants enlevés, de brigands et d'aventures romanesques.

Puis vint la manie des *lectures publiques*. Un favori d'Auguste, Pollion, avait donné l'exemple. Pendant un siècle ce fut une mode de lire des poèmes, des panégyriques, même des tragédies, devant un public d'amis rassemblés pour applaudir. Le goût de la parole, qui avait jadis produit de grands orateurs, ne donna plus pendant des siècles que des parleurs exercés.

Importance de la littérature et de la langue latines. — La littérature latine a profité des conquêtes de Rome; les Romains l'ont portée avec leur langue à leurs sujets barbares de l'Occident. Tous les peuples de l'Italie, de la Gaule, de l'Espagne, de l'Afrique, des bords du Danube ont désappris leur langue et ont appris le latin. Ils n'avaient point de littérature nationale, ils ont adopté celle de leurs maîtres. L'empire alors s'est partagé entre les deux langues des deux grands peuples de l'antiquité : l'Orient a continué de parler grec, l'Occident tout entier s'est mis à parler latin. Le latin n'a pas été seulement la langue officielle des fonctionnaires et des grands person-

1. V. le *Dialogue des orateurs*, attribué à Tacite.
2. Le mot *rhéteur*, en grec, signifie simplement orateur : les Romains l'employèrent dans un sens méprisant, pour désigner les gens qui font un métier de parler.

nages, comme l'anglais l'est de nos jours dans l'Inde : le peuple même le parlait plus ou moins correctement; si bien qu'encore aujourd'hui, dix-huit siècles après la conquête, on parle en Europe cinq langues *néo-latines*, c'est-à-dire dérivées du latin (italien, espagnol, portugais, français et roumain).

En même temps que la langue, la littérature latine s'étendait sur tout l'Occident. Dans les écoles de Bordeaux et d'Autun, au ve siècle, on n'étudiait que les poètes et les orateurs latins. Après l'arrivée des barbares, les évêques et les moines ont continué d'écrire en latin et ils ont porté cette habitude même chez les peuples d'Angleterre et d'Allemagne qui gardaient leur langue germanique. Pendant tout le moyen âge, on a rédigé en latin les actes, les lois, les histoires, les livres de science. Dans les couvents et les écoles on ne lisait, on ne copiait, on n'appréciait que les livres latins; en dehors des livres de piété, on ne connaissait que les auteurs latins, Virgile, Horace, Cicéron, Pline le jeune. La Renaissance du xve et du xvie siècle a consisté en partie à faire revivre les écrivains latins oubliés. Plus que jamais, la mode a été de les connaitre et de les imiter.

Comme les Romains s'étaient fait une littérature en imitant les Grecs, les modernes ont pris pour modèle les écrivains latins. Était-ce un bien ou un mal? Qui oserait le dire? Mais le fait est indiscutable. Nos langues romanes sont filles du latin, nos littératures sont pleines des idées et des procédés littéraires des Romains. Tout le monde occidental est imprégné de littérature latine.

LES ARTS

Sculpture et peinture. — On a retrouvé en grand nombre des statues et des bas-reliefs romains du temps de l'empire. Quelques-uns sont des reproductions, presque tous des imitations d'œuvres grecques, mais moins élégantes et moins fines que les modèles. Ce qui s'est conservé de plus original, ce sont les *bas-reliefs* et les *bustes*.



Fig 86. — Soldats romains assiegeant une forteresse barbare.

Les bas-reliefs ornaient les monuments (temples, colonnes, arcs de triomphe), les tombeaux et les cercueils de pierre (*sarcophages*). Ils représentent avec une fidélité scrupuleuse des scènes réelles, processions, sacrifices, combats,

cérémonies funèbres, qui nous renseignent sur la vie antique. Les bas-reliefs qui se déroulent autour des colonnes de Trajan et de Marc-Aurèle nous font assister à toutes les grandes scènes de leurs guerres. On voit les soldats combattre contre les barbares, assiéger leurs forteresses (fig. 86, la manœuvre de la *tortue*), emmener les captifs; on voit les sacrifices solennels et l'empereur qui harangue ses troupes.

Les bustes sont surtout ceux des empereurs, de leurs femmes et de leurs enfants. Comme ils étaient répandus à profusion par tout l'empire, on en a tant retrouvé qu'aujourd'hui tous les grands musées ont une collection de bustes impériaux. Ce sont de véritables portraits, probablement très ressemblants, car chaque empereur a sa physionomie bien marquée, souvent d'une laideur repoussante qu'on n'a pas essayé de dissimuler[1]. En général la sculpture romaine se tient beaucoup plus près de la réalité que la sculpture grecque; on dirait que l'artiste cherche moins à faire beau qu'à faire exact.

De la peinture romaine nous ne connaissons que les fresques peintes sur les murs des maisons riches de Pompéi et de la maison de Livie à Rome. Nous ignorons si elles ne sont pas l'œuvre de peintres grecs; elles ressemblent beaucoup aux peintures des vases grecs; elles ont la même grâce simple et élégante.

Architecture. — L'art vraiment romain est celui dont les œuvres servent à un usage pratique, l'architecture. Là encore les Romains ont imité les Grecs, en leur prenant la colonne. Mais ils avaient un procédé que les Grecs n'employaient pas, la *voûte*, c'est-à-dire l'art de disposer en arc de cercle des pierres taillées qui se maintiennent les

1. V. la collection des empereurs romains au Musée du Louvre.

unes les autres. La voûte leur a permis de construire des édifices beaucoup plus vastes et plus variés. Voici les principales espèces de monuments romains :

1° Le **Temple** est tantôt semblable à un temple grec avec un large vestibule, tantôt plus vaste et recouvert d'un

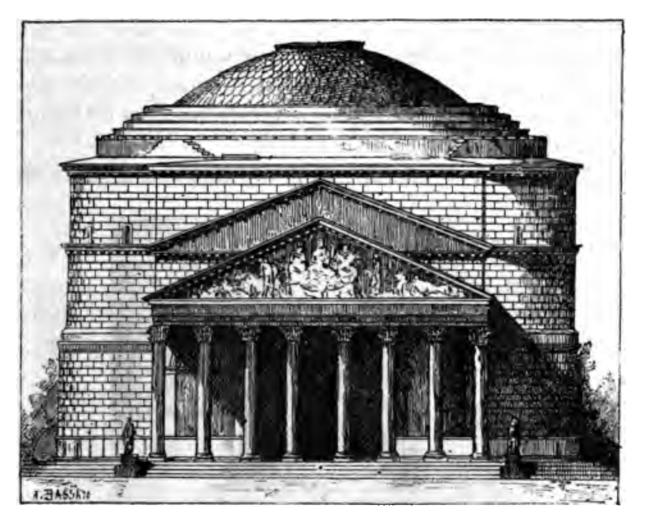


Fig. 87. — Le Panthéon.

dôme. De ce genre est le Panthéon (fig. 87), construit à Rome sous Auguste.

2° La **Basilique** est un long bâtiment plat, couvert d'un toit et entouré de portiques. Là siège le juge entouré de ses assesseurs, là les commerçants se réunissent pour débattre le prix des marchandises ; c'est à la fois une bourse et un tribunal. C'est dans les basiliques que se tiendront plus tard les assemblées des chrétiens ; et, pendant

plusieurs siècles, les églises chrétiennes garderont le nom et la forme des basiliques.

3° **L'amphithéâtre** et le **cirque** sont formés de plusieurs étages d'arcades superposées qui entourent l'arène; chaque étage d'arcades supporte plusieurs rangées de gradins. Tels sont le Colisée à Rome, les arènes d'Arles et de Nîmes.

4° L'**arc de triomphe** est une porte d'honneur assez large pour le passage d'un char, ornée de colonnes et surmontée d'un groupe de sculpture. De ce genre est l'arc d'Orange, reproduit sur la place du Carrousel.

5° Le **caveau** sépulcral est un édifice voûté garni de



Fig. 88. — Columbarium romain.

plusieurs rangées de niches; dans chacune on dépose les cendres d'un mort. On l'appelle *colombier* (fig. 88) à cause de sa forme.

6° Les **thermes** (bains chauds), sont composés de salles de bain garnies de bassins. La chaleur vient d'un poêle placé au-dessous dans un souterrain. Les thermes sont dans une ville romaine ce qu'est le gymnase dans une ville grecque : un lieu de rendez-vous pour les oisifs. C'est, plus encore que le gymnase, un dédale de salles de tout genre, salle froide, salle tiède, salle chaude, vestiaire, salle où l'on se frotte d'huile, parloirs, salles d'exercices, jardins, le tout entouré d'une énorme enceinte. Les thermes de Caracalla près de Rome couvrent ainsi un espace immense.

7° Le **pont** et l'**aqueduc** sont portés par une rangée d'arches jetées sur une rivière ou sur une vallée; par exemple le pont d'Alcantara et le pont du Gard.

8° La **maison** d'un riche Romain est une œuvre d'art.



Fig. 89. — Atrium d'une maison romaine

Au contraire de nos maisons modernes, la maison antique n'a pas de façade, elle est tournée entièrement vers l'inté-

rieur ; vers le dehors, elle ne présente que des murs nus. Les chambres sont petites, à peine meublées, obscures ; elles ne prennent jour que sur l'atrium. Au centre est la grande salle d'honneur (l'*atrium*), où sont dressées les statues des ancêtres et où l'on reçoit les visiteurs (fig. 89) ; elle est éclairée par une ouverture dans le toit. Derrière vient le *péristyle,* jardin entouré de colonnades sur lequel donnent les salles à manger, richement ornées et garnies de lits, car chez les Romains riches, comme chez les Grecs



Fig. 90. — Rue de Pompéi (état actuel).

d'Asie, les convives se mettent sur des lits pour manger. Le pavé est souvent fait de mosaïque.

Caractères de l'architecture romaine. — Les Romains[1] n'ont pas toujours construit en marbre comme les Grecs. D'ordinaire ils employaient les pierres qu'ils trouvaient dans le pays ; ils les reliaient par un mortier indestructible, qui a résisté depuis 1800 ans même à l'humidité. Leurs

1. Il faut faire pour les arts la même réserve que pour la littérature. Les artistes qui ont bâti les monuments romains n'étaient pas des Romains, mais des provinciaux, souvent des esclaves; il n'y avait de Romain que le maître pour lequel ils travaillaient.

monuments n'ont pas la grâce admirable des monuments grecs, mais ils sont larges, puissants et solides, comme la domination romaine. Le sol de l'empire est encore aujourd'hui couvert de leurs débris. Jusque dans les déserts d'Afrique on retrouve avec étonnement des monuments



Fig. 91. — Rue de Pompéi (restitution).

presque intacts. Quand on a voulu donner de l'eau à la ville de Tunis, on n'a eu qu'à réparer un aqueduc romain.

Rome et ses monuments. — Rome, au temps des empereurs, était une ville de deux millions d'habitants. Cette population s'entassait dans des maisons à 5 et 6 étages, mal bâties et pressées l'une contre l'autre. Les quartiers populeux étaient un dédale de ruelles tortueuses, montueuses, à peine pavées. Juvénal, qui les a habitées, en trace un

tableau peu séduisant. On peut voir à Pompéi,qui était une



Fig. 92. — Le Capitole sous l'Empire.



Fig. 93. — Forum de Trajan.

ville de luxe, combien les rues d'une ville romaine sont étroites (fig. 90 et 91). Mais au milieu de ces taudis s'éle-

vaient par centaines les monuments. L'empereur Auguste se vantait d'avoir restauré plus de 80 temples. « J'ai trouvé une ville de briques, disait-il; je laisse une ville de marbre. » Ses successeurs travaillèrent tous à embellir Rome. C'est surtout autour du Forum qu'on accumula les monuments. Le Capitole (fig. 92), avec son temple de Jupiter, devint presque semblable à l'Acropole d'Athènes. Dans le même quartier on créa plusieurs places monumentales, le forum de César, le forum d'Auguste, le forum de Nerva et le *forum de Trajan* (fig. 93), le plus brillant de tous. Des villas entourées d'un parc s'étalaient au milieu de la ville; la plus célèbre était la *maison dorée*, construite pour Néron.

LE DROIT.

Les Douze Tables. — Les Romains, comme tous les peuples anciens, ont commencé par n'avoir pas de lois écrites. Ils suivaient la *coutume des ancêtres*, c'est-à-dire que chaque génération faisait en toute chose comme avait fait la précédente. En 450, dix magistrats élus exprès, les *décemvirs*, firent des lois qu'ils écrivirent sur douze tables de pierre. Ce fut la *loi des Douze Tables*, rédigée en sentences brèves, rudes, tranchantes; législation rude et grossière comme le peuple à demi barbare pour qui elle était faite. — Elle punit le sorcier qui, par des paroles magiques, fait passer sur son champ la moisson de son voisin. — Voici ce qu'elle décide au sujet du débiteur insolvable : « S'il ne paye pas, qu'on le cite en justice. Si la maladie ou l'âge l'empêche, qu'on lui fournisse un cheval, mais pas de litière. Qu'il ait trente jours de délai. S'il ne satisfait pas, que le créancier le lie avec des courroies ou des chaînes du poids de 15 livres. Au bout de 60 jours, qu'il soit vendu

au delà du Tibre. S'ils sont plusieurs créanciers, ils peuvent le couper en morceaux. S'ils en coupent plus ou moins, il n'y a pas de fraude. » La loi des Douze Tables a été, suivant le mot de Cicéron, « la source de tout le droit romain ». Quatre siècles après qu'elle fut rédigée, on la faisait encore apprendre par cœur aux enfants dans les écoles.

La procédure symbolique.— Dans ce vieux droit romain, il ne suffit pas pour acheter, pour vendre, pour hériter, que les personnes s'entendent. Pour obtenir justice du tribunal romain, il ne suffit pas d'exposer son affaire. Il faut prononcer certaines paroles et faire certains gestes. Voici par exemple comment on achète. En présence de cinq citoyens qui représentent une assemblée, et d'un sixième qui tient en main une balance, l'acheteur dépose dans la balance un morceau d'airain qui représente le prix de la vente. Si c'est un animal ou un esclave qu'on vend, l'acheteur le touche de la main en disant: « Ceci est à moi par la loi des Romains, je l'ai acheté avec cet airain dûment pesé. » — Devant le tribunal, tout procès est une pantomime. Pour réclamer un objet, on le saisit avec la main. Pour protester contre un voisin qui a fait élever un mur, on lance une pierre contre le mur. Quand deux hommes réclament la propriété d'un champ, voici ce qui se passe au tribunal: Les deux adversaires se prennent les mains et font semblant de se battre. Puis ils se séparent et chacun dit : « Je déclare que ce champ est mien par le droit des Romains. Je t'appelle du tribunal du préteur sur le lieu même pour y débattre notre droit. » Le juge leur ordonne de se rendre sur les lieux. « Devant les témoins ici présents voici votre chemin, allez. » Les adversaires font quelques pas comme pour s'en aller, c'est le symbole du voyage. Un témoin leur dit : « Revenez, » et le voyage est censé fait. Chacun des deux présente

une motte de terre, c'est le symbole du champ. Ainsi commence le procès [1], alors seulement le juge écoute l'affaire. — Comme tous les peuples primitifs, les Romains ne comprennent bien que ce qu'ils voient, les actes matériels leur servent à se représenter le droit qui ne se voit pas.

Le formalisme. — Les Romains respectaient scrupuleusement les formes anciennes. En justice comme en religion ils obéissaient à la lettre de la loi sans se soucier d'en rechercher le sens. Pour eux toute formule était sacrée et devait être strictement appliquée. Dans les procès, leur maxime était : « Ce que la langue a prononcé, que cela soit le droit. » Qu'un plaideur se trompât d'un mot en récitant la formule, son procès était perdu. Un homme intente un procès à son voisin pour lui avoir coupé ses vignes. La formule qu'il devait prononcer contenait le mot *arbre*, il le remplaça par le mot *vigne*, il ne put obtenir justice. — Ce respect absolu de la forme permettait aux Romains d'étranges accommodements. La loi disait que si un père a vendu trois fois son fils, le fils sera affranchi de la puissance du père. Quand un Romain voulait émanciper son fils, il le vendait trois fois de suite; et cette comédie de vente suffisait pour l'affranchir. — La loi ordonnait, avant de commencer une guerre, d'envoyer un héraut (*le fécial*), la déclarer à la frontière de l'ennemi. Quand Rome voulut faire la guerre à Pyrrhus, roi d'Épire, qui avait son royaume de l'autre côté de l'Adriatique, on se trouva fort embarrassé pour accomplir cette formalité; voici ce qu'on imagina. Un sujet de Pyrrhus, peut-être un déserteur, acheta un champ à Rome; on fit comme si ce champ était devenu territoire épirote, et le fécial vint y jeter son javelot et faire la déclaration solennelle. Comme tous les peuples encore jeunes, les

1. Cicéron décrit cette comédie juridique, qui se jouait encore de son temps.

Romains croyaient vaguement que les formules consacrées ont une vertu magique.

La jurisprudence. — La loi des Douze Tables et les lois rédigées ensuite étaient courtes et incomplètes. Bien des questions se présentaient pour lesquelles aucune loi ne donnait la solution. Dans ces cas embarrassants, l'usage était à Rome de consulter certains personnages réputés pour leur connaissance des questions de droit. C'étaient des hommes considérables, souvent d'anciens consuls ou des pontifes; ils mettaient par écrit leurs avis; et leurs consultations s'appelaient les *réponses des sages*. D'ordinaire ces réponses faisaient autorité, tant ces sages étaient respectés. L'empereur Auguste fit plus : il en désigna quelques-uns et décida que leurs réponses auraient force de loi. Ainsi le droit commençait à être une science et les hommes « savants en droits » (*jurisprudentes*), formulaient des règles nouvelles qui devenaient obligatoires ; ce fut la *jurisprudence*.

L'édit du préteur. — Pour appliquer les règles sacrées du droit, il fallait à Rome un magistrat suprême. Seul un consul ou un préteur pouvait diriger un tribunal et, suivant l'expression romaine, *dire le droit*. Les consuls, occupés comme généraux, laissaient d'ordinaire ce soin aux préteurs. Il y avait toujours à Rome au moins deux préteurs juges ; l'un jugeait les affaires entre les citoyens, il se nommait le *préteur de la ville;* l'autre jugeait les procès entre citoyens et étrangers, il se nommait le *préteur des étrangers*. Il fallait au moins deux tribunaux, puisqu'un étranger ne pouvait être admis devant le tribunal des citoyens. Ces préteurs, grâce à leur pouvoir absolu, tranchaient les procès comme bon leur semblait : le préteur des étrangers n'était même lié par aucune loi, car les lois romaines n'étaient faites que pour les citoyens romains.

Cependant, comme chaque préteur devait siéger et juger pendant un an, en entrant en charge il rédigeait une ordonnance où il indiquait les règles qu'il comptait suivre pour juger; c'était l'*édit du préteur*. Au bout d'un an, quand le préteur sortait de charge, son ordonnance tombait et son successeur avait le droit d'en faire une toute différente. Mais l'usage était que chaque préteur conservât l'édit de ses prédécesseurs en y faisant seulement quelques changements et quelques additions. Ainsi s'accumulèrent pendant des siècles les ordonnances des magistrats. A la fin l'empereur Hadrien, au IIe siècle, fit rédiger l'*édit du préteur* et lui donna l'autorité d'une loi.

Droit civil et droit des gens. — Comme il y avait deux tribunaux séparés, il s'établit deux systèmes de règles, *deux droits* différents. Les règles appliquées aux affaires des citoyens par le préteur de la ville formèrent le *droit civil*, c'est-à-dire le droit de la *cité*. Les règles suivies par le préteur des étrangers formèrent le *droit des gens*, c'est-à-dire des *peuples* (étrangers à Rome). On s'aperçut alors que de ces deux droits le plus humain, le plus sensé, le plus simple, en un mot le meilleur, était le droit des étrangers. Le droit des citoyens, dérivé des règles superstitieuses et étroites des vieux Romains, gardait de cette origine grossière des formules gênantes et des règles barbares. Le droit des gens, au contraire, avait pour fondement les habitudes des marchands et des hommes de tout pays établis à Rome, habitudes dégagées de toute formule, de tout préjugé national, recueillies lentement et éprouvées par l'expérience de plusieurs siècles. On vit aussi combien l'ancien droit était contraire à la raison. « Le droit strict, c'est la suprême injustice, » dit un proverbe romain. Les préteurs des citoyens se mirent donc à *corriger* l'ancienne loi, et à juger d'après *l'équité*, c'est-à-dire la justice.

Ils en vinrent peu à peu à appliquer aux citoyens les mêmes règles que suivait dans son tribunal le préteur des étrangers. Par exemple la loi romaine ordonnait que les parents par les hommes fussent seuls héritiers : le préteur appela aussi les parents par les femmes à partager la succession. — La vieille loi exigeait qu'un homme, pour devenir propriétaire, eût accompli la cérémonie compliquée de la vente ; le préteur reconnut qu'il suffisait d'avoir payé le prix de la vente et d'être entré en possession du domaine. — Ainsi le *droit des gens* envahit et supprima peu à peu le *droit civil.*

La raison écrite. — Ce fut surtout sous les empereurs que se forma ce nouveau droit romain. Les Antonins rendirent beaucoup d'ordonnances (les *édits*), et de *rescrits,* (c'étaient des lettres que l'empereur répondait aux fonctionnaires qui le consultaient). Des jurisconsultes qui les entouraient les aidèrent dans leurs réformes. D'autres, au commencement du IIIe siècle, sous les mauvais empereurs comme sous les bons, continuèrent à poser des règles nouvelles de droit et à rectifier les anciennes. Ce furent les plus célèbres, Papinien, Ulpien, Modestin, Paul ; leurs ouvrages ont définitivement fixé le droit romain. — Ce droit du IIIe siècle ne ressemble plus guère au vieux droit romain si dur pour les faibles. Les jurisconsultes ont adopté les idées des philosophes grecs, surtout des stoïciens. Ils pensent que tous les hommes ont droit à la liberté : « Par le droit naturel tous les hommes naissent libres », c'est-à-dire que l'eselavage est contre nature. Aussi admettent-ils que l'esclave peut demander justice même contre son maître, et que le maître, s'il tue son esclave, doit être puni comme un meurtrier. De même ils protègent l'enfant contre la tyrannie de son père.

C'est ce droit nouveau qu'on a appelé plus tard *la raison*

écrite. C'est en effet un droit philosophique, tel que la raison peut le concevoir pour tous les hommes. Aussi n'y reste-t-il plus une parcelle de l'étroite et grossière loi des Douze Tables. Le droit romain, qui a pendant longtemps gouverné toute l'Europe, et qu'aujourd'hui encore nos lois conservent en partie, n'est pas la loi des anciens Romains. Il est fait au contraire avec les usages de tous les peuples antiques et les maximes des philosophes grecs fondus ensemble et rédigés dans le cours des siècles par les magistrats et les jurisconsultes romains.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES

Les écoles de littérature.
La science des arpenteurs.
Les agronomes romains.
L'histoire naturelle à Rome.
Les monuments funéraires.

XXVI. — LA RELIGION CHRÉTIENNE

—

Le Nouveau Testament. — Funk, *Histoire de l'Église.* — Alzog, *Histoire de l'Église.* — Duruy, *Histoire des Romains.* — De Montalembert, *Histoire des moines d'Occident.* — Martigny, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes.* — Northcote et Brownlow, *Rome souterraine.* — P. Allard, *Histoire des persécutions.* — Aubé, *Histoire des persécutions de l'Église.*

ORIGINE DU CHRISTIANISME

Le Christ. — Celui que les Juifs attendaient comme leur libérateur et leur roi, le *Messie*, parut dans une petite province du Nord, la Galilée, à peine regardée comme juive, et dans une humble famille de charpentiers. Il se nommait Jésus, ses disciples grecs l'ont appelé le *Christ* (l'Oint), c'est-à-dire le roi consacré par l'huile sainte. On l'appelle aussi le *Maître*, le *Seigneur*, et le *Sauveur*. La religion qu'il est venu fonder est la nôtre. Nous connaissons tous sa vie, elle est le modèle de tout chrétien. Nous savons par cœur ses enseignements : ils forment le fond de notre morale. Il suffit donc d'indiquer quelles doctrines nouvelles il a répandues dans le monde.

La charité. — Avant tout, le Christ a recommandé d'aimer. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton âme, de toute ta pensée, tu aimeras ton prochain comme toi-même. Toute la loi et les prophètes se résument dans ces deux commandements. » Le premier devoir est d'aimer les autres et de les soulager. Quand Dieu jugera les hommes, il mettra à sa droite ceux qui auront nourri les affamés, donné à boire à ceux qui avaient soif, vêtu ceux qui étaient nus. A ceux qui veulent le suivre, le Christ dit

d'abord : « Allez, vendez votre bien et donnez-le aux pauvres. » — Pour les anciens, l'homme *bon*, c'était le noble, le riche, le brave. Depuis le Christ, le mot a changé de sens : l'homme *bon*, c'est celui qui aime les autres. Faire *le bien*, c'est aimer les autres, et chercher à leur être utile. La *charité* (c'est le nom latin de l'amour), est désormais la principale vertu. *Charitable* est devenu synonyme de *bienfaisant*. A la vieille doctrine de la vengeance, le Christ oppose formellement sa doctrine de charité. « Vous savez qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent. Moi je vous dis : Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui la joue gauche. Il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. Moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à celui qui vous hait, priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être les enfants de votre Père qui est au ciel, qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants, et descendre la pluie sur les justes et sur les injustes. » Lui-même sur la croix a prié pour ses bourreaux : « Pardonne-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

L'égalité. — Le Christ a aimé tous les hommes; il est mort non pour un peuple seulement, mais pour toute l'humanité. Jamais il n'a fait de différence entre les hommes, tous sont égaux devant Dieu. Les religions antiques, même la religion juive, étaient la religion d'un peuple, qui la gardait avec un soin jaloux, comme un trésor, sans vouloir la communiquer aux autres peuples. Le Christ a dit à ses disciples : « Allez donc et enseignez toutes les nations. » Et l'apôtre Paul a formulé ainsi la doctrine de l'égalité chrétienne : « Il n'y a plus ni premiers ni derniers. Il n'y a plus ni Grecs, ni Juifs, ni circoncis, ni incirconcis, ni barbares, ni esclaves, ni libres. Mais le Christ est tout en tous. » Deux siècles plus tard, un écri-

vain chrétien, Tertullien, disait : « Le monde est une république, patrie commune du genre humain. »

La pauvreté et l'humilité. — Les anciens pensaient que la richesse élève l'homme, et ils regardaient l'orgueil comme un noble sentiment. « Heureux les pauvres, dit le Christ, car le royaume des cieux est à eux. » « Quiconque ne renoncera pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. » Lui-même allait de ville en ville sans rien posséder, et quand ses disciples se préoccupaient de l'avenir : « Ne vous inquiétez pas de ce que vous mangerez, ni comment vous vous vêtirez. Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent, et pourtant votre Père céleste les nourrit. » — Le chrétien doit mépriser les richesses et plus encore les honneurs. Un jour que ses disciples se disputaient à qui aurait le premier rang dans le ciel : « Le plus grand parmi vous, dit-il, sera celui qui servira les autres. Car quiconque s'élèvera sera abaissé et quiconque s'abaissera sera élevé. » Aujourd'hui encore le successeur de saint Pierre prend le titre de *serviteur des serviteurs de Dieu.* Le Christ attirait de préférence à lui les pauvres, les malades, les femmes, les enfants, en un mot les faibles et les déshérités. Il avait pris tous ses disciples parmi les hommes du peuple et leur répétait : « Soyez doux et humbles de cœur. »

Le royaume de Dieu. — Le Christ disait qu'il était venu sur la terre pour fonder le royaume de Dieu. Ses ennemis ont cru qu'il voulait se faire roi, et, quand on l'a crucifié, on a mis sur sa croix cette inscription : Jésus de Nazareth, roi des Juifs. C'était un contresens grossier. Le Christ l'a déclaré lui-même : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Il n'est venu ni pour renverser les gouvernements ni pour réformer la société. A celui qui lui demandait s'il fallait payer l'impôt aux Romains, il répondit : « Rendez à César

ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu. » Aussi le chrétien accepte-t-il ce qu'il trouve établi, il travaille à se perfectionner lui-même, non à perfectionner la société. Pour se rendre agréable à Dieu et digne de son royaume, il ne s'agit pas de lui offrir des sacrifices ou d'observer des pratiques minutieuses comme les païens : « Les vrais adorateurs adorent le Père en esprit et en vérité. » Leur morale est contenue dans cette parole du Christ : « Soyez parfaits comme votre Père qui est aux cieux est parfait. »

LES PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE

Disciples et apôtres. — Les *douze disciples* qui entouraient le Christ avaient reçu de lui la mission de prêcher sa doctrine à tous les peuples. Ils s'appelèrent dès lors *apôtres* (envoyés). La plupart d'entre eux vivaient à Jérusalem et prêchaient en Judée, les premiers chrétiens étaient encore des Juifs. Ce fut un nouveau converti, Saül, qui alla porter le christianisme parmi les autres nations d'Orient. Paul (c'est le nom qu'il prit), passa sa vie à parcourir les villes grecques d'Asie, de Grèce et de Macédoine, appelant à la religion nouvelle, non pas les Juifs seulement, mais aussi et surtout les Gentils : « Vous étiez jadis sans le Christ, leur dit-il, étrangers aux alliances et aux promesses. Mais vous avez été rapprochés par le sang du Christ, car c'est lui qui, des deux peuples, n'en a fait qu'un seul. » Désormais il n'est plus nécessaire d'être Juif pour devenir chrétien. Les autres nations, tenues à l'écart par la loi de Moïse, sont rapprochées par la loi du Christ. Cette fusion est l'œuvre de saint Paul, aussi l'appelle-t-on l'*apôtre des Gentils*.

L'Église. — Dans toutes les villes où se trouvaient des

chrétiens, ils se réunissaient pour prier ensemble, pour chanter les louanges de Dieu et célébrer le mystère de la Cène. Leur réunion s'appelait *église* (l'assemblée). D'ordinaire les chrétiens d'une même église se traitaient en frères, ils apportaient des dons pour entretenir les veuves, les pauvres et les malades. Les plus respectés dirigeaient la communauté et célébraient le culte; c'étaient les *prêtres* (leur nom signifie anciens). D'autres étaient chargés d'administrer les biens de la communauté, on les appelait *diacres* (serviteurs). En outre il y avait dans chaque ville un chef suprême des chrétiens, on l'appelait l'*évêque* (surveillant). Puis les fonctions de l'Église devinrent si absorbantes que la masse des chrétiens se sépara en deux sortes de personnes : les hommes chargés des fonctions de la communauté, qu'on appela le *clergé* (la part de Dieu), et le reste des fidèles, qu'on appela les *laïques* (le peuple).

Chaque ville avait son église indépendante; on disait l'Église d'Antioche, de Corinthe, de Rome; et pourtant toutes ne formaient qu'une seule *Église*, l'Église du Christ, où tous étaient unis par une même foi. La foi universelle ou *catholique* était regardée comme la seule correcte; toutes les opinions particulières (les *hérésies*) étaient condamnées comme des erreurs.

Les livres saints. — L'Écriture sacrée des juifs, *l'Ancien Testament*, resta sacrée pour les chrétiens, mais ils eurent leurs livres saints que l'Église a rassemblés en un seul corps (le Nouveau Testament). Les *quatre Évangiles* rapportent la vie du Christ et la « bonne nouvelle [1], » du salut qu'il a apportée. Les *Actes des Apôtres* disent comment la bonne nouvelle a été répandue dans le monde. Les *Épîtres* sont les lettres adressées par les apôtres aux chrétiens des premiers temps. L'*Apocalypse* est la révéla-

1. C'est le sens du mot évangile.

tion faite par saint Jean aux sept églises d'Asie. Il courait beaucoup d'autres livres prétendus sacrés parmi les chrétiens. L'Église les a tous rejetés; on les appelle livres *apocryphes.*

Les persécutions. — La religion chrétienne a été persécutée dès sa naissance. Ses premiers ennemis furent les Juifs, ils forcèrent le gouverneur romain de Judée à crucifier le Christ, lapidèrent saint Étienne (le premier martyr) et s'acharnèrent après saint Paul qu'ils faillirent tuer. Puis vint la persécution par les Gentils. Les Romains toléraient toutes les religions de l'Orient, parce que les adorateurs d'Osiris, de Mithra, de la Bonne déesse reconnaissaient en même temps les dieux romains. Mais les chrétiens, adorateurs du Dieu vivant, méprisaient les petites divinités antiques. Crime encore plus grave aux yeux des Romains, ils refusaient d'adorer l'empereur comme un dieu et de brûler l'encens sur l'autel de la déesse Rome. Plusieurs empereurs firent des édits contre les chrétiens, ordonnant aux gouverneurs de les arrêter et de les mettre à mort. Une lettre de Pline[1], alors gouverneur en Asie, à l'empereur Trajan, montre comment on procédait avec eux. « Jusqu'ici, à l'égard des gens qu'on m'a dénoncés comme chrétiens j'ai toujours opéré ainsi. Je leur demandais s'ils étaient chrétiens; s'ils avouaient, je leur faisais la question une seconde et une troisième fois en les menaçant de la peine de mort; quand ils persistaient je les faisais exécuter, convaincu, quelle que soit la faute qu'ils avouaient, que leur désobéissance et leur entêtement indomptable méritaient d'être punis. Beaucoup, dénoncés par un écrit anonyme, ont nié être chrétiens, ils ont répété une prière aux dieux que j'ai prononcée devant eux, ils ont offert le vin et l'encens à ta

1 Pline le Jeune *Ep.*, x, 47.

statue que j'avais fait exprès apporter avec les statues des dieux, ils ont en outre insulté le Christ : toutes choses auxquelles, dit-on, on ne peut contraindre les vrais chrétiens. D'autres ont avoué avoir été chrétiens, mais ils affirmaient que leur crime et leur erreur a consisté surtout à se réunir à certains jours avant le lever du soleil, à adorer Christ comme un dieu, à chanter ensemble en son honneur et à s'engager par serment non à quelque crime, mais à ne commettre ni vol, ni meurtre, ni adultère, ni manque de parole. J'ai cru nécessaire, pour apprendre la vérité, de mettre à la torture deux femmes esclaves qu'on appelait les diaconesses. Mais je n'ai rien découvert qu'une superstition absurde et exagérée. »

Le gouvernement était persécuteur[1], mais la populace l'était encore plus. Elle ne pouvait supporter ces gens qui adoraient un autre Dieu qu'elle et méprisaient ses dieux; elle pensait que leur incrédulité attirait sur le monde la colère de ces dieux. A chaque famine, à chaque épidémie, on entendait le cri célèbre: Les chrétiens aux lions! Et le peuple forçait les magistrats à rechercher et à poursuivre les chrétiens.

Les martyrs. — Pendant deux siècles et demi que les chrétiens furent persécutés, il y eut par milliers dans toute l'étendue de l'Empire des victimes de tout âge, de tout sexe, de toute condition. Les citoyens romains avaient la tête tranchée, comme saint Paul; les autres étaient crucifiés, brûlés, le plus souvent livrés aux bêtes. Quand on leur faisait grâce de la vie, c'était pour les envoyer aux travaux forcés dans les mines. Parfois on aggravait le supplice par des inventions de tout genre. Dans la grande exécution faite à Lyon en 177, les chrétiens, après avoir été

1. L'Église compte dix persécutions, la première sous Néron (64), la dernière sous Dioclétien (303).

torturés et enfermés dans une étroite prison, furent amenés dans l'arène. Les bêtes les déchirèrent sans les tuer, on les assit alors sur une chaise de fer rougie au feu. Une jeune esclave, Blandine, qui avait résisté à tous ces supplices, fut mise dans un filet et exposée à un taureau furieux.

Les chrétiens subissaient avec joie ces tourments qui leur ouvraient le ciel. C'était pour eux une occasion de rendre publiquement témoignage au Christ. Aussi se nommaient-ils non pas victimes, mais *martyrs* (c'est-à-dire témoins) ; leur supplice était un témoignage (*martyre*). Eux-mêmes le comparaient au combat des jeux olympiques ; de même que pour l'athlète vainqueur, on parlait de la *palme* ou de la *couronne*. Encore aujourd'hui le jour qu'on célèbre comme la fête d'un martyr est précisément le jour de sa mort. — Souvent un assistant faisait une relation écrite du martyre : il racontait l'arrestation, l'interrogatoire, les tortures et le supplice. Ces petits écrits, remplis de détails édifiants, s'appelaient *les actes des martyrs*. Ils se répandaient jusque dans les communautés les plus lointaines ; d'un bout à l'autre du monde romain ils faisaient connaître la gloire des confesseurs et inspiraient le désir de les imiter. Des milliers de fidèles, pris de la soif du martyre, allaient se dénoncer eux-mêmes et réclamer leur condamnation. Un jour un gouverneur d'Asie avait ordonné des poursuites contre quelques chrétiens ; tous les chrétiens de la ville vinrent se présenter à son tribunal et demander à être poursuivis. Le gouverneur exaspéré en fit exécuter quelques-uns et renvoya les autres. « Allez-vous en, misérables ! Si vous tenez tant à mourir, vous avez des précipices et des cordes. » Quelques fidèles, pour être plus sûrs du supplice, entraient dans les temples et y renversaient les idoles des dieux. Il fallut à plusieurs reprises que l'Église même interdît de rechercher le martyre.

Les catacombes. — L'usage antique de brûler les morts répugnait aux chrétiens. Comme les Juifs ils enterraient leurs morts enveloppés d'un suaire dans un sarcophage. Il leur fallut donc avoir des *cimetières*[1]. A Rome, où le terrain était très cher, ils descendirent sous terre; dans le tuf léger on perça de longues galeries et des chambres souterraines.

C'est là, dans des niches creusées le long des parois,

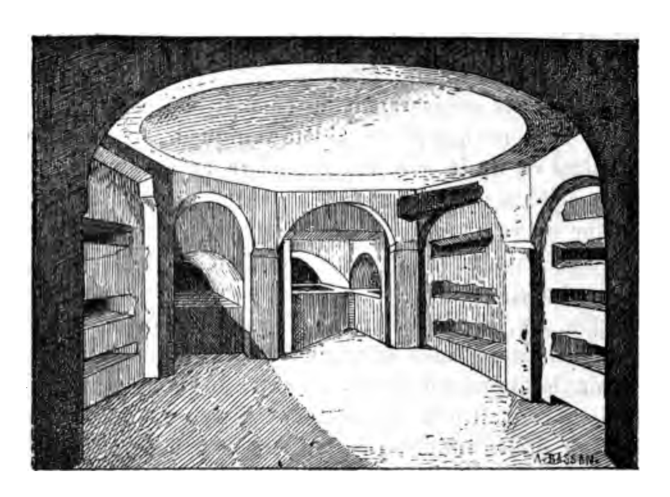


Fig. 94. — Une salle des Catacombes.

que les chrétiens déposaient leurs cercueils. Comme chaque génération se creusait des galeries nouvelles, il se forma à la longue toute une ville souterraine qu'on appela les *Catacombes* (aux tombes). Il y avait des catacombes semblables dans plusieurs villes, à Naples, à Milan, à Alexandrie, mais les plus célèbres étaient celles de Rome. On les a fouillées de nos jours et on a retrouvé par milliers les

1. Le mot est grec et signifie : lieu de repos.

tombes et les inscriptions chrétiennes. La découverte de ce monde souterrain a donné naissance à une branche nou-

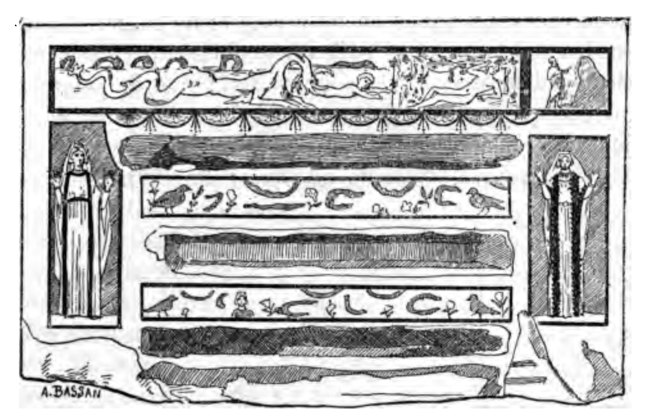


Fig. 95. — Ornements des catacombes.

velle des sciences historiques, l'*épigraphie* et l'*archéologie*

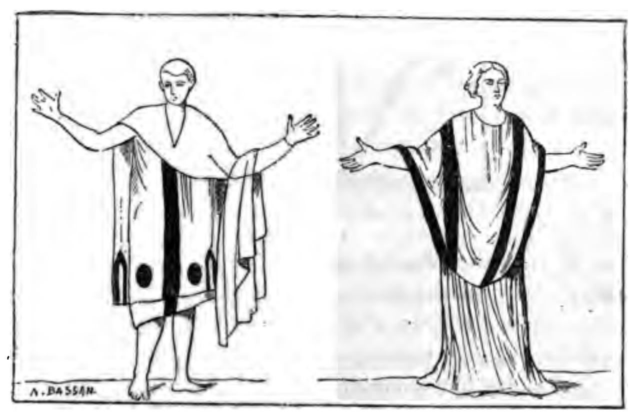


Fig. 96. — Fidèles en prières.

chrétienne. — Les salles sépulcrales des catacombes ne

ressemblent pas à celles des Égyptiens ou des Étrusques, elles sont nues et sévères (fig. 94); les chrétiens savaient qu'un cadavre n'a plus aucun besoin et ils ne garnissaient pas les tombeaux. Les salles les plus importantes sont décorées d'ornements très simples (fig. 95) et de peintures, qui presque toutes représentent les mêmes scènes. Les sujets les plus ordinaires sont les fidèles en prière (fig. 96) et le bon berger, symbole du Christ (fig. 97). Quelques-



Fig. 97. — Le bon berger.

unes de ces salles étaient comme des chapelles; on y avait enseveli le corps des saints martyrs et les fidèles qui désiraient reposer auprès d'eux, et l'on venait chaque année y célébrer les mystères. Pendant les persécutions du IIIe siècle, les chrétiens de Rome se réfugièrent souvent dans ces églises souterraines pour célébrer le culte ou pour échapper aux poursuites. Les fidèles pouvaient se sentir à *l'abri dans* ce labyrinthe de galeries enchevêtrées dont

l'ouverture était masquée presque toujours par un tombeau païen.

LES MOINES DU IIIe SIÈCLE

Les solitaires. — C'était une idée répandue parmi les chrétiens, surtout en Orient, qu'on ne pouvait pas devenir un chrétien complet en restant au milieu des autres hommes. Le Christ lui-même avait dit : « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et son fils, ses frères et ses sœurs, il ne peut être mon disciple. » Le fidèle qui se retirait ainsi hors du monde, afin de travailler plus sûrement à son salut éternel, se nommait un *anachorète* (l'homme qui se met à part), ou un *moine* (solitaire). Cet usage commença en Orient au milieu du IIIe siècle. Les premiers anachorètes s'établirent dans les déserts et les ruines du pays de Thèbes en haute Égypte, la *Thébaïde*, qui resta la terre consacrée des solitaires. Le plus ancien, Paul (235-340), habita 90 ans dans une grotte près d'une source et d'un palmier qui lui donnait la nourriture et le vêtement. — Le modèle des solitaires fut saint Antoine[1]. Étant âgé de vingt ans il entendit un jour lire le texte de l'Évangile : » Si tu veux être parfait, vends tous tes biens aux pauvres. » Il était beau, noble et riche, ayant déjà hérité de ses parents. Il vendit tous ses domaines, en dépensa le prix en aumônes et s'enfonça dans le désert d'Égypte. Il s'établit d'abord dans un tombeau vide, puis dans les ruines d'une forteresse, vêtu d'une haire en crin, n'ayant pour nourriture que le pain qu'on lui apportait tous les six mois, jeûnant, se macérant, priant jour et nuit. Souvent le soleil levant le trouvait encore en prières : O soleil, s'écriait-il, pourquoi te lèves-tu déjà et m'empêches-

1. V. sa vie dans les *Vies des Pères du désert* de Rufin.

tu de contempler la splendeur de la vraie lumière? » Il se voyait entouré de démons qui, sous toutes les formes, cherchaient à le détourner de ses pensées religieuses. Devenu vieux et révéré de toute l'Égypte il revint un jour à Alexandrie pour prêcher contre les hérétiques ariens, et repartit bientôt. On le suppliait de rester : « Les poissons, répondit-il, meurent à terre, les moines dépérissent dans les villes; rentrons dans nos montagnes comme les poissons dans l'eau. »

Des femmes aussi se faisaient solitaires. L'une d'elles, Alexandra, s'enferma dans un tombeau vide et y vécut dix ans sans se laisser voir à personne.

L'ascétisme. — Ces hommes retirés au désert pour fuir le monde pensaient que tout ce qui vient du monde détourne l'âme de Dieu et la met en péril de ne pas arriver au salut. Le chrétien doit appartenir à Dieu tout entier, il doit donc oublier tout ce qu'il a derrière lui. Il doit se garder surtout de ceux qu'il a aimés et qui pourraient le rejeter de nouveau dans le monde. « Ne savez-vous pas, disait plus tard saint Nil, que c'est un piège de Satan d'être trop attaché à ses parents? » Le solitaire Pœmen s'était retiré au désert avec ses frères. Leur vieille mère vint pour les voir. Comme ils refusaient de se montrer, elle attendit le moment où ils allaient à l'église. A sa vue ils s'enfuirent, et ne consentirent à lui parler qu'en se tenant cachés. Elle demandait à les voir, ils la consolèrent en lui disant : « Vous nous verrez dans l'autre monde. »

Mais le monde n'est pas le seul danger pour le solitaire. Chacun traîne avec soi un ennemi dont il ne peut se délivrer comme il se délivre du monde, c'est son propre corps. Le corps empêche l'âme de s'élever à Dieu, il l'entraîne vers les plaisirs terrestres qui viennent du démon. Aussi les solitaires s'exercent-ils à dompter le corps en lui refu-

sant tout ce qu'il aime. Ils ne vivent que de pain et d'eau; beaucoup ne mangent que deux fois par semaine, quelques-uns vont sur les montagnes couper l'herbe et la mangent crue (on les appelle les brouteurs). — Ils demeurent dans des grottes, des ruines, des tombeaux, couchant sur la terre ou sur une natte de joncs. — Les plus zélés s'imposent des souffrances supplémentaires pour *mortifier* (c'est-à-dire pour tuer) la chair. — Saint Pacôme, pendant quinze ans, ne dormit que debout appuyé contre un mur. — Macaire resta six mois dans un marais, piqué par des moustiques, « dont les dards auraient percé la peau d'un sanglier ». — Le plus célèbre fut Siméon surnommé le *Stylite* (l'homme de la colonne). Pendant 40 ans il vécut dans le désert d'Arabie au sommet d'une colonne, exposé au soleil et à la pluie, s'imposant de rester pendant une journée dans la même position. Les fidèles accouraient de loin pour le contempler, il leur donnait audience du haut de sa colonne, ordonnant aux créanciers de libérer leurs débiteurs, aux maîtres d'affranchir leurs esclaves; il envoya même des réprimandes aux ministres et des conseils à l'empereur. — Ce genre de vie s'appelait l'*ascétisme* (exercice).

Les cénobites. — Les solitaires qui vivaient dans le même désert se rapprochèrent et se mirent en commun pour pratiquer leurs austérités. Déjà autour de saint Antoine s'étaient rassemblés beaucoup d'anachorètes qui lui obéissaient. Saint Pacôme (292-348) en réunit ainsi 3000. Leur établissement était à Tabenna, près de la première cataracte du Nil. Il se fonda beaucoup d'autres communautés semblables, soit d'hommes, soit de femmes. En 356, un voyageur disait avoir vu dans une seule ville d'Égypte 10 000 moines et 20 000 religieuses. Puis il y en eut en Syrie, en Palestine, dans tout l'Orient. Les solitaires

ainsi réunis devinrent les *cénobites* (gens qui vivent en commun). Ils choisissaient un chef, l'*abbé* (mot syriaque qui signifie : père), et lui obéissaient entièrement. Cassien raconte avoir vu dans une communauté d'Égypte l'abbé en plein réfectoire donner un soufflet violent à un cénobite pour éprouver son obéissance. Les solitaires primitifs renonçaient à la propriété et à la famille, les cénobites renoncèrent en outre à leur volonté. En entrant dans la communauté, ils s'engageaient à ne rien posséder, à n'avoir pas de femme et à obéir. « Les moines, dit saint Basile, vivent d'une vie spirituelle comme les anges. » — Les cénobites s'étaient réunis d'abord en construisant leurs cabanes à côté les unes des autres. Puis chaque communauté bâtit un grand édifice, le *monastère,* où chaque moine eut sa cellule. Un chrétien compare ces cellules « à une ruche d'abeilles où chacun a dans ses mains la cire du travail, dans sa bouche le miel des psaumes et des prières. » Ces grandes maisons avaient besoin d'un règlement écrit, on l'appelait la *règle monastique.* Saint Pacôme le premier en rédigea une. Saint Basile en écrivit une autre que presque tous les monastères d'Orient ont acceptée.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES

La liturgie et les sacrements.
Les apologistes chrétiens.
L'hérésie des Manichéens.
L'hérésie des Gnostiques.

XXVII. — LE BAS-EMPIRE

Duruy, *Histoire des Romains.* — Willems, *Le Droit public romain.* — Cantu, *Histoire universelle.* — Réville, *La religion à Rome sous les Sévère.* — Boissier, *La fin du paganisme.* — Ammien Marcellin.

LES RÉVOLUTIONS DU IIIe SIÈCLE

L'anarchie militaire. — Après le règne des Antonins les guerres civiles recommencent. Il y a dans l'empire, outre la petite armée des prétoriens de Rome, plusieurs grandes armées sur le Rhin, sur le Danube, en Orient, en Angleterre. Chacune veut faire empereur son général. D'ordinaire les concurrents se battent jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un. Celui-là gouverne pendant quelques années, après quoi il est assassiné[1] ou, si par hasard il peut transmettre le pouvoir à son fils, c'est contre le fils que les soldats se révoltent, et la guerre recommence. — Voici par exemple ce qui se passa en 193. Les prétoriens avaient massacré l'empereur Pertinax ; ils imaginèrent de mettre l'empire aux enchères. Il se présenta deux acheteurs, Sulpicien offrait 5000 francs par soldat, Didius monta à plus de 6000. Les prétoriens le menèrent au sénat et le firent nommer empereur; puis, comme il ne pouvait pas les payer, ils le massacrèrent. En même temps chacune des trois grandes armées, de Bretagne, d'Illyrie et de Syrie, proclamait empereur son général et les trois compétiteurs marchaient sur Rome. Les légions d'Illyrie arrivèrent les premières, leur général, Septime Sévère, fut nommé empereur par le sénat. Alors commencèrent

1. On a compté que sur 45 empereurs, du Ier au IIIe siècle, 29 ont péri assassinés.

deux guerres sanglantes, l'une contre les légions de Syrie, l'autre contre les légions de Bretagne. Au bout de deux ans, Sévère resta vainqueur. C'est lui qui résumait ainsi sa politique : « Mes fils, contentez les soldats et moquez-vous du reste. » Pendant tout un siècle il n'y eut plus en effet d'autre règle de gouvernement que la volonté des soldats. Ils tuaient les empereurs qui leur déplaisaient et les remplaçaient par leurs favoris.

On vit alors des empereurs singuliers : Élagabale, prêtre syrien, qui s'habillait en femme et laissait sa mère réunir un sénat de femmes; Maximin, soldat de fortune, géant grossier et sanguinaire, qui mangeait, dit-on, 30 livres de viandes et buvait 20 litres de vin par jour. Un temps vint où il y eut à la fois une vingtaine d'empereurs, chacun dans un coin de l'empire (260-278).

Le culte de Mithra. — Ce siècle de guerres est un siècle de superstitions. Les divinités de l'Orient, Isis, Osiris, la Grande déesse, ont partout leurs adorateurs. Mais, plus que tous les autres, un dieu persan, Mithra, devient le dieu universel de l'empire. Mithra n'est autre que le soleil. Les monuments en son honneur, que l'on retrouve dans toutes les parties de l'empire[1], le représentent terrassant un taureau (fig. 98) avec cette inscription : Au Soleil invincible, au dieu Mithra. Son culte est compliqué, parfois semblable au culte chrétien; il y a un baptême, des repas sacrés, une onction, des pénitences, des chapelles. Pour y être admis il faut passer par des initiations, par le jeûne, par des épreuves effrayantes.

La religion de Mithra fut, à la fin du IIIe siècle, la religion officielle de l'empire. Le *Dieu invincible* était le dieu des empereurs; il avait partout des chapelles en forme de

1. Il y en a plusieurs au Musée du Louvre.

grottes avec des autels et des bas-reliefs, il avait dans Rome même un temple magnifique bâti par Aurélien.

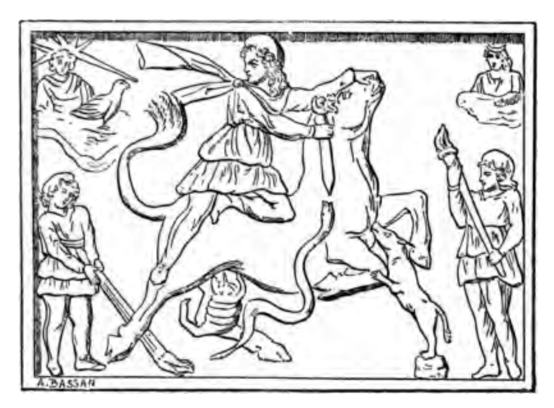


Fig. 98. — Monument en l'honneur de Mithra.

Les tauroboles. — Un des plus vifs besoins de ce temps est le besoin de se réconcilier avec la divinité ; on invente des cérémonies de purification. La plus frappante est le *taurobole*. Le fidèle, vêtu d'une robe blanche avec des ornements d'or, se place au fond d'une fosse, on la referme sur sa tête avec un plancher percé de trous. Un taureau est amené sur ce plancher, le prêtre le tue et son sang coule, à travers les trous, sur les vêtements, la figure et les cheveux du fidèle. On croyait que ce « baptême de sang » purifiait de toutes les fautes. Celui qui l'avait reçu naissait à une vie nouvelle ; il sortait de la fosse hideux à voir, mais heureux et envié.

Confusion des religions. — Dans ce siècle qui précède la victoire du christianisme, toutes les religions achèvent de se confondre. Le soleil est adoré à la fois sous plusieurs noms (Sol, Helios, Baal, Élagabal, Mithra). Tous ces cultes se copient l'un l'autre et parfois imitent le culte

des chrétiens. On avait même copié la vie du Christ. Le philosophe asiatique Apollonius de Tyane, qui avait vécu au Ier siècle (3-96), était devenu dans la légende une sorte de prophète, fils d'un dieu, qui parcourait le monde, entouré de disciples, chassant les démons, guérissant les malades, ressuscitant les morts. Il était venu, disait-on, pour réformer la doctrine de Pythagore ou de Platon.

Au IIIe siècle une impératrice fit écrire la vie d'Apollonius de Tyane pour être comme un évangile pythagoricien en face de l'évangile du Christ. — L'exemple le plus frappant de cette confusion religieuse fut donné par Alexandre Sévère, empereur honnête, doux et consciencieux. Il avait dans son palais une chapelle où il adorait les bienfaiteurs de l'humanité : Abraham, Orphée, Jésus et Apollonius de Tyane.

LE RÉGIME DU BAS-EMPIRE

Réformes de Dioclétien et de Constantin. — Après un siècle de guerres civiles, il se trouva enfin des empereurs qui parvinrent à arrêter le désordre. C'étaient des hommes du peuple, rudes et actifs, soldats de fortune parvenus de grade en grade à être généraux en chef, puis empereurs. Presque tous[1] sortaient des provinces à demi barbares du Danube et de l'Illyrie; quelques-uns dans leur enfance avaient été bergers ou valets de ferme. Ils avaient les mœurs simples des vieux généraux romains. Quand les envoyés du roi de Perse demandèrent à voir l'empereur Probus, ils trouvèrent un vieillard chauve vêtu d'une casaque de laine, et couché à terre, qui mangeait des pois et du lard. C'était à cinq siècles de distance l'histoire de Curius Dentatus.

1. Claude, Aurélien, Probus, Dioclétien, Maximin, Galerius, Constance, Constantin.

Sévères pour leurs soldats, ces empereurs rétablirent la discipline dans l'armée, puis l'ordre dans l'empire. Mais une révolution était devenue nécessaire :

1° Il ne suffisait plus d'un seul homme pour gouverner et défendre cet immense territoire; désormais chaque empereur prit parmi ses parents ou ses amis 2 ou 3 collaborateurs, chacun chargé d'une partie de l'Empire. D'ordinaire leur titre était celui de *César*, mais parfois il y eut 2 empereurs égaux, tous 2 avec le titre d'*Auguste*. Quand l'empereur mourait, l'un des Césars le remplaçait : ainsi les armées ne pouvaient plus faire les empereurs.

2° Les provinces étaient trop grandes; Dioclétien les partagea (plusieurs l'avaient été déjà avant lui).

3° Les prétoriens de Rome étaient dangereux, Dioclétien les remplaça par 2 légions.

4° L'Occident avait été ruiné et dépeuplé, l'Orient devenait la partie importante de l'empire. Dioclétien abandonna Rome et établit sa capitale à Nicomédie, en Asie Mineure. Constantin fit plus : il fonda une Rome nouvelle en Orient, ce fut Constantinople.

Constantinople. — Sur un promontoire où l'Europe n'est séparée de l'Asie que par le mince canal du Bosphore, dans un pays de vignobles et de moissons, sous un beau ciel, des colons grecs avaient fondé la ville de Byzance. Des collines la rendaient facile à défendre : son port, la *Corne d'Or*, un des meilleurs du monde, pouvait abriter 1200 navires et il suffisait d'une chaîne de 250 mètres pour le barrer à une flotte ennemie. Constantin choisit Byzance pour devenir sa ville (Constantinople, la ville de Constantin). On l'entoura de fortes murailles, on y établit deux places monumentales entourées de portiques, on construisit un palais, un cirque, des théâtres, des aqueducs, des bains, des temples et une église chrétienne. Pour orner sa ville,

Constantin enleva aux autres villes les statues et les bas-reliefs les plus célèbres. Pour la peupler, il y transplanta de force la population des villes voisines, il offrit des récompenses et des honneurs aux grandes familles qui viendraient s'y fixer, il institua, comme à Rome, des distributions de blé, de vin, d'huile et des spectacles incessants. Ce fut une de ces créations rapides, presque fantastiques, comme on les aime en Orient. Le travail commençait le 4 novembre 326; le 11 mai 330 on célébrait la consécration. Mais ce fut une création durable. Pendant dix siècles, Constantinople résista aux invasions, gardant toujours, au milieu des débris de l'empire romain, son rang de capitale. Aujourd'hui encore elle est la première ville de l'Orient.

Le palais. — Les empereurs fixés en Orient[1] adoptèrent les usages de l'Orient, ils se mirent à porter des vêtements flottants de soie et d'or, ils se coiffèrent du *diadème* de perles. Ils s'enfermèrent au fond de leur palais, où ils siégeaient sur un trône d'or, entourés de leurs ministres, séparés du monde par une foule de courtisans, de serviteurs, de fonctionnaires et de gardes. On se prosternait devant eux le visage contre terre en signe d'adoration, on les appelait *Maître* et *Majesté ;* on les traitait comme des dieux. Tout ce qui touchait leur personne était sacré, on disait : le *palais sacré*, la *chambre sacrée*, le *conseil d'État sacré*, même le *trésor sacré*.

La vie d'un empereur du Haut-Empire (Ier-IIIe siècle),

1. Il y avait souvent deux empereurs, l'un en Orient, l'autre en Occident, mais il n'y avait qu'un *seul* empire. Les deux empereurs, lors même qu'ils résidaient l'un à Constantinople, l'autre en Italie, étaient censés ne faire qu'une *seule* personne. En s'adressant à l'un d'eux on lui disait *vous*, comme si l'on parlait à tous deux à la fois. Ainsi est né l'usage de dire vous, car dans toute l'antiquité on tutoyait même les rois et les empereurs.

était encore celle d'un magistrat et d'un général; le palais d'un empereur du Bas-Empire devient semblable à la cour du roi de Perse.

Les fonctionnaires. — Les fonctionnaires sont devenus beaucoup plus nombreux. Dioclétien a trouvé les provinces trop grandes et les a découpées en plusieurs morceaux. En Gaule, par exemple, la Lyonnaise a été partagée en quatre, l'Aquitaine en trois. Au lieu de 46 gouverneurs, il y en a désormais 117. — En même temps on a séparé les fonctions. A côté des gouverneurs et des intendants, il y a dans les provinces frontières des commandants militaires, les *ducs* et les *comtes*. — L'empereur a autour de lui une petite armée d'élite pour garder son palais, des gardes du corps, des chambellans, des intendants, des domestiques, un conseil d'État, des huissiers, des messagers et tout un personnel de secrétaires divisé en quatre *bureaux*.

Tous ces fonctionnaires ne reçoivent plus directement les ordres de l'empereur. Ils ne communiquent qu'avec des fonctionnaires supérieurs, leurs chefs de service. Les gouverneurs obéissent aux 2 *préfets du prétoire*, les fonctionnaires des travaux publics aux 2 *préfets de la ville*, les percepteurs de l'impôt au *comte des largesses sacrées*, les intendants au *comte des domaines*, les officiers aux *maîtres des soldats*, tous les fonctionnaires du palais au *maître des offices*, les domestiques de la cour au *chef de la chambre sacrée*. Ces chefs de service sont comme des ministres.

Ce système n'est pas pour nous très difficile à comprendre. Nous sommes habitués à voir des *fonctionnaires*, des juges, des généraux, des percepteurs, des ingénieurs, organisés en *services* distincts, chacun avec sa fonction spéciale, et enrégimentés sous les ordres d'un ministre

chef de service. Même nous avons plus de ministères qu'il n'y en avait à Constantinople. Mais cette machine administrative qui nous est devenue familière, parce que nous la connaissons depuis l'enfance, n'en est pas moins compliquée et contre nature. C'est le Bas-Empire qui en a donné le premier modèle; l'empire byzantin l'a conservée et depuis lors tous les gouvernements absolus se sont efforcés de l'imiter, parce qu'elle rend le travail plus facile à ceux qui gouvernent.

La société du Bas-Empire. — Le Bas-Empire est donc un moment décisif dans l'histoire de la civilisation. Le pouvoir absolu du magistrat romain s'unit au cérémonial pompeux des rois de l'Orient pour former une puissance jusque-là sans exemple. Cette majesté inouïe écrase tout au-dessous d'elle; les habitants de l'empire cessent d'être des *citoyens*, depuis le IVe siècle on les appelle en latin les *sujets* (soumis), en grec les *esclaves*. Tous sont les esclaves de l'empereur. Mais entre eux il y a des rangs : ce sont des degrés de noblesse que le maître leur confère et qu'ils transmettent à leurs enfants. Les voici dans leur ordre[1] :

1° Les *nobilissimes* (très nobles) ; c'est la famille impériale;

2° Les *illustres* (brillants); ce sont les ministres chefs de service;

3° Les *spectabiles* (considérables); ce sont les hauts dignitaires;

4° Les *clarissimes* (très glorieux); ce sont les grands fonctionnaires (on les nomme aussi *sénateurs*);

5° Les *perfectissimes* (très parfaits).

1. Sans compter les anciens titres, *consul*, *préteur*, qui se sont conservés, et le titre nouveau de *patrice* qui se donne par faveur spéciale.

Tout homme important a son rang, son titre et ses fonctions[1]. Les seuls hommes qui comptent sont les courtisans et les fonctionnaires; c'est le règne des titres et de l'étiquette. Jamais on n'avait vu si clairement où aboutit le pouvoir absolu joint à la manie des titres et au goût de tout réglementer. — Le Bas-Empire a présenté le type accompli d'une société réduite à une machine et d'un gouvernement absorbé par une cour. Il a réalisé l'idéal qu'aujourd'hui encore se proposent les partisans du pouvoir absolu ; et longtemps encore les partisans de la liberté auront à lutter contre les traditions qu'il a laissées.

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

Triomphe du christianisme. — Pendant les deux premiers siècles de notre ère, les chrétiens tenaient encore fort peu de place dans l'empire. C'étaient presque tous de petites gens, ouvriers, affranchis, esclaves, qui vivaient obscurs dans la foule des grandes villes. Longtemps la haute société les ignora; encore au IIe siècle Suétone, dans son *Histoire des Césars*, parle du Christ comme d'un certain Chrestus qui agitait la populace de Rome. Quand on commença dans le monde des riches et des lettrés à s'occuper de la religion nouvelle, ce fut pour s'en moquer, comme d'une religion de pauvres et d'ignorants. — C'est justement parce qu'il s'adressait aux déshérités de ce monde en leur promettant la compensation de la vie à venir que le christianisme faisait tant de prosélytes. Les persécutions, loin de l'étouffer, le fortifièrent. « Le sang des mar-

1. Nous connaissons tout ce régime par un almanach officiel de l'an 419 environ, la *Notice de toutes les dignités et de tous les pouvoirs tant civils que militaires dans les pays de l'Orient et de l'Occident*. Chaque dignitaire y a son chapitre spécial précédé d'une gravure qui représente ses insignes.

tyrs, disaient les fidèles, est la semence des chrétiens. » Pendant tout le IIIe siècle, les conversions continuèrent, non plus seulement parmi les pauvres, mais parmi les gens de grande famille. Au début du IVe siècle, tout l'Orient était devenu chrétien. L'empereur Constantin avait pour mère une chrétienne, Hélène, que l'Église a mise au rang des saintes. Quand il marcha contre son compétiteur il prit pour enseigne un étendard (le *labarum*), qui portait la croix et le monogramme du Christ. Sa victoire fut la victoire des chrétiens. Il leur permit d'exercer librement leur culte (par l'édit de 313), puis il les favorisa ouvertement. Il ne rompit pas cependant avec la religion ancienne. En même temps qu'il présidait la grande assemblée des évêques chrétiens, il continuait à porter le titre de *Grand Pontife;* il portait à son casque un clou de la vraie croix et sur ses monnaies il laissait encore représenter le Dieu-Soleil. Dans sa ville de Constantinople, il avait fait bâtir une église chrétienne, mais aussi un temple de la *Victoire.* Pendant un demi-siècle il fut difficile de savoir quelle était la religion officielle de l'empire.

Organisation de l'Église. — Les chrétiens, même persécutés, n'avaient jamais songé à renverser l'empire. Dès que la persécution cessa, les évêques se firent les alliés de l'empereur. Alors s'organisa définitivement l'Église chrétienne, et elle s'organisa sur le modèle du Bas-Empire, dans la forme qu'elle conserve encore de nos jours. Chaque cité eut un *évêque* qui résidait dans la ville chef-lieu et gouvernait les fidèles du territoire. Le territoire soumis à un évêque se nommait le *diocèse.* Autant il y avait au Bas-Empire de cités dans un pays, autant il y a eu de diocèses et d'évêques. Voilà pourquoi les évêques sont si nombreux et les diocèses si petits en Orient et en Italie où le pays était couvert de villes. En Gaule, au contraire, il n'y a eu entre le

Rhin et les Pyrénées que 120 diocèses, la plupart, sauf dans le Midi, de la grandeur d'un département. — Chaque province devint une *province ecclésiastique;* l'évêque de la capitale (métropole) fut l'évêque *métropolitain* (on l'appela plus tard *archevêque*).

Au-dessus de tous était l'évêque de Rome, successeur de l'apôtre Pierre, le *Pape*, chef suprême de l'Église.

Les conciles. — En ce siècle commencèrent les grandes assemblées de l'Église, les *conciles*. Il y avait eu déjà des *conciles particuliers* auxquels assistaient les évêques et les prêtres d'une province. Pour la première fois Constantin, en 324, convoqua une *assemblée générale de la terre* à Nicée, en Asie Mineure ; il y vint 318 ecclésiastiques. Ils discutèrent des questions de théologie et rédigèrent la confession de foi des catholiques, le *symbole de Nicée*, que les fidèles chantent encore chaque dimanche à la messe. Puis l'empereur écrivit à toutes les églises « de se conformer à la volonté de Dieu exprimée par le concile ». Ce fut le 1er *concile œcuménique*, et il y en eut trois autres jusqu'au moment où l'arrivée des Barbares rendit impossible une réunion de toute l'Église. Les décisions prises par les conciles devenaient des lois pour tous les chrétiens : on les appelait *canons*[1] (règles). L'ensemble de ces règles a formé le *droit canonique*.

Les hérétiques. — Il y avait dès le IIe siècle parmi les chrétiens des *hérétiques* qui professaient des opinions contraires à celles de la majorité de l'Église. Plusieurs fois les évêques d'un pays s'assemblèrent pour signaler aux fidèles la nouvelle doctrine comme fausse, obliger l'auteur à l'abjurer, et, s'il refusait, le rejeter hors de la communion des chrétiens. Mais souvent l'auteur de l'hérésie (l'*hérésiar-*

1. Aujourd'hui encore le mot canonique signifie : conforme à la règle.

que), avait des partisans convaincus qui ne voulaient pas se soumettre et continuaient à professer les opinions condamnées. De là des haines et des luttes violentes entre eux et les fidèles attachés à l'opinion de l'Église (les *orthodoxes*). — Tant que les chrétiens avaient été faibles et persécutés, ils ne luttaient entre eux que par des paroles et des écrits; mais quand toute la société fut chrétienne, les luttes contre les hérétiques tournèrent en persécutions, quelquefois en guerres civiles.

Presque toutes les hérésies de ce temps naquirent parmi les Grecs d'Asie ou d'Égypte, gens subtils, sophistes et discuteurs; c'étaient d'ordinaire des tentatives pour expliquer les mystères de la Trinité et de l'Incarnation. De toutes ces hérésies la plus puissante fut celle d'Arius : il enseignait que le Christ a été créé par Dieu le Père et n'est pas son égal. Le concile de Nicée le condamna, mais sa doctrine, l'*arianisme*, se répandit dans tout l'Orient. Dès lors, pendant deux siècles, catholiques et ariens luttent à qui prendra le pouvoir dans l'Église; le parti le plus fort destitue, exile, emprisonne, parfois massacre les chefs du parti adverse. Longtemps les ariens eurent pour eux la force : plusieurs empereurs prirent parti pour eux, puis à mesure que les Barbares entrèrent dans l'empire, ils se convertirent à l'arianisme et soutinrent les évêques ariens. Il fallut plus de deux cents ans aux catholiques pour venir à bout de cette hérésie.

Le Paganisme. — L'ancienne religion des Gentils ne disparut pas d'un coup. L'Orient s'était vite converti; mais en Occident il n'y avait guère de chrétiens que dans les villes; et là même on continuait à adorer les idoles. Les premiers empereurs chrétiens ne voulurent pas rompre avec l'ancienne religion impériale; ils protégeaient à la fois les évêques chrétiens et les prêtres des dieux, ils

présidaient le concile et restaient grands pontifes. L'un d'eux, Julien, retourna même ouvertement au vieux culte. L'empereur Gratien, en 384, fut le premier qui refusa les insignes de grand pontife. Mais, comme l'intolérance était générale en ce siècle, dès que la religion romaine cessa d'être officielle, on commença à la persécuter. Le foyer sacré de Rome qui brûlait depuis onze siècles s'éteignit, les Vestales furent chassées, les jeux Olympiques furent célébrés pour la dernière fois en 394. Alors les solitaires d'Égypte sortirent de leurs déserts pour détruire les autels des faux dieux et mettre des reliques dans les sanctuaires d'Anubis et de Sérapis. Un évêque de Syrie, Marcel, à la tête d'une bande de soldats et de gladiateurs, renversa le temple de Jupiter à Apamée et se mit à courir le pays pour détruire les sanctuaires; il fut assommé par des paysans et mis par l'Église au rang des saints. En 391, l'empereur Théodose promulgua l'*édit de Milan*. Il défendait de pratiquer l'ancienne religion. Quiconque offrait un sacrifice, adorait une idole ou entrait dans un temple devait être condamné à mort comme criminel d'État, et ses biens étaient confisqués au profit du dénonciateur. Tous les temples furent rasés ou convertis en églises.

Bientôt il ne resta plus d'idolâtres que dans les campagnes où ils échappaient à la surveillance; c'étaient des paysans qui continuaient à adorer les arbres sacrés et les fontaines et à se réunir dans les sanctuaires écartés[1]. Les chrétiens commencèrent à appeler *païens* (les paysans) ceux qu'ils nommaient jusque-là les gentils. Et c'est ce nom qui leur est resté. Le paganisme végéta ainsi obscurément en Italie, en Gaule, en Espagne jusqu'à la fin du VIe siècle.

1. Plusieurs saints ont, comme saint Marcel, trouvé le martyre sous les coups des paysans exaspérés de voir renverser leurs idoles.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES

Les trente tyrans.
Les Bagaudes.
Les fonctionnaires subalternes du Bas-Empire.
Les Pères de l'Église.
La réaction païenne sous Julien.

XXVIII. — L'INVASION[1]

Fustel de Coulanges, *Études sur les institutions de l'ancienne France.* — Tacite, *La Germanie.* — Geffroy, *Rome et les Barbares.* — Bordier et Charton, *Histoire de France.* — Lavisse et Rambaud, *Histoire générale.* — Guizot, *Histoire de la civilisation en France.*

—

LES GERMAINS AU IVe SIÈCLE

Guerres contre les Germains. — Derrière le Rhin et le Danube, dans le pays qui forme aujourd'hui l'Allemagne, habitaient des peuples encore barbares, que les Romains appelaient les *Germains.* C'étaient, comme les Hindous, les Perses, les Grecs, les Romains, des peuples de race aryenne venus autrefois de l'Est, peuples de bergers devenus laboureurs et peuples de guerriers. Ils se divisaient en plusieurs tribus (une quarantaine environ), qui se gouvernaient séparément et souvent se faisaient la guerre. Quand les Germains de la frontière trouvèrent en face d'eux les armées romaines (ce qui arriva dès le Ier siècle), ils se mirent à guerroyer contre elles. Alors commença une

1. A partir de ce chapitre, l'*histoire de la civilisation* se confond souvent avec l'histoire de France et l'histoire générale, qui font partie du programme des 3 premières années. On se bornera donc à rappeler les principaux événements en indiquant comment ils ont agi sur la marche de la civilisation.

longue série de petites guerres de frontières interrompues par des traités de paix; peu de grandes batailles, beaucoup d'incursions, des villages brûlés, des habitants emmenés captifs; et de loin en loin quelque grand massacre. En 18, trois légions romaines, commandées par Varus, s'étant engagées dans les marécages et les forêts du Teutoburgerwald, furent égorgées jusqu'au dernier homme [1]. Mais le plus souvent les Romains, mieux armés et mieux disciplinés, dispersaient les Barbares, les faisaient prisonniers et les vendaient comme esclaves. Même au IVe siècle, l'avantage restait d'ordinaire aux Romains. Un officier romain [2], qui a servi contre les Barbares, fait cette remarque, à propos de la bataille de Strasbourg : « Les Barbares l'emportaient par la taille et la force musculaire, les nôtres par la tactique et la discipline. Ceux-ci comptaient sur l'intelligence, ceux-là sur la force brutale. »

Les peuples germaniques. — Les Germains n'avaient pas, comme les Grecs et les Italiens, des villes fortes habitées par des nobles, et ne cherchaient pas à en avoir. « Ils craignent le séjour des villes qu'ils regardent comme des tombeaux où l'on s'enterre tout vivants », dit un écrivain romain. Ils vivaient soit dans des maisons isolées, soit dans des villages entourés d'une haie [3]. Chaque famille avait sa maison (de bois), son champ et son pré; les forêts, les

1. On a dit souvent, surtout en Allemagne, qu'il y avait eu alors un soulèvement national des Germains contre les Romains; le chef vainqueur, Arminius, a été appelé le libérateur de la Germanie, on lui a même élevé des statues. Mais Arminius ne commandait qu'à un seul peuple, les Chérusques. Au reste, ce qui avait soulevé ce peuple, c'était en effet l'horreur pour les lois romaines que Varus voulait leur imposer. On raconte que les guerriers barbares, ayant fait prisonnier un des avocats romains de l'escorte de Varus, lui avaient arraché la langue et lui disaient : Siffle maintenant, vipère.

2. Ammien Marcellin.

3. Le mot anglais *town* (ville) signifie primitivement haie (en allemand *zaun*).

pâturages, les rivières appartenaient en commun à tout le village. Les villages d'un même pays formaient un seul peuple. Chaque peuple avait ses assemblées de justice pour trancher les querelles, ses assemblées générales pour régler les grandes affaires. A ces assemblées on venait en armes; car chez les Germains tout propriétaire était un guerrier, tout peuple était une armée. — Quand le nombre des habitants augmentait et que le territoire ne suffisait plus à les nourrir, une partie du peuple, quelquefois le peuple entier, s'en allait avec femmes et enfants, emportant le mobilier sur des chariots, à la recherche d'un territoire nouveau. Souvent ils venaient à la frontière romaine et demandaient des terres, décidés à les prendre par force, car ils marchaient toujours en armes. — Plus d'un peuple germanique, émigrant ainsi, a été écrasé par les armées romaines. En 269, 300 000 guerriers goths avaient passé le Danube avec femmes et enfants; un long convoi de chariots les suivait. L'empereur Claude les attaqua avec une petite armée; il y eut une grande bataille, puis pendant tout l'hiver des combats dans les Balkhans. A la fin de la campagne, l'armée des Goths était fondue, les hommes avaient été tués, les femmes emmenées en esclavage. — Plus d'un peuple aussi[1] a réussi à s'établir dans l'empire.

Les bandes. — La plupart des guerriers germains n'estimaient que la guerre. « Toutes les fois qu'ils ne sont pas en guerre, dit Tacite, ils passent leur temps à chasser et surtout à ne rien faire que dormir et manger... Les plus braves et les plus belliqueux ne font rien; ils laissent le soin de leur maison et de leurs champs aux femmes, aux vieillards et aux faibles; eux-mêmes vivent comme engourdis. » Il y avait dans chaque peuple beau-

1. Wisigoths, Ostrogoths, Burgondes, Vandales, Lombards.

coup de ces guerriers de profession. Ils se réunissaient autour d'un guerrier noble ou renommé et juraient de lui être fidèles. Ainsi se formait une bande de *compagnons* dévoués à un chef, qui vivaient dans sa maison, nourris à sa table, qui dans la bataille l'entouraient et se faisaient tuer pour le défendre. Ces bandes avaient besoin de la guerre, les compagnons pour se distraire de cette vie de banquets et d'oisiveté, le chef pour entretenir ses hommes. Quand un peuple était en paix, les bandes de guerriers s'en allaient avec leurs chefs combattre dans l'armée de quelque autre peuple ou faire la guerre pour leur compte. L'Empire surtout les attirait; les uns se jetaient en pillards sur les provinces de la frontière, les autres entraient au service des Romains contre les envahisseurs barbares. Quelquefois ils revenaient jouir de leur solde ou de leur butin, mais beaucoup avaient pris goût à la vie d'aventures et ne revenaient plus.

Les confédérations. — Ce régime finit par épuiser toutes les tribus de la frontière. Au bout de trois siècles il ne restait plus que des bandes errantes et des débris de peuples. Alors, vers le IIIe siècle, apparaissent des confédérations, sous des noms nouveaux qui ne sont pas des noms de peuple. Il y en avait trois :

Les Alamans, dans le coude formé par le Rhin et le haut Danube ;

Les Franks, sur le cours inférieur du Rhin ;

Les Saxons, le long de la mer du Nord.

Chacun des petits groupes qui formaient ces grandes confédérations avait un chef qui portait le titre de *roi* et qui d'ordinaire faisait la guerre à son profit.

CAUSES DE L'INVASION DES BARBARES.

Le fisc. — Les Romains avaient toujours exigé beaucoup d'argent de leurs sujets. Les empereurs du IVe siècle qui avaient à entretenir, outre leur armée, une cour luxueuse et un personnel nombreux de fonctionnaires, exigèrent encore davantage. Les deux impôts les plus lourds étaient : l'impôt sur la terre que les propriétaires payaient tous les ans, et l'impôt sur l'industrie qui revenait tous les cinq ans. L'argent de ces impôts rentrait dans la caisse de l'empereur, le *fisc*. Au IVe siècle, peut-être à cause des guerres civiles et des invasions des Barbares, la population avait plus de peine à payer l'impôt. Les agents du fisc employèrent la force pour faire rentrer l'argent. « Quand revient le temps de la *collation lustrale* (l'impôt sur l'industrie), dit un écrivain de ce temps, ce sont des pleurs et des cris par toute la ville. On accable de coups et de mauvais traitements ceux qui sont trop pauvres pour payer. Les mères vendent leurs enfants pour satisfaire les collecteurs. » Souvent les contribuables étaient mis à la torture. Constantin défendit de les torturer, mais il ordonna de les mettre en prison. Sous ce régime oppressif, les artisans et les petits propriétaires se ruinaient et disparaissaient.

Les curiales. — Les Romains ne se donnaient pas la peine de percevoir eux-mêmes l'argent de leurs sujets. L'empereur se bornait à indiquer (d'ordinaire tous les quinze ans) l'impôt que devait payer chaque province ; il le fixait à sa volonté. Le gouverneur faisait savoir à chaque cité ce qu'elle avait à payer. C'était le gouvernement de la cité, c'est-à-dire la *curie*, qui devait fournir la somme exigée. Tant que la cité était encore riche, la curie n'avait

qu'à lever l'impôt en le répartissant sur les habitants. Mais si les habitants devenaient incapables de payer, il fallait que les membres de la curie payassent eux-mêmes, car ils étaient responsables de l'impôt et le fisc ne renonçait pas à ses droits. — La fonction de *curiale* avait jusque là été recherchée comme un honneur : un curiale était dans sa cité ce qu'un sénateur était à Rome. On en vint à la regarder comme une charge ruineuse et personne ne voulut plus devenir curiale. Les empereurs alors firent des lois contre ceux qui refusaient, et l'on fut curiale par force. Quiconque possédait 25 arpents de terre dut être, bon gré mal gré, membre de la curie. Beaucoup de curiales aimaient mieux renoncer à leur terre; ils s'enfuyaient, se faisaient prêtres, moines, fonctionnaires, soldats. Les empereurs ordonnèrent de les rechercher et de les ramener de force dans leur cité. « Ils sont, disait une loi, les esclaves de l'État. » Le gouvernement essayait ainsi de conserver les sénats des cités, mais comme il les ruinait par ses impôts, les curiales diminuaient toujours. Pendant le Haut-Empire, un sénat se composait d'ordinaire de cent membres. Au milieu du IVe siècle, des émeutes ayant éclaté dans une province, un empereur ordonna qu'on lui apportât trois têtes de curiales par cité. Le gouverneur répondit : « Qu'il plaise à votre clémence de décider ce qui doit être fait là où il n'y a pas trois curiales... »

Dépopulation de l'Empire. — Il se passait alors dans l'Empire ce qui s'était passé dans toutes les sociétés antiques, à Sparte, en Grèce[1], en Italie : la population diminuait et les hommes libres disparaissaient, remplacés par des esclaves. La cité romaine, il est vrai, ne déséris-

1. « La Grèce tout entière, dit Plutarque au IIe siècle, ne pourrait aujourd'hui fournir 3000 hoplites, autant que la seule cité de Mégare en envoya à Platée. »

sait pas, et même elle grossissait toujours. Il y avait déjà au Ier siècle plus de 1 million de citoyens; au IIIe siècle, un édit de l'empereur donna à tous les habitants de l'empire le droit de cité. Les *citoyens romains*[1] se comptèrent alors par millions. C'est que la cité se conservait aux dépens du reste du monde. Mais le régime romain dévorait peu à peu les peuples de l'Empire, comme il avait dévoré ceux de l'Italie. Il lui fallait trop de soldats et surtout trop d'esclaves. Puis il favorisait trop les riches; les petits propriétaires ne pouvaient se maintenir en face des grands, ils se faisaient soldats ou se ruinaient. Le grand propriétaire acquérait leurs terres; à la longue il ne restait plus dans un pays que de grands domaines cultivés par des esclaves. Cette population d'esclaves ne se renouvelait pas; et quand un des accidents si fréquents alors, une épidémie, une guerre ou une incursion de Barbares, avait détruit les cultivateurs d'un domaine, le sol restait inhabité. Peu à peu, surtout du côté des frontières, les campagnes se vidèrent d'hommes, il n'y eut plus d'habitants que dans les villes. En plusieurs endroits il se forma de véritables déserts. Pour repeupler le pays, les empereurs y établissaient des bandes de Barbares qu'ils avaient battus et faits prisonniers. Ces Barbares ne devenaient pas propriétaires de la terre, mais seulement *colons:* comme les Hilotes de Sparte, ils étaient attachés à un domaine qu'ils ne pouvaient quitter ni eux ni leurs enfants et ils payaient une redevance au propriétaire; ils étaient des fermiers à perpétuité et par force. Mais ce procédé violent ne suffisait pas à refaire une nation, ces cultivateurs malgré eux s'enfuyaient ou périssaient. Au Ve siècle,

1. Depuis ce temps les habitants de l'empire s'appellent tous *Romains*. Quand les Barbares entrèrent en Gaule ils n'y trouvèrent plus des Gaulois, mais des *Romains;* et même en Orient, où l'on parlait grec, le peuple, jusqu'à la conquête turque, s'est toujours appelé *romain*.

après le passage des grandes armées de dévastateurs (Radagaise et Attila), il restait des vides que les empereurs ne pouvaient plus combler. En Gaule, en Espagne, en Italie, dans tout l'Occident, une partie des terres tombait en friche faute de bras; et les provinces frontières étaient désertes. Dans tout le bassin du Danube, depuis la Suisse jusqu'aux Balkhans, il ne restait plus une seule ville romaine, et la population romaine avait si complètement disparu que, depuis le VIe siècle, il n'y a plus dans tous ces pays que des peuples germaniques ou slaves. De même en Belgique les Franks n'ont trouvé qu'un désert.

Décadence de l'armée romaine. — Ce territoire vide appelait de nouveaux habitants. Les Barbares essayaient sans cesse d'y pénétrer. Tant que le gouvernement romain eut à son service une armée passable, il lui fut aisé de les repousser. Mais il en était des soldats comme de l'argent: il devenait toujours plus difficile de s'en procurer. Les habitants de l'Empire avaient pris l'habitude d'une vie paisible et ne se souciaient plus de s'engager dans l'armée. On avait été obligé de demander des recrues aux grands propriétaires, qui prenaient quelques-uns des fermiers (colons), de leurs domaines. Ces misérables, enlevés par force à la charrue, faisaient de très mauvais soldats. Dès le IVe siècle, les légionnaires n'étaient plus assez forts pour porter la cuirasse, et ils avaient remplacé le casque par un chapeau.

Les généraux aimèrent mieux employer les guerriers barbares qui du moins se battaient avec ardeur. Il y avait depuis longtemps des troupes de Germains au service de l'empire. A la fin du IVe siècle, les Romains se mirent à enrôler des bandes entières; on les cantonnait avec leurs femmes, leurs enfants, leurs serviteurs, sur des terres qu'on leur donnait en guise de solde. Ces guerriers, fixés

en pays romain, gardaient leur langue, leurs coutumes, leur armement et leurs chefs, mais ils combattaient dans l'armée romaine. On les nommait *lètes* (serviteurs), ou *fédérés* (alliés). Au ve siècle, ce ne furent plus des bandes seulement, mais des peuples entiers, comme les Wisigoths et les Burgondes. Ils avaient traversé la frontière, quelquefois par force; puis, au lieu de combattre l'empereur, ils avaient préféré se mettre à son service. On vit alors des armées romaines composées de peuples barbares et commandées par un général barbare. Ainsi, en 451, l'armée romaine qui repoussa l'invasion d'Attila était formée de Wisigoths, de Franks et de Burgondes; le général romain Aetius était Hun comme Attila.

L'INVASION ET SES CONSÉQUENCES.

Caractères de l'invasion. — Il y avait dans l'empire beaucoup de terres vacantes et peu de soldats. Les Barbares, qui étaient tous guerriers et qui voulaient des terres, s'en firent donner, tantôt par force comme ennemis, tantôt moyennant service comme alliés. C'est cette entrée des Barbares dans l'Empire que nous appelons l'*invasion des Barbares* (les Allemands disent la *migration des peuples*). Elle ne s'est pas faite en une fois, les Germains sont arrivés bande après bande, la première bande en 376, la dernière en 568. Le mouvement a donc duré près de deux siècles en Occident, et il a continué du côté de l'Orient pendant tout le Moyen âge. Ce ne fut donc ni une guerre, ni une conquête. Les Germains ne formaient pas corps; au contraire ils ont toujours guerroyé les uns contre les autres; au point d'étonner les écrivains romains. « Nous voyons chaque jour, dit Paul Orose, quelqu'une de ces nations barbares en exterminer une autre; nous avons vu

deux troupes de Goths s'entre-détruire; ces peuples se déchirent entre eux. » Les Germains ne semblent pas avoir détesté les Romains, volontiers ils combattaient pour eux contre d'autres Germains. Ils ne cherchaient pas à détruire l'empire, ils préféraient se mettre à son service. Un roi des Goths, Ataulph, disait « que son ambition avait d'abord été d'anéantir le nom romain et de faire de toute l'étendue des terres romaines un nouvel empire appelé gothique où il aurait joué le rôle d'Auguste, mais s'étant convaincu que les Goths étaient trop indisciplinés pour obéir aux lois, il avait pris le parti de consacrer les forces des Goths à rétablir et à augmenter la puissance des Romains; il voulait être le réformateur de l'empire puisqu'il n'en pouvait fonder un nouveau. » Les Barbares entraient dans l'Empire sans aucun projet politique, simplement parce qu'ils espéraient s'y trouver mieux qu'en Germanie. Mais leur établissement eut des résultats que personne ne prévoyait alors.

La barbarie. — Le résultat le plus direct fut de rendre l'Empire moins civilisé. Pendant plus d'un siècle, des bandes armées parcoururent le pays en tout sens, brûlant les villes, détruisant les monuments, tuant ou emmenant les cultivateurs. Les Vandales ont laissé des souvenirs si effrayants, que le mot *vandalisme* est resté pour signifier rage de destruction. Les Huns, peuple de cavaliers tartares, disaient que l'herbe ne repoussait plus sur le sol qu'avait touché le sabot de leurs chevaux. Beaucoup de villes furent détruites et ne se relevèrent pas; les autres tombèrent au rang de bourgades fortifiées. Les théâtres, les bains, les écoles, tous les monuments romains tombèrent peu à peu en ruines; dans beaucoup de villes les habitants en prirent les pierres pour se construire des remparts. Il ne se forma plus d'artistes, il ne resta plus que des artisans, en petit

nombre, et incapables de faire autre chose que des ouvrages grossiers. Il n'y eut plus ni spectacles, ni écoles, ni littérature. Les habitants de l'Empire devinrent semblables aux Barbares. Un moine qui a écrit l'histoire des rois mérovingiens dit tristement : « Le monde vieillit, la pointe de l'esprit s'émousse en nous, et il n'est personne de nos jours qui ait la prétention de se comparer aux orateurs du temps passé. »

Peuples nouveaux. — Les Barbares ont détruit en Europe le régime de l'Empire. Depuis 476 il n'y a plus d'empereurs à Rome. Chacun des rois barbares est devenu maître sur le territoire qu'occupait son peuple[1]. L'Empire s'est brisé en plusieurs royaumes barbares. Il y a eu :

En Gaule, les royaumes des Francs et des Burgondes;

En Grande-Bretagne, les sept royaumes des Angles et des Saxons;

En Espagne, le royaume des Wisigoths;

En Afrique, le royaume des Vandales;

En Italie, le royaume des Ostrogoths, puis le royaume des Lombards.

Plusieurs ont été détruits ou se sont fondus dans un royaume voisin. Mais dans chaque pays il s'est formé au moins une nation indépendante qui a eu son gouvernement, ses arts, sa littérature.

Mœurs nouvelles. — La civilisation antique finit avec l'entrée des Germains dans l'Empire. Ce n'est pas que les Germains apportent une civilisation nouvelle,

1. Sur toute la frontière de l'Empire, où les habitants avaient disparu, le pays a été repeuplé par des Barbares qui ont gardé leurs mœurs et leur langue germanique; les Flamands en Belgique, les Francs sur la rive gauche du Rhin, les Souabes en Suisse, les Bavarois en Bavière et en Autriche. Entre le Danube et les Balkhans se sont établis des peuples de race slave, Croates et Serbes.

comme les Romains en Gaule, ni qu'ils adoptent les coutumes de l'antiquité, comme les Perses avaient pris celles de l'Asie. Mais ils arrivent avec des habitudes de vie et de gouvernement opposées à celles des Romains du Bas-Empire.

Les propriétaires romains vivaient dans les villes, désarmés et soumis aux fonctionnaires de l'empereur. Les Germains restés en armes se sont établis à la campagne, chacun dans son domaine avec une troupe de serviteurs dévoués, chacun maître sur ses terres et n'obéissant plus au gouvernement. Ils conservent l'habitude germanique de ne pas payer d'impôts, et par là détruisent à la fois le fisc et le despotisme impérial. C'est de ces guerriers campagnards que sortiront plus tard les chevaliers nobles.

Les propriétaires romains faisaient cultiver leurs domaines par une troupe d'esclaves. Les Germains n'avaient que des colons, c'est-à-dire des fermiers héréditaires. Ils n'ont pas aboli l'esclavage dans l'empire, mais ils ont laissé les *esclaves* devenir peu à peu des *serfs*, puis des *vilains*, c'est-à-dire des fermiers possesseurs du sol qu'ils cultivent.

Les Barbares n'ont donc apporté ni des croyances, ni des inventions nouvelles; mais ils sont venus avec des habitudes qui ont transformé la condition des propriétaires et des paysans, et changé toutes les règles du gouvernement. L'invasion des Barbares est un grand événement dans l'histoire de la civilisation, parce qu'elle a renouvelé la société et le gouvernement en Europe. Mais, comme il arrive pour les changements profonds, il fallut attendre plusieurs siècles pour en apercevoir les conséquences.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES.

Organisation politique des Germains.
Condition des femmes chez les Germains.
Les conspirations dans l'empire.
Les partages de terres au profit des Barbares.

XXIX. — LES GERMAINS ET LE CHRISTIANISME

L'Edda. — Geffroy, *Rome et les Barbares.* — Ozanam, *Études sur les Francs.* — De Montalembert, *Les moines d'Occident.* — Taine, *Histoire de la littérature anglaise.* — Green, *Histoire du peuple anglais.* — Lavisse et Rambaud, *Histoire générale.*

LA RELIGION DES GERMAINS.

Les dieux germaniques. — Comme les Grecs et les Romains, les Germains adoraient plusieurs divinités et se les représentaient sous une figure humaine. Les dieux germaniques formaient une famille.

Wotan, « le père de tous, le seigneur des batailles, » est un guerrier borgne, armé de la lance qui fend les airs, invisible sur un cheval blanc. — Un de ses fils, Donar, à la barbe rouge, dieu du tonnerre et des orages, roule sur un char et lance le marteau destructeur qui revient de lui-même dans sa main. — Un autre, Tyr (ou Saxnot), est le dieu de l'épée et des combats. — Freyr au contraire est le dieu beau, pacifique, gracieux, qui fait mûrir les récoltes et guérit les maladies. — Balder est le dieu sage, juste et doux qui dirige les conseils des autres dieux. — A leurs côtés sont des déesses : Friga, femme de Wotan, sévère et vénérable, qui préside aux mariages; Freya, jeune, belle et gracieuse, dont la vue réjouit les dieux.

Le Walhalla. — Cette famille céleste habite une haute salle aux murs d'or et aux toits d'argent, le *Walhalla;* un pont la relie à la terre des hommes, c'est l'arc-en-ciel, sur lequel passent les dieux. Dans cette salle siège Wotan sur un trône d'or, entouré des dieux et des déesses. Des messagères divines, les Walkures, « filles des batailles », guerrières armées du bouclier et de la lance, montées sur des chevaux brillants, s'en vont sur les champs de bataille ramasser les braves, morts en combattant. Elles les amènent dans le Walhalla où ils reçoivent la récompense de leur courage. Là ils vivent auprès des dieux dans des banquets incessants, servis par les Walkures qui leur versent l'hydromel et la bière. — Dans les profondeurs de la terre, vers le Nord, est un enfer sombre et glacé, Niffheim (la demeure des nuées); c'est là qu'habite le dieu du mal, Loki avec ses enfants, Fenris le loup féroce, et Holla[1], la déesse de la mort, à moitié noire, « qui mange dans l'assiette de la faim et ne lâche jamais ce qu'elle a pris. » Dans ce terrible séjour s'en vont les mauvais guerriers qui se sont laissé mourir de maladie ou de vieillesse. — Loki a été vaincu par Wotan et lié sur trois rochers anguleux avec un serpent qui lui distille son venin sur la tête. Mais un jour il sera délivré, il viendra avec les géants et les mauvais génies sur le vaisseau « fait des ongles des morts » attaquer les dieux du Walhalla. Le *frêne Ygdrazil*, le grand arbre qui soutient le monde, sera renversé; le Walhalla prendra feu, les dieux seront vaincus (c'est ce qu'on appelle le *crépuscule des dieux*); puis une terre meilleure sortira de l'Océan avec de nouveaux dieux[2].

1. C'est son nom (*Hölle*) qui a pris en allemand le sens d'enfer.

2. Il ne nous est resté aucun livre des Germains sur leur religion. Mais les peuples scandinaves (Danois, Norvégien et Suédois) avaient une religion analogue que nous connaissons par le recueil intitulé *l'Edda* (la grand'mère) qui a été rédigé en Irlande.

Le culte. — Les Germains n'avaient pas d'idoles et ne bâtissaient pas de temples. Ils adoraient leurs dieux sur les montagnes ou dans les bois, auprès d'un arbre ou d'une source sacrée. Chaque chef de famille faisait en son nom les prières et les sacrifices. Il n'y eut jamais que très peu de prêtres germains, même en Germanie, et les bandes qui entrèrent dans l'Empire n'en amenèrent point avec eux. — Une religion si vague et que personne n'avait intérêt à défendre n'était pas faite pour résister longtemps. Les Germains, au moment où ils entrèrent dans l'Empire, étaient préparés à se convertir au christianisme.

CONVERSION DES GERMAINS DANS L'EMPIRE.

Les Barbares ariens. — Presque tous les Barbares, au moment où ils entrèrent dans l'Empire, furent convertis non au catholicisme, mais à la secte de l'arianisme. Les Wisigoths d'Espagne, les Ostrogoths d'Italie, les Burgondes de Gaule, les Vandales d'Afrique, même les Lombards venus au VI[e] siècle, tous étaient ariens. Il semble que les Germains avaient peine à admettre le symbole de Nicée, peut-être répugnaient-ils à croire que le Fils est l'égal du Père. Leurs sujets romains étaient orthodoxes. Cette différence de religion amena, pendant plus d'un siècle, bien des luttes et des persécutions. Souvent le roi barbare refusait de nommer des évêques orthodoxes. Le siège de Carthage resta ainsi vacant pendant vingt-quatre ans. Le roi vandale Genséric, non content d'exiler les évêques, imagina d'appliquer à ses sujets catholiques les édits que les empereurs avaient portés contre les hérétiques.

Ce fut pourtant le catholicisme qui triompha. Peu à peu les rois ariens se convertirent et firent convertir leurs peuples; les Burgondes, au commencement du VI[e] siècle, les

Wisigoths d'Espagne en 589 et les Lombards au milieu du VIIe siècle. Les autres royaumes furent détruits par les armées de Justinien.

Conversion des Francs. — Les Francs entrés en Gaule du côté du nord étaient restés païens. Les évêques orthodoxes préférèrent ces païens qu'ils espéraient convertir aux Barbares chrétiens obstinés dans l'arianisme. Le chef d'une bande de guerriers francs, Clovis, se fit baptiser par l'évêque de Reims, saint Rémy; 3000 de ses hommes firent comme lui [1]. Bientôt ce chef de bande, soutenu par tout le clergé catholique, devenait seul roi dans toute la Gaule. Depuis ce temps tous les rois francs descendants de Clovis furent chrétiens et soutinrent l'Église orthodoxe. Ce fut une des raisons de leur succès. — Le peuple franc fut plus lent à convertir. Pendant longtemps beaucoup de guerriers restèrent païens, même parmi ceux qui entouraient le roi. Au milieu du VIe siècle la reine Radegonde, chrétienne zélée, rencontrait encore sur les grandes routes des sanctuaires païens, et quand elle ordonnait aux guerriers de son escorte de les détruire, les Francs résistaient avec leurs épées et leurs bâtons. — Il s'écoula plus de deux siècles (du VIe au VIIe), avant que tous les Francs fussent devenus chrétiens.

La règle de saint Benoît. — Dès le IVe siècle il se fonda en Italie, en Espagne et en Gaule des congrégations de moines. Mais la vie qu'on menait dans ces couvents de l'Occident ne fut plus celle des ascètes de la Thébaïde. — A la fin du Ve siècle, un noble italien, Benoît (480-543), après avoir vécu quelques années en solitaire dans une grotte au milieu des rochers, s'établit sur le mont Cassin,

1. Nous ne connaissons cet événement que par les traditions recueillies cinquante ans plus tard par Grégoire de Tours.

dans le pays de Naples. Il y avait là un temple et un bois consacrés à Apollon. Benoît convertit les paysans des environs et leur fit détruire ce sanctuaire. A la place on bâtit deux chapelles et un grand monastère. Benoît, devenu abbé d'une nombreuse congrégation, rédigea un long règlement pour ses moines. — Les moines doivent renoncer au monde, à la famille, à la propriété; ils n'ont rien en propre, pas même « les tablettes et le stylet avec lequel ils écrivent »; ils sont vêtus de la robe de bure à capuchon que portaient les paysans. — Ils doivent se soumettre sans murmurer à tout ordre de l'abbé. « Écoute, ô fils, dit saint Benoît dans le Préambule, les préceptes du maître; ne crains pas d'accueillir l'avertissement d'un bon père et de l'accomplir, afin que l'obéissance laborieuse te ramène à celui dont t'avaient éloigné la désobéissance et la paresse. » Luimême appelle le couvent « une école de servage divin. » En cela saint Benoît ne fait guère qu'imiter les moines de l'Orient. — Mais il diffère d'eux sur la façon d'employer le temps : au lieu de la contemplation et des pratiques d'ascétisme, il ordonne le travail : « La paresse, dit-il, est l'ennemie de l'âme. » En conséquence toute la vie du moine est réglée heure par heure. Chaque jour il doit travailler des mains pendant sept heures, lire pendant deux heures. La journée est coupée par sept offices divins, dont le premier commence à deux heures dans la nuit. — Quand un homme demande à entrer dans la communauté, il n'est reçu qu'à titre d'essai, comme *novice*. Au bout de deux mois on lui lit la règle : « Voilà la loi sous laquelle tu veux combattre; si tu peux l'observer, entre; si tu ne peux pas, va-t'en librement. » Au bout d'un an, il signe un engagement et le dépose sur l'autel en présence de tous les moines assemblés, puis il se prosterne devant chacun des frères. « A partir de ce jour, qu'il sache qu'il n'est plus maître même de son propre corps. » — La *règle de saint Benoît*

devint vite la règle universelle des moines de l'Occident, que tous les couvents anciens adoptèrent, et suivant laquelle se fondèrent tous les couvents nouveaux. Il n'y eut bientôt plus en Occident que des moines *bénédictins*.

Les moines bénédictins. — Au VI[e] siècle, la Gaule et l'Italie étaient en partie redevenues désertes; des forêts immenses avaient recouvert le pays. Les moines, qui cherchaient la solitude, s'enfonçaient dans ces déserts. Au milieu des broussailles et des épines ils construisaient un oratoire et quelques cabanes, puis ils défrichaient les alentours. Souvent aussi un roi, un comte ou un grand propriétaire leur donnait un grand domaine (la terre avait en ce temps fort peu de valeur), et un monastère nouveau se trouvait fondé. Les moines bâtissaient des greniers, un four, un moulin, une boulangerie, labouraient la terre, fabriquaient des vêtements, des meubles, des objets d'art, et copiaient des manuscrits. Leur couvent était à la fois une ferme-modèle, un atelier, une bibliothèque, une école. Les esclaves et les fermiers de leurs domaines formaient un grand village. — Une centaine de villes en France sont nées ainsi autour d'une abbaye; plusieurs portent encore le nom du saint qui a été le premier abbé (Saint-Omer, Saint-Claude, Remiremont). Des milliers d'églises de paroisses ont été fondées par quelque couvent de Bénédictins.

CONVERSION DES GERMAINS HORS DE L'EMPIRE.

Conversion des Anglo-Saxons. — On raconte que saint Grégoire, avant d'être pape, vit en vente sur le marché aux esclaves de Rome des enfants blonds à la peau blanche et demanda d'où ils venaient. On lui répondit qu'ils étaient Angles. « Ils sont bien nommés, dit-il; *angles*, beaux comme des *anges*. Sont-ils chrétiens? » Quand il apprit

qu'ils étaient encore païens : « Est-il possible que de si beaux fronts contiennent une intelligence privée encore de la grâce de Dieu ! » Dès lors il songea à convertir les Angles. — Devenu pape, il envoya quarante moines, conduits par Augustin, à un des rois de leur pays. Les missionnaires arrivèrent portant un tableau où était peint le Christ. Le roi réunit le conseil des grands et demanda s'il fallait adopter la nouvelle religion. Un chef se leva alors dans l'assemblée et dit : « Tu te souviens peut-être, ô roi, d'une chose qui arrive quelquefois dans les journées d'hiver, lorsque tu es assis à table avec tes guerriers. Ton feu est allumé et ta salle chauffée, et il y a de la pluie, de la neige et de l'orage dehors. Vient un petit oiseau qui traverse la salle; il est entré par une porte et sort par une autre. Ce petit moment pendant lequel il est dedans lui est doux; il ne sent point la pluie ni le froid de l'hiver, mais cet instant est court; l'oiseau s'enfuit et de l'hiver il repasse dans l'hiver. Telle me semble la vie des hommes sur la terre en comparaison du temps incertain qui est au delà. Elle apparaît pour peu de temps; mais quel est le temps qui vient après et le temps qui est avant? Nous l'ignorons. Si donc cette nouvelle doctrine peut nous en apprendre quelque chose de plus sûr, elle mérite qu'on la suive. » Le christianisme plaisait à ces barbares sérieux parce qu'il leur parlait de l'*au delà*. — Les missionnaires chrétiens avaient reçu du pape la recommandation de ne pas heurter les anciennes croyances. « Il faut se garder de détruire les temples des idoles, il faut les purifier et les consacrer au service du vrai Dieu, car tant que la nation verra subsister ses anciens lieux de dévotion, elle sera plus disposée à s'y rendre par habitude. Les hommes de cette nation ont coutume d'immoler des bœufs en sacrifice ; il faut que cet usage soit transformé par eux en solennité chrétienne. Qu'on leur laisse construire des cabanes de

feuillage autour des temples changés en églises; qu'ils s'y assemblent et y amènent leurs animaux qui alors seront immolés, non plus comme offrande aux diables, mais en l'honneur de Dieu. » — Les Angles et les Saxons ne persécutèrent pas les missionnaires. Pourtant ils ne se convertirent que lentement. Là, comme en Gaule, les rois, et surtout les reines, protégeaient la religion nouvelle, mais les guerriers ne se souciaient pas de l'adopter.

Les missionnaires irlandais. — L'Irlande, convertie au christianisme depuis le ve siècle, était célèbre alors par ses nombreux monastères et la ferveur de ses églises. On l'appelait l'*Ile des Saints*. Des missionnaires partis des couvents irlandais convertirent presque tous les Barbares de Grande-Bretagne. Ils se rencontrèrent alors avec les missionnaires venus de Rome. L'Église d'Irlande, fondée par des chrétiens d'Asie, avait gardé quelques habitudes orientales; elle célébrait la Pâque à un autre moment que l'Église de Rome, elle suivait l'usage de la tonsure sur le devant de la tête au lieu de la tonsure en couronne. — Ces différences de formes suffirent pour amener une lutte violente entre les missionnaires irlandais et les missionnaires romains. Les Barbares assistaient à leurs disputes sur les mérites comparés de leurs Églises. Voici comment un écrivain orthodoxe raconte une grande discussion tenue à Whitby en 664, en présence de toute l'assemblée du peuple. —Colman l'Irlandais déclare que ses compatriotes ne peuvent changer leur façon de célébrer la Pâque qui est celle de leurs pères. Le Saxon Willfried lui répond : « Nous célébrons la Pâque comme nous l'avons vu célébrer à Rome où les apôtres Paul et Pierre ont vécu, en Gaule, et dans tout l'Empire. Seuls les Bretons s'obstinent à contredire le reste du monde. Quant à votre père Columba, si saint qu'il ait été, peut-on le préférer au

bienheureux Prince des apôtres à qui Notre-Seigneur a dit : Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église et je te donnerai les clefs du royaume des cieux? » — Le roi dit alors à l'Irlandais : « Est-il vrai que ces paroles aient été dites par Notre-Seigneur à Saint-Pierre? — Cela est vrai. — Pouvez-vous me montrer une autorité semblable donnée à votre Columba? — Non. — Vous êtes d'accord que les clefs du ciel ont été données à Pierre? — Oui. — Alors je dis qu'il est le portier du Ciel et que je ne veux pas le contredire, mais lui obéir en tout, de peur qu'en arrivant aux portes du royaume céleste je ne trouve personne pour me les ouvrir. » L'argument était à la portée d'une intelligence de Barbare. L'assemblée approuva le discours et décida d'adopter dans tout le royaume les usages romains. Les Romains finirent par l'emporter (au commencement du VIIIe siècle); et dès lors toute l'Église de la Grande-Bretagne obéit au Pape.

Conversion des Germains d'Allemagne. — Les Germains restés en Allemagne formaient plusieurs nations qui toutes au VIe siècle étaient encore païennes. Ce furent des moines irlandais qui commencèrent à les convertir. Saint Gall s'établit chez les Souabes près du lac Constance, au lieu où fut fondée la grande abbaye qui porte son nom. Kilian évangélisa les Franconiens du pays du Mein et fut martyrisé. Saint Wulfran parvint à décider le duc des Frisons Radbod à se laisser baptiser. Mais, au moment d'entrer dans la cuve, le duc demanda où étaient ses ancêtres; et quand on lui eut dit qu'ils étaient en enfer, il déclara qu'il ne voulait pas être chrétien pour n'être pas séparé d'eux. Enfin un Anglo-Saxon, Winfried, surnommé Boniface, mérita d'être appelé l'*apôtre des Germains*. Comme Augustin en Angleterre, Boniface était envoyé par le Pape. Il était parti avec cette lettre : « Désirant que vous vous réjouissiez

avec nous dans l'éternité, nous vous avons envoyé Boniface qui vous baptisera et vous instruira dans la foi de Dieu. Obéissez-lui en tout, honorez-le comme un père, écoutez ses leçons. » Boniface était en outre recommandé aux chefs germaniques par Charles Martel, chef des Francs. Grâce à cet appui, Boniface put s'enfoncer au cœur de l'Allemagne, il tint des réunions, renversa les arbres sacrés et interdit le culte des idoles. Il put ainsi convertir une partie des chefs et du peuple en Bavière, en Thuringe et en Hesse : puis il s'établit à Mayence avec le titre d'archevêque.

Il restait encore un peuple païen, les Saxons, dans le pays du Weser (Westphalie et Hanovre). Après des guerres sanglantes, Charlemagne força leurs chefs à se faire baptiser. Puis il établit des évêques et des moines dans tout le pays, les dota richement et décréta la peine de mort contre tout Saxon qui adorerait ses anciens dieux ou qui négligerait d'observer les jeûnes prescrits par l'Eglise. Toute l'Allemagne se trouva alors chrétienne et, comme l'Angleterre, rattachée à Rome et dévouée au Pape. L'Allemagne à son tour envoya des missionnaires qui allèrent évangéliser les païens scandinaves et des guerriers qui allèrent exterminer les païens slaves.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES

Les sanctuaires des dieux germaniques.
Conversion des barbares ariens.
Les légendes des saints.
L'Eglise d'Irlande.
La légende de la conversion des Germains d'Allemagne.

XXX. — L'EMPIRE BYZANTIN.

Cantu, *Histoire universelle.* — Funk, *Histoire de l'Église.* — Bayet, *L'art byzantin.* — Rambaud, *L'empire byzantin au xe siècle.* — Bury, *Histoire du Bas-Empire romain* (en anglais). — Lavisse et Rambaud, *Histoire générale.*

L'Empire byzantin. — Les Barbares qui envahissaient l'Empire avaient tourné presque tous du côté de l'Occident. Il resta donc à Constantinople un empereur qui continua à gouverner tout l'Orient. Pendant deux siècles (v^e et vi^e), l'Empire romain conserva encore la moitié au moins de son ancien domaine. Il s'étendait sur toute l'Asie Mineure, la Syrie, l'Egypte, sur tous les pays à l'est de l'Adriatique; et même il reconquit pendant quelques années l'Italie, l'Afrique et une partie de l'Espagne. Puis il fut envahi à son tour; les Barbares slaves lui prirent l'Illyrie et les pays au sud des Balkans, les Arabes lui prirent toute l'Afrique, la Syrie, une partie de l'Asie. Il ne lui resta que deux lambeaux des deux côtés de Constantinople, à l'Ouest la Thrace (aujourd'hui Roumélie), à l'Est l'Asie Mineure.

Mais la capitale même résista à toutes les attaques des Arabes. Dans ce refuge sûr, le gouvernement oriental du Bas-Empire se conserva avec son étiquette pompeuse, son gouvernement absolu et son administration mécanique. Il dura jusqu'à la prise de la ville par les Turcs (1453). C'est cet Empire réduit aux faubourgs de Byzance que nous appelons l'*Empire byzantin.*

La cour et le peuple. — L'Empire byzantin devient de plus en plus semblable à une monarchie orientale. L'empereur est un maître, il fait tuer ceux qui lui déplaisent et confisque les biens à sa convenance. Il a l'autorité reli-

gieuse, il nomme et destitue les évêques, décrète les dogmes et persécute les dissidents. — Les grands officiers, les fonctionnaires, les domestiques, forment autour de lui une cour pompeuse où chacun a son grade de noblesse, où





Fig. 99. — Miniature d'un manuscrit byzantin.

tout est réglé par un cérémonial minutieux. Cette cour absorbe tout l'argent du pays, elle seule compte dans l'Empire. La vie s'y passe en intrigues de femmes ou de courtisans et en conspirations. Car tout homme, si bas qu'il soit, sait qu'il peut devenir empereur. Anastase a été chef des huissiers, Justin a gardé les porcs, Phocas est un soldat de fortune. — L'empereur se défend par l'espionnage et

les supplices cruels. Aux partisans de son prédécesseur, Phocas (603-610) fait arracher la langue, crever les yeux, couper les mains et les pieds; ou bien il les fait tuer à coups de flèches ou brûler. Souvent ces supplices avaient lieu dans le Cirque. L'empereur Justinien II, qui avait eu lui-même le nez coupé, assista au spectacle les pieds posés sur la tête de ses deux compétiteurs; après quoi il les fit exécuter.

Le peuple de Constantinople se passionne pour les courses de char. Les *bleus* et les *verts* se battent dans les rues de la ville. En 532 les deux partis s'étant unis assiégèrent l'empereur dans son palais et mirent le feu à la moitié de la ville. — Le peuple se passionne aussi pour les disputes théologiques au sujet de la nature du Christ; la populace se partage en deux bandes qui se battent alors dans les églises à coups de bâton. — Incapables de gouverner, de faire la guerre, de travailler et de penser, les Byzantins ne savent plus que jouir et se disputer.

La législation. — Depuis le IIIe siècle, la jurisprudence romaine ne produisait plus d'œuvre nouvelle. Les juges dans les tribunaux se contentaient de compulser les livres des anciens jurisconsultes et les ordonnances des empereurs. Pour faciliter la besogne, un empereur avait désigné cinq jurisconsultes dont les opinions faisaient loi. L'empereur Justinien Ier voulut simplifier encore en publiant une compilation officielle où serait renfermé tout le droit romain et qui pourrait tenir lieu de toute une bibliothèque de jurisprudence. Les légistes chargés de ce travail rédigèrent 4 ouvrages[1].

Le *Digeste*, en 50 livres, est un recueil ou plutôt un amas confus de fragments de tous les jurisconsultes romains;

1. Dans la langue officielle de l'Empire, en latin.

on y a fait entrer des extraits de plus de deux mille volumes; beaucoup sont pris au hasard et en contradiction les uns avec les autres.

Le *Code*, en dix livres, est un recueil des ordonnances des empereurs depuis le ve jusqu'au vi^e^ siècle.

Les *Institutes* sont un manuel à l'usage des étudiants.

Les *Novelles* sont le recueil des ordonnances de Justinien. — Puis l'empereur défendit de citer aucun des jurisconsultes anciens et de composer à l'avenir aucun ouvrage nouveau de jurisprudence. Il ne resta plus que les livres de Justinien, et c'est par eux que s'est conservé le droit romain.

L'art byzantin. — Pendant tout le Moyen âge on a continué dans l'Empire byzantin à bâtir et à décorer des églises et des palais. Les artistes étaient nombreux, surtout à la cour de Byzance, et dans les couvents, parmi les moines. Le grand art byzantin est l'architecture; son monument le plus imposant est l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, bâtie sous Justinien et conservée par les Turcs qui l'ont transformée en mosquée. — L'église byzantine se compose d'un grand dôme central terminé par une coupole d'où vient le jour et entouré de plusieurs dômes ou demi-dômes plus petits. Tous ces dômes sont dorés au dehors et étincèlent au loin. A l'intérieur, les colonnes sont en marbre précieux, en jaspe, en porphyre, toutes veinées de rouge et de vert. Le sol est pavé en mosaïque brillante, les murs sont couverts de fresques à fond d'or. L'impression qu'on a cherché à produire est celle de la richesse. Ce sont ces églises à coupole, toutes rondes et toutes dorées, qui du vi^e^ au xie siècle ont servi de modèle aux architectes, non seulement dans l'empire byzantin, mais chez les barbares chrétiens d'Occident. Elles sont restées en Orient le type de l'architecture chré-

tienne : toutes les églises russes sont des églises byzantines.

La peinture et la sculpture, comme jadis en Égypte et en Assyrie, ne sont plus que des arts accessoires destinés à décorer les œuvres de l'architecture. Les fresques représentent de longues files de saints ou des processions de prêtres. Les personnages se détachent sur un fond d'or; ils sont raides, monotones, les yeux trop grands, le corps anguleux, sans expression et sans vie. Les statues de saints ont les mêmes défauts. Les artistes ont cessé de


L'IMPÉRATRICE THÉODORA ET SES SUIVANTES



Fig. 100. — Mosaïque de l'église de Ravenne.

travailler d'après nature, ils copient des modèles convenus et s'écartent de plus en plus de la vérité.

Dans l'Empire byzantin s'étaient conservés aussi tous les arts d'ornement : la sculpture sur bois ou sur ivoire, l'orfèvrerie, les émaux, les miniatures des manuscrits. Pendant cinq siècles, du VIe au XIe, ce sont des artistes byzantins qui travaillent pour les rois, les évêques, les abbés barbares de Gaule et de Germanie, qui leur fournissent les ornements d'église, les reliquaires, les calices,

les trônes, les couronnes, les manuscrits précieux. Et quand il se forme des artistes en Occident, ils commencent par imiter les modèles byzantins.


JUSTINIEN ET SES FONCTIONNAIRES



Fig. 101. — Mosaïque de l'église de Ravenne.

L'Église d'Orient. — Les Églises chrétiennes d'Orient ne voulaient pas se soumettre au Pape de Rome; elles obéissaient aux évêques des grandes villes (Constantinople, Jérusalem, Antioche, Alexandrie), qu'on appelait *patriarches;* mais par-dessus tous les patriarches, l'empereur était le chef de l'Église, souverain à la fois sur les corps et sur les âmes, comme l'est encore le tzar de Russie. Il tranchait même les questions de dogme. Dans la querelle sur les deux natures du Christ, Zénon, en 482, publia un « édit d'union » qui ordonnait aux deux partis d'accepter une formule commune. Cent cinquante ans plus tard, comme les chrétiens continuaient à discuter si le Christ avait une ou deux natures, Héraclius, en 639, déclara par un édit qu'il y avait dans le Christ deux natures, mais une

seule volonté; ce qui eut pour résultat de créer une hérésie nouvelle. — L'Église d'Orient se brisa en plusieurs sectes.

Les *Nestoriens* disaient qu'il y a en Christ deux natures, l'une divine, l'autre humaine; la Vierge est non pas la *mère de Dieu*, mais seulement la *mère du Christ*. Ils formèrent l'Eglise de Chaldée, qui eut son chef à Babylone.

Les *Monophysites* enseignaient qu'il n'y a en Christ qu'une seule nature, la nature divine. Ils fondèrent les Églises d'Égypte, d'Arménie et de Syrie (sous le nom de *Jacobites*).

Les *Monothélites* croyaient à deux natures et à une seule volonté. Ils subsistent encore dans les montagnes du Liban sous le nom de *Maronites*.

L'Église orthodoxe de Constantinople ne conserva que les Grecs d'Asie Mineure et d'Europe. Elle-même ne put rester unie à l'Église d'Occident. Sur plusieurs questions les Églises étaient en désaccord. Les Occidentaux n'admettaient pas le mariage des prêtres ni le culte des images, et à cette phrase du symbole de Nicée, « le Saint-Esprit procède du Père », ils avaient ajouté « et du Fils » (*Filioque*). Aucun des deux partis ne voulait céder. Depuis qu'il n'y avait plus d'empereur à Rome, le pape et les évêques d'Italie reconnaissaient pour leur souverain l'empereur de Constantinople, mais ils n'admirent pas que l'empereur régnât dans l'Église et qu'il réglât les questions de foi et de discipline. Les relations devinrent toujours plus rares et plus difficiles entre le pape et les Orientaux. Puis vint un empereur de la secte des *Iconoclastes* (briseurs d'images), qui, par l'édit de 728, défendit d'avoir dans les églises aucune représentation du Christ, de la Vierge ni des saints, ordonnant de briser les statues et d'effacer les peintures. Le pape engagea les fidèles à résister et excommunia les iconoclastes. Enfin, quand un roi franc (Charlemagne) fut devenu empereur en Occident, toute relation cessa entre Rome et les Orientaux. Ce fut le *schisme*

d'Orient. La séparation fut proclamée ouvert*ire* que véné-
lorsqu'un légat du pape vint à Constantinople asalte brisé
solennellement le patriarche et ses partisans. e tribu y
dès lors une Église catholique romaine et une Ég dit-on,
lique grecque. e de la

L'Église grecque ne resta pas enfermée dans l'e rrée
byzantin; elle envoya des missionnaires qui convertirent des barbares slaves de l'Europe orientale, comme les missionnaires de Rome avaient converti les barbares germains de l'Europe occidentale. De même que les Germains d'Allemagne et d'Angleterre étaient devenus catholiques romains, les Slaves de Russie, de Serbie, de Bulgarie, devinrent catholiques grecs. Ils le sont encore et l'Église grecque, (elle-même se nomme *orthodoxe*), compte environ 80 à 90 millions de fidèles.

Importance de l'empire byzantin. — On a l'habitude de parler avec mépris des Byzantins[1]. Il est vrai que les récits de leurs chroniqueurs donnent l'impression d'un peuple cruel, lâche et corrompu. Mais, à côté de l'Occident redevenu barbare, eux seuls étaient restés civilisés. Ils ont conservé la civilisation antique et l'ont transmise aux nations de l'Europe moderne. Par là ils ont tenu une large place dans l'histoire du monde civilisé. Voici en résumé ce qu'ils ont fait :

1° Ils ont conservé, tout en le mutilant, le droit romain, qui est encore sur beaucoup de matières la règle de tous les peuples civilisés.

2° Ils ont sauvé les manuscrits des écrivains grecs.

3° Ils ont créé une des grandes formes de l'art, au moins en architecture, l'art byzantin.

4° Ils ont fondé une Église chrétienne qui a converti presque tout le monde slave.

1. Surtout depuis le livre de Gibbon, *Histoire de la décadence de l'Empire romain*. Dans son *Voyage en Italie*, M. Taine appelle l'Empire byzantin « une gigantesque moisissure de mille ans ».

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES.

Relations de la cour de Byzance avec l'empire perse.
Les fonctionnaires byzantins.
L'armée byzantine.
Les iconoclastes.
Cyrille et Methodius.

XXXI. — L'ISLAMISME

Le Coran. — Sale, *Observations sur le Mahométisme.* — Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes.* — Dozy, *Essai sur l'histoire de l'Islamisme.* — Lavisse et Rambaud, *Histoire générale.*

Religion primitive des Arabes. — L'Empire romain s'était arrêté à l'Est devant les sables de l'Arabie. Les Arabes étaient restés indépendants et barbares, divisés en nombreuses tribus. Ceux de la côte avaient de petites villes et des cultures ; ils envoyaient par caravanes, vers l'Occident, le café, l'encens, les dattes. Ceux de l'intérieur parcouraient le désert avec leurs troupeaux, toujours armés et à cheval, moitié bergers, moitié brigands (telle est encore la vie des Bédouins).

Les Arabes se faisaient la guerre de tribu à tribu ; mais tous se reconnaissaient pour une même race. Comme les Juifs, ils appartenaient à cette race que nous appelons *sémitique* et qui se distingue nettement des Aryas de l'Inde et de l'Europe par la langue et par la religion. Tous les Arabes croyaient à un Dieu suprême et créateur, *Allah taala;* mais ils adoraient surtout les *djinns*, esprits invisibles. Chaque tribu avait son dieu particulier qu'elle adorait sous la forme d'une étoile, d'une pierre ou d'une idole[1]. Mais tous avaient un sanctuaire commun à la Mecque, la *Kaaba.* C'était une chapelle en forme de dé à jouer et dont les murs en pierre brute étaient recouverts de draps de

1. Plusieurs Arabes s'étaient faits juifs, d'autres chrétiens.

laine. On y conservait la fameuse *pierre noire* que vénéraient tous les Arabes (c'est un morceau de basalte brisé aujourd'hui en 12 morceaux). En outre chaque tribu y avait mis son idole particulière; il y en avait 360, dit-on, et dans le nombre une image d'Abraham et une image de la Vierge avec l'Enfant Jésus. — Dans l'étroite vallée enserrée entre des rochers nus qui entourait la Kaaba, la tribu des Koréischites avait, vers le v[e] siècle, bâti la petite ville de la Mecque. Tous les ans il s'y tenait une grande foire, des fêtes et des concours de poésie; pendant ce temps, toute guerre cessait. La Mecque était la *ville sainte* où l'on venait en pèlerinage de toute l'Arabie.

Mahomet. — C'est dans la tribu sacrée des Koréischites, maîtres de la Mecque et gardiens de la Kaaba, que Mahomet naquit (entre 569 et 571). Orphelin et pauvre, il vécut obscur jusqu'à quarante ans. C'était un homme timide et mélancolique, sujet à des crises de fièvre et à des attaques de nerfs. Il était entré dans la secte des *Hanifs* (impies); on appelait ainsi ceux qui n'adoraient pas les idoles, mais seulement un Dieu unique, le Dieu d'Abraham, père de la race arabe. Mal vu des gens de sa tribu, Mahomet s'était établi à une lieue de la Mecque, au milieu de rochers nus et brûlants. C'est là qu'en 611, suivant la légende arabe, il eut une vision qui fit de lui un fondateur de religion. « Un être très puissant », que Mahomet appela plus tard l'ange Gabriel, lui apparut et lui dit : « Prêche[1]! — Je ne sais pas prêcher, » répondit Mahomet. — « Prêche! » répéta l'esprit. Dès lors Mahomet se regarda comme chargé directement par Dieu de rétablir la vraie religion et commença à la prêcher d'abord à sa femme et à ses filles, puis à ses amis et aux gens de la Mecque. Il eut contre lui tous les chefs de la tribu et fut forcé de s'enfuir à Médine (622)[2]. Les

1. Le mot arabe est *Ikra*, qui signifie à la fois *lire* et *prêcher*.
2. Cette année de la fuite (*l'hégire*) est la première année de l'ère

gens de Médine, ennemis de ceux de la Mecque, reconnurent Mahomet pour prophète et lui jurèrent fidélité. Le Prophète, entouré des Médinois et des quatre-vingts *compagnons* qui avaient quitté la Mecque pour le suivre, commença alors contre les caravanes de la Mecque une guerre d'escarmouches et de brigandages qui se termina par la soumission des Mecquois. Puis il obligea tous les autres Arabes à accepter sa religion.

Mahomet ne faisait pas de miracles et ne se donnait pas pour un être divin; il se regardait seulement comme un homme inspiré qui parlait et agissait au nom de Dieu. Il se présentait en prophète et en réformateur. La vraie religion, dit-il, a existé depuis Adam ; elle consiste à croire au seul vrai Dieu et à obéir aux ordres qu'il fait transmettre aux hommes par ses prophètes. Noé, Abraham, Moïse, Jésus ont été des prophètes. Le judaïsme et le christianisme ne sont pas des erreurs absolues, mais des formes altérées de la religion du vrai Dieu. Cette religion éternelle, Mahomet est venu la rétablir dans sa pureté ; il est le dernier et le plus grand des prophètes. C'est encore sous ce nom de *Prophète* que ses fidèles le vénèrent Sa doctrine est en partie inspirée de la Bible et de l'Évangile[1]: on a pu dire que Mahomet est un hérésiarque chrétien, et le mahométisme une hérésie du christianisme à l'usage des Arabes.

Le Coran. — Mahomet ne savait pas écrire. Quand il se sentait inspiré et qu'il prêchait, ses paroles étaient recueillies ; on les écrivait sur des pierres, des feuilles de palmier, des os de chameau : le *Coran* (le Livre) est le recueil de tous ces fragments[2], ajoutés bout à bout, non pas dans l'ordre où Mahomet les a dictés, mais en commençant par les

des Musulmans, comme la naissance du Christ est la première de l'ère chrétienne.

1. Mahomet semble n'avoir connu la vie du Christ que par les évangiles apocryphes.

2. Il y en a 114. Chacun forme un chapitre (*sura* ou *sourate*).

plus longs. Il n'a été rédigé qu'après la mort de Mahomet, par son secrétaire Zaïd; plus tard le khalife Othman en a fait faire une rédaction officielle, c'est celle que nous possédons[1].

Le Coran contient, pêle-mêle, des exhortations, des histoires, des préceptes et des lois. C'est à la fois une révélation religieuse, une morale, un code et une constitution.

L'islamisme. — La religion fondée par Mahomet s'appelle l'*islamisme*, ce qui veut dire *résignation* à la volonté de Dieu; ses fidèles s'appellent *musulmans* (les résignés). Tout l'islamisme se résume en ces mots : « Il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est son prophète. » Il faut donc croire en Dieu qui a créé le monde et qui le gouverne assis sur son trône, entouré de ses anges. Il faut se soumettre à sa volonté, qu'il fait connaître aux hommes par ses prophètes. Ses ordres sont écrits dans le Coran, « le livre qui renferme la vérité. » Celui qui croit au Coran et observe les règles divines qu'il contient se rend agréable à Dieu et sera récompensé. L'incrédule ou le désobéissant est coupable envers Dieu et Dieu le punira.

Un jour viendra où « la terre tremblera d'un violent tremblement, le jour où les hommes seront dispersés comme des papillons, où les montagnes voleront comme des flocons de laine teinte. Dans ce jour les hommes s'avanceront par troupes pour voir leurs œuvres... Les infidèles seront poussés par troupes vers la Géhenne, et lorsqu'ils y arriveront les portes s'ouvriront devant eux : Entrez, leur dira-t-on, vous y resterez éternellement. Les croyants marcheront par troupes vers le Paradis, et quand ils y arriveront les portes s'ouvriront devant eux. Entrez

1. Les Musulmans ont pris l'habitude, depuis le x[e] siècle, de vanter l'élégance de la langue du Coran. Mais cette admiration est étrangère aux Arabes des premiers siècles, et un connaisseur (Dozy) trouve que la plupart des morceaux du Coran sont écrits, au contraire, en assez mauvais arabe.

dans le paradis, leur dira-t-on, pour y demeurer éternellement. Ceux qui habiteront le jardin des délices se reposeront sur des sièges ornés d'or et de pierreries et se regarderont face à face...; ils seront servis par des enfants d'une jeunesse éternelle qui leur présenteront des gobelets... Ils auront à souhait les fruits qu'ils désireront et la chair des oiseaux les plus rares. Près d'eux seront les vierges aux beaux yeux noirs, pareilles aux perles dans la nacre... Les réprouvés seront au milieu de vents pestilentiels et d'eaux bouillantes, dans une fumée noire... et ils boiront de l'eau bouillante [1].

Le culte est des plus simples. Le fidèle doit prier cinq fois par jour, à des heures fixes; dans toute ville musulmane l'heure de la prière est annoncée du haut de la mosquée, par un crieur (le *muezzin*). — Il doit se laver avant chaque prière; s'il n'a pas d'eau à sa disposition, il peut faire l'*ablution* avec du sable. — Il doit jeûner pendant tout un mois (le *Ramadan*), ne mangeant que dans la nuit, « à l'heure où l'on ne peut plus distinguer un fil blanc d'un fil noir ». Il doit donner en aumônes au moins le dixième de sa fortune. — Il doit, s'il le peut, aller en pèlerinage à la ville sainte, la Mecque.

La morale se borne à quelques prescriptions : Ne commettre aucune action malhonnête. Ne pas boire de vin. Ne pas prêter à usure. Accepter sans murmure la volonté de Dieu, car tout homme a sa destinée réglée d'avance et ne peut s'y soustraire par aucun moyen. L'islamisme est une religion *fataliste*.

Propagation de l'islamisme. — En 610 Mahomet commençait sa mission: au moment de sa mort (632), tous les Arabes étaient musulmans. On les avait convertis moitié par persuasion, moitié de force, comme par exemple les gens de la tribu des Takifites. Ils avaient fait dire à Maho-

1. *Coran*, chap. 99, 101, 39.

met qu'ils voulaient adopter la religion nouvelle, s'il consentait à les dispenser des prières et à leur laisser pendant trois ans encore leur idole Lât. « Trois ans d'idolâtric, c'est trop, » dit Mahomet. Les Takifites offrirent de se contenter d'un an. Mahomet accepta, mais, en dictant l'acte d'accord, il se repentit de cette concession. « Je ne veux plus entendre parler de ce contract, s'écria-t-il. Vous avez à choisir entre une soumission complète et la guerre. — Laisse-nous du moins adorer Lât encore pendant six mois. — Non. — Encore pendant un mois. — Pas même pendant une heure. » Les Takifites se résignèrent, les guerriers musulmans entrèrent dans la ville et détruisirent l'idole. — Après la mort de Mahomet, les Arabes se mirent à propager sa religion par les mêmes moyens. Pour convertir les autres peuples, il envoyèrent non des missionnaires, comme les chrétiens, mais des armées. Le Prophète lui-même avait dit : « Combattez les incrédules jusqu'à ce que toute résistance cesse et que la religion de Dieu soit la seule. » La guerre contre les infidèles est une guerre sainte. Dieu est avec les combattants, et ceux qui tombent dans la bataille vont droit en paradis. Les Khalifes, successeurs du Prophète, conduisirent cette *guerre sainte*. A tous les peuples voisins ils envoyaient un messager chargé de leur offrir le choix entre trois choses : le Coran, le tribut ou l'épée. Ceux qui se feront musulmans deviendront les égaux des vieux croyants; ceux qui se soumettront à payer tribut deviendront des sujets; ceux qui résisteront seront exterminés. Personne ne put arrêter ces armées fanatiques. Les musulmans conquirent à l'Est la Syrie et la Palestine, tout l'empire perse, l'Arménie, le Turkhestan, même une partie de l'Inde; — à l'Ouest l'Égypte, Tripoli, l'Afrique et l'Espagne. Presque tous les vaincus se convertirent, il ne resta de chrétiens que dans les anciennes provinces de l'empire. En moins d'un siècle

(622 à 711) la religion nouvelle s'était étendue depuis l'Atlantique jusqu'à l'Indus. Aucune autre religion ne s'est propagée si vite. L'empire des Khalifes s'est écroulé presque aussitôt; mais tous les pays convertis sont restés musulmans. L'islamisme, sauf l'Espagne, n'a plus perdu de terrain et il en a gagné : les Turcs l'ont porté dans Constantinople. De nos jours encore il fait des prosélytes dans l'Inde, en Chine, en Malaisie, et surtout parmi les nègres d'Afrique. C'est une religion très simple, à la mesure de l'intelligence des Orientaux. Il y a aujourd'hui plus de 200 millions de musulmans. Tandis que le christianisme devenait la religion des peuples du Nord, l'islamisme est devenu la religion des peuples du Midi.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES

La poesie des Arabes.
Légendes sur Mahomet.
Les kalifes.
Chute de l'empire perse.

XXXII — GOUVERNEMENT DES ROIS BARBARES

Bordier et Charton, *Histoire de France.* — Grégoire de Tours, *Histoire des Francs.* — Aug. Thierry, *Récits mérovingiens.* — Fustel de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de la France.*

LES PREMIERS ROIS BARBARES

Restauration du régime impérial sous Théodoric. — Les rois barbares établis dans l'Empire ne voulaient pas détruire les institutions impériales; ils auraient préféré se mettre à la place de l'empereur, faire des lois, juger, lever des impôts, gouverner en un mot comme avait gouverné l'empereur. Ainsi firent au ve siècle les rois des Burgondes, des Wisigoths et des Vandales. Mais celui qui parvint à l'imitation la plus parfaite fut le roi des Ostrogoths d'Italie, Théodoric, au vi^e siècle. Il avait un palais à Vérone, organisé comme la cour de l'empereur, avec un

maître du palais, un *maître de la chambre*, un *questeur*, des trésoriers. Il avait des gouverneurs et des intendants et il levait des impôts. Les Goths restaient des guerriers et formaient seuls l'armée sous les ordres de *ducs* et de *comtes* goths. — Sous ce régime, les Italiens vivaient en paix comme au temps de l'Empire. On s'était mis à réparer les aqueducs, les bains, les théâtres; on construisit même des monuments nouveaux, le palais de Vérone et la basilique de Ravenne. Les spectacles recommencèrent, les écoles de rhétorique se rouvrirent. En ce temps parut le dernier des poètes latins de l'antiquité, Boèce (470-524). — Mais les Goths ne se plièrent pas longtemps à ce régime. Après la mort de Théodoric, comme la reine Amalasonthe faisait élever son fils par des précepteurs romains, les principaux guerriers vinrent exiger que l'enfant fût élevé avec ses compagnons à chasser et à manier les armes, suivant la coutume barbare.

Gouvernement des Mérovingiens. — Les rois francs de Gaule étaient plus barbares que Théodoric; ils cherchèrent pourtant à gouverner à la romaine. Clovis avait été nommé consul et patrice par l'empereur de Constantinople; il parut à Tours vêtu du manteau de pourpre et coiffé du diadème. Ses successeurs se partagèrent le royaume comme un domaine; mais dans son morceau de royaume chacun avait sa cour; il siégeait sur un trône d'or, entouré de fonctionnaires à titres romains, *comtes*, *chanceliers*, *camériers*. Quelques-uns avaient à leur cour des poètes, comme ce Venantius Fortunatus, venu d'Italie, qui composa en l'honneur du mariage de Brunehaut des vers contournés et prétentieux où il fait apparaître Cupidon pour se réjouir du mariage et Vénus pour déclarer Brunehaut aussi belle qu'elle-même. — Le roi Chilpéric faisait lui-même des vers latins « qui boitaient de tous leurs

pieds »; il avait inventé des lettres nouvelles, *æ*, *ô*, *th*, *w* et il ordonnait aux comtes de faire gratter à la pierre ponce les parchemins des livres d'enseignement dans les écoles publiques pour les récrire avec ses lettres nouvelles. Il s'occupait aussi de théologie, il soutenait que la Divinité doit être désignée par un seul nom. « C'est ainsi, dit-il à un évêque[1], que je veux que tu croies, toi et les autres docteurs de l'Eglise[2]. » — Quand ses envoyés lui rapportèrent de Constantinople des étoffes, des ornements, des médailles d'or, il les fit étaler dans son palais et exposa en même temps un large bassin d'or qu'il avait fait fabriquer; il le montrait avec orgueil et disait : « C'est moi qui l'ai fait faire pour orner et rehausser la nation des Francs. Ah ! je ferai encore, si je vis, bien des choses. »

Impuissance des Mérovingiens. — Ces contrefaçons de la civilisation antique ne pouvaient durer. Les Francs, comme les Goths, étaient trop barbares pour accepter le régime impérial. Les guerriers respectaient leurs rois parce qu'ils étaient de la race mérovingienne; mais ils n'obéissaient qu'à leurs heures. Les plus turbulents étaient les guerriers qui vivaient auprès du roi dans son escorte et que le roi appelait *ses gens* (*leudes*). Les leudes étaient souvent plus maîtres que le roi. En 534, deux rois, Childebert et Clotaire, s'en allaient ravager le pays des Burgondes. Thierry voulait rester dans son royaume; ses leudes vinrent lui dire : « Si tu ne vas pas en Burgondie avec tes frères, nous te laissons et nous allons les suivre. » Il fallut que Thierry les emmenât saccager l'Auvergne. — Plus tard, un guerrier disait au roi Gontran : « Nous savons où est la hache fraîchement affilée qui a tranché la

1. Grégoire de Tours.
2. Voir sa discussion avec un Juif sur la divinité du Christ. (Grégoire de Tours VI, 5.)

tête de tes frères, elle te fera bientôt sauter la cervelle. » Gontran effrayé dit un jour à l'église devant les fidèles assemblés : « Je vous en conjure, hommes et femmes ici présents, ne m'assassinez pas comme vous avez assassiné mes frères. »

Ces guerriers indisciplinés consentaient encore à suivre leur roi à la guerre, parce qu'ils espéraient revenir avec des captifs et du butin. Mais ils entendaient bien ne pas payer d'impôts. Quelques rois essayèrent de rétablir le système romain qui leur semblait commode pour se procurer de l'argent. Théodebert, roi des Francs d'Austrasie, chargea son ministre Parthenius d'organiser un impôt; dès qu'il fut mort, les Francs se soulevèrent et massacrèrent Parthenius dans l'église de Trèves (547). — Trente ans plus tard, Chilpéric faisait dresser les listes des propriétés et ordonnait une taxe sur les terres et les esclaves. Dans les années suivantes, le royaume de Chilpéric fut ravagé par des inondations, des incendies, des épidémies. Le roi faillit mourir et perdit ses deux fils. Tout le monde pensa que Dieu punissait Chilpéric du crime d'avoir rétabli l'impôt. La reine Frédégonde, voyant ses enfants malades, jeta au feu les rôles d'impôts des cités qui lui appartenaient en propre, et comme son mari hésitait à brûler les siens : « Qui t'arrête? fais ce que tu me vois faire, afin que si nous perdons nos chers enfants, du moins nous échappions aux peines éternelles (580). » Enfin, en 614, les évêques et les leudes réunis obligèrent le roi Clotaire à déclarer dans une ordonnance que tous les impôts étaient abolis.

Les lois barbares. — Le roi des Francs au VII[e] siècle était roi de toute la Germanie. Mais les habitants de ce vaste royaume n'étaient pas fondus en une seule nation. Chaque peuple conservait sa langue et ses habitudes. Il

n'y avait même pas de loi commune pour tous. Pendant plus de trois siècles (du VI[e] au IX[e] siècle), chaque homme eut sa loi personnelle. Les anciens habitants de l'Empire conservèrent le droit romain. Quant aux barbares, chacun suivait la coutume ancienne de son peuple. Ces coutumes, rédigées en latin à diverses époques, prirent le nom de *lois des barbares.* Il y eut la loi salique, la loi des Ripuaires, la loi des Alamans, la loi des Frisons, la loi des Bavarois, autant de lois que de peuples. Ces coutumes, où toutes les matières sont pêle-mêle, renferment quelques chapitres sur le droit de propriété et les successions. Mais la plupart règlent ce qui doit être fait dans le cas de vol ou de violence.

Les Barbares pensaient que les querelles entre particuliers ne sont pas des crimes et que l'État n'a pas à s'en occuper. Quand un meurtre est commis, c'est affaire à la victime ou à sa famille de se venger sur le meurtrier ou sur ses parents. Toute violence amenait donc des vengeances obligatoires entre deux familles, semblables à la *vendetta* qui existe encore en Corse. Pour arrêter ces luttes, le tribunal forçait le coupable à payer une indemnité aux parents de la victime qui renonçaient de leur côté à se venger. Les lois des Barbares fixent minutieusement le tarif de ces indemnités. Chaque homme, suivant sa condition, a son *prix* (qu'on nomme *wergeld*). S'il est tué, le meurtrier doit payer le prix tout entier. S'il est blessé, on paye une partie du prix proportionnée à la gravité de la blessure. « Si quelqu'un frappe un homme à la tête et que le sang coule, il payera 15 sols [1]. S'il le frappe à la tête et fait sortir trois os, 30 sols. Si la cervelle se voit, 45 sols. Pour un pied, une main, un nez coupé, 100 sols. Si la main coupée pend encore, 45 sols. Si elle est tordue et arrachée, 62 sols. Si l'on coupe le pouce de la main ou du pied, 45 sols. Pour le deuxième

1. Ce sont des sols d'*or*.

doigt avec lequel on bande l'arc, 35 sols. Pour le troisième doigt, 15 sols. Pour le quatrième, 5 sols. Pour le petit doigt, 15 sols.»

Dans les tribunaux, on jugeait chacun selon la loi de son peuple. « Il n'est pas rare, disait au IXe siècle un évêque de Lyon, que cinq hommes soient assis ensemble et qu'aucun d'eux n'ait la même loi que l'autre. »

LE GOUVERNEMENT DE CHARLEMAGNE.

Les Carolingiens. — Les rois des Francs ne parvinrent pas à faire de leurs Barbares des sujets dociles. Au contraire, pour retenir autour d'eux leurs guerriers, ils leur donnèrent peu à peu tous les domaines royaux. Les guerriers, devenus de grands propriétaires, s'établirent sur leurs terres au milieu de leurs esclaves et n'obéirent plus du tout. Le roi mérovingien ne fut plus qu'un personnage obscur et isolé.

Il se trouva à l'est du royaume, du côté des Ardennes, une famille de grands propriétaires assez respectée pour se faire obéir des guerriers de son pays. Le chef de la famille se faisait appeler *duc des Francs*. Ces Francs de l'Est, restés plus énergiques et mieux disciplinés, battirent les Francs de l'Ouest; leur duc devint maire du palais du roi mérovingien et fut le véritable maître dans tout le royaume. Au bout d'un demi-siècle, un duc, Pépin le Bref, voulut avoir le titre de roi. Le pape Zacharie consulté répondit « que celui qui possédait le pouvoir royal devait aussi jouir des honneurs. » (752.) Pépin fut donc proclamé roi des Francs, et saint Boniface vint l'oindre, lui et sa femme, de l'huile sainte. La famille des Carolingiens devenait à son tour une famille royale, vénérée par le peuple et consacrée par l'Église.

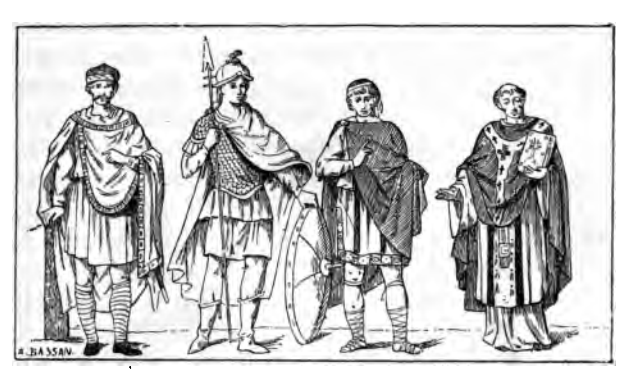
Charlemagne empereur d'Occident. — Charlemagne fut le plus puissant de tous les rois barbares. A la tête de ses guerriers il avait soumis tous les peuples de l'Allemagne; il s'était avancé à l'est jusqu'à l'Elbe, à l'ouest jusqu'à l'Èbre. Son empire comprenait la France, l'Allemagne et l'Italie du Nord[1]. En ce temps les papes ne se sentaient pas en sûreté; ils avaient peur des Lombards et des empereurs de Byzance; même dans Rome ils n'étaient pas assez forts pour se faire toujours respecter. Le pape Léon III faillit être massacré dans une émeute; il fut battu, foulé aux pieds, obligé de s'enfuir. Plusieurs fois les papes avaient dû appeler à leur secours le roi des Francs (Pépin, puis Charlemagne). Ils avaient besoin d'un protecteur puissant. Charlemagne se montra disposé à le devenir. En 795, le pape nouvellement élu, Léon III, lui avait fait porter les clefs du tombeau de saint Pierre et l'étendard de la ville de Rome, le priant d'envoyer quelqu'un pour recevoir en son nom le serment de fidélité du peuple romain. Charlemagne répondit : « Je désire conclure avec vous une alliance inviolable de fidélité et d'affection, de telle sorte que je reçoive en tout temps la bénédiction apostolique de Votre Sainteté et que le siège de la sainte Église romaine soit toujours défendu par ma dévotion. » En 800, étant venu à Rome, il fut couronné par le pape et proclamé empereur. D'après le récit de son ami Éginhard, Charlemagne n'avait pas préparé cette cérémonie, il se laissa seulement faire par le pape. S'il avait su ce qu'on voulait faire, disait-il, il ne serait pas entré dans l'église. Il consentit pourtant à prendre le titre d'*Empereur des Romains* et d'*Auguste;* mais, sauf de rares occasions, il ne voulut pas du vêtement impérial et garda son costume franc, le pantalon de lin serré par des bandelettes,

1. Sans parler des peuples slaves au delà de l'Elbe qui lui payaient tribut.

la tunique de laine maintenue par un ceinturon et le large manteau.

Ce couronnement n'augmenta pas le pouvoir de Charlemagne, il n'en fut pas moins un événement important. Désormais il y a en Occident un empereur que le pape et


COSTUMES CAROLINGIENS



Courtisan. Guerrier. Franc. Prêtre.

Fig. 102.

tous les évêques reconnaissent pour leur souverain et qui devient le protecteur attitré de l'Église. Il y a deux puissances officielles, le Pape et l'Empereur, qui gouvernent en commun le peuple et le clergé.

Gouvernement des comtes. — Charlemagne n'a pas essayé de rétablir le régime de l'empire romain. Il a laissé les propriétaires ne plus payer d'impôt. Il trouvait dans les revenus de ses grands domaines de quoi entretenir sa cour et son armée ne lui coûtait rien. Il s'agissait donc seulement de maintenir l'ordre, de rendre la justice et de réunir les guerriers quand le roi avait besoin d'eux. Ce furent les *comtes* qui remplirent à la fois toutes ces fonc-

tions. Il y avait un comte dans chaque cité (par exemple à Tours, à Angers, à Chartres); c'était d'ordinaire le plus grand propriétaire du pays. Dans l'étendue de son territoire (qu'on appelait *comté*), le comte gouvernait au nom du roi. Il convoquait les guerriers pour les expéditions; il poursuivait les brigands, très nombreux alors; il tenait chaque année plusieurs assemblées de justice en plein air où les propriétaires du pays venaient armés. — Les comtes avaient besoin d'être surveillés; très puissants et très indépendants dans leur pays (quelques-uns se faisaient appeler

COSTUMES CAROLINGIENS



Fig. 103. — Dames de la cour.

comte par la grâce de Dieu), ils se servaient de leur pouvoir pour tyranniser les habitants. « Que les comtes, disent les Capitulaires, n'obligent pas les hommes libres à venir faucher leurs prés ou moissonner leurs champs... Qu'ils ne

prennent pas par force ou par ruse les biens des pauvres. » Pour surveiller les comtes, des envoyés du roi (*missi dominici*), faisaient des tournées annuelles. Dans chaque pays ils réunissaient les habitants et leur demandaient s'ils n'avaient pas à se plaindre; puis ils forçaient le comte à leur faire justice en le menaçant de la colère du roi.

Quand le roi n'a plus été assez respecté pour envoyer des *missi*, chaque comte est devenu un petit souverain et chaque comté a formé un petit État.

Le clergé dans le gouvernement. — Les évêques et les abbés étaient dès lors de grands personnages propriétaires de domaines immenses. Sous Charlemagne, ils entrèrent dans le gouvernement. — Une grande assemblée annuelle se tenait à la cour pour décider les affaires, les évêques et abbés y délibéraient avec les comtes et les guerriers; d'ordinaire, étant plus instruits, ils rédigeaient les lois. — Chaque cité avait son comte et son évêque. Charlemagne fit de l'évêque l'égal du comte et leur ordonna de gouverner en commun. « Nous voulons, dit-il, que les évêques aident les comtes et que les comtes aident les évêques afin que chacun puisse remplir pleinement sa fonction. » L'évêque devait excommunier les brigands et les rebelles, le comte devait contraindre par force ceux qui désobéissaient à l'évêque. En échange du pouvoir que l'empereur donnait au clergé, lui-même devenait le chef de l'Église, « l'évêque des évêques ». « Il m'appartient, écrivait-il au pape, de défendre la sainte Église du Christ au dehors contre les infidèles et de la fortifier au dedans en faisant connaître la vraie foi. » C'est l'empereur qui nomme les évêques et les abbés, c'est lui qui préside les conciles.

Les rois francs n'avaient pas l'esprit assez subtil pour distinguer le pouvoir *temporel* du pouvoir *spirituel;* ils les confondaient et les plaçaient dans la même main. Cette

confusion est le trait le plus original du gouvernement carolingien. Elle aura pour résultat une lutte de plusieurs siècles entre l'Empereur chef de l'État et le Pape chef de l'Église. — La collaboration des évêques et des comtes ne dura pas non plus. Déjà en 811 Charlemagne dit dans un Capitulaire : « D'abord nous voulons prendre à part nos évêques et nos comtes et leur parler en particulier, rechercher pour quelle raison ils ne veulent pas se prêter assistance l'un à l'autre. On discutera alors et l'on décidera dans quelle mesure l'évêque doit s'ingérer dans les affaires du monde et dans quelle mesure le comte ou tout autre laïque peut s'ingérer dans les affaires de l'Église. » C'était la limite entre le pouvoir du clergé et du gouvernement que cherchait ainsi Charlemagne. Ni lui ni aucun empereur du moyen âge ne l'a trouvée.

L'armée. — Charlemagne a été avant tout un chef de guerriers. Il a fait dans sa vie 53 expéditions. Pour suffire à ces guerres incessantes, il fallait que le peuple fût une armée. Suivant l'usage des peuples germaniques, tous les propriétaires étaient en même temps guerriers. Quand le roi voulait entrer en campagne, il leur ordonnait de s'assembler en un lieu fixé ; l'ordre arrivait un jour, il fallait se tenir prêt pour le lendemain. A ceux qui manquaient à l'appel on infligeait une énorme amende (*heerbann*). Les évêques et les abbés devaient venir comme les laïques. Voici une lettre de convocation adressée à l'abbé de Fulda : « Nous vous ordonnons d'être au rendez-vous le 20 juin avec vos hommes armés et équipés convenablement. Vous vous rendrez au lieu assigné de façon à pouvoir combattre partout où nous vous commanderons, c'est-à-dire avec vos armes, vos outils et des approvisionnements. Chaque cavalier aura un bouclier, une lance, une épée, une demi-épée, un arc et un carquois garni. Vous aurez sur vos chariots

des outils d'espèce différente, cognées, doloires, tarières, haches, pioches, pelles de fer et autres instruments nécessaires à l'armée. Vous vous fournirez de vivres pour trois mois, d'armes et d'habits pour six mois. »

Les guerriers devaient s'équiper et s'armer à leurs frais.



Fig. 104.
Cavalier carolingien. Fantassin carolingien[1].

Les moins riches venaient à pied, armés d'un long bouclier (fig. 104). Mais tous ceux qui en avaient les moyens faisaient la guerre à cheval et recouverts d'une armure de mailles de fer. Ces armures n'étaient pas nouvelles : les cavaliers parthes en avaient déjà, comme le montrent les bas-reliefs d'une colonne de Rome (fig. 105) ; le corps de cavaliers (*cataphractes*) qui combattait dans l'armée romaine au IV[e] siècle était armé de même façon. Quand les guerriers furent libres de s'équiper à leur fantaisie, ils préférèrent

1. Ces deux figures sont très probablement du XII[e] siècle.

l'équipement qui les mettait le plus à l'abri du danger. Ainsi les fantassins disparurent des armées, et à la fin du IXe siècle il ne resta plus dans l'Europe occidentale d'autres guerriers que les cavaliers revêtus de fer. Ce sont les *chevaliers* du moyen âge.



Fig. 105. — Cavaliers Parthes, d'après un bas-relief romain du IIe siècle.

La législation. Les Capitulaires de Charlemagne sont un recueil de tout ce qui a été écrit par son gouvernement; ce sont des circulaires, des rapports, des lettres, même de simples projets. La plupart des Capitulaires n'étaient que des mesures de circonstance. Mais il y avait aussi des lois qui devaient être appliquées dans tout l'Empire. Quelques-unes se sont conservées et sont entrées dans les coutumes des peuples du moyen âge.

Les écoles et les lettres. — Charlemagne aimait les lettres, de cet amour naïf que les hommes incultes ont souvent pour ce qui est écrit ; il les aimait aussi parce qu'elles lui paraissaient inséparables de la religion chrétienne. Voici ce qu'il écrivait en 787 à tous les évêques et abbés de son royaume : « Sache votre discrétion qu'après avoir délibéré avec nos fidèles, nous avons estimé que les évêchés et les monastères de notre gouvernement, outre la vie régulière et la pratique de la sainte religion, doivent aussi mettre leur zèle à l'étude des lettres et les enseigner à ceux qui, Dieu aidant, peuvent apprendre... Que ceux qui veulent plaire à Dieu en vivant bien ne négligent pas de lui plaire en parlant bien. Or dans ces dernières années, comme on nous écrivait de plusieurs couvents, nous faisant savoir que les frères qui y vivent multiplient leurs saintes prières pour nous, dans la plupart de ces écrits nous avons reconnu un sens droit mais un discours inculte. Aussi avons-nous commencé à craindre que si la science manquait dans la manière d'écrire, de même il n'y eût beaucoup moins d'intelligence qu'il ne faut *pour interpréter les livres saints*. C'est pourquoi nous vous exhortons à rivaliser de zèle pour vous instruire, afin de pouvoir *pénétrer plus facilement et plus sûrement les mystères des saintes Écritures.* » En conséquence, il ordonna que chaque cathédrale, chaque couvent eût son école. Il avait dans sa cour une école tenue par les ecclésiastiques de sa chapelle et parfois il assistait lui-même aux leçons. Les enfants apprenaient à lire, à écrire le latin, à chanter les offices, et c'est parmi ces élèves que Charlemagne prenait les évêques et les abbés.

Il aimait aussi les lettrés, et il avait réuni autour de lui toute une petite académie. Les gens qui la composaient avaient pris chacun le nom d'un grand personnage de l'antiquité. Alcuin s'appelait Horace, Adalard s'appelait

Augustin, Angilbert s'appelait Homère, Théodulfe s'appelait Pindare et Charlemagne David. Ils passaient le temps à composer des vers latins, à lire, à réciter, à se proposer des énigmes. En voici une série tirée des œuvres d'Alcuin : « Qu'est-ce que l'écriture? La gardienne de l'histoire. — Qu'est-ce que la parole? La trahison de la pensée. — Qui engendre la parole? La langue. — Qu'est-ce que la langue? Le fléau qui bat l'air. — Qu'est-ce que l'air? Le conservateur de la vie. — Qu'est-ce que la vie? La joie des heureux, la douleur des malheureux, l'attente de la mort. »

Les œuvres de ces lettrés[1] sont à la fois recherchées et puériles, semblables à des exercices d'écoliers. Les Barbares se défiaient trop d'eux-mêmes pour oser être originaux. Ils mettaient toute leur ambition à imiter les anciens. Aussi n'ont-ils pas réussi à produire des œuvres durables. Et pourtant les efforts faits par Charlemagne, son clergé et ses lettrés, n'ont pas été entièrement perdus. Depuis près de deux siècles il n'y avait plus en Gaule rien qui ressemblât à une littérature. On n'écrivait plus aucun livre, pas même des chroniques. Les actes officiels dont on ne pouvait se passer (contrats, donations, testaments), étaient rédigés dans un latin barbare; l'écriture même en est si informe qu'on a peine à la déchiffrer. A partir de Charlemagne le latin devient très correct et l'écriture très lisible, presque semblable à celle des livres imprimés.

Fin de la civilisation antique. — Le monde antique finit avec Charlemagne. Il est le dernier souverain qui soit parvenu à se faire obéir de tous les peuples de l'Occident. Après lui l'Europe se morcèle en royaumes, et chaque royaume en provinces où chaque seigneur se gouverne à sa guise. Le clergé catholique entre dans le gouvernement.

1. Voir au sujet de cette littérature du IXe siècle, Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, t. I).

Le pape a fait alliance avec le nouvel empereur barbare de l'Occident, et bientôt ils vont lutter à qui des deux doit commander à l'autre. C'est la fin du gouvernement absolu et universel de l'antiquité.

La société ne se compose plus que de guerriers, de moines, de paysans et de domestiques, presque tous établis dans la campagne. C'est la fin de la vie antique dans les villes.

Les habitants de l'Europe ont cessé de construire des théâtres, des bains, des routes, ils commencent à bâtir des églises. C'est la fin de l'art antique.

Le latin n'est plus qu'une langue de savants, une langue morte. En Allemagne et en Angleterre on parle une langue germanique; en France, en Italie, en Espagne, on parle une langue nouvelle née du latin, le *roman*. C'est la fin de la langue et de la littérature antiques.

L'Europe est convertie au christianisme; l'Afrique et une partie de l'Asie à l'islamisme. C'est la fin des religions antiques.

Les Germains ont apporté partout leurs coutumes et leur façon de rendre la justice. C'est la fin du droit antique.

Seul l'Empire byzantin conserve encore les débris du vieux monde. En Occident, tout est renouvelé : le gouvernement, la société, l'art, la langue, le droit, la religion. La civilisation antique s'est éteinte; au milieu de la barbarie générale commence la civilisation moderne.

QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES

Condition légale des Romains sous les rois barbares
La justice sous les Mérovingiens.
Les maires du palais.
La cour de Charlemagne.

TABLE DES MATIÈRES

I. LES AGES PRÉHISTORIQUES

HISTOIRE ANCIENNE DE L'ORIENT

III. LES ÉGYPTIENS

VI. LES PERSES

LA RELIGION DE ZOROASTRE

L'EMPIRE PERSE

VII. LES PHÉNICIENS

LE PEUPLE PHÉNICIEN

LE COMMERCE PHÉNICIEN

VIII. LES JUIFS

ORIGINE DU PEUPLE ISRAÉLITE

LA RELIGION D'ISRAEL

L'EMPIRE D'ISRAEL

LES PROPHÈTES

LE PEUPLE JUIF

HISTOIRE DES GRECS

IX. LA GRÈCE ET LES GRECS

HISTOIRE ROMAINE

XVII. ANCIENNES POPULATIONS DE L'ITALIE

XVIII. LA RELIGION ET LA FAMILLE

XIX. LA CITÉ ROMAINE

XX. LA CONQUÊTE ROMAINE

L'ARMÉE ROMAINE

CARACTÈRES DE LA CONQUÊTE

CONSÉQUENCES DE LA CONQUÊTE

XXI. LES VAINCUS

LES PROVINCIAUX

LES ESCLAVES

XXII. TRANSFORMATION DES MŒURS A ROME

CHANGEMENTS DANS LA RELIGION

CHANGEMENTS DANS LES MŒURS

XXIII. CHUTE DE LA RÉPUBLIQUE

CAUSES DE LA DÉCADENCE

LA RÉVOLUTION

XXIV. LE HAUT-EMPIRE

LES DOUZE CÉSARS

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

19521. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris

